This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BOUND BY
GREENES
NEW GREEN

TAYLOR INSTITUTION LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

Vet. Fr. II B. 1613

CL-C de S

Scene ul,

15/L

BOUND BY GEARREN & SONS LTD. HULL ORDER.

TAYLOR INSTITUTION LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

Vet. Fr. II B. 1613

15

2 vols in 1

Ch-C de Saint-Malo

Scene of, [illegible] print

in 1771

DES ERREURS
& de la Vérité,

Premiere Partie.

DES ERREURS

ET

de la Vérité,

OU

LES HOMMES RAPPELLÉS

AU PRINCIPE UNIVERSEL

DE LA SCIENCE;

Ouvrage dans lequel, en faisant remarquer aux Observateurs l'incertitude de leurs Recherches, & leurs Mépriſes continuelles, on leur indique la route qu'ils auroient dû ſuivre, pour acquérir l'évidence Phyſique ſur l'origine du Bien & du Mal, ſur l'Homme, ſur la Nature matérielle, la Nature immatérielle, & la Nature ſacrée, ſur la baſe des Gouvernemens politiques, ſur l'Autorité des Souverains, ſur la Juſtice civile & Criminelle, ſur les Sciences, les Langues, & les Arts.

PAR UN PH.....INC.....

Premiere Partie.

A EDIMBOURG.

1782.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 7 MAR 1985
OF OXFORD
LIBRARY

L'Ouvrage que j'offre aux hommes n'eſt point un recueil de conjectures, ce n'eſt point un ſyſtême que je leur préſente, je crois leur faire un don plus utile. Ce n'eſt pas néanmoins la Science même que je viens leur apporter : je ſais trop que ce n'eſt pas de l'homme que l'homme doit l'attendre : c'eſt ſeulement un rayon de leur propre flambeau que je ranime devant eux, afin qu'il les éclaire ſur les idées fauſſes qu'on leur a données de la Vérité, de même que ſur les armes foibles & dangereuſes que des mains mal ſûres ont employées pour la défendre.

J'ai été vivement affecté, je l'avoue, en jettant les yeux ſur l'état actuel de la *Science* ; j'ai vu combien les mépriſes l'ont défigurée, j'ai vu le voile hideux dont on l'a couverte, & pour l'intérêt de mes ſemblables, j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de l'arracher.

Sans doute que pour une telle entrepriſe, il me faut plus que des reſſources ordi-

naires : mais, ſans m'expliquer ſur celles que j'emploie, il ſuffira de dire qu'elles tiennent à la nature même des hommes, qu'elles ont toujours été connues de quelques-uns d'entr'eux depuis l'origine des choſes, & qu'elles ne ſeront jamais retirées totalement de deſſus la Terre, tant qu'il y aura des Etres Penſants.

C'eſt-là où j'ai puiſé l'évidence & la conviction des vérités dont la recherche occupe tout l'Univers.

Après cet aveu, ſi l'on m'accuſoit encore d'enſeigner une Doctrine inconnue, on ne pourroit pas au moins me ſoupçonner d'en être l'inventeur, puiſque ſi elle tient à la nature des hommes, non ſeulement elle ne vient pas de moi, mais même il m'eût été impoſſible d'en établir ſolidement aucune autre.

Et vraiment, ſi le Lecteur ne prononce pas ſur l'Ouvrage, avant d'en avoir apperçu l'enſemble & la liaiſon s'il ſe donne le temps de ſentir le poids & l'enchaînement des principes que je lui expoſe, il conviendra qu'ils ſont la vraie clef de toutes les Allégories & des Fables Myſtérieuſes

rieuſes de tous les Peuples, la ſource premiere de toutes les eſpeces d'Inſtitutions, le modele même des Loix qui dirigent l'Univers & qui conſtituent tous les Etres ; c'eſt-à-dire, qu'ils ſervent de baſe à tout ce qui exiſte & à tout ce qui s'opere, ſoit dans l'homme & par la main de l'homme, ſoit hors de l'homme & indépendamment de ſa volonté ; & que par conſéquent, hors de ces Principes, il ne peut y avoir de véritable Science.

Delà il connoîtra plus facilement encore, pourquoi l'on voit parmi les hommes une variété univerſelle de Dogmes & de Syſtêmes ; pourquoi l'on apperçoit cette multitude innombrable de Sectes Philoſophiques, Politiques & Religieuſes, dont chacune eſt auſſi peu d'accord avec elle-même, qu'avec toutes les autres Sectes ; pourquoi malgré les efforts que les Chefs de ces différentes Sectes font tous les jours pour ſe former une Doctrine ſtable ſur les points les plus importants, & pour concilier les opinions particulieres, ils ne peuvent jamais y parvenir ; pourquoi, n'offrant rien de fixe à leurs Diſciples,

non seulement ils ne les persuadent pas, mais ils les exposent même à se défier de toute Science, pour n'en avoir connu que d'imaginaires ou de vicieuses; pourquoi enfin les Instituteurs & les Observateurs montrent sans cesse à découvert qu'ils n'ont ni la regle, ni la preuve du vrai; le Lecteur conclura, dis-je, que si les principes dont je traite, sont le seul fondement de toute vérité, c'est pour les avoir oubliés, que toutes ces erreurs dévorent la Terre, & qu'ainsi il faut qu'on les y ait presque généralement méconnus, puisque l'ignorance & l'incertitude y sont comme universelles.

Tels sont les objets sur lesquels l'homme qui cherche à connoître, pourra trouver ici à se former des idées plus saines & plus conformes à la nature du germe qu'il porte en lui-même.

Cependant, quoique la Lumiere soit faite pour tous les yeux, il est encore plus certain que tous les yeux ne sont pas faits pour la voir dans son éclat. C'est pour cela que le petit nombre des hommes dépositaires des vérités que j'annonce, est voué

à

à la prudence & à la diſcrétion par les engagements les plus formels.

Auſſi me ſuis-je promis d'uſer de beaucoup de réſerve dans cet écrit, & de m'y envelopper ſouvent d'un voile que les yeux les moins ordinaires ne pourront pas toujours percer, d'autant que j'y parle quelquefois de toute autre choſe que de ce dont je parois traiter.

Par la même raiſon, quoique je réuniſſe ſous le même point de vue un nombre conſidérable de ſujets différents, à peine ai-je montré l'eſquiſſe du vaſte tableau que je pouvois offrir; néanmoins j'en dis aſſez pour donner à penſer au plus grand nombre ſans en excepter ceux qui en fait de Science, jouiſſent de la plus haute célébrité.

Mais n'ayant pour but que le bien de l'homme en général, & ſur-tout ne voulant point faire naître la diſcorde parmi les individus, je n'attaque directement, ni aucun des Dogmes reçus, ni aucune des Inſtitutions Politiques établies; & même dans mes remarques ſur les Sciences & ſur les différents Syſtêmes, je me ſuis interdit tout

tout ce qui pourroit avoir le moindre rapport avec des objets trop particuliers.

De plus, j'ai cru ne devoir employer aucune citation, parce que premiérement, je fréquente peu les Bibliotheques, & que les Livres que je conſulte ne s'y trouvent pas; en ſecond lieu, parce que des vérités qui ne repoſeroient que ſur des témoignages, ne ſeroient plus des vérités.

Il eſt à propos, je penſe, d'expoſer ici l'ordre & le plan de cet Ouvrage. On y verra d'abord quelques obſervations ſur le bien & le mal, pourquoi les Syſtêmes modernes ont confondu l'un & l'autre, & ont été forcés par-là d'en nier les différences. Un coup d'œil jeté rapidement ſur l'homme, éclaircira pleinement cette difficulté, & apprendra pourquoi il ſe trouve encore dans la plus profonde ignorance, non ſeulement ſur ce qui l'environne, mais encore ſur ſa véritable nature. Les diſtinctions qui ſe trouvent entre ſes facultés, ſe confirmeront par celles que nous ferons remarquer même entre les facultés des Etres inférieurs; par-là nous démontrerons l'univerſalité d'une double loi dans tout ce qui

qui eſt ſoumis au temps. La néceſſité d'une troiſieme loi temporelle, ſera encore bien plus clairement prouvée en faiſant voir que la double loi eſt abſolument dans ſa dépendance.

Les mépriſes qui ont été faites ſur tous ces objets, dévoileront clairement la cauſe de l'obſcurité, de la variété & de l'incertitude qui ſe montrent dans tous les ouvrages des hommes, de même que dans toutes les Inſtitutions tant civiles que ſacrées, auxquelles ils ſont enchaînés; ce qui apprendra quelle doit être la vraie ſource de la puiſſance Souveraine parmi eux, & celle de tous les droits qui conſtituent leurs différents établiſſements. Nous ferons les mêmes applications ſur les principes reçus dans les hautes Sciences, & principalement dans les Mathématiques, où l'origine & la véritable cauſe des erreurs paroîtront avec évidence.

Enfin, nous rappellerons à l'homme celui de ſes attributs naturels, qui le diſtingue le mieux des autres Etres, & qui eſt le plus propre à le rapprocher de toutes les connoiſſances qui conviennent à ſa nature;

nature. Tous ces objets ſont renfermés dans ſept diviſions, leſquelles quoique repoſant toutes ſur la même baſe, offrent cependant chacune un ſujet différent.

Si quelques-uns avoient peine à admettre les principes que je viens rappeller aux hommes, comme leur embarras ne viendroit que de ce qu'ils auroient ſuivi leur propre ſens & non celui de l'Ouvrage, ils ne doivent pas attendre de moi d'autres explications, d'autant que pour eux, elles ne ſeroient pas plus claires que l'Ouvrage même.

On s'appercevra facilement, en liſant ces réflexions, que je me ſuis peu attaché à la forme, & que j'ai négligé les avantages de la diction; mais ſi le Lecteur eſt de bonne foi, il conviendra que je m'en ſuis encore trop occupé, car mon ſujet n'en avoit pas beſoin.

DES ERREURS
& de la Vérité,
OU
Les Hmomes rappellés au Principe univerſel
DE LA SCIENCE.

I.

C'EST un ſpectacle bien affligeant, lorſqu'on veut contempler l'homme, de le voir à la fois tourmenté du deſir de connoître, n'appercevant les raiſons de rien, & cependant ayant l'audace & la témérité de vouloir en donner à tout. Au lieu de conſidérer les ténebres qui l'entourent, & de commencer par en ſonder la profondeur; il s'avance, non ſeulement comme s'il étoit ſûr de les diſſiper, mais encore comme s'il n'y avoit point d'obſtacles entre la *Science* & lui: bientôt même s'efforçant de créer une Vérité, il oſe la mettre à la place de celle qu'il devroit reſpecter en ſilence, & ſur laquelle il n'a preſque aujourd'hui d'autre droit, que de la deſirer & de l'attendre.

Et en effet, s'il eſt abſolument ſéparé de la Lumiere, comment pourra-t-il ſeul allumer le flambeau qui doit lui ſervir de guide ? Comment pourra-t-il, par ſes propres facultés, produire une Science qui leve tous ſes doutes ? Ces lueurs & ces apparences de réalité qu'il croit découvrir dans les preſtiges de ſon imagination, ne s'évanouiſſent-elles pas au plus ſimple examen ? & après avoir enfanté des fantômes ſans vie & ſans conſiſtance, ne ſe voit-il pas forcé de les remplacer par de nouvelles illuſions, qui bientôt après ont le même ſort, & le laiſſent plongé dans les plus affreuſes incertitudes ?

Heureux, néanmoins, ſi ſa foibleſſe étoit l'unique cauſe de ſes mépriſes ! ſa ſituation en ſeroit beaucoup moins déplorable, car ne pouvant, par ſa nature, trouver de repos que dans la vérité, plus les épreuves ſeroient douloureuſes, plus elles ſerviroient à le ramener au ſeul but qui ſoit fait pour lui.

Mais ſes erreurs prennent encore leur ſource dans ſa volonté déréglée ; on voit que loin d'employer à ſon avantage le peu de forces qui lui reſtent, il les dirige preſque toujours contre la Loi de ſon Etre : on voit, dis-je, que loin d'être retenu par cette obſcurité qui l'environne, c'eſt de ſa propre main qu'il ſe met le bandeau ſur les yeux. Alors, n'entrevoyant plus la moindre clarté, le déſeſpoir ou la frayeur l'entraînent,

& il ſe jette lui-même dans des ſentiers dangereux qui l'éloignent à jamais de ſa véritable route.

C'eſt donc par ce mélange de foibleſſes & d'imprudences que ſe perpétue l'ignorance de l'homme ; telle eſt la ſource de ſes inconſéquences continuelles ; en ſorte que, conſumant ſes jours dans des efforts inutiles & vains, on doit peu s'étonner que ſes travaux ne produiſent aucuns fruits, ou ne laiſſent après eux que de l'amertume.

Toutefois lorſque je rappelle ici les écarts & la marche inconſidérée de mes ſemblables, je ſuis bien éloigné de vouloir les avilir à leurs propres yeux ; le plus ardent de mes vœux, au contraire, ſeroit qu'ils ne perdiſſent jamais de vue la grandeur dont ils ſont ſuſceptibles. Puiſſé-je au moins y contribuer en eſſayant de faire évanouir devant eux, les difficultés qui les arrêtent, en excitant leur courage, & en leur montrant la voie qui mene au but de leurs deſirs !

Au premier coup d'œil que l'homme voudra jeter ſur lui-même, il n'aura pas de peine à ſentir, & à avouer qu'il doit y avoir pour lui une Science ou une Loi évidente, puiſqu'il y en a une pour tous les Etres, quoiqu'elle ne ſoit pas univerſellement dans tous les Etres, & puiſque même, au milieu de nos foibleſſes, de notre

ignorance & de nos mépriſes, nous ne nous occupons qu'à chercher la paix & la lumiere.

Alors, quoique les efforts que l'homme fait journellement pour atteindre au but de ſes recherches, aient ſi rarement des ſuccès, on ne doit pas croire pour cela que ce but ſoit imaginaire, mais ſeulement que l'homme ſe trompe ſur la route qui y conduit, & qu'il eſt, par conſéquent, dans la plus grande des privations, puiſqu'il ne connoît pas même le chemin par lequel il doit marcher.

On peut donc convenir dès à préſent que le malheur actuel de l'homme n'eſt pas d'ignorer qu'il y a une vérité, mais de ſe méprendre ſur la nature de cette vérité; car ceux-mêmes qui ont prétendu la nier & la détruire, n'ont jamais cru pouvoir y réuſſir ſans avoir une autre vérité à lui ſubſtituer. Et en effet, ils ont revêtu leurs opinions chimériques, de la force, de l'immutabilité, de l'univerſalité, en un mot, de toutes les propriétés d'un Etre réel & exiſtant par ſoi; tant ils ſentoient qu'une Vérité ne ſauroit être telle ſans exiſter eſſentiellement, ſans être invariable & abſolument indépendante, comme ne tenant que d'elle-même la ſource de ſon exiſtence; puiſque, ſi elle l'avoit reçue d'un autre Principe, celui-ci pourroit la replonger dans le néant ou l'inaction dont il l'auroit tirée.

Ainſi, ceux qui ont combattu la vérité, ont

prouvé

prouvé par leurs propres ſyſtêmes qu'ils avoient l'idée indeſtructible d'une Vérité. Répétons-le donc, ce qui tourmente ici-bas la plupart des hommes, c'eſt moins de ſavoir s'il y a une Vérité, que de ſavoir quelle eſt cette Vérité.

Mais ce qui trouble ce ſentiment dans l'homme, & obſcurcit ſi ſouvent en lui les rayons les plus vifs de cette lumiere, c'eſt le mêlange continuel de bien & de mal, de clartés & de ténebres, d'harmonie & de déſordres qu'il apperçoit dans l'Univers & dans lui-même. Ce contraſte univerſel l'inquiete, & répand dans ſes idées une confuſion qu'il a peine à démêler. Affligé, autant que ſurpris, d'un ſi étrange aſſemblage, s'il veut l'expliquer, il s'abandonne aux opinions les plus funeſtes, en ſorte que ceſſant bientôt de ſentir cette même Vérité, il perd toute la confiance qu'il avoit en elle. Le plus grand ſervice qu'on pût lui rendre dans la pénible ſituation où il ſe trouve, ſeroit donc de lui perſuader qu'il peut connoître la ſource & l'origine de ce déſordre qui l'étonne, & ſur-tout de l'empêcher d'en rien conclure contre cette Vérité qu'il avoue, qu'il aime, & dont il ne peut ſe paſſer.

Il eſt certain qu'en conſidérant les révolutions & les contrariétés qu'éprouvent tous les Etres de la Nature, les hommes ont dû avouer qu'elle étoit ſujette aux influences du bien & du mal, ce

qui les amenoit néceſſairement à reconnoître l'exiſtence de deux Principes oppoſés. Rien, en effet, de plus ſage que cette obſervation, & rien de plus juſte que la conſéquence qu'ils en ont tirée. Pourquoi n'ont-ils pas été auſſi heureux lorſqu'ils ont tenté d'expliquer la nature de ces deux Principes ? Pourquoi ont-ils donné à leur ſcience une baſe trop étroite qui les force de détruire eux-mêmes à tout inſtant, les ſyſtêmes qu'ils y veulent appuyer ?

C'eſt qu'après avoir négligé les vrais moyens qu'ils avoient de s'inſtruire, ils ont été aſſez inconſidérés pour prononcer d'eux-mêmes ſur cet objet ſacré, comme ſi, loin du ſéjour de la lumiere, l'homme pouvoit être aſſuré de ſes jugements. Auſſi, après avoir admis les deux Principes, ils n'ont pas ſu en reconnoître la différence.

Tantôt ils leur ont accordé une égalité de force & d'ancienneté qui les rendoit rivaux l'un de l'autre, en les plaçant au même rang de puiſſance & de grandeur.

Tantôt, à la vérité, ils ont annoncé le mal comme étant inférieur au bien en tout genre ; mais ils ſe ſont contredits eux-mêmes lorſqu'ils ont voulu s'étendre ſur la nature de ce mal & ſur ſon origine. Tantôt ils n'ont pas craint de placer le mal & le bien dans un ſeul & même Principe, croyant honorer ce Principe en lui attribuant

une

une puiſſance excluſive qui le rend auteur de toutes choſes ſans exception, c'eſt-à-dire, que par-là ce Principe ſe trouve à la fois pere & tyran, détruiſant à meſure qu'il éleve, méchant, injuſte à force de grandeur, & devant par conſéquent ſe punir lui-même pour le maintien de ſa propre juſtice.

A la fin, las de flotter dans ces incertitudes, ſans pouvoir trouver une idée ſolide, quelques-uns ont pris le parti de nier l'un & l'autre Principe; ils ſe ſont efforcés de croire que tout marchoit ſans ordre & ſans loi, & ne pouvant expliquer ce que c'étoit que le bien & le mal, ils ont dit qu'il n'y avoit ni bien ni mal.

Quand, ſur cette aſſertion, on leur a demandé quelle étoit donc l'origine de tous ces préceptes univerſellement répandus ſur la terre, de cette voix intérieure & uniforme qui force, pour ainſi dire, tous les peuples à les adopter, & qui même, au milieu de ſes égarements, fait ſentir à l'homme qu'il a une deſtination bien ſupérieure aux objets dont il s'occupe; alors ces Obſervateurs continuant à s'aveugler, ont traité d'habitudes, les ſentimens les plus naturels; ils ont attribué à l'organiſation & à des loix méchaniques, la penſée & toutes les facultés de l'homme; de-là ils ont prétendu, qu'en raiſon de ſa foibleſſe, les grands événements phyſiques avoient dans tous les temps produit en lui la crainte & l'effroi;

qu'éprouvant ſans ceſſe ſur ſon débile individu la ſupériorité des élémens & des Etres dont il eſt entouré, il avoit imaginé qu'une certaine puiſſance indéfiniſſable gouvernoit & bouleverſoit, à ſon gré, la Nature; d'où il s'étoit fait une ſuite de principes chimériques de ſubordination & d'ordre, de punitions & de récompenſes, que l'éducation & l'exemple avoient perpétués, mais avec des différences conſidérables, relatives aux circonſtances & aux climats.

Prenant enſuite pour preuve la variété continuelle des uſages & des coutumes arbitraires des peuples, la mauvaiſe foi & la rivalité des Inſtituteurs, ainſi que le combat des opinions humaines, fruit du doute & de l'ignorance, il leur a été facile de démontrer que l'homme ne trouvoit, en effet, autour de lui, qu'incertitudes & & contradictions, d'où ils ſe ſont crus autoriſés à affirmer de nouveau qu'il n'y a rien de vrai, ce qui eſt dire que rien n'exiſte eſſentiellement; puiſque, ſelon ce qui a été expoſé, l'exiſtence & la vérité ne ſont qu'une même choſe.

Voilà cependant les moyens que ces Maîtres imprudents ont employés pour annoncer leur doctrine & pour la juſtifier; voilà les ſources empoiſonnées d'où ſont découlés ſur la terre, tous les fléaux qui affligent l'homme, & qui le tourmentent plus encore que ſes miſeres naturelles.

Combien nous auroient-ils donc épargné d'erreurs

d'erreurs & de ſouffrances, ſi, loin de chercher la vérité dans les apparences de la nature matérielle, ils ſe fuſſent déterminés à deſcendre en eux-mêmes ; qu'ils euſſent voulu expliquer les choſes par l'homme, & non l'homme par les choſes, & qu'armés de courage & de patience, ils euſſent pourſuivi, dans le calme de leur imagination, la découverte de cette lumiere que nous deſirons tous avec tant d'ardeur. Peut-être n'eût-il pas été en leur pouvoir de la fixer du premier coup d'œil ; mais frappés de l'éclat qui l'environne, & employant toutes leurs facultés à la contempler, ils n'euſſent pas ſongé à prononcer d'avance ſur ſa nature, ni à vouloir la faire connoître à leurs ſemblables, avant d'avoir pris ſes rayons pour guides.

Lorſque l'homme, après avoir réſiſté courageuſement, parvient à ſurmonter tout ce qui répugne à ſon être, il ſe trouve en paix avec lui-même, & dès-lors il l'eſt avec toute la nature. Mais ſi, par négligence, ou laſſé de combattre, il laiſſe entrer en lui la plus légere étincelle d'un feu étranger à ſa propre eſſence, il ſouffre & languit juſqu'à ce qu'il en ſoit entiérement délivré.

C'eſt ainſi que l'homme a reconnu d'une maniere encore plus intime, qu'il y avoit deux Principes différents, & comme il trouve avec l'un le bonheur & la paix, & que l'autre eſt toujours

accompagné

accompagné de fatigues & de tourments, il les a diſſingués ſous les noms de Principe bon, & de Principe mauvais.

Dès-lors, s'il eût voulu faire la même obſervation ſur tous les Etres de l'univers, il lui auroit été facile de fixer ſes idées ſur la nature du bien & du mal, & de découvrir par ce moyen quel eſt leur véritable origine. Diſons donc que le bien eſt, pour chaque être, l'accompliſſement de ſa propre loi, & le mal, ce qui s'y oppoſe. Diſons que chacun des Etres, n'ayant qu'une ſeule loi, comme tenant tous à une Loi premiere qui eſt une, le bien, ou l'accompliſſement de cette loi, doit être unique auſſi, c'eſt-à-dire, être ſeul & excluſivement vrai, quoiqu'il embraſſe l'infinité des Etres.

Au contraire, le mal ne peut avoir aucune convenance avec cette loi des Etres, puiſqu'il la combat; dès-lors il ne peut plus être compris dans l'unité, puiſqu'il tend à la dégrader, en voulant former une autre unité. En un mot, il eſt faux, puiſqu'il ne peut pas exiſter ſeul; que malgré lui la Loi des Etres exiſte en même temps que lui, & qu'il ne peut jamais la détruire, lors même qu'il en gêne ou qu'il en dérange l'accompliſſement.

J'ai dit, qu'en s'approchant du bon Principe, l'homme étoit, en effet, comblé de délices, & par conſéquent, au deſſus de tous les maux; c'eſt

t'eſt qu'alors il eſt entier à ſa jouiſſance, qu'il ne peut avoir ni le ſentiment, ni l'idée d'aucun autre Etre; & qu'ainſi, rien de ce qui vient du mauvais Principe ne peut ſe mêler à ſa joie, ce qui prouve que l'homme eſt là dans ſon élément, & que ſa loi d'unité s'accomplit.

Mais s'il cherche un autre appui que celui de cette loi qui lui eſt propre, ſa joie eſt d'abord inquiéte & timide; il ne jouit qu'en ſe reprochant ſa jouiſſance, & ſe partageant un moment entre le mal qui l'entraîne & le bien qu'il a quitté, il éprouve ſenſiblement l'effet de deux loix oppoſées, & il apprend par le mal-être qui en réſulte, qu'il n'y a point alors d'unité pour lui, parce qu'il s'eſt écarté de ſa loi. Bientôt, il eſt vrai, cette jouiſſance incertaine ſe fortifie, & même le domine entiérement; mais loin d'en être plus une & plus vraie, elle produit dans les facultés de l'homme un déſordre d'autant plus déplorable, que l'action du mal étant ſtérile & bornée, les tranſports de celui qui s'y livre, ne ſont que l'amener plus promptement à un vuide & à un abattement inévitable.

Voici donc la différence infinie qui ſe trouve entre les deux Principes; le bien tient de lui-même toute ſa puiſſance & toute ſa valeur; le mal n'eſt rien, quand le bien regne. Le bien fait diſparoître, par ſa préſence, juſqu'à l'idée & aux moindres traces du mal; le mal, dans ſes

plus

plus grands ſuccès, eſt toujours combattu & importuné par la préſence du bien. Le mal n'a par lui-même aucune force, ni aucuns pouvoirs; le bien en a d'univerſels qui ſont indépendants, & qui s'étendent juſques ſur le mal même.

Ainſi, il eſt évident qu'on ne peut admettre aucune égalité de puiſſance, ni d'ancienneté entre ces deux Principes; car un Etre ne peut en égaler un autre en puiſſance, qu'il ne l'égale auſſi en ancienneté, puiſque ce ſeroit toujours une marque de foibleſſe & d'infériorité dans l'un des deux Etres de n'avoir pu exiſter auſſi-tôt que l'autre. Or, ſi antérieurement, & dans tous les temps, le bien avoit exiſté avec le mal, ils n'auroient jamais pu acquérir aucune ſupériorité, puiſque, dans cette ſuppoſition, le mauvais Principe étant indépendant du bon, & ayant par conſéquent le même pouvoir, ou ils n'auroient eu aucune action l'un ſur l'autre, ou ils ſe ſeroient mutuellement balancés & contenus: ainſi, de cette égalité de puiſſance, il ſeroit réſulté une inaction & une ſtérilité abſolue dans ces deux Etres, parce que leurs forces réciproques ſe trouvant ſans ceſſe égales & oppoſées, il leur eût été impoſſible, à l'un & l'autre de rien produire.

On ne dira pas que pour faire ceſſer cette inaction, un Principe ſupérieur à tous les deux aura augmenté les forces du bon Principe, comme étant

étant plus analogue à ſa nature ; car alors ce Principe ſupérieur ſeroit lui-même le Principe bon dont nous parlons. On ſera donc forcé, par une évidence frappante, de reconnoître dans le Principe bon, une ſupériorité ſans meſure, une unité, une indiviſibilité, avec leſquelles il a exiſté néceſſairement avant tout ; ce qui ſuffit pour démontrer pleinement que le mal ne peut être venu qu'après le bien.

Fixer ainſi l'infériorité du mauvais principe, & faire voir ſon oppoſition au Principe bon, c'eſt prouver qu'il n'y a jamais eu, & qu'il n'y aura jamais entre eux la moindre alliance, ni la moindre affinité ; car pourroit-il entrer dans la penſée, que le mal eût jamais été compris dans l'eſſence & dans les facultés du bien, auquel il eſt ſi diamétralement oppoſé ?

Mais cette concluſion nous conduit néceſſairement à une autre, tout auſſi importante, qui eſt de nous faire ſentir que ce bien, quelque puiſſant qu'il ſoit, ne peut coopérer en rien à la naiſſance & aux effets du mal ; puiſqu'il faudroit, ou qu'avant l'origine du mal, il y eût eu dans le Principe bon quelque germe, ou faculté mauvaiſe ; & avancer cette opinion, ce ſeroit renouveller la confuſion que les jugements & les imprudences des hommes ont répandu ſur ces matieres ; ou il faudroit que depuis la naiſſance du mal, le bien eût pu avoir avec lui quelque com-

merce

merce & quelque rapport, ce qui eſt impoſible & contradictoire. Quelle eſt donc l'inconſéquence de ceux qui, craignant de borner les facultés du bon Principe, s'obſtinent à enſeigner une doctrine, ſi contraire à ſa nature, que de lui attribuer généralement tout ce qui exiſte, même le mal & le déſordre.

Il n'en faut pas davantage pour faire ſentir la diſtance incommenſurable qui ſe trouve entre les deux Principes, & pour connoître celui auquel nous devons donner notre confiance. Puiſque les idées que je viens d'expoſer, ne font que rappeller les hommes à des ſentiments naturels, & à une ſcience qui doit ſe trouver au fond de leur cœur; c'eſt en même temps, faire naître en eux l'eſpérance de découvrir de nouvelles lumieres ſur l'objet qui nous occupe; car l'homme étant le miroir de la vérité; il en doit voir réfléchir, dans lui-même, tous les rayons; & en effet, ſi nous n'avions rien de plus à attendre que ce que nous promettent les ſyſtêmes des hommes, je n'aurois pas pris la plume pour les combattre.

Mais reconnoître l'exiſtence de ce mauvais Principe, conſidérer les effets de ſon pouvoir dans l'Univers & dans l'homme, ainſi que les fauſſes conſéquences que les Obſervateurs en ont tirées, ce n'eſt pas dévoiler ſon origine. Le mal exiſte, nous voyons tout autour

de

de nous ſes traces hideuſes, quels que ſoient les efforts qu'on a faits pour nier ſa difformité. Or, ſi ce mal ne vient point du bon Principe, comment donc a-t-il pu naître?

Certes, c'eſt bien là pour l'homme la queſtion la plus importante & celle ſur laquelle je deſirerois de convaincre tous mes Lecteurs. Mais je ne me ſuis point abuſé ſur le ſuccès, & toutes certaines que ſoient les vérités que je vais annoncer, je ne ſerai point ſurpris de les voir rejetées ou mal entendues par le plus grand nombre.

Quand l'homme, s'étant élevé vers le bien, contracte l'habitude de s'y tenir invariablement attaché, il n'a pas même l'idée du mal; c'eſt une vérité que nous avons établie, & que nul Etre intelligent ne pourra raiſonnablement conteſter. S'il avoit conſtamment le courage & la volonté de ne pas deſcendre de cette élévation pour laquelle il eſt né, le mal ne ſeroit donc jamais rien pour lui; & en effet, il n'en reſſent les dangereuſes influences, qu'à proportion qu'il s'éloigne du bon Principe; en ſorte qu'on doit conclure de cette punition, qu'il fait alors une action libre; car s'il eſt impoſſible qu'un Etre non libre s'écarte par lui-même de la Loi qui lui eſt impoſée, il eſt auſſi impoſſible qu'il ſe rende coupable & qu'il ſoit puni; ce que nous ferons concevoir dans la ſuite en parlant des ſouffrances des bêtes.

Enfin,

Enfin, la puiſſance & toutes les *vertus*, formant l'eſſence du bon Principe, il eſt évident que la ſageſſe & la juſtice en ſont la regle & la loi, & dès-lors c'eſt reconnoître que ſi l'homme ſouffre, il doit avoir eu le pouvoir de ne pas ſouffrir.

Oui, ſi le Principe bon eſt eſſentiellement juſte & puiſſant, nos peines ſont une preuve évidente de nos torts, & par conſéquent de notre liberté; lors donc que nous voyons l'homme ſoumis à l'action du mal, nous pouvons aſſurer que c'eſt librement qu'il s'y eſt oppoſé, & qu'il ne tenoit qu'à lui de s'en défendre & de s'en tenir éloigné; ainſi ne cherchons pas d'autre cauſe à ſes malheurs que celle de s'être écarté volontairement du bon Principe, avec lequel il auroit ſans ceſſe goûté la paix & le bonheur.

Appliquons le même raiſonnement au mauvais Principe; s'il s'oppoſe évidemment à l'accompliſſement de la loi d'unité des Etres, ſoit dans le ſenſible, ſoit dans l'intellectuel, il faut qu'il ſoit lui-même dans une ſituation *déſordonnée*. S'il n'entraîne après lui que l'amertume & la confuſion, il en eſt ſans doute à la fois, & l'objet & l'inſtrument; ce qui nous fait dire qu'il doit être livré ſans relâche, au tourment & à l'horreur qu'il répand autour de lui.

Or, il ne ſouffre que parce qu'il eſt éloigné du bon Principe; car ce n'eſt que dès-l'inſtant qu'ils en ſont ſéparés, que les Etres

ſont

ſont malheureux. Les ſouffrances du mauvais Principe ne peuvent donc être qu'une punition, parce que la juſtice étant univerſelle, doit agir ſur lui, comme elle agit ſur l'homme; mais s'il ſubit une punition, c'eſt donc librement qu'il s'eſt écarté de la Loi qui devoit perpétuer ſon bonheur; c'eſt donc volontairement qu'il s'eſt rendu mauvais. C'eſt ce qui nous engage à dire, que ſi l'Auteur du mal eût fait un uſage légitime de ſa liberté, il ne ſe ſeroit jamais ſéparé du bon Principe, & le mal ſeroit encore à naître; par la même raiſon, ſi aujourd'hui il pouvoit employer ſa volonté à ſon avantage, & la diriger vers le bon Principe, il ceſſeroit d'être mauvais, & le mal n'exiſteroit plus.

Ce ne ſera jamais que par l'enchaînement ſimple & naturel de toutes ces obſervations, que l'homme pourra parvenir à fixer ſes idées ſur l'origine du mal; car ſi c'eſt en laiſſant dégénérer ſa volonté, que l'Etre intelligent & libre acquiert la connoiſſance & le ſentiment du mal, on doit être aſſuré que le mal n'a pas d'autre principe, ni d'autre exiſtence que la volonté même de cet Etre libre; que c'eſt par cette volonté ſeule, que le Principe, devenu mauvais, a donné originairement la naiſſance au mal, & qu'il y perſévere encore aujourd'hui: en un mot, que c'eſt par cette même volonté que l'homme a acquis & acquiert tous les jours cette Science fu-

neſte du mal, laquelle il s'enfonce dans les ténebres, tandis qu'il n'étoit né que pour le bien & pour la lumiere.

Si on a agité en vain tant de queſtions ſur la Liberté, & qu'on les ait ſi ſouvent terminées par décider vaguement que l'homme n'en eſt pas ſuſceptible, c'eſt qu'on n'a pas obſervé la dépendance & les rapports de cette faculté de l'homme avec ſa volonté, & qu'on n'a pas ſu voir que cette volonté étoit le ſeul agent qui pût conſerver ou détruire la liberté, c'eſt-à-dire, qu'on cherche dans la liberté une faculté ſtable, invariable, qui ſe manifeſte en nous univerſellement ſans ceſſe, & de la même maniere, qui ne puiſſe ni diminuer, ni croître, & que nous retrouvions toujours à nos ordres, quel que ſoit l'uſage que nous en ayons fait. Mais comment concevoir une faculté qui tienne à l'homme, & qui ſoit cependant indépendante de ſa volonté, tandis que cette volonté conſtitue ſon eſſence fondamentale? Et ne conviendra-t-on pas qu'il faut néceſſairement, ou que la liberté n'appartienne pas à l'homme, ou qu'il puiſſe influer ſur elle, par l'uſage bon ou mauvais qu'il en fait, en réglant plus ou moins bien ſa volonté?

Et en effet, lorſque les Obſervateurs veulent étudier la liberté, ils nous font bien voir qu'elle doit appartenir à l'homme, puiſque c'eſt toujours dans l'homme qu'ils ſont obligés d'en

ſuivre

suivre les traces & les caracteres : mais s'ils continuent à la considérer, sans avoir égard à sa volonté, n'est-ce pas exactement comme s'ils vouloient lui trouver une faculté qui fût en lui, mais qui lui fût étrangere ; qui fût à lui, mais sur laquelle il n'eût aucune influence, ni aucun pouvoir ? Est-il rien de plus absurde & de plus contradictoire ? Est-il étonnant qu'on ne trouve rien en observant de cette maniere, & sera-ce jamais d'après des recherches aussi peu solides, qu'on pourra prononcer sur notre propre nature ?

Si la jouissance de la Liberté ne dépendoit en rien de l'usage de la volonté ; si l'homme ne pouvoit jamais l'altérer par ses foiblesses & ses habitudes déréglées, je conviens qu'alors tous les actes en seroient fixes & uniformes, & qu'ainsi il n'y auroit point, comme il n'y auroit jamais eu, de liberté pour lui.

Mais si cette faculté ne peut être telle que les Observateurs la conçoivent & voudroient l'exiger, si sa force peut varier à tout instant, si elle peut devenir nulle par l'inaction, de même que par un exercice soutenu & par une pratique trop constante des mêmes actes, alors on ne peut nier qu'elle ne soit à nous & dans nous, & que nous n'ayons, par conséquent, le pouvoir de la fortifier ou de l'affoiblir ; & cela par les seuls droits de notre Etre & par le privilege de notre volonté, c'est-à-dire, selon, l'emploi bon ou

mauvais que nous faiſons volontairement des loix qui nous ſont impoſées par notre nature.

Une autre erreur qui a fait proſcrire la liberté par ces Obſervateurs, c'eſt qu'ils auroient voulu ſe la prouver par l'action même qui en provient; en ſorte qu'il faudroit, pour les ſatisfaire, qu'un acte pût à la fois, être & n'être pas, ce qui étant évidemment impoſſible, ils en ont conclu que tout ce qui arrive a dû néceſſairement arriver & par conſéquent, qu'il n'y avoit point de liberté. Mais ils auroient dû remarquer que l'acte, & la volonté qui l'a conçu, ne peuvent qu'être conformes & non pas oppoſés; qu'une puiſſance qui a produit ſon acte ne peut en arrêter l'effet; qu'enfin, la liberté, priſe même dans l'acception vulgaire, ne conſiſte pas à pouvoir faire le pour & le contre à la fois, mais à pouvoir faire l'un & l'autre alternativement: or, quand ce ne ſeroit que dans ce ſens, l'homme prouveroit aſſez ce qu'on appelle communément ſa liberté, puiſqu'il fait viſiblement le pour & le contre dans ſes différentes actions ſucceſſives, & qu'il eſt le ſeul Etre de la nature qui puiſſe ne pas marcher toujours par la même route.

Mais ce ſeroit s'égarer étrangement que de ne pas concevoir une autre idée de la liberté; car cette contradiction dans les actions d'un Etre, prouve, il eſt vrai, qu'il y a du dérangement & de la confuſion dans ſes facultés, mais

ne prouve point du tout qu'il ſoit libre, puiſqu'il reſte toujours à ſavoir, s'il ſe livre librement ou non, tant au mal qu'au bien; & c'eſt en partie pour avoir mal défini la liberté, que ce point eſt encore couvert des plus épaiſſes ténebres pour le commun des hommes.

Je dirai donc que la véritable faculté d'un Etre libre, eſt de pouvoir par lui-même, ſe maintenir dans la loi qui lui eſt preſcrite, & de conſerver ſa force & ſon indépendance, en réſiſtant volontairement aux obſtacles & aux objets qui tendent à l'empêcher d'agir conformément à cette Loi; ce qui entraîne néceſſairement la faculté d'y ſuccomber, car il ne faut pour cela que ceſſer de vouloir s'y oppoſer. Alors on doit juger ſi, dans l'obſcurité où nous ſommes, nous pouvons nous flatter de toujours parvenir au but avec la même facilité; ſi nous ne ſentons pas, au contraire, que la moindre de nos négligences augmente infiniment cette tâche, en épaiſiſſant le voile qui nous couvre: enſuite portant la vue pour un moment ſur l'homme en général, nous découvrirons que ſi l'homme peut dégrader & affoiblir ſa liberté à tous les inſtants, de même l'eſpece humaine eſt moins libre actuellement qu'elle ne l'étoit dans ſes premiers jours, & à plus forte raiſon qu'elle ne l'étoit avant de naître.

Ce n'eſt donc plus dans l'état actuel de

l'homme, ni dans ſes actes journaliers, que nous devons prendre des lumieres pour décider de ſa vraie liberté, puiſque rien n'eſt plus rare que d'en voir aujourd'hui des effets purs & entiérement indépendants des cauſes qui lui ſont étrangeres ; mais ce ſeroit être plus qu'inſenſé d'en conclure qu'elle ne fut jamais au nombre de nos droits. Les chaînes d'un eſclave prouvent, je le ſais, qu'il ne peut plus agir ſelon toute l'étendue de ſes forces naturelles, mais non pas qu'il ne l'a jamais pu ; au contraire, elles annoncent qu'il le pourroit encore, s'il n'eût pas mérité d'être dans la ſervitude ; car, s'il ne lui étoit pas poſſible de jamais recouvrer l'uſage de ſes forces, ſa chaîne ne ſeroit pour lui, ni une punition, ni une honte.

En même temps, de ce que l'homme eſt ſi difficilement, ſi obſcurément & ſi rarement libre aujourd'hui, on ne ſeroit pas plus raiſonnable d'en inférer que ces actions ſoient indifférentes, & qu'il ne ſoit pas obligé de remplir la meſure de bien qui lui eſt impoſée même dans cet état de ſervitude ; car la privation de ſa liberté conſiſte en effet à ne pouvoir, par ſes propres forces, obtenir la jouiſſance entiere des avantages renfermés dans le bien pour lequel il a été fait, mais non à pouvoir s'approcher du mal ſans ſe rendre encore plus coupable ; puiſque

puiſque l'on verra que ſon corps matériel ne lui a été prêté que pour faire continuellement la comparaiſon du faux avec le vrai, & que jamais l'inſenſibilité où le conduit chaque jour ſa négligence ſur ce point ne pourra détruire ſon eſſence ; ainſi, il ſuffit qu'il ſe ſoit éloigné une fois de la lumiere à laquelle il devoit s'attacher, pour rendre la ſuite de ſes écarts inexcuſable, & pour qu'il n'ait aucun droit de murmurer de ſes ſouffrances.

Mais, faut-il le dire, ſi les Obſervateurs ont tant balbutié ſur la liberté de l'homme, c'eſt qu'ils n'ont pas encore pris la premiere notion de ce qu'eſt ſa volonté : rien ne le prouve mieux que leurs recherches continuelles pour ſavoir comment elle agit : ne pouvant ſoupçonner que ſon principe dût être en elle-même, ils l'ont cherché dans des cauſes étrangeres, & voyant, en effet qu'elle étoit ici-bas ſi ſouvent entraînée par des motifs apparents ou réels, ils ont conclu qu'elle n'agiſſoit point par elle-même, & qu'elle avoit toujours beſoin d'une raiſon pour ſe déterminer. Mais ſi cela étoit, pourrions-nous dire avoir une volonté, puiſque, loin d'être à nous, elle ſeroit toujours ſubordonnée aux différentes cauſes qui agiſſent ſans ceſſe ſur elle ? N'eſt-ce pas alors tourner dans le même cercle, & renouveller la même erreur que nous avons diſſipée relativement à la liberté ? En un

mot, dire qu'il n'y a point de volonté ſans motifs ; c'eſt-à-dire que la liberté n'eſt plus une faculté qui dépende de nous, & que nous n'avons jamais été maîtres de la conſerver. Or, raiſonner ainſi, c'eſt ignorer ce que c'eſt que la volonté qui annonce préciſément un Etre agiſſant par lui-même, & ſans le ſecours d'aucun autre Etre.

Par conſéquent, cette multitude d'objets & de motifs étrangers qui nous ſéduiſent & nous déterminent ſi ſouvent aujourd'hui, ne prouve pas que nous ne puiſſions vouloir ſans eux, & que nous ne ſoyons pas ſuſceptibles de liberté, mais ſeulement qu'ils peuvent prendre empire ſur notre volonté, & l'entraîner quand nous ne nous y oppoſons pas. Car, avec de la bonne foi, on conviendra que ces cauſes extérieures nous gênent & nous tyranniſent ; or, comment pourrions-nous le ſentir & l'appercevoir, ſi nous n'étions pas eſſentiellement faits pour agir par nous-mêmes, & non par l'attrait de ces illuſions ?

Quant à la maniere dont la volonté peut ſe déterminer indépendamment des motifs & des objets qui nous ſont étrangers, autant cette vérité paroîtra certaine à quiconque voudra oublier tout ce qui l'entoure, & regarder en ſoi, autant l'explication en eſt-elle un abyme impénétrable pour l'homme & pour quelque Etre que ce ſoit, puiſqu'il faudroit pour la donner, corporiſer l'incorporel ; ce ſeroit de toutes

les

les recherches les plus nuisibles à l'homme, & la plus propre à le plonger dans l'ignorance & dans l'abrutissement, parce qu'elle porte à faux, & qu'elle use en vain toutes les facultés qui sont en lui. Aussi, le peu de succès qu'ont eu les Observateurs sur cette matiere, n'a servi qu'à jetter dans le découragement ceux qui ont eu l'imprudence de les suivre, & qui ont voulu chercher auprès d'eux des lumieres que leur fausse marche avoit éloignées. Le Sage s'occupe à chercher la cause des choses qui en ont une, mais il est trop prudent & trop éclairé pour en chercher à celles qui n'en ont point, & la volonté naturelle à l'homme est de ce nombre, car elle est cause elle-même.

Par cette raison, dès qu'il lui reste toujours une volonté, & qu'elle ne peut se corrompre que par le mauvais usage qu'il en fait, je continuerai à le regarder comme libre, quoiqu'étant presque toujours asservi.

Ce n'est point pour l'homme aveugle, frivole & sans desir, que j'expose de pareilles idées; comme il n'a que ses yeux pour guides, il juge les choses sur ce qu'elles sont, & non sur ce qu'elles ont été; ce seroit donc inutilement que je lui présenterois des vérités de cette nature, puisqu'en les comparant avec ses idées ténébreuses, & avec les jugemens de ses sens, il n'y trouveroit que des contradictions choquantes, qui

lui

lui feroient nier également ce qu'il auroit déja conçu, & ce qu'on lui feroit concevoir de nouveau, pour se livrer ensuite au désordre de ses affections, & suivre la loi morte & obscure de l'animal sans intelligence.

Mais l'homme, qui se sera assez estimé pour chercher à se connoître, qui aura veillé sur ses habitudes, & qui ayant déja donné ses soins à écarter le voile épais qui l'enveloppe, pourroit tirer quelques fruits de ces réflexions; celui-là, dis-je, peut ouvrir ce livre, je le lui confie de bon cœur, dans la vue de fortifier l'amour qu'il a déja pour le bien.

Cependant quels que soient ceux entre les mains de qui cet écrit pourra tomber, je les exhorte à ne pas chercher l'origine du mal ailleurs que dans cette source que j'ai indiquée, c'est-à-dire, dans la dépravation de la volonté de l'Etre ou du Principe devenu mauvais. Je ne craindrai point d'affirmer qu'en vain ils feroient des efforts pour trouver au mal une autre cause; car, s'il avoit une base plus fixe & plus solide, il seroit éternel & invincible, comme le bien; si cet Etre dégradé pouvoit produire autre chose que des actes de volonté, s'il pouvoit former des Etres réels & existants, il auroit la même puissance que le Principe bon; c'est donc le néant de ses œuvres qui nous fait sentir sa foiblesse, & qui interdit absolument toute

comparaison

comparaiſon entre lui & le bon Principe dont il s'eſt ſéparé.

Ce ſeroit être encore bien plus inſenſé, de chercher l'origine du bien ailleurs que dans le bien même ; car après tout ce qu'on vient de voir, ſi des Etres dégradés, comme le mauvais Principe & l'homme, ont encore le droit d'être la propre cauſe de leurs actions, comment pourroit-on refuſer cette propriété au bien, qui, comme tel, eſt la ſource infinie de toutes les propriétés, le germe même & l'agent eſſentiel de tout ce qui eſt parfait ? Il faudroit donc n'avoir pas le ſens juſte, pour aller chercher la cauſe & l'origine du bien hors de lui, ſi elles ne ſont & ne peuvent être que dans lui.

J'en ai dit aſſez pour faire concevoir l'origine du mal ; cependant l'expoſé que j'en ai fait, m'oblige, premiérement, à donner quelques notions ſur la nature & l'état du mauvais Principe avant ſa corruption ; ſecondement, à prévenir une difficulté qui pourroit arrêter ceux-mêmes qui paſſent pour les plus inſtruits ſur ces objets ; ſavoir, pourquoi l'Auteur du mal ne fait aucun acte de liberté, pour ſe réconcilier avec le bon Principe ; mais je ne m'arrêterai qu'un inſtant ſur ces deux objets, pour ne pas interrompre ma marche, & pour ne pas trop m'écarter des bornes qui me ſont preſcrites.

En annonçant que le Principe du mal s'étoit rendu

rendu mauvais par le ſeul acte de ſa volonté ; j'ai donné à entendre qu'il étoit bon avant d'enfanter cet acte. Or étoit-il alors égal à ce Principe ſupérieur que nous avons reconnu précédemment ? Non, ſans doute ; il étoit bon, ſans être ſon égal ; il lui étoit inférieur, ſans être mauvais ; il étoit provenu de ce même Principe ſupérieur, & dès-lors il ne pouvoit l'égaler ni en force, ni en puiſſance ; mais il étoit bon, parce que l'Etre qui l'avoit produit, étoit la bonté & l'excellence même ; enfin, il lui étoit encore inférieur, parce que ne tenant pas ſa loi de lui-même, il avoit la faculté de faire ou de ne pas faire ce qui lui étoit impoſé par ſon origine ; & par-là, il étoit expoſé à s'écarter de cette loi & à devenir mauvais, tandis que le Principe ſupérieur, portant en lui-même ſa propre loi, eſt dans la néceſſité de reſter dans le bien qui le conſtitue, ſans pouvoir jamais tendre à une autre fin.

Quant au ſecond objet, j'ai donné à connoître que ſi l'Auteur du mal uſoit de ſa liberté pour ſe rapprocher du bon Principe, il ceſſeroit d'être mauvais & de ſouffrir, & que dès-lors il n'y auroit plus de mal ; mais on voit tous les jours par ſes œuvres qu'il eſt comme enchaîné à ſa volonté criminelle, en ſorte qu'il n'en produit pas un ſeul acte qui n'ait pour but de perpétuer la confuſion & le déſordre.

C'eſt

C'eſt ſur ce point que les fataliſtes ont cru triompher, prétendant que le mal porte en ſoi la raiſon & la néceſſité de ſon exiſtence; ils jettent ainſi les hommes dans le découragement & le déſeſpoir, puiſque, ſi le mal eſt néceſſaire, il eſt impoſſible, à jamais, d'éviter ſes coups, & de conſerver aucune eſpérance de cette paix & de cette lumiere qui fait l'objet de tous nos deſirs & de toutes nos recherches; mais gardons-nous d'adopter ces erreurs, & détruiſons les conſéquences dangereuſes qui en ſont les ſuites, en expoſant la véritable cauſe de la durée du mal.

En deſcendant en nous-mêmes, il nous ſera aiſé de ſentir que c'eſt une des premieres loix de la Juſtice univerſelle, qu'il y ait toujours un rapport exact entre la nature de la peine & celle du crime, ce qui ne ſe peut qu'en aſſujettiſſant le prévaricateur à des actes impuiſſants, ſemblables à ceux qu'il a criminellement produits, & par conſéquent oppoſés à la loi dont il s'eſt écarté. Voilà pourquoi l'Auteur du mal, s'étant corrompu par le coupable uſage de ſa liberté, perſévere dans ſa volonté mauvaiſe, de la même maniere qu'il l'a conçue, c'eſt-à-dire, qu'il ne ceſſe de s'oppoſer aux actes & à la volonté du Principe bon, & que, dans ces vains efforts, il éprouve une continuité des mêmes conſiances, afin que, ſelon les loix de la juſtice, ce ſoit dans l'exercice même

même de ſon crime qu'il rencontre ſa punition.

Mais ajoutons encore quelques réflexions ſur un ſujet auſſi important.

Si le bon Principe eſt l'unité eſſentielle, s'il eſt la bonté, la pureté & la perfection même, il ne peut ſouffrir en lui ni diviſion, ni contradiction, ni ſouillure ; il eſt donc évident que l'Auteur du mal dût en être entiérement ſéparé & rejetté par le ſeul acte d'oppoſition de ſa volonté à la volonté du bon Principe ; en ſorte que dès-lors il ne pût lui reſter qu'une puiſſance & une volonté mauvaiſe, ſans communication ni participation de bien. Ennemi volontaire du bon Principe, & de la regle unique, éternelle & invariable, quel bien, quelle loi pouvoit-il y avoir en lui hors de cette regle, puiſqu'il eſt impoſſible qu'un ſeul & même Etre ſoit à la fois bon & mauvais, qu'il produiſe en même temps l'ordre & le déſordre, le pur & l'impur ? Il eſt donc aiſé de ſe convaincre, que ſa ſéparation entiere d'avec le bon Principe, l'ayant néceſſairement éloigné de tout bien, il ne fut plus en état de connoître & de produire rien de bon, & que déſormais il ne put ſortir de ſa volonté que des actes ſans regle & ſans ordre, & une oppoſition abſolue au bien & à la vérité.

C'eſt ainſi qu'abymé dans ſes propres ténebres, il n'eſt ſuſceptible d'aucune lumiere & d'aucun retour au bon Principe ; car, pour qu'il

qu'il pût diriger ſes deſirs vers cette vraie lumiere, il faudroit auparavant que la connoiſſance lui en fût rendue, il faudroit qu'il pût concevoir une bonne penſée ; & comment trouveroit-elle accès en lui, ſi ſa volonté & toutes ſes facultés ſont tout-à-fait impures & corrompues ? En un mot, dès qu'il n'a par lui-même aucune correſpondance avec le bien, qu'il n'eſt en ſon pouvoir, ni de le connoître, ni de le ſentir, la faculté & la liberté d'y revenir ſont toujours ſans effet pour lui, c'eſt ce qui rend ſi horrible la privation à laquelle il ſe trouve condamné.

La loi de la Juſtice s'exécute également ſur l'homme, quoique par des moyens différents ; ainſi, elle nous fournira de même, des lumieres qui nous guideront dans les recherches que nous aurons à faire ſur lui.

Il n'y a perſonne de bonne foi, & dont la raiſon ne ſoit pas obſcurcie ou prévenue, qui ne convienne que la vie corporelle de l'homme eſt une privation & une ſouffrance preſque continuelles. Ainſi, d'après les idées que nous avons priſes de la Juſtice, ce ne ſera pas ſans raiſon que nous regarderons la durée de cette vie corporelle comme un temps de châtiment & d'expiation ; mais nous ne pouvons la regarder comme telle, ſans penſer auſſi-tôt qu'il doit y avoir eu pour l'homme un état antérieur & préférable

rable à celui où il ſe trouve à préſent, & nous pouvons dire, qu'autant ſon état actuel eſt borné, pénible, & ſemé de dégoûts, autant l'autre doit avoir été illimité & rempli de délices. Chacune de ſes ſouffrances eſt un indice du bonheur qui lui manque; chacune de ſes privations prouve qu'il étoit fait pour la jouiſſance; chacun de ſes aſſujettiſſements lui annonce une ancienne autorité; en un mot, ſentir aujourd'hui qu'il n'a rien, c'eſt une preuve ſecrete qu'autrefois il avoit tout.

Par le ſentiment douloureux de l'affreuſe ſituation où nous le voyons aujourd'hui, nous pouvons donc nous former l'idée de l'état heureux où il a été précédemment. Il n'eſt pas à préſent le maître de ſes penſées, & c'eſt un tourment pour lui que d'avoir à attendre celles qu'il deſire, & à repouſſer celles qu'il craint; de-là nous ſentons qu'il étoit fait pour diſpoſer de ces mêmes penſées, & qu'il pouvoit les diſpoſer à ſon gré, d'où il eſt aiſé de préſumer les avantages inappréciables, attachés à un pareil pouvoir. Il n'obtient actuellement quelque paix & quelque tranquillité que par des efforts infinis & des ſacrifices pénibles; de-là nous concluons qu'il étoit fait pour jouir perpétuellement & ſans travail, d'un état calme & heureux, & que le ſéjour de la paix a été ſa véritable demeure. Ayant la faculté de tout voir & de tout connoître,

il

il rampe néanmoins dans les ténebres ; mais c'eſt en frémiſſant de ſon ignorance & de ſon aveuglement ; n'eſt-ce pas une preuve certaine que la lumiere eſt ſon élément ? Enfin, ſon corps eſt ſujet à la deſtruction, & cette mort, dont il eſt le ſeul Etre qui ait l'idée dans la nature, eſt le pas le plus terrible de ſa carriere corporelle ; l'acte le plus humiliant pour lui, & celui qu'il a le plus en horreur ; pourquoi cette loi, ſi ſévere & ſi affreuſe pour l'homme, ne nous feroit-elle pas concevoir que ſon corps en avoit reçu une infiniment plus glorieuſe, & devoit jouir de tous les droits de l'immortalité ?

Or d'où pouvoit provenir cet état ſublime qui rendoit l'homme ſi grand & ſi heureux, ſi ce n'eſt de la connoiſſance intime & de la préſence continuelle du bon Principe, puiſque c'eſt en lui ſeul que ſe trouve la ſource de toute puiſſance & de toute félicité ? Et pourquoi cet homme languit-il à préſent dans l'ignorance, dans la foibleſſe & dans la miſere, ſi ce n'eſt parce qu'il eſt ſéparé de ce même Principe, qui eſt la ſeule lumiere & l'unique appui de tous les Etres ?

C'eſt ici qu'en rappellant ce que j'ai dit plus haut de la juſtice du premier Principe, & de la liberté des Etres provenus de lui, nous ſentirons parfaitement que ſi par une ſuite de ſon crime, le Principe du mal ſubit encore les

pâtiments attachés à ſa volonté rebelle, de même les ſouffrances actuelles de l'homme ne ſont que des ſuites naturelles d'un premier égarement; de même auſſi cet égarement n'a pu provenir que de la liberté de l'homme, qui ayant conçu une penſée contre la Loi ſuprême, y aura adhéré par ſa volonté.

D'après la connoiſſance des rapports, qui ſe trouvent entre le crime & les ſouffrances du mauvais Principe, je pourrois, en ſuivant leur analogie, faire préſumer quelle eſt la nature du crime de l'homme originel, par la nature de ſa peine. Je pourrois même, par ce moyen, appaiſer les murmures qui ne ceſſent de s'élever, ſur ce que nous ſommes condamnés à participer à ſon châtiment, quoique nous n'ayons point participé à ſon crime. Mais ces vérités ſeroient mépriſées par la multitude, & goûtées d'un ſi petit nombre, que je croirois faire une faute en les expoſant au grand jour. Je me contenterai donc de mettre les Lecteurs ſur la voie, par un tableau figuratif de l'état de l'homme dans ſa gloire, & des peines auxquelles il s'eſt expoſé, depuis qu'il en eſt dépouillé.

Il n'y a point d'origine qui ſurpaſſe la ſienne; car il eſt plus ancien qu'aucun Etre de Nature, il exiſtoit avant la naiſſance du moindre des germes, & cependant il n'eſt venu au monde qu'après eux. Mais ce qui l'élevoit bien au-deſſus

de

de tous ces Etres, c'eſt qu'ils étoient ſoumis à naître d'un pere & d'une mere, au lieu que l'homme n'avoit point de mere. D'ailleurs, leur fonction étoit tout-à-fait inférieure à la ſienne ; celle de l'homme étoit de toujours *combattre* pour faire ceſſer le déſordre & ramener tout à l'*Unité* ; celle de ces Etres étoit d'obéir à l'homme. Mais comme les *combats* que l'homme avoit à faire *, pouvoient être très-dangereux pour lui, il étoit revêtu d'une *armure* impénétrable, dont il varioit l'uſage à ſon gré, & dont il devoit même *former* des copies égales & abſolument conformes à leur modele.

En outre, il étoit muni d'une *lance* compoſée de quatre *métaux* ſi bien amalgamés, que depuis l'exiſtence du monde, on n'a jamais pu les ſéparer. Cette lance avoit la propriété de brûler comme le feu même ; de plus elle étoit ſi aiguë que rien pour elle n'étoit impénétrable, & ſi active qu'elle frappoit toujours en *deux endroits* à la fois. Tous ces avantages joints à une infinité d'autres dons que l'homme avoit reçus en même temps, le rendoient vraiment fort & redoutable.

Le Pays où cet homme devoit *combattre* étoit couvert d'une forêt formée de *ſept* arbres, qui avoient chacun *ſeize* racines & *quatre cents quatre-vingt-dix* branches. Leurs fruits ſe renouvellant ſans ceſſe, fourniſſoient à l'homme la plus excel-

lente nourriture, & ces arbres eux-mêmes lui ſervoient de retranchement, & rendoient ſon *Poſte* comme inacceſſible.

C'eſt dans ce lieu de délices, le ſéjour du bonheur de l'homme, & le trône de ſa gloire, qu'il auroit été à jamais heureux & invincible; parce qu'ayant reçu ordre d'en occuper le *centre*, il pouvoit de-là obſerver ſans peine tout ce qui ſe paſſoit autour de lui, & avoit ainſi l'avantage d'appercevoir toutes les ruſes & toutes les marches de ſes adverſaires, ſans jamais en être apperçu; auſſi, pendant tout le temps qu'il garda ce poſte, il conſerva ſa ſupériorité naturelle, il jouit d'une paix & goûta une félicité qui ne peuvent s'exprimer aux hommes d'à préſent; mais dès qu'il s'en fut éloigné, il ceſſa d'en être le maître, & un autre *Agent* fut envoyé pour prendre ſa place; alors l'homme après avoir été honteuſement dépouillé de ſes droits, fut précipité dans la région des peres & des meres, où il reſte depuis ce temps dans la peine & l'affliction de ſe voir mêlé & confondu avec tous les autres Etres de la Nature.

Il n'eſt pas poſſible de concevoir un état plus triſte & plus déplorable que celui de ce malheureux homme au moment de ſa chûte; car non ſeulement il perdit auſſi-tôt cette lance formidable à laquelle nul obſtacle ne réſiſtoit, mais

mais l'armure même dont il avoit été revêtu, disparut pour lui, & elle fut remplacée, pour un temps, par une autre armure qui, n'étant point impénétrable comme la premiere, devint pour lui une source de dangers continuels, en sorte qu'ayant toujours le même combat à soutenir, il fut infiniment plus exposé.

Cependant, en le punissant ainsi, son pere ne voulut pas lui ôter tout espoir & l'abandonner entiérement à la rage de ses ennemis; touché de son repentir & de sa honte, il lui promit qu'il pourroit, par ses efforts, recouvrer son premier état; mais que ce ne seroit qu'après avoir obtenu d'être remis en possession de cette lance qu'il avoit perdue, & qui avoit été confiée à l'agent par lequel l'homme étoit remplacé, dans le centre même qu'il venoit d'abandonner.

C'est donc à la recherche de cette arme incomparable, que les hommes ont dû s'occuper depuis, & qu'ils doivent s'occuper tous les jours, puisque c'est par elle seule qu'ils peuvent rentrer dans leurs droits, & obtenir toutes les faveurs qui leur furent destinées.

Il ne faut pas non plus être étonné des ressources qui resterent à l'homme après son crime; c'étoit la main d'un pere qui le punissoit, & c'étoit aussi la tendresse d'un pere qui veilloit sur lui, lors même que sa Justice l'éloignoit de sa présence. Car le lieu dont l'homme est sorti,

eſt diſpoſé avec tant de ſageſſe, qu'en retournant ſur ſes pas, par les mêmes routes qui l'ont égaré, cet homme doit être ſûr de regagner le point central de la forêt dans lequel ſeul il peut jouir de quelque force & de quelque repos.

En effet, il s'eſt égaré en allant de *quatre* à *neuf*, & jamais il ne pourra ſe retrouver qu'en allant de *neuf* à *quatre*. Au reſte, il auroit tort de ſe plaindre de cet aſſujettiſſement; telle eſt la Loi impoſée à tous les Etres qui habitent la région des peres & des meres; & puiſque l'homme y eſt deſcendu volontairement, il faut bien qu'il en reſſente toute la peine. Cette Loi eſt terrible, je le ſais, mais elle n'eſt rien comparée à la Loi du nombre *cinquante-ſix*, Loi effrayante, épouvantable pour ceux qui s'y expoſent, car ils ne pourront arriver à *ſoixante-quatre*, qu'après l'avoir ſubie dans toute ſa rigueur.

Telle eſt l'hiſtoire allégorique de ce qu'étoit l'homme dans ſon origine, & de ce qu'il eſt devenu en s'écartant de ſa premiere Loi; j'ai tâché par ce tableau, de le conduire juſqu'à la ſource de tous ſes maux; & de lui indiquer, myſtérieuſement il eſt vrai, les moyens d'y rémédier. Je dois ajouter que, quoique ſon crime & celui du mauvais Principe ſoient également le fruit de leur volonté mauvaiſe, il faut remarquer néanmoins

néanmoins que l'un & l'autre de ces crimes ſont de nature très-différente, & que par conſéquent, ils ne peuvent être aſſujettis à une égale punition, ni avoir les mêmes ſuites; parce que d'ailleurs la Juſtice évalue juſqu'à la différence des lieux où leurs crimes ſe ſont commis. L'homme & le Principe du mal ont donc continuellement leur faute devant les yeux, mais tous deux n'ont pas les mêmes ſecours, ni les mêmes conſolations.

J'ai donné à entendre précédemment que le Principe du mal ne peut par lui-même que perſévérer dans ſa volonté rebelle, juſqu'à ce que la communication avec le bien lui ſoit rendue. Mais l'homme, malgré ſa condamnation, peut appaiſer la Juſtice même, ſe réconcilier avec la vérité, & en goûter de temps en temps les *douceurs*, comme ſi en quelque ſorte, il n'en étoit pas ſéparé.

Il eſt vrai de dire néanmoins que le crime de l'un & de l'autre, ne ſe punit que par la privation, & qu'il n'y a de différence, que dans la meſure de ce châtiment. Il eſt bien plus certain encore que cette privation eſt la peine la plus terrible, & la ſeule qui puiſſe réellement ſubjuguer l'homme. Car, on a eu grand tort de prétendre nous mener à la Sageſſe, par le tableau effrayant des peines corporelles dans une vie à venir; ce tableau n'eſt rien, quand on ne les ſent pas. Or, ces aveugles Maîtres ne pouvant nous faire connoître

qu'en idée les tourments qu'ils imaginent, doivent néceſſairement faire peu d'effet ſur nous.

Si au moins ils euſſent pris ſoin de peindre à l'homme les remords qu'il doit éprouver, quand il eſt méchant, il leur eût été plus facile de le toucher, parce qu'il nous eſt poſſible d'avoir ici-bas le ſentiment de cette douleur. Mais combien nous euſſent-ils rendus plus heureux, & nous euſſent-ils donné une idée plus digne de notre Principe, s'ils euſſent été aſſez ſublimes pour dire aux hommes, que ce Principe étant amour, ne punit les hommes que par l'amour, mais en même temps que n'étant qu'amour, lorſqu'il leur ôte l'amour, il ne leur laiſſe plus rien.

C'eſt par-là qu'ils auroient éclairé & ſoutenu les hommes, en leur faiſant ſentir que rien ne devroit plus les effrayer que de ceſſer d'avoir l'amour de Principe, puiſque dès-lors ils ſont dans le néant; & certes ce néant que l'homme peut éprouver à tout inſtant, ſi on le lui peignoit dans toute ſon horreur, ſeroit pour lui, une idée plus efficace & plus ſalutaire que celle de ces éternelles tortures, auxquelles malgré la Doctrine de ces Miniſtres de ſang, l'homme voit toujours une fin, & jamais de commencement.

Les ſecours accordés à l'homme pour ſa réhabilitation, quelque précieux qu'ils ſoient, tiennent cependant à des conditions très-rigoureuſes. Et vraiment plus les droits qu'il a perdu ſont glorieux

glorieux, plus il doit avoir à ſouffrir pour les recouvrer; enfin étant aſſujetti par ſon crime à la loi du temps, il ne peut éviter d'en ſubir les pénibles effets, parce que s'étant oppoſé lui-même tous les obſtacles, que le temps renferme, la loi veut qu'il ne puiſſe rien obtenir qu'à meſure qu'il les éprouve, & qu'il les ſurmonte.

C'eſt au moment de ſa naiſſance corporelle, qu'on voit commencer les peines qui l'attendent. C'eſt alors qu'il montre toutes les marques de la plus honteuſe réprobation; il naît comme un vil inſecte dans la corruption & dans la fange; il naît au milieu des ſouffrances & des cris de ſa mere, comme ſi c'étoit pour elle un opprobre de lui donner le jour; or quelle leçon n'eſt-ce pas pour lui, de voir que de toutes les meres, la femme eſt celle dont l'enfantement eſt le plus pénible & le plus dangereux! Mais à peine commence-t-il lui-même à reſpirer, qu'il eſt couvert de larmes & tourmenté par les maux les plus aigus. Les premiers pas qu'il fait dans la vie, annoncent donc qu'il n'y vient que pour ſouffrir, & qu'il eſt vraiment le fils du crime & de la douleur.

Si l'homme, au contraire, n'eût point été coupable, ſa naiſſance auroit été le premier ſentiment du bonheur & de la paix. En voyant la lumiere, il en auroit célébré la ſplendeur par de vifs tranſports, & par de tributs de louanges envers le Principe de ſa félicité. Sans trouble

ſur

ſur la légitimité de ſon origine, ſans inquiétude ſur la ſtabilité de ſon ſort, il en eût goûté tous les délices, parce qu'il en auroit connu ſenſiblement les avantages. O homme, verſe des larmes ameres ſur l'énormité de ton crime, qui a ſi horriblement changé ta condition; frémis ſur le funeſte arrêt qui condamne ta poſtérité à naître dans les tourments & dans l'humiliation, tandis qu'elle ne devoit connoître que la gloire, & un bonheur inaltérable.

Dès les premieres années de ſon cours élémentaire, la ſituation de l'homme devient beaucoup plus effrayante, parce qu'il n'a encore ſouffert que dans ſon corps, au lieu qu'il va ſouffrir dans ſa penſée. De même que ſon enveloppe corporelle a été juſques là en butte à la fougue des éléments, avant d'avoir acquis la moindre des forces néceſſaires pour ſe défendre; de même ſa penſée va être pourſuivie dans un âge où n'ayant pas encore exercé ſa volonté, l'erreur peut le ſéduire plus aiſément, porter par mille ſentiers ſes attaques juſqu'au germe, & corrompre l'arbre dans ſa racine.

Il eſt certain que l'homme commence alors une carriere ſi pénible & ſi périlleuſe, que ſi les ſecours ne ſuivoient pour lui la même progreſſion, il ſuccomberoit infailliblement; mais la même main qui lui a donné l'être, ne néglige rien pour ſa conſervation; à meſure qu'il avance en âge, que les obſtacles ſe multiplient

&

& s'oppoſent à l'exercice de ſes facultés, à meſure auſſi ſon enveloppe corporelle acquiert de la conſiſtance; c'eſt-à-dire, que ſa nouvelle armure ſe fortifie & devient plus puiſſante contre les attaques de ſes ennemis, juſqu'à ce qu'enfin le temple intellectuel de l'homme étant élevé, cette enveloppe devenue inutile, ſe détruiſe, laiſſant l'édifice à découvert & hors de toute atteinte.

Il eſt donc évident que ce corps matériel que nous portons, eſt l'organe de toutes nos ſouffrances; c'eſt donc lui qui formant des bornes épaiſſes à notre vue & à toutes nos facultés, nous tient en privation & en pâtiment; je ne dois donc plus diſſimuler que la jonction de l'homme à cette enveloppe groſſiere, eſt la peine même à laquelle ſon crime l'a aſſujetti temporellement, puiſque nous voyons les horribles effets qu'il en reſſent depuis le moment où il en eſt revêtu, juſqu'à celui où il en eſt dépouillé; & que c'eſt par-là que commencent & ſe perpétuent les épreuves, ſans leſquelles il ne peut rétablir les rapports qu'il avoit autrefois avec la Lumiere.

Mais malgré les ténebres que ce corps matériel répand autour de nous, nous ſommes obligés d'avouer auſſi qu'il nous ſert de rempart & de ſauvegarde contre les dangers qui nous environnent, & que ſans cette enveloppe, nous ſerions infiniment plus expoſés.

Ce ſont là, n'en doutons point, les idées que les

les Sages en ont eu dans tous les temps. Leur premiere occupation a été de ſe préſerver ſans ceſſe des illuſions que ce corps leur préſentoit. Ils l'ont mépriſé, parce qu'il eſt mépriſable par ſa nature; ils l'ont redouté par les funeſtes ſuites des attaques auxquelles il les expoſoit, & ils ont tous parfaitement connu qu'il étoit pour eux la voie de l'erreur & du menſonge.

Mais l'expérience leur a appris auſſi que c'eſt le canal par où arrivent, dans l'homme, les connoiſſances & les lumieres de la Vérité; ils ont ſenti, que puiſqu'il nous ſert d'enveloppe, & que nous n'avons pas même la penſée à nous, il faut bien que nos idées venant toutes du dehors, s'introduiſent néceſſairement par cette enveloppe, & que nos ſens corporels en ſoient les premiers organes.

Or, c'eſt à ce ſujet que l'homme par la promptitude & la légéreté de ſes jugements, a commencé à ſe livrer à des erreurs funeſtes qui ont produit dans ſon imagination les idées les plus monſtrueuſes; c'eſt de-là, dis-je, que les Matérialiſtes ont tiré cet humiliant ſyſtême des ſenſations qui ravale l'homme au-deſſous de la bête, puiſque celle-ci, ne recevant jamais a la fois qu'une ſeule ſorte d'impulſion, n'eſt pas ſuſceptible, de s'égarer, au lieu que l'homme étant placé au milieu des contradictoires, pourroit, ſelon cette opinion, ſe livrer en paix indifféremment

à

à toutes les impreſſions dont il ſeroit affecté.

Mais d'après les lumieres de juſtice que nous avons déja reconnues en lui, il ne ſe peut que nous adoptions ces opinions aviliſſantes. Nous avons démontré que l'homme, chargé de ſa conduite, eſt comptable de toutes ſes actions; je me garderai bien à préſent de lui laiſſer enlever un privilege auſſi ſublime, & qui l'éleve ſi fort au deſſus de toutes les Créatures.

Rien ne m'empêchera donc d'aſſurer à mes ſemblables, que cette erreur eſt la ruſe la plus adroite & la plus dangereuſe qui ait pu être employée pour les arrêter dans leur marche, & pour les égarer. Ce ſeroit pour un voyageur une incertitude des plus déſeſperantes, de rencontrer deux routes oppoſées, ſans connoître le lieu où l'une & l'autre aboutiroient. Cependant, en obſervant le chemin qu'il auroit déja fait, ſe rappellant le point d'où il ſeroit parti, & celui auquel il tend, il ſeroit peut-être aſſez de combinaiſons pour ſe déterminer & pour choiſir juſte; mais ſi quelqu'un ſe préſentoit à lui, & lui diſoit qu'il eſt très-inutile de prendre tant de peines pour démêler la véritable route, que celles qui s'offrent à ſes yeux menent également au but, & qu'il peut ſuivre indifféremment l'une ou l'autre; alors la ſituation du voyageur deviendront bien plus facheux & plus embarraſſante que lorſqu'il étoit réduit à prendre

dre conſeil de lui-même ; car enfin il lui ſeroit impoſſible de ſe nier l'oppoſition qu'il verroit entre ces deux routes ; & le premier ſentiment qui devroit alors naître en lui, ſeroit de ſe défier des conſeils qu'on lui donne, & de ſe perſuader qu'on veut lui tendre un piege.

Voilà cependant quelle eſt la poſition actuelle de l'homme, relativement aux obſcurités que les Auteurs du ſyſtême des ſenſations ont répandu ſur ſa carriere. Lui annoncer qu'il n'a d'autres loix que celles de ſes ſens, & qu'il ne peut avoir d'autre guide, c'eſt lui dire qu'en vain chercheroit-il à faire un choix parmi les choſes qu'ils lui préſentent, puiſque ces ſens eux-mêmes ſont ſujets à varier dans leur action, & qu'ainſi l'homme ne pouvant pas en diriger les mobiles, eſſayeroit inutilement d'en diriger le cours & les effets.

Mais, ainſi que le voyageurs, l'homme ne peut ſe refuſer à ſa propre conviction ; il voit bien que les ſens amenent tout en lui, mais en même temps, il eſt forcé d'avouer que parmi les choſes qu'ils lui amenent, il y en a qu'il ſent être bonnes, comme il y en a qu'il ſent être mauvaiſes.

Quelle devroit donc être ſa défiance contre ceux qui le voudroient détourner de faire un choix, en lui inſinuant que toutes ces choſes ſont indifférentes ou de même nature ? Ne devroit-il

roit-il pas en reſſentir la plus vive indignation, & ſe mettre en garde contre des maîtres auſſi dangereux ?

C'eſt cependant là, je le répete, la plus commune tentative qui ſe ſoit faite contre la penſée de l'homme ; c'eſt en même temps la plus ſéduiſante, & celle dont le Principe du mal tireroit le plus d'avantage ; parce que s'il pouvoit nourrir l'homme dans la perſuaſion qu'il n'y a point de choix à faire parmi les choſes qui l'environnent, il viendroit facilement à bout de faire paſſer juſqu'à lui, l'horrible incertitude & le déſordre dans lequel il ſe trouve lui-même plongé par la privation où il eſt de toute Loi.

Mais ſi la Juſtice veille toujours ſur l'homme, il faut qu'il ait en lui les moyens de démêler les ſtratagêmes de ſon ennemi, & de déconcerter, quand il le voudra, toutes ſes entrepriſes ; ſans quoi il ne pourroit être puni de s'y laiſſer ſurprendre : ces moyens doivent être fondés ſur ſa propre nature, qui ne peut pas plus changer que la nature même du Principe dont il eſt provenu ; ainſi ſa propre eſſence étant incompatible avec le menſonge, lui fait connoître tôt ou tard qu'on l'abuſe, & le ramene naturellement à la Vérité.

J'emploierai donc ces mêmes moyens qui me ſont communs avec tous les hommes, pour leur montrer le danger & l'abſurdité de cette opinion

ennemie

ennemie de leur bonheur, & qui n'eſt propre qu'à les abymer dans le crime & dans le déſeſpoir. J'ai ſuffiſamment prouvé par nos ſouffrances, que nous étions libres; ainſi je m'adreſſerai aux Matérialiſtes, & je leur demanderai comment ils ont pu s'aveugler aſſez pour ne voir dans l'homme qu'une machine? Je voudrois au moins qu'ils euſſent eu la bonne foi d'y voir une machine active, & ayant en elle-même ſon Principe d'action, car ſi elle étoit purement paſſive, elle recevroit tout & ne rendroit rien.

Alors, dès qu'elle manifeſte quelque activité, il faut qu'elle ait au moins en elle le pouvoir de faire cette manifeſtation, & je ne crois pas que perſonne prétende que ce pouvoir-là nous vienne par les ſenſations. Je crois en même temps que ſans ce pouvoir inné dans l'homme, il lui ſeroit impoſſible d'acquérir ni de conſerver la ſcience d'aucune choſe, ce qui s'obſerve ſans aucun doute ſur les Etres privés de diſcernement. Il eſt donc clair que l'homme porte en lui la ſemence de la lumiere & des vérités dont il offre ſi ſouvent les témoignages. Et faudroit-il quelque choſe de plus pour renverſer ces principes téméraires par leſquels on a prétendu le dégrader?

Je ſais qu'à la premiere réflexion, on pourra m'oppoſer que non ſeulement les bêtes, mais même tous les Etres corporels, rendent auſſi

auſſi une action extérieure, d'où il faudra conclure que tous ces Etres ont auſſi quelque choſe en eux, & ne ſont pas de ſimples machines. Alors, me demandera-t-on, quelle eſt la différence de leur Principe d'action d'avec celui qui eſt dans l'homme ? Cette différence ſera facilement apperçue de ceux qui voudront l'obſerver avec attention, & mes Lecteurs la reconnoîtront avec moi, en fixant un moment leur vue ſur la cauſe de cette mépriſe.

Il y a des Etres qui ne ſont qu'intelligens, il y en a qui ne ſont que ſenſibles ; l'homme eſt à la fois l'un & l'autre. Voilà le mot de l'énigme. Ces différentes claſſes d'Etres ont chacune un Principe d'action différent ; l'homme ſeul les réunit tous les deux ; & quiconque voudra ne les pas confondre, ſera sûr de trouver la ſolution de toutes les difficultés.

Par ſon origine, l'homme jouiſſoit de tous les droits d'un Etre intelligent, quoique cependant il eût une enveloppe ; car, dans la région temporelle, il n'y a pas un ſeul être qui puiſſe s'en paſſer. Et ici, l'ayant déja fait aſſez entrevoir, j'avouerai bien que l'armure impénétrable dont j'ai parlé précédemment, n'étoit autre choſe que cette premiere enveloppe de l'homme. Mais pourquoi étoit-elle impénétrable ? C'eſt qu'étant une & ſimple, à cauſe de la ſupériorité de ſa nature, elle ne pouvoit nullement

ſe décompoſer, & que la loi des aſſemblages élémentaires n'avoit abſolument aucune priſe ſur elle.

Depuis ſa chûte, l'homme s'eſt trouvé revêtu d'une enveloppe corruptible, parce qu'étant compoſée, elle eſt ſujette aux différentes actions du ſenſible, qui n'operent que ſucceſſivement, & qui par conſéquent ſe detruiſent les unes & les autres. Mais par cet aſſujettiſſement au ſenſible, il n'a point perdu ſa qualité d'Etre intelligent; en ſorte qu'il eſt à la fois grand & petit mortel & immortel, toujours libre dans l'intellectuel, mais lié dans le corporel par des loix indépendantes de ſa volonté; en un mot, étant un aſſemblage de deux Natures, diamétralement oppoſées, il en démontre alternativement les effets, d'une maniere ſi diſtincte, qu'il eſt impoſſible de s'y tromper. Car, ſi l'homme actuel n'avoit que des ſens, ainſi que les ſyſtêmes humains le voudroient établir, on verroit toujours le même caractere dans toutes ſes actions, & ce ſeroit celui de ſes ſens; c'eſt-à-dire, qu'à l'égal de la bête, toutes les fois qu'il ſeroit excité par ſes beſoins corporels, il tendroit avec effort, à les ſatisfaire, ſans jamais réſiſter à aucunes de leurs impulſions, ſi ce n'eſt pour céder à une impulſion plus forte, mais qui dès-lors doit ſe conſidérer comme agiſſant ſeule, & quinaiſſant toujours du ſenſible,

agit

agit dans les ſens & tient toujours aux ſens.

Pourquoi donc l'homme peut-il s'écarter de la Loi des ſens ? pourquoi peut-il ſe refuſer à ce qu'ils lui demandent ? pourquoi, preſſé par la faim, eſt il néanmoins le maître de refuſer les mets les plus exquis qu'on lui préſente, de ſe laiſſer tourmenter, dévorer, anéantir même par le beſoin, & cela à la vue de ce qui ſeroit le plus propre à le calmer ? pourquoi, dis-je, y a-t-il dans l'homme une volonté qu'il peut mettre en oppoſition avec ſes ſens, s'il n'y a pas en lui plus d'un Etre ? Et deux actions ſi contraires, quoique ſe montrant enſemble, peuvent-elles tenir à la même ſource ?

En vain on m'objecteroit, à préſent, que quand ſa volonté agit ainſi, c'eſt qu'elle eſt déterminée par quelque motif, j'ai aſſez fait entendre, en parlant de la liberté, que la volonté de l'homme étant cauſe elle-même, devoit avoir le privilege de ſe déterminer ſeule & ſans motif, autrement elle ne devroit pas porter le nom de volonté. Mais en ſuppoſant que dans le cas dont il s'agit, ſa volonté ſe déterminât en effet par un motif, l'exiſtence des deux Natures de l'homme n'en ſeroit pas moins évidente ; car il faudroit toujours chercher ce motif ailleurs que dans l'action de ſes ſens, puiſque ſa volonté la contrarie ; puiſque, lors même que ſon corps cherche toujours à exiſter & à vivre, il peut vouloir

le laiſſer ſouffrir, s'épuiſer & s'éteindre. Cette double action de l'homme eſt donc une preuve convaincante qu'il y a en lui plus d'un Principe.

Au contraire, les Etres qui ne ſont que ſenſibles, ne peuvent jamais donner des marques que de ce qu'ils ſont. Il faut, il eſt vrai, qu'ils aient le pouvoir de rendre & de manifeſter ce que les ſenſations operent ſur eux; ſans cela, tout ce qui leur ſeroit communiqué, ſeroit comme nul, & ne produiroit aucun effet. Mais je ne crains point d'errer, en aſſurant que les plus belles affections des bêtes, leurs actions les mieux ordonnées, ne s'élevent jamais au-deſſus du ſenſible; elles ont comme tous les Etres de la Nature, un individu à conſerver, & elles reçoivent avec la vie, tous les pouvoirs néceſſaires à cet objet, en raiſon des dangers auxquels elles doivent être expoſées, ſelon leur eſpece, pendant le cours de leur durée, ſoit dans les moyens de ſe procurer la nourriture, ſoit dans les circonſtances qui accompagnent leur reproduction, & dans tous les autres événements qui ſe multiplient & varient ſuivant les différentes claſſes de ces Etres, ainſi que pour chaque individu. Mais je demande ſi jamais on a apperçu dans les bêtes quelqu'action qui n'eût pour unique but leur bien-être corporel, & ſi elles ont jamais rien manifeſté qui fût le véritable indice de l'intelligence.

Ce

Ce qui trompe la plus grande partie des hommes à cet égard c'eſt de voir que parmi les bêtes, il y en a pluſieurs qui ſont ſuſceptibles d'être formées à des actes qui ne leur ſont point naturels; elles apprennent, elles ſe reſſouviennent, elles agiſſent même ſouvent en conſéquence de ce qu'elles ont appris, & de ce que leur mémoire leur rappelle. Cette obſervation pourroit en effet nous arrêter, ſans les principes que nous avons établis.

J'ai dit que dès que les bêtes manifeſtoient quelque choſe au dehors, il falloit néceſſairement qu'elles euſſent un Principe intérieur & actif, ſans lequel elle n'exiſteroient pas; mais ce Printipe, je l'ai annoncé comme n'ayant que le ſenſible pour guide, & la conſervation du corporel pour objet. C'eſt par ces deux moyens que l'homme parvient à dreſſer la bête; il la frappe, ou il lui donne à manger, & par-là il dirige, à ſa volonté, le Principe actif de l'animal, qui ne tendant qu'au maintien de ſon Etre, ſe porte avec effort à des actes qu'il n'auroit jamais pratiqué, s'il eût été laiſſé à ſa propre Loi. L'homme, par la crainte, ou par l'attrait de la nourriture, le preſſe & l'oblige à étendre & à augmenter ſon action; il eſt donc évident que ce Principe, étant actif & ſenſible, eſt ſuſceptible de recevoir des impreſſions; s'il peut recevoir des impreſſions, il peut

auſſi les conſerver, car il ſuffit pour cela, que la même impreſſion ſe prolonge & continue ſon action. Alors, recevoir des impreſſions & les conſerver, c'eſt prouver, en effet, que l'animal eſt ſuſceptible d'habitude.

Nous pouvons donc, ſans danger, reconnoître que le Principe actif des bêtes eſt capable d'acquérir l'habitude de différents actes par l'induſtrie de l'homme; car ſoit dans les actes que la bête produit naturellement, ſoit dans ceux auxquels elle eſt dreſſée, on ne voit aucune marche, ni aucune combinaiſon dans leſquelles le ſenſible ne ſoit pour tout & le mobile de tout; alors donc, quelques merveilles que la bête étale à mes yeux, je la trouverai certainement très-admirable, mais mon admiration n'ira pas juſqu'à reconnoître en elle un Etre intelligent, pendant que je n'y vois qu'un Etre ſenſible, car enfin le ſenſible n'eſt pas intelligent.

Pour mieux ſentir la différence de l'Animal avec l'Etre intelligent, faut-il conſidérer les claſſes qui ſont au deſſous de ce même Animal, tels que le végétal & le minéral? Dès que ces claſſes inférieures operent des actes extérieurs, comme la croiſſance, la fructification, la génération & autres, nous ne pourrons douter qu'elles n'aient, auſſi bien que l'animal, un Principe actif, inné en elles, & d'où émanent toutes ces différentes actions.

Néanmoins,

Néanmoins, quoique nous appercevions en elles une Loi vive, qui tend avec force à son accompliſſement, nous ne leur avons jamais vu produire les moindres ſignes de douleur, de plaiſir, de crainte, ni de deſir, toutes affections qui ſont propres à l'Animal, de-là nous pouvons dire, que de même qu'entre l'Animal & les Etres inférieurs, il y a une différence conſidérable dans les Principes, quoiqu'ils aient les uns & les autres la faculté végétative, de même l'homme a de commun avec l'Animal un Principe actif, ſuſceptible d'affections corporelles & ſenſibles, mais il en eſt eſſentiellement diſtingué par ſon Principe intellectuel, qui anéantit toute comparaiſon entre lui & la bête.

C'eſt donc uniquement pour avoir été ſéduit par cet enchaînement univerſel, dans lequel un Etre tient toujours à celui qui le ſuit, & à celui qui le précede, qu'on a confondu les différents anneaux qui compoſent l'homme actuel & qu'on ne l'a pas cru différent de ce Principe inférieur & ſenſible, auquel il n'eſt attaché que pour un temps.

Quelle confiance pouvons-nous avoir alors aux ſyſtêmes que l'imagination de l'homme a enfantés ſur ces matieres, quand nous les voyons poſer ſur une baſe auſſi évidemment fauſſe ? Et quelle plus forte preuve pouvons-nous deſirer, que celle du ſentiment & de l'expérience ?

A cette occaſion, je vais entrer dans quelques détails ſur la diſtinction & l'enchaînement des trois regnes de la nature, pour tâcher de nous confirmer dans les principes que nous venons d'établir ſur la différence des Etres, malgré leur affinité. Je préviens néanmoins que ces diſcuſſions devroient être étrangeres à l'homme, & que c'eſt un malheur pour lui d'avoir beſoin de ces preuves pour ſe connoître, & pour croire à ſa propre nature ; car elle porte en elle-même des témoignages bien plus évidents que ceux qu'il peut trouver dans ſes obſervations ſur les objets ſenſibles & matériels.

Les ſciences humaines ne fourniſſent aucune regle ſûre pour claſſer réguliérement les trois Regnes ; on n'y pourra jamais parvenir qu'en ſuivant un ordre conforme à la Nature ; en ce cas il faut premiérement mettre au rang des Animaux les Etres corporels qui portent en eux toute l'étendue du Principe de leur fructification, qui par conſéquent n'en ayant qu'un, n'ont pas beſoin d'être adhérents à la terre, pour le faire agir, mais prennent leur corporiſation par la chaleur de la femele de leur eſpece, ſoit qu'ils l'acquierent dans le ſein de cette même femelle, ou par le feu extérieur qu'elle leur communique, comme il arrive pour la fructification des ovipares, ſoit qu'ils l'acquierent

quierent par la chaleur du ſoleil, ou par celle de tout autre feu.

Secondement, il faut placer au rang des Végétaux tout Etre qui, ayant ſon matras dans la terre, fructifie ainſi par l'action de deux agents, & manifeſte une production, ſoit au dehors, ſoit au dedans de cette même terre.

Enfin, on doit regarder comme Minéraux tous les Etres, qui ont également leur matras dans la terre, & y prennent leur croiſſance & leur végétation, mais qui, provenant de l'action de trois agents, ne peuvent donner aucun ſigne de reproduction, parce qu'ils ne ſont que paſſifs, & que les trois actions qui les conſtituent, ne leur appartiennent pas en propre.

Ces regles, une fois établies, pour ſavoir ſi un Etre eſt Végétal ou Animal, il faut voir s'il tire ſa ſubſtance des ſucs de la terre, ou s'il ſe nourrit de ſes productions. S'il eſt attaché à la terre, de maniere qu'il meure, lorſqu'il en eſt détaché, il n'eſt que Végétal. S'il n'eſt point lié à cette même terre, quoiqu'il ſe nourriſſe de ſes productions, il eſt Animal, quel qu'ait été le moyen de ſa corporiſation.

La différence, je le ſais, eſt infiniment plus difficile à faire entre le Végétal & le minéral, qu'entre le végétal & l'Animal, parce qu'entre les Plantes & les Minéraux, il y a une ſi grande affinité, & ils ont tant de facultés qui leur ſont communes,

communes, qu'il n'eſt pas toujours aiſé de les déméler.

Cette difficulté vient de ce que la différence des genres de tous les Etres corporels eſt toujours en proportion géométrique Quaternaire. Or dans l'ordre vrai des choſes, plus le degré des puiſſances eſt élevé, plus la puiſſance eſt affoiblie, parce qu'alors elle eſt plus éloignée de la puiſſance premiere, d'où toutes les puiſſances ſubſéquentes ſont émanées. Ainſi, les premiers termes de la progreſſion, étant plus voiſins du terme radical, ont des propriétés plus actives, d'où réſultent par conſéquent des effets plus ſenſibles, & par-là plus faciles à diſtinguer : & cette force, dans les facultés, diminuant, à meſure que les termes de la progreſſion ſe multiplient, il eſt clair que les réſultats des derniers termes doivent n'avoir que des nuances en quelque ſorte imperceptibles.

Voilà pourquoi le Minéral eſt plus difficile à diſtinguer du Végétal, que le Végétal de l'Animal ; car c'eſt dans le Minéral que ſe trouve le dernier terme de la progreſſion des choſes créées.

Il faut appliquer le même principe à tous les Etres qui ſemblent intermédiaires entre les différents regnes, & qui paroiſſent les lier, parce que la progreſſion du nombre eſt continue, ſans borne & ſans aucune ſéparation ; mais

mais, pour connoître parfaitement la puiſſance d'un terme quelconque de la progreſſion dont il s'agit, il faudroit au moins connoître une des racines, & c'eſt une des choſes que l'homme perdit, lorſqu'il fut privé de ſon premier état ; en effet, il ne connoît aujourd'hui la racine d'aucun nombre, puiſqu'il ne connoît pas la premiere de toutes les racines, ce que l'on verra par la ſuite.

Il faut également appliquer le principe de la progreſſion Quaternaire, aux Etres qui ſont au deſſus de la Matiere, parce qu'il s'y fait appercevoir avec la même exactitude, & d'une maniere encore plus marquée, en ce qu'ils ſont moins éloignés du premier terme de cette Progreſſion ; mais peu de gens me comprendroient dans l'application que j'en pourrois faire à cette Claſſe, auſſi mon deſſein & mon devoir m'empêchent d'en parler ouvertement.

Si l'homme avoit une Chymie, par laquelle il pût, ſans décompoſer les corps, connoître leurs vrais Principes, il verroit que le feu eſt le propre de l'Animal, l'eau le propre du Végétal, & la terre le propre du Minéral ; alors il auroit des ſignes encore plus certains pour reconnoître la véritable nature des Etres, & ne ſeroit plus embarraſſé, pour diſcerner leur Rang & leur Claſſe.

Je ne m'arrête pas à lui faire obſerver que ces trois Eléments, qui doivent ſervir de ſignes pour démêler les différents Regnes, ne peuvent pas exiſter chacun ſéparément & indépendamment des deux autres ; je préſume que cette notion eſt aſſez commune pour ne devoir pas rappeller ici que dans l'Animal, quoique le feu y domine, l'eau & la terre y doivent exiſter néceſſairement, & ainſi des deux autres Regnes, où le Principe dominant eſt de toute néceſſité accompagné des deux autres Principes. Il n'y a pas, juſqu'au mercure même, ſur qui cette obſervation ne s'applique avec la même juſteſſe, quoique certains Alchymiſtes ne lui trouvent point de feu ; mais ils devroient faire attention que le mercure minéral n'a encore reçu que la ſeconde opération, & qu'ainſi, quoiqu'il ait en lui, comme tout Etre corporel, un feu élémentaire, cependant ce feu n'eſt pas ſenſible, juſqu'à ce qu'un feu ſupérieur vienne l'agiter, & c'eſt-là la troiſieme opération que je démontrerai néceſſaire pour compléter toute corporiſation ; voilà pourquoi le mercure, quoiqu'avec un feu élémentaire, eſt cependant le corps de la nature le plus froid.

C'eſt, je le répete, uniquement pour défendre la nature de l'homme, que je me ſuis laiſſé entraîner à tous ces détails. J'ai voulu

voulu montrer à ceux qui l'aviliſſent, en le confondant avec les bêtes, qu'ils tombent, à ſon ſujet, dans une mépriſe qui n'eſt pas pardonnable, même ſur les Etres purement élémentaires, puiſque d'un Regne à l'autre, nous trouvons des différences infinies, quoique tous ces Regnes aient des paritès & des ſimilitudes fondamentales.

Nous voyons que dans toutes les Claſſes, l'inférieure n'a rien de ce qui ſe manifeſte d'une maniere particuliere dans la ſupérieure. Ainſi, dès que dans les Etres corporels, au deſſous de l'homme, nous n'avons apperçu aucune des marques de l'intelligence, nous ne pouvons lui refuſer qu'il ne ſoit ici-bas le ſeul favoriſé de cet avantage ſublime, quoique, par ſa forme élémentaire, il ſe trouve aſſujetti au ſenſible, & à toutes les affections matérielles de la bête.

Ceux donc qui ont eſſayé de dépouiller l'homme de ſes plus beaux droits, en ſe fondant ſur ſon aſſujettiſſement & ſa liaiſon à l'Etre corporel qui l'enveloppe, n'ont préſenté, pour preuve, qu'une vérité que nous reconnoiſſons comme eux, puiſque nous ſavons tous qu'il ne reçoit aucune lumiere que par les ſens. Mais, pour n'avoir pas porté plus loin leur obſervation, ils ſont reſtés dans les ténebres, & y ont entraîné la multitude.

Dans

Dans la malheureuſe condition de l'homme actuel, aucune idée ne peut en effet ſe faire ſentir en lui, qu'elle ne ſoit entrée par les ſens; enſorte qu'il faut convenir encore, que ne pouvant pas toujours diſpoſer des objets & des Etres qui actionnent ſes ſens, il ne peut, par cette raiſon, être reſponſable des idées qui naiſſent en lui; de façon que reconnoiſſant, comme nous l'avons fait, un Principe bon & un Principe mauvais, & par conſéquent un Principe de penſées bonnes & un Principe de penſées mauvaiſes, on ne doit pas être ſurpris que l'homme ſe trouve expoſé aux unes & aux autres, ſans pouvoir ſe diſpenſer de les ſentir.

C'eſt là ce qui a fait croire aux Obſervateurs que nos penſées & toutes nos facultés intellectuelles n'avoient point d'autre origine que nos ſens. Mais, premiérement, ayant confondu en un ſeul les deux Etres qui compoſent l'homme d'aujourd'hui, n'ayant pas apperçu en lui ces deux actions oppoſées, qui en manifeſtent ſi clairement les différents Principes, ils ne reconnoiſſent en lui qu'une ſeule ſorte de ſens, & font vaguement dériver tout, de ſa faculté de ſentir. Cependant, après tout ce que nous avons dit, il n'y auroit qu'à ouvrir les yeux, pour convenir que l'homme actuel ayant en lui deux Etres différents à gouverner,

verner ; & que ne pouvant en effet connoître les beſoins de l'un & de l'autre que par la ſenſibilité, il falloit bien que cette faculté fût double, puiſqu'il étoit double lui-même ; auſſi quel ſera l'homme aſſez aveugle, pour ne pas trouver en lui une faculté ſenſible relative à l'intellectuel, & une faculté ſenſible relative au corporel ? Et ne faut-il pas convenir que cette diſtinction, priſe dans la Nature même, auroit éclairci toutes les mépriſes ? Je dois dire néanmoins, que dans cet ouvrage, j'emploierai le plus ſouvent ces mots de ſens & de ſenſible, dans l'acception corporelle, & que lorſque je parlerai du ſenſible intellectuel, ce ſera de maniere qu'on ne puiſſe pas confondre l'un avec l'autre.

Secondement, ſous quelque point de vue que les Obſervateurs euſſent conſidéré la faculté ſenſible de l'homme, s'ils avoient mieux peſé leur ſyſtême, ils auroient vu que nos ſens ſont bien, à la vérité, l'organe de nos penſées, mais qu'ils n'en ſont pas l'origine ; ce qui fait ſans doute une trop grande différence pour qu'on ſoit excuſable de ne l'avoir pas apperçue.

Oui, telle eſt notre peine, qu'aucune penſée ne puiſſe nous parvenir immédiatement, & ſans le ſecours de nos ſens qui en ſont les organes néceſſaires dans notre état actuel ; mais ſi nous avons reconnu dans l'homme un Principe

Principe actif & intelligent qui le diſtingue ſi parfaitement des autres Etres, ce Principe doit avoir en lui-même ſes propres facultés ; or la ſeule, dont l'uſage nous ſoit reſté dans notre pénible ſituation, c'eſt cette volonté innée en nous, dont l'homme a joui pendant ſa gloire & dont il jouit encore après ſa chûte. Comme c'eſt par elle qu'il s'eſt égaré, c'eſt par la force de cette volonté ſeule qu'il peut eſpérer d'être rétabli dans ſes premiers droits ; c'eſt elle qui le préſerve abſolument des précipices où l'on veut le plonger, & de croire à ce néant auquel on voudroit réduire ſa nature : c'eſt par elle, en un mot, que n'étant pas le maître d'empêcher que le bien & le mal ſe communiquent juſqu'à lui, il eſt cependant reſponſable de l'uſage qu'il fait de cette volonté, par rapport à l'un & à l'autre. Il ne peut faire qu'on ne lui offre, mais il peut choiſir, & choiſir bien ; & je n'en donnerai pas, pour le moment, d'autres preuves, ſinon qu'il ſouffre, & qu'il eſt puni quand il choiſit mal.

Le Lecteur intelligent, pour qui j'écris, ne peut pas ignorer que la peine & les ſouffrances, dont je veux parler, ſont d'une nature bien différente des maux paſſagers, corporels ou conventionnels, les ſeuls qui ſoient connus de la multitude.

Toutes

Toutes les attaques, que l'on a portées contre la dignité de l'homme, ne sont donc plus d'aucune valeur pour nous, ou bien il faudroit renverser les premiers & les plus fermes fondements de la Justice que nous avons posés précédemment, ainsi que les notions invariables que nous savons être communes à tous les hommes, & qu'aucun Etre intelligent & raisonnable ne pourra jamais révoquer en doute.

Je ne m'arrête point à examiner si dans la conduite ordinaire de l'homme, sa volonté attend toujours une raison décisive pour se déterminer, ou si elle est dirigée par l'attrait seul du sentiment; je la crois susceptible de l'un & de l'autre mobile; & je dis que pour la régularité de sa marche, l'homme ne doit exclure ni l'un ni l'autre de ces deux moyens, car autant la réflexion sans le sentiment le rendroit froid & immobile, autant le sentiment sans la réflexion seroit sujet à l'égarer.

Mais, je le répete, ces questions sont étrangeres à mon sujet, & je les crois abusives & infructueuses; ainsi je laisse à la Métaphysique de l'École à chercher comment la volonté se détermine & comment elle agit; il suffit à l'homme de reconnoître que c'est toujours librement, & que cette liberté est un malheur de plus pour lui & la raison de toutes ses souffrances, quand il

abandonne les Loix qui doivent la diriger. Revenons à notre ſujet.

Quoique nous ayons reconnu que tous les Etres avoient néceſſairement quelque choſe en eux, ſans quoi ils n'auroient ni vie, ni exiſtence, ni action, nous n'admettrons pas pour cela qu'ils aient tous la même choſe. Quoique cette Loi d'un Principe inné ſoit unique & univerſelle, nous nous garderons bien de dire que ces Principes ſoient égaux & agiſſent uniformément dans tous les Etres, puiſqu'au contraire nos obſervations nous font connoître une différence eſſentielle entre eux, & ſur-tout entre les Principes innés dans les trois Regnes matériels & le Principe ſacré dont l'homme eſt le ſeul favoriſé parmi tous les Etres qui compoſent cet Univers.

Car cette ſupériorité du Principe actif & intelligent de l'homme ne doit plus nous étonner, ſi nous nous rappellons la propriété de cette progreſſion quaternaire qui fixe le rang & les facultés des Etres, & qui ennoblit leur eſſence, en raiſon de ce qu'ils ſont plus voiſins du premier terme de la progreſſion. L'homme eſt la ſeconde Puiſſance de ce premier terme générateur univerſel; le Principe actif de la matiere n'eſt que le troiſieme; en faut-il davantage pour reconnoître que l'on ne peut abſolument admettre entr'eux aucune égalité.

La

La ſource des ſyſtêmes injurieux à l'homme vient donc de ce que leurs Auteurs n'ont pas diſtingué la nature de nos affections. D'un côté, ils ont attribué à notre Être intellectuel, les mouvements de l'Être ſenſible, & de l'autre ils ont confondu les actes de l'intelligence avec des impulſions matérielles, bornées dans leurs principes comme dans leurs effets. Il n'eſt pas étonnant qu'ayant ainſi défiguré l'homme, ils lui trouvent des reſſemblances avec la bête, & qu'ils ne lui trouvent que cela; il n'eſt pas étonnant, dis-je, que par ce moyen, étouffant dans lui toute notion, toute réflexion, loin de l'éclairer ſur le bien & le mal, ils le tiennent ſans ceſſe dans le doute & dans l'ignorance ſur ſa propre nature, puiſqu'ils effacent à ſes yeux les ſeules différences qui pourroient l'en inſtruire.

Mais, après avoir enſeigné, comme nous l'avons fait, que l'homme étoit à la fois intelligent & ſenſible, nous devons obſerver que ces deux facultés différentes doivent néceſſairement s'annoncer en lui par des ſignes & des moyens différents, & que les affections qui leur ſont particulieres, n'étant nullement les mêmes, ne peuvent en aucune maniere ſe préſenter ſous la même face.

Le principal objet de l'homme devroit donc être d'obſerver continuellement la différence

infinie qui ſe trouve entre ces deux facultés & entre les affections qui leur ſont propres ; & comme elles ſont unies dans preſque toutes ſes actions, rien ne doit lui paroître plus important que de diſtinguer avec préciſion ce qui appartient à l'une ou à l'autre.

En effet, pendant le court intervalle de la vie corporelle de l'homme, la faculté intellectuelle ſe trouvant jointe à la faculté ſenſible, ne peut abſolument rien recevoir que par le canal de cette faculté ſenſible ; & à ſon tour, la faculté inférieure & ſenſible doit toujours être dirigée par la juſteſſe & la régularité de la faculté intelligente. On voit par conſéquent que dans une union auſſi intime, ſi l'homme ceſſe de veiller un inſtant, il ne démêlera plus ſes deux natures, & dès-lors il ne ſaura où trouver les témoignages de l'ordre & du vrai.

De plus, chacune de ces facultés étant ſuſceptible de recevoir en ſon particulier des impreſſions bonnes & des impreſſions mauvaiſes, l'homme eſt expoſé, à chaque inſtant, à confondre non-ſeulement le ſenſible avec l'intellectuel, mais encore ce qui peut être avantageux ou nuiſible à l'un ou à l'autre.

J'examinerai les ſuites & les effets de ce danger attaché à la ſituation actuelle de l'homme ; je dévoilerai les mépriſes où ſa négligence

gligence à diſcerner ſes différentes facultés l'a entraîné, tant ſur le Principe des choſes, que ſur les ouvrages de la Nature, & ſur ceux qui ſont ſortis de ſes propres mains & de ſon imagination ; Sciences divines, intellectuelles & phyſiques, Devoirs civils & naturels de l'homme, Arts, Légiſlations, Etabliſſements & Inſtitutions quelconques, tout rentre dans l'objet dont je m'occupe. Je ne crains point même de dire que je regarde cet examen comme une obligation pour moi, parce que, ſi l'ignorance & l'obſcurité où nous ſommes ſur ces points importants, ne ſont pas de l'eſſence de l'homme, mais l'effet naturel de ſes premiers écarts & de tous ceux qui en ſont provenus, il eſt de ſon devoir de chercher à retourner vers la lumiere qu'il a abandonnée, & ſi ces connoiſſances étoient ſon appanage avant ſa chûte, elles ne ſe ſont point abſolument perdues pour lui, puiſqu'elles découlent ſans ceſſe de cette ſource inépuiſable où il a pris naiſſance : en un mot, ſi malgré l'état d'obſcurité où il languit, l'homme peut toujours eſpérer d'appercevoir la Vérité, & s'il ne lui faut pour cela que des efforts & du courage, ce ſeroit la mépriſer, que de ne pas faire tout ce qui eſt en nous pour nous rapprocher d'elle.

L'uſage continuel que je fais dans cet Ou-

vrage, des mots *facultés*, *actions*, *Cauſes*, *Principes*, *Agents*, *propriétés*, *Vertus*, réveillera ſans doute le mépris & le dédain de mon ſiecle pour les qualités occultes. Cependant il ſeroit injuſte de donner ce nom à cette doctrine, uniquement parce qu'elle n'offre rien aux ſens. Ce qui eſt occulte pour les yeux du corps, c'eſt ce qu'ils ne voient point; ce qui eſt occulte pour l'intelligence, c'eſt ce qu'elle ne conçoit point; or, dans ce ſens, je demande s'il eſt quelque choſe de plus occulte pour les yeux & pour l'intelligence, que les notions généralement reçues ſur tous les objets que je viens d'annoncer? Elles expliquent la Matiere par la Matiere, elles expliquent l'homme par les ſens, elles expliquent l'Auteur des choſes par la Nature élémentaire.

Ainſi les yeux du corps ne voyant que des aſſemblages cherchent en vain les Principes élémentaires qu'on leur annonce, & ne pouvant jamais les appercevoir, il eſt clair qu'on les a trompés.

L'homme voit dans ſes ſens le jeu de ſes organes, mais il n'y reconnoît point ſon intelligence.

Enfin la Nature viſible préſente aux yeux l'ouvrage d'un grand Artiſte, mais n'offrant point à l'intelligence la raiſon des choſes, elle laiſſe ignorer la Juſtice du Maître, la tendreſſe

dreſſe du Pere & tous les conſeils du Souverain ; de façon qu'on ne peut nier que ces explications ne ſoient abſolument nulles & ſans vérité, puiſqu'elles ont toujours beſoin d'être remplacées par de nouvelles explications.

Alors, ſi je ne m'attache qu'à éloigner de tous ces objets les enveloppes qui les obſcurciſſent, ſi je ne porte la penſée des hommes que ſur le vrai Principe en chaque choſe, ma marche eſt donc moins obſcure que celle des Obſervateurs ; & en effet, s'ils ont vraiment de la répugnance pour les qualités occultes, ils devroient commencer par changer de route ; car très-certainement il n'en eſt pas de plus occulte & de plus ténébreuſe que celle dans laquelle ils voudroient nous entraîner.

2.

TOUT ce que j'ai dit de l'homme, considéré dans son origine & dans sa premiere splendeur, de sa volonté impure qui l'en a fait décheoir, & de l'affligeante situation où il s'est plongé, se trouve confirmé par les observations que nous allons faire sur sa conduite & sur les opinions qu'il enfante journellement.

On peut faire les mêmes Observations sur la pureté originelle, la dégradation & les tourments actuels du Principe qui s'est rendu mauvais; la marche de tous ces écarts est uniforme; les premieres erreurs, celles qui les ont suivies & celles qui suivront ont eu & auront perpétuellement les mêmes causes; en un mot; c'est toujours à la volonté mauvaise, qu'il faut attribuer les faux pas de l'homme & de tout autre Etre revêtu du privilege de la Liberté; car, je l'ai déja dit, pour démontrer que le principe d'une action quelconque est légitime, il en faut considérer les suites; si l'Etre est malheureux, à coup sûr, il est coupable, parce qu'il ne peut être malheureux, s'il n'est libre.

On auroit pu, sans doute, m'arrêter à cette proposition, en m'opposant les souf-

frances

frances de la bête, mais l'objection ne m'a point échappé ; & comme je puis ici la réſoudre ſans interrompre mon ſujet, j'y vais travailler avant d'entrer en matiere.

Je ſais qu'en qualité d'Etre ſenſible, la bête ſouffre ; & qu'ainſi l'on peut en quelque ſorte la regarder comme malheureuſe ; mais je prie d'obſerver ſi le titre de malheureux n'appartiendroit pas avec plus de raiſon aux Etres, qui connoiſſant qu'ils devroient être heureux par leur nature, éprouvent intérieurement le déſeſpoir de ne l'être pas. Dans ce ſens, il ne pourroit convenir à la bête, qui eſt à ſa place ici-bas, & qui n'eſt pas faite pour un autre bien-être que celui de ſes ſens ; lors donc que ce bien-être eſt dérangé, elle ſouffre, ſans doute, comme Etre ſenſible, mais elle ne voit rien au-delà de ſes ſouffrances ; elle les ſupporte, elle travaille même à les faire ceſſer, ſeulement par l'action de ſa faculté ſenſible, & ſans avoir pu juger qu'il y ait pour elle un autre état ; c'eſt-à-dire, qu'elle n'a point ce qui fait le malheur de l'homme, ce remords & cette néceſſité de s'attribuer comme lui, ſes ſouffrances. Eh ! comment le pourroit-elle ? Elle n'agit point, on la fait agir.

Cependant il reſte toujours à ſavoir pourquoi elle ſouffre, & pourquoi elle eſt privée ſi ſouvent de ce bien-être ſenſible qui la rendroit

droit heureuſe à ſa maniere. Je pourrois rendre raiſon de cette difficulté, s'il m'étoit permis de m'étendre ſur la liaiſon des choſes, & de faire voir juſqu'où le mal a gagné par les écarts de l'homme ; mais c'eſt un point que je ne ferai jamais qu'indiquer, & pour le préſent, il ſuffira de dire que la Terre n'eſt plus vierge, ce qui l'expoſe elle & ſes fruits, à tous les maux qu'entraîne la perte de la Virginité.

Nous pouvons donc dire avec raiſon qu'il ne peut y avoir d'Etre vraiment malheureux que l'Etre libre, à quoi j'ajouterai que ſi c'eſt librement que l'homme s'eſt plongé dans les peines & dans les douleurs, cette même Liberté lui impoſe l'obligation continuelle de travailler à réparer ſon crime ; car plus il ſe négligera ſur ce point, plus il ſe rendra coupable, & par conſéquent plus il ſe rendra malheureux. Reprenons notre ſujet.

Pour nous guider dans l'important examen que nous nous ſommes propoſé, & qui entre eſſentiellement aujourd'hui dans la tâche de l'homme, remarquons que la cauſe principale de toutes nos erreurs dans les Sciences, eſt de n'avoir pas obſervé une Loi de deux actions diſtinctes qui ſe montre univerſellement dans tous les Etres de la Création, & jette ſouvent l'homme dans l'incertitude.

Nous

Nous ne devons cependant pas être étonnés de voir que chaque Etre ici-bas, ſoit aſſujetti à cette double action, puiſque nous avons reconnu précédemment deux Natures très-diſtinctes ou deux Principes oppoſés dont le pouvoir s'eſt manifeſté dès le commencement des choſes, & ſe fait ſentir continuellement dans la Création entiere.

Or, de ces deux Principes, il ne peut y en avoir qu'un qui ſoit réel & vraiment néceſſaire, attendu qu'après UN, nous ne connoiſſons plus rien. Ainſi, le ſecond Principe, quoique neceſſitant l'action du premier dans la création, ne peut certainement avoir ni poids, ni nombre, ni meſure, puiſque ces Loix appartiennent à l'Eſſence même du premier Principe. L'un ſtable, permanent, poſſede la vie en lui-même, & par lui-même; l'autre irrégulier & ſans loi, n'a que des effets apparents & illuſoires pour l'intelligence qui voudroit s'y laiſſer tromper.

Ainſi, comme nous le laiſſons entrevoir, ſi c'eſt une raiſon double qui a fait donner la naiſſance & la vie temporelle à l'Univers, il eſt indiſpenſable que les corps particuliers ſuivent la même Loi, & ne puiſſent, ni ſe reproduire, ni ſubſiſter ſans le ſecours d'une double action.

Toutefois, la raiſon double qui dirige les corps & toute la matiere, n'eſt pas la même que cette raiſon double qui provient de l'oppoſition

des

des deux Principes ; celle-ci eſt purement intellectuelle , & ne prend ſa ſource que dans la volonté contraire de ces deux Etres. Car , lorſque l'un ou l'autre agit ſur le ſenſible & ſur le corporel , c'eſt toujours dans des vues intellectuelles , c'eſt-à-dire , pour détruire l'action intellectuelle qui lui eſt oppoſée. Il n'en eſt pas de même de la double action qui aſſujettit la Nature ; elle n'eſt attachée qu'aux Etres corporels , pour ſervir tant à leur réproduction qu'à leur entretien ; elle eſt pure en ce qu'elle eſt dirigée par une troiſieme action qui la rend réguliere ; en un mot , c'eſt le moyen néceſſaire établi par la ſource de toutes les puiſſances pour la conſtruction de tous ſes ouvrages matériels.

Cependant , quoique dans cette raiſon double attachée à tout ce qui eſt corporel , il n'y ait rien d'impur , & que ni l'un ni l'autre terme n'en ſoit mauvais , il y en a un néanmoins qui eſt fixe & impériſſable , l'autre n'eſt que paſſager & momentané , & par-là même n'eſt pas réel pour l'intelligence , quoique ſes effets le ſoient pour les yeux du corps.

Ce ſera donc nous avancer beaucoup que de parvenir à diſtinguer la nature & les réſultats de ces deux différents termes , ou de ces deux différentes Loix qui ſoutiennent la création corporelle ; parce que ſi nous apprenons à reconnoître leur action dans toutes les choſes temporelles ,

ce ſera un moyen de plus de la démêler dans nous-mêmes. En effet, on ne conçoit pas combien les mépriſes qui ſe font journellement ſur notre Etre, tiennent de près à celles qui ſe font ſur les Etres corporels & ſur la Matiere, & celui qui auroit l'intelligence pour juger les corps, auroit bientôt celle qui lui eſt néceſſaire pour juger l'homme.

La premiere erreur qui ſe ſoit introduite en ce genre, eſt d'avoir fait de la Nature matérielle, une claſſe & une étude à part. Quoique les hommes aient vu que cette branche étoit vivante & active, ils l'ont regardée comme étant ſéparée du tronc; & à force de s'arrêter à ce dangereux examen, le tronc leur a paru à ſon tour ſi éloigné de la branche, qu'ils n'ont plus ſenti le beſoin qu'il exiſtât, ou du moins s'ils en ont reconnu l'exiſtence, ils n'ont vu en lui qu'un Etre iſolé dont la voix ſe perd dans l'éloignement, & qu'il eſt même inutile d'entendre pour concevoir & accomplir le cours & les Loix de cette Nature matérielle.

Si nous nous bornions comme eux à conſidérer cette Nature en elle-même & comme agiſſant ſans la médiation d'un Principe extérieur, nous pourrions bien, il eſt vrai, appercevoir ſes Loix ſenſibles & apparentes, mais nous ne pourrions pas dire que notre notion fut complette, puiſqu'il nous reſteroit toujours à connoître ſon Principe

Principe réel qui n'eſt viſible qu'à l'intelligence ; par lequel tout ce qui exiſte eſt néceſſairement gouverné, & dont les Loix ſenſibles & apparentes ne ſont que les réſultats.

D'un autre côté, ſi pendant notre ſéjour parmi les Etres de cette Nature matérielle, nous voulions les éloigner entiérement de nos recherches, pour nous efforcer d'atteindre à celle du Principe inviſible, nous aurions à craindre de nous tenir trop élevés au-deſſus du ſentier que nous devons ſuivre, & par-là de ne point parvenir au but de nos deſirs, & de n'obtenir qu'une partie des lumieres qui nous ſont deſtinées.

Nous devons ſentir les inconvénients de ces deux excès ; ils ſont tels, qu'en nous livrant à l'un ou à l'autre, nous pouvons être aſſurés de n'avoir aucune réuſſite, & ſi nous négligeons l'une des deux Loix pour rechercher l'autre, nous ne pourrons avoir de toutes les deux qu'une fauſſe idée, parce que leur liaiſon actuelle eſt indiſpenſable, quoique n'ayant pas toujours été manifeſtée ; enfin, vouloir aujourd'hui s'élever au Principe premier, ſupérieur & inviſible, ſans s'appuyer ſur la Matiere, c'eſt l'offenſer & le tenter ; & vouloir connoître la Matiere en excluant ce Principe premier & les *Vertus* qu'il emploie pour la ſoutenir, c'eſt la plus abſurde des impiétés.

Ce n'eſt pas que les hommes ne ſoient deſtinés

à

à avoir un jour une parfaite connoiſſance du Principe premier ſans être obligés d'y joindre l'étude de la Matiere, de même que depuis leur chûte il y a eu un temps où ils étoient entiérement aſſujettis à à cette Loi de Matiere, ſans qu'ils puſſent ſonger à l'exiſtence du Principe premier. Mais pendant ce paſſage intermédiaire qui nous eſt accordé, étant placés entre les deux extrêmes, nous ne devons perdre de vue ni l'un ni l'autre, ſi nous ne voulons pas nous égarer.

La ſeconde erreur, c'eſt que depuis que l'homme eſt enchaîné dans la Région ſenſible, il a cherché, à la vérité, le Principe de la Matiere, parce qu'il ne peut douter qu'elle en ait un; mais comme dans cette recherche il a confondu les deux Loix, il a voulu que le Principe de la Matiere fut auſſi palpable que Matiere elle-même. Il a voulu ſoumettre l'un & l'autre à la meſure de ſes yeux corporels.

Or, une meſure corporelle ne peut s'appliquer que ſur l'Etendue: l'Etendue n'eſt qu'un aſſemblage, & par conſéquent un Etre compoſé; & ſi l'homme s'obſtinoit à croire que le Principe de l'Etendue ou de la Matiere, eſt la même choſe que la Matiere, il faudroit donc que ce Principe fût étendu & compoſé comme elle; alors il eſt vrai que les yeux de ſon corps en pourroient calculer les dimenſions, toutefois ſelon les bornes de ſes facultés, & ſans en être plus avancé. Car

pour

pour mesurer juste, il faudroit qu'il eût une base à ses mesures, & il n'en a point. Mais certes, nous sommes bien éloignés d'avoir une pareille idée du Principe de la Matiere, d'après celle que nous avons d'un Principe en général.

Tous ceux qui ont voulu expliquer ce que c'est qu'un Principe, n'ont pu s'empêcher de dire qu'il doit être indivisible, incommensurable & absolument différent de ce que la Matiere présente à nos yeux. Les Mathématiciens mêmes & les Géometres, quoique n'agissant que par leurs sens, & n'ayant que l'étendue pour objet, viennent à l'appui de cette définition; car tout matériel qu'est ce point mathématique dont ils font la base de leur travail, ils sont obligés de le revêtir de toutes les propriétés de l'Etre immatériel; sans cela, leur science n'auroit pas encore de commencement.

Ainsi, un Etre indivisible & incommensurable, tel que nous sentons que doit se concevoir tout Principe, qu'est-il autre chose pour nous qu'un Etre simple? Et, certes, nous ne pouvons douter que les apparences matérielles ne soient au contraire divisibles & soumises à la mesure sensible; par conséquent, la Matiere n'est donc point un Etre simple; par conséquent, elle ne peut donc être son Principe à elle-même; il seroit donc absurde de vouloir confondre la Matiere avec le Principe de la Matiere.

Je

Je dois, à ce ſujet, faire remarquer les obſcurités où cette fauſſe maniere de conſidérer les corps a entraîné la multitude. Le Vulgaire a cru qu'en mutilant, diviſant & ſubdiviſant la Matiere, il mutiloit, diviſoit & ſubdiviſoit en effet le Principe & l'eſſence de la Matiere; & croyant que les bornes ſeules de ſes organes corporels l'empêchoient d'aller auſſi loin que ſa penſée dans cette opération, il a imaginé que cette diviſion étoit eſſentiellement poſſible au-delà de ce qu'il pouvoit opérer lui-même, & il a cru que la Matiere étoit diviſible à l'infini; de-là, il l'a regardée comme indeſtructible, & par conſéquent, comme éternelle.

C'eſt abſolument pour avoir confondu la Matiere avec le Principe de la Matiere, que ces erreurs ont été preſque univerſellement adoptées. En effet, diviſer les formes de la Matiere, ce n'eſt pas diviſer ſon eſſence, ou, pour mieux dire, déſunir les parties diverſes dont tous les corps ſont compoſés, ce n'eſt pas diviſer, ce n'eſt pas décompoſer la Matiere, parce que chacune des parties matérielles provenant de cette diviſion, demeure intacte dans ſon apparence de Matiere, par conſéquent dans ſon eſſence, & dans le nombre des Principes qui conſtituent toute la Matiere.

Par quel étrange aveuglement l'homme a-t-il donc pu croire qu'en diverſifiant les dimenſions

des corps, il diviſoit réellement la Matiere? N'eſt-il pas aiſé de voir que toutes les opérations de l'homme en ce genre ſe bornent à tranſpoſer, déſunir ce qui étoit joint; & pour que ſa main pût décompoſer la Matiere, ne faudroit-il pas que ce fût lui qui l'eût compoſée?

Je ne vois donc ici que la foibleſſe & les bornes des facultés de l'homme, qui eſt arrêté par la force invincible des principes de la Matiere; car nous ſavons qu'il peut varier à ſon gré les figures & les formes corporelles, parce que ces formes ne ſont qu'un aſſemblage de particules différentes, & n'ont par cette raiſon aucune des propriétés de l'Unité; mais enfin, il n'y a pas une ſeule de ces particules qu'il puiſſe anéantir, parce que ſi le Principe qui les ſoutient n'eſt point compoſé, il ne peut être ſujet à aucune diviſion dans ſon eſſence; & dans ce ſens, non ſeulement la Matiere n'eſt pas diviſible à l'infini, ſelon l'idée commune, mais il n'eſt pas même poſſible que la main de l'homme commence ou opere ſur elle la premiere & la moindre des diviſions; nouvelle preuve pour démontrer que ce Principe corporel eſt un & ſimple, & par conſéquent qu'il n'eſt point Matiere.

Ce que j'ai dit de la méthode des Mathématiciens, a dû faire ſentir la différence qu'il y a de leur marche à celle de la Nature. La Science

Mathématique

Mathématique n'offrant entre leur mains qu'une copie trompeuse de la vraie Science, n'a pour base & pour résultats que des relations, sur lesquelles ayant une fois fixé leurs suppositions, les conséquences se trouvent justes & convenables à l'objet qu'ils se proposent; en un mot, les Mathématiciens ne peuvent pas s'égarer, parce qu'ils ne sortent pas de leur enceinte, & qu'ils ne font que tourner sur un pivot; alors tous leurs pas les ramenent au point d'où ils sont partis. En effet, quelqu'élevé que soit leur édifice, on voit qu'il est égal dans toutes ses parties, & qu'il n'y a pas la moindre distinction entre les matériaux qui servent de fondement, & ceux dont ils bâtissent les plus hauts étages; aussi que nous apprennent-ils?

La Nature, au contraire, ayant pour Principe un Etre vrai & infini, produit des faits qui lui ressemblent, & quoique ces faits soient l'enveloppe dont elle se couvre à nos yeux, quoiqu'ils soient passagers, ils sont si multipliés, si variés, si actifs, que nous voyons assez clairement que la source en doit être inépuisable. Mais on verra dans la suite de cet Ouvrage, de plus amples observations sur la Science Mathématique, & sur l'emploi qu'on auroit dû en faire pour parvenir à la connoissance de la Nature & de ce qui est au-dessus.

Nous joindrons ici une autre vérité qui ap-

 payera

puyera toutes celles que nous avons établies pour prouver combien la Matiere eſt inférieure au Principe qui lui ſert de baſe & qui la produit.

Je prie d'abord les Obſervateurs d'examiner, s'il n'eſt pas certain univerſellement, & dans tout ordre de génération quelconque, que la production ne peut jamais être égale à ſon Principe générateur. Cette vérité ſe réaliſe continuellement dans l'ordre des générations matérielles, quoiqu'enſuite venant à croître, les fruits & les productions de cette claſſe, égalent & même ſurpaſſent en force & en grandeur l'individu qui les a engendrés; parce que la claſſe de ces individus étant ſoumiſe à la Loi du temps, l'ancien individu dépérit en même temps que ſon fruit s'avance vers le terme de ſa croiſſance & de ſa perfection.

Mais dans le moment de la génération, ce fruit eſt néceſſairement inférieur à l'individu d'où il eſt provenu, puiſque c'eſt de lui qu'il tient ſa vie & ſon action.

Dans quelque claſſe que nous faſſions nos recherches, je ne crains point d'aſſurer que nous trouverons l'application de cette vérité; d'où nous pouvons dire hardiment, que c'eſt avec raiſon que nous l'avons annoncée comme univerſelle; dès-lors il faudra convenir auſſi qu'elle eſt applicable à la Matiere, relativement à ſon Principe, parce que ſi nous pouvons

pouvons voir naître la Matiere, nous ne pouvons nier qu'elle n'ait été engendrée ; & ſi elle a été engendrée, elle eſt ainſi que tous les êtres, inférieure à ſon Principe générateur.

C'eſt être déja bien avancé que d'avoir reconnu la ſupériorité du Principe de la Matiere ſur la Matiere & de ſentir qu'ils ne peuvent être tous deux de la même nature ; par-là nous nous trouvons à couvert des jugements haſardés qu'on a oſé prononçer ſur cet objet, & qui par le crédit des Maîtres qui en ont été les organes, ſont devenus comme autant de Loix pour la plupart des hommes : par-là on eſt diſpenſé de croire comme eux, que la Matiere eſt éternelle & impériſſable. En diſtinguant la forme du Principe, nous ſaurons que l'une peut varier ſans ceſſe, pendant que l'autre reſte toujours le même, & on n'aura plus de peine à reconnoître la fin & le dépériſſement de la Matiere dans la ſucceſſion des faits & des Etres que la Nature expoſe à nos yeux, tandis que le Principe de cette Matiere n'étant point Matiere, demeure inaltérable & indeſtructible.

Cette ſucceſſion de faits, & ce renouvellement continuel des Etres corporels a entraîné les Obſervateurs de la Nature dans d'autres opinions auſſi fauſſes que les précédentes, & qui les expoſent aux mêmes inconſéquences. Ils ont vu les corps s'altérer, ſe décompoſer & diſpa-

roître de devant eux ; mais en même tems, ils ont vu que ces corps étoient ſans ceſſe remplacés par d'autres corps ; alors ils ont cru que ceux-ci étoient formés des débris des anciens corps, & qu'étant diſſous, les différentes parties dont ils étoient compoſés, devoient entrer à leur tour, dans la compoſition des nouvelles formes ; de-là ils ont conclu que les formes éprouvoient bien une mutation continuelle, mais que leur Matiere fondamentale demeuroit toujours la même.

Enſuite, ignorant la véritable cauſe de l'exiſtence & de l'action de cette Matiere, ils n'ont pas vu pourquoi elle n'auroit pas toujours été en mouvement, & pourquoi elle n'y ſeroit pas toujours, ce qui leur a fait décider de nouveau qu'elle étoit éternelle.

Mais ſi, élevant les yeux d'un degré, ils euſſent reconnu les vrais Principes des corps, & qu'ils leur euſſent attribué la ſtabilité qu'ils ont cru voir dans leur prétendue Matiere fondamentale, nous n'aurions pas à leur reprocher cette nouvelle mépriſe ; nous voyons comme eux les révolutions & les mutations des formes ; nous reconnoiſſons auſſi que les Principes des corps ſont indeſtructibles & impériſſables ; mais ayant montré, comme nous l'avons fait, que ces Principes n'étoient point Matiere, dire qu'ils ſont impériſſables, ce n'eſt pas dire que la Matiere ne périt point.

C'eſt

C'eſt ainſi qu'en diſtinguant les corps d'avec leurs Principes, les Obſervateurs auroient évité l'erreur dangereuſe qu'ils s'efforcent en vain de pallier, & qu'ils ſe ſeroient bien gardés d'attribuer l'éternité & l'immortalité à l'Etre matériel qui frappe leurs ſens. Je ſuis d'accord avec eux ſur la marche journaliere de la Nature; je vois naître & périr toutes les formes, & je les vois remplacées par d'autres formes; mais je me garderai bien d'en conclure, comme eux, que cette révolution n'ait point eu de commencement, & qu'elle ne doive point avoir de fin, puiſqu'elle ne s'opere en effet, & ne ſe manifeſte que ſur les corps qui ſont paſſagers, & non ſur leurs Principes qui n'en reçoivent jamais la moindre atteinte. Lorſqu'on aura bien conçu l'exiſtence & la ſtabilité de ces Principes, indépendamment & ſéparément des corps, il faudra bien convenir qu'ils ont pu exiſter avant ces corps, & qu'ils pourront encore exiſter après eux.

Je ne joindrai pas à ce raiſonnement des preuves ſur leſquelles on refuſeroit de me croire, mais elles ſont de nature qu'il n'eſt pas plus en mon pouvoir d'en douter que ſi j'euſſe été préſent à la formation des choſes.

D'ailleurs la Loi numérique des Etres eſt un témoignage irrévocable; *Un* exiſte & ſe conçoit indépendamment des autres nombres; & après les avoir vivifiés pendant le cours de la Décade,

il les laiſſe derriere lui & revient à ſon Unité.

Les Principes des corps étant uns, peuvent donc ſe concevoir ſeuls & ſéparés de toute forme de matiere, au lieu que les moindres particules de cette matiere ne peuvent ſubſiſter, ni ſe concevoir ſans être ſoutenues & animées par leur Principe ; de même que nous concevons l'Unité numérique, comme pouvant ſubſiſter à part des autres nombres, quoique aucun des nombres ſubſéquents à l'Unité ne puiſſe trouver accès dans notre entendement, ſi ce n'eſt comme l'émanation & le produit de cette unité.

En un mot, ſi nous voulons appliquer ici la maxime fondamentale qui a été établie ci-devant, ſur l'inégalité qui exiſte néceſſairement entre l'Etre générateur & ſa production, nous verrons, que ſi les Principes de la Matiere ſont indeſtructibles & éternels, il eſt impoſſible que la Matiere jouiſſe des mêmes privileges.

Cependant cette aſſertion d'une inégalité néceſſaire entre l'être générateur & ſa production, auroit pu laiſſer quelque inquiétude ſur la nature de l'homme, qui ayant pris naiſſance dans une ſource indeſtructible, devroit, comme inférieur à ſon Principe, n'avoir pas le même avantage, & être par conſéquent ſuſceptible de deſtruction. Mais une ſimple réflexion diſſipera ce doute.

Quoique la Matiere & l'homme aient également

ment leur Principe générateur, il s'en faut de beaucoup qu'ils aient le même. Le Principe générateur de l'homme eſt l'Unité ; cette Unité poſſédant tout en ſoi, communique auſſi à ſes productions une exiſtence totale & indépendante, en ſorte qu'elle peut bien, comme chef & principe, étendre ou reſſerrer leurs facultés ; mais elle ne peut pas leur donner la mort, parce que ſes ouvrages étant réels, ce qui eſt, ne peut pas ne pas être.

Il n'en eſt pas ainſi de la Matiere qui, étant le produit d'un Principe ſecondaire, inférieur & ſubordonné à un autre Principe, eſt toujours dans la dépendance de l'un & de l'autre ; de maniere que le concours de leur action mutuelle eſt abſolument néceſſaire pour la continuation de ſon exiſtence ; car il eſt conſtant que lorſque l'une des deux vient à ceſſer, les corps s'éteignent & diſparoiſſent.

Or, la naiſſance & la fin de ces différentes actions ſe manifeſte aſſez clairement dans la Nature corporelle, pour nous démontrer que la Matiere ne peut pas être durable. D'ailleurs, reconnoiſſant, comme nous le devons faire que l'action de l'Unité, ou du Principe premier, eſt perpétuelle & indiviſible, nous ne pourrions, ſans la plus groſſiere erreur, attribuer la même perpétuité d'action aux Principes ſecondaires qui enfantent la Matiere. C'eſt pourquoi l'Auteur

teur des choſes ne peut pas faire que le Monde ſoit éternel comme lui ; car ce ne ſeroit pas rendre le Monde éternel que de lui faire ſuccéder d'autres Mondes, comme ce ſera toujours en ſa puiſſance, puiſque chacun de ces Mondes ne pouvant être que l'œuvre d'un Principe ſecondaire, ſeroit dès-lors néceſſairement périſſable.

Examinons actuellement un autre ſyſtême relatif à notre ſujet. On a enſeigné, qu'après la diſſolution des Etres corporels, les débris de ces corps étoient employés à faire partie de la ſubſtance des autres corps. Aſſurément, les Obſervateurs de la Nature ſe ſont trompés dans cette doctrine, ainſi que dans les conſéquences qu'ils en ont tirées. Car, dire que les corps ſe forment les uns des autres, & ne ſont que divers aſſemblages ſucceſſifs des mêmes matériaux, c'eſt une erreur auſſi grande que de prétendre que la Matiere eſt éternelle. Ils ſe ſeroient bien gardés d'avancer de pareilles opinions, s'ils avoient pris plus de précautions pour marcher ſûrement dans la connoiſſance de la Nature.

Les Principes univerſels de la Matiere ſont des Etres ſimples ; chacun d'eux eſt *un*, ainſi qu'il réſulte de nos obſervations, & de l'idée que nous avons donnée d'un Principe en général : les Principes innés de la moindre particule

cule de matiere doivent donc avoir la même propriété ; chacun d'eux ſera donc *un* & ſimple, comme les Principes univerſels de cette même Matiere : il ne peut y avoir de différence entre ces deux ſortes de Principes, que dans la durée & dans la force de leur actio. , qui eſt plus longue & plus étendue dans les Principes univerſels que dans les Principes particuliers. Or l'action propre d'un Principe ſimple eſt néceſſairement ſimple & unique elle-même, & ne peut avoir par conſéquent qu'un ſeul but à remplir ; elle a en elle tout ce qu'il lui faut pour l'entier accompliſſement de ſa Loi ; enfin, elle n'eſt ſuſceptible ni de mêlange, ni de diviſion.

Celle du Principe univerſel matériel a donc les mêmes facultés, quoique les réſultats qui en proviennent, ſe multiplient, s'étendent & ſe ſubdiviſent à l'infini, il eſt certain que ce Principe univerſel n'a qu'un ſeul œuvre à faire, & qu'un ſeul acte à opérer. Lorſque ſon œuvre ſera rempli, ſon action doit ceſſer, & être retirée par celui qui lui avoit ordonné de la produire ; mais pendant toute la durée du temps, il eſt aſſujetti à faire le même acte & à manifeſter les mêmes effets.

Il en eſt ainſi des Principes innés des différens corps particuliers ; ils ſont ſoumis à la même Loi d'unité d'action, & lorſque la durée

durée en eſt accomplie, elle leur eſt également retirée.

Alors, ſi chacun de ces Principes n'a qu'une ſeule action & qu'à la fin de cette action, ils doivent tous rentrer dans leur ſource primitive, nous ne pouvons avec raiſon attendre d'eux de nouvelles formes, & nous devons conclure que les corps que nous voyons naître ſucceſſivement, tirent leur origine & leur ſubſtance d'autres Principes, que de ceux dont nous avons l'action ſuſpendue dans la diſſolution des corps qu'ils avoient produits. Nous ſommes donc obligés de chercher ailleurs la ſource d'où doivent naître ces nouveaux corps.

Mais où pourrons-nous mieux la trouver que dans la force & l'activité de cette double Loi, qui conſtitue la Nature univerſelle corporelle, & qui ſe montre en même temps ſous mille faces différentes dans la production & les progrès des corps particuliers ?

Nous ſavons, en effet, que cette terre que nous habitons, ne pourroit exiſter & ſe conſerver, ſi elle n'avoit en elle un Principe végétatif qui lui eſt propre ; mais qu'il faut néceſſairement qu'une cauſe extérieure, qui n'eſt autre choſe que le feu Céleſte ou Planétaire, réagiſſe ſur ce Principe pour que ſon action ſe manifeſte.

Il en eſt de même des corps particuliers ; chacun

chacun de ces corps provient d'une ſemence, dans laquelle réſide un Germe ou Principe inné, dépoſitaire de toutes ſes propriétés & de tous les effets qu'il doit produire. Mais ce Germe reſteroit toujours dans l'inaction, & ne pourroit manifeſter aucune de ſes facultés, s'il n'étoit auſſi réactionné par une cauſe extérieure ignée, dont la chaleur le met à portée d'agir ſur tous les Etres corporels qui l'environnent, leſquels, à leur tour, pénétrant ſon enveloppe, l'aiguillonnent, l'échauffent, & le diſpoſent à ſoutenir l'action de la cauſe extérieure, pour la manifeſtation de ſes propres fruits & de ſes propres *Vertus*.

Et en effet le cauſe extérieure ignée, opérant la réaction, auroit bientôt ſurmonté l'action des Principes individuels, & détruit leurs propriétés, ſi le ſecours des Etres alimentaires ne venoit renouveller leur force, & les mettre en état de réſiſter à la chaleur dévorante de cette cauſe extérieure. C'eſt pour cela que ſi l'on expoſe à la chaleur, des Germes privés d'aliments, ils ſe conſument dans leur berceau, ſans avoir produit la moindre partie de leur action; c'eſt pour cela auſſi que des Germes, qui ont été à portée de commencer le cours de leur croiſſance, ſeroient encore plutôt conſumés & détruits, s'ils venoient à manquer des aliments qui leur ſont néceſſaires pour ſe défendre

fendre de l'activité continuelle de la réaction ignée, parce qu'alors cette réaction, ayant déja pénétré jusqu'au germe, y peut d'autant mieux déployer sa force destructive.

On voit par-là que les aliments, dont nous parlons, sont eux-mêmes un second moyen de réaction, que la Nature emploie pour l'entretien & la conservation de ses ouvrages; mais on le verra encore mieux dans la suite.

Telle est donc cette double Loi universelle, qui préside à la naissance & aux progrés des Etres corporels. Le concours de ces deux actions leur est absolument nécessaire, pour qu'ils puissent vivre sensiblement à nos yeux; savoir, la premiere action innée en eux, ou l'action intérieure, & l'action seconde ou extérieure, qui vient agiter & réactionner la premiere, & jamais parmi les choses matérielles, un corps ne s'est formé que par ce moyen.

Appliquons à la constitution de l'Univers ce que nous avons dit de la Terre; nous pouvons le regarder comme un assemblage d'une multitude infinie de Germes & de Semences, qui toutes ont en elles le Principe inné de leurs Loix & Propriétés, selon leur classe & selon leur espece, mais qui attendent, pour engendrer & se reproduire au dehors, que quelque cause extérieure vienne les aider & les disposer à la génération. Ce seroit même là, ou l'on trouveroit l'explication

d'un

d'un Phénomene qui étonne la multitude, ſavoir pourquoi on trouve des vers dans des fruits ſans piquure, & des animaux vivants dans le cœur des pierres ; c'eſt parce que les uns & les autres placés par la Nature, ou parvenus par filtration dans ces ſortes de matras, y ont trouvé, ou y ont reçu, par la même voie de filtration, des ſucs propres à opérer ſur eux la Loi néceſſaire de réaction. Mais ne nous éloignons pas de notre ſujet.

Voyons donc à préſent quelle part les corps & les débris des corps peuvent avoir à la formation & à l'accroiſſement des autres corps ; ils peuvent augmenter les forces des Etres corporels, & les ſoutenir contre la réaction continuelle du Principe extérieur igné ; ils peuvent même contribuer, par leur propre réaction, à la manifeſtation des facultés des Germes, & en faire opérer les propriétés. Mais ce ſeroit aller contre les Loix de la Nature, & méconnoître l'eſſence d'un Principe en général, que de croire qu'ils pourroient s'immiſcer dans la ſubſtance de ces Germes. Ils peuvent, je le répete, en être le ſoutien & l'aiguillon, mais jamais ils ne feront portion de leur eſſence. Les obſervations ſuivantes en ſeront la preuve.

Nous avons établi précédemment que les Principes des corps ne ſont point Matiere, mais des Etres ſimples ; qu'en cette qualité, ils doivent avoir

avoir en eux tout ce qui eſt néceſſaire à leur exiſtence, & qu'ils n'ont rien à emprunter des autres Etres. Ils n'en emprunteroient pas même le ſecours de cette réaction extérieure, dont nous venons de parler, ſi par l'infériorité de leur nature, ils n'étoient aſſujettis à la double Loi qui régit tous les Etres élémentaires. Car il y a une Nature, où cette double Loi n'eſt pas connue, & où les Etres reçoivent la naiſſance ſans le ſecours d'Etres ſecondaires, & par les ſeules vertus de leur Principe générateur; c'eſt celle par où l'homme a paſſé autrefois. Mais, afin que notre marche ſoit plus ſûre, ne comptons pour rien la théorie, juſqu'à ce que l'expérience vienne la juſtifier; & d'abord obſervons ce qui ſe paſſe dans la deſtruction des corps.

Cette deſtruction ne peut avoir lieu que par la ceſſation de l'action du Principe inné, producteur de ces corps, puiſque cette action eſt leur véritable baſe & leur premier appui; or ce Principe ne peut ceſſer d'agir, que lorſque la Loi qui l'aſſerviſſoit à l'action, eſt ſuſpendue, parce qu'alors étant délivré de ſes chaînes, il ſe ſépare de ſes productions & rentre dans ſa ſource originelle. Car tant que cette Loi opéreroit, jamais l'enveloppe ne pourroit ceſſer d'être ſous ſa forme naturelle & individuelle; & ſi cette forme eſt ſujette à ſe décompoſer, ce

ne

ne peut être que parce que la loi de la réaction étant retirée, le Principe inné dans cette forme, & qui la fait exiſter, en liant enſemble les trois éléments dont elle eſt compoſée, ſe ſépare de ces éléments, & les abandonne à leurs propres Loix; alors, ces Loix étant oppoſées les unes aux autres, les éléments qui s'y trouvent livrés, ſe combattent, ſe diviſent, & ſe détruiſent enfin tout-à-fait à nos yeux.

C'eſt ainſi qu'inſenſiblement les corps meurent, diſparoiſſent, & s'anéantiſſent. Je ne vois donc plus dans un cadavre qu'une matiere ſans vie, privée du Principe inné qui en avoit produit & qui en ſoutenoit l'exiſtence; je ne vois dans ces débris, que des parties qui ſont encore ſoutenues par la préſence des actions ſecondaires que le Principe inné avoit émanées dans ce corps pendant la durée de ſa propre action; car ces émanations ſecondaires ſont répandues dans les moindres particules corporelles, mais elles ſe ſéparent elles-mêmes ſucceſſivement de leurs enveloppes particulieres, après que leur Principe producteur a abandonné le corps entier, dont leur réunion formoit l'aſſemblage.

Qu'eſt ce donc, qu'un corps privé de la vie pourra dans le cours de ſa diſſolution, communiquer aux nouveaux corps, dont il ſeconde la croiſſance & la formation? Sera-ce le Principe

dominant ? Mais il n'exiſte plus dans le cadavre ; puiſque ce n'eſt que par la retraite de ce Principe, que le corps eſt devenu cadavre. D'ailleurs chaque Germe, ayant ſon propre Principe inné & dépoſitaire de toutes ſes facultés, il n'a pas beſoin de la réunion d'un autre Principe. En un mot, deux Etres ſimples ne pouvant jamais ſe réunir, ni confondre leur action ; leur aſſemblage, bien loin de concourir à la vie des nouveaux corps, ne feroit qu'en occaſionner le déſordre & la deſtruction, puiſqu'il n'eſt pas poſſible de placer deux centres dans une circonférence, ſans la dénaturer.

Dira-t-on que les parties matérielles du corps qui ſe diſſout, ſe réuniſſent & paſſent dans l'eſſence des Germes ? Mais nous venons de voir, que chaque Germe eſt animé par un Principe, qui renferme en lui tout ce qui eſt néceſſaire à ſon exiſtence. D'ailleurs, ne voyons-nous pas toutes les parties du cadavre ſe diſſoudre ſucceſſivement, & ne pas laiſſer après elles la moindre trace ? Ne ſavons-nous pas que cette diſſolution particuliere ne s'opere, que par la ſéparation des émanations ſecondaires, qui étoient demeurées dans le cadavre, & que nous pouvons regarder chacune comme le centre de la partie qu'elle occupoit ; mais alors nous ne pourrons nous diſpenſer de reconnoître que les corps, que les parties des corps, que tout l'Univers

vers n'est qu'un assemblage de Centres ; puisque nous voyons par gradation les corps se dissiper entiérement. Or, si tout est centre, & si tous les centres disparoissent dans la dissolution, que restera-t-il d'un corps dissous, qui puisse faire partie de l'existence & de la vie des nouveaux corps ?

C'est donc une erreur, de croire que les Principes, soit généraux, soit particuliers, des Etres corporels qui se dissolvent, aillent, après s'être séparés de leur enveloppe, animer de nouvelles formes, & que recommençant une nouvelle carriere, ils puissent vivre successivement plusieurs fois. Si tout est simple, si tout est un dans la Nature & dans l'essence des Etres, il en doit être de même de leur action ; & chacun d'eux doit avoir sa tâche particuliere, simple & unique comme lui, autrement il y auroit foiblesse dans l'Auteur des choses, & confusion dans ses ouvrages.

Mais, prenant la digestion animale pour exemple, on m'objectera sans doute, que dans la dissolution des aliments qui se fait par cette digestion, la plus grande quantité en passe dans le sang, dans la limphe & dans les autres fluides de l'individu, & que delà, se portant dans toutes les parties du corps, l'animal en reçoit l'entretien & la subsistance ; alors on me demandera comment il se pourroit, que ces aliments

ne fissent que fortifier l'action & la vie de l'animal qui les reçoit, sans lui communiquer la moindre partie d'eux-mêmes, sans que le feu inné en eux ne pénétrât le Principe & l'Essence de cet individu, pour s'y unir & en accroître l'existence.

Je réponds à cela, que très-certainement le seul emploi des aliments est de soutenir la vie & l'action de l'individu qui les a dévorés; il ne peut les recevoir comme des nouveaux Principes pour lui, ni comme une augmentation de son Etre, mais comme les agents d'une réaction qui lui est nécessaire pour déployer ses forces & conserver son action temporelle; & quoique aucun Etre corporel ne puisse se passer de cette réaction, il n'y en a point dans qui elle n'ait sa mesure; car il est constant, que si le Principe contenu dans l'aliment pouvoit s'unir au Principe du corps qui s'en nourrit, il n'y auroit plus de mesure dans la Loi d'action, par laquelle ce dernier auroit été constitué.

Nous le savons par expérience & par les ravages que causent dans l'animal les crudités & les viandes mal cuites & mal saignées; nous savons, dis-je, combien une réaction trop vive est contraire à la vie corporelle; & nous ne pouvons nier que les Animaux qui sont destinés par leur nature, à dévorer d'autres Animaux, ne soient plus féroces & plus

plus cruels, qu'ils n'aient, dis-je, un caractere plus avides & plus destructeur que les Animaux qui ne se nourrissent que de Végétaux. C'est que les premiers éprouvent une réaction excessive, en recevant avec les chairs dont ils vivent, une grande quantité de Principes animaux secondaires, & qu'ils emploient tous les efforts de l'action innée en eux, pour opérer, avant le temps, la dissolution des enveloppes de ces Principes; mais ceux-ci ne se trouvant point alors dans leur menstrue naturelle, emploient aussi toute leur force pour rompre ces chaînes étrangeres, & retourner à leur source primitive.

Pendant ce combat, l'individu éprouve une effervescence qui l'agite & l'entraîne à des actes déréglés, & il ne peut être rendu à un état plus tranquille, qu'après que l'enveloppe de ces Principes secondaires est dissoute & qu'ils ont rejoint leur Principe générateur.

C'est à ce sujet, que nous devons blâmer, en passant, l'usage de la plupart des Nations, qui ont cru honorer les Morts, soit en conservant leurs cadavres, soit en les consumant par le feu. L'une & l'autre de ces pratiques est également insensée & contraire à la Nature. Car la vraie menstrue des corps, c'est la terre, & la main des hommes n'ayant pu produire ces corps, elle ne devoit pas tenter ni d'en déterminer, ni d'en

prolonger la durée, laiſſant à chacun de leurs Principes, le ſoin de ſuſpendre ſon action, ſuivant ſa Loi, & de ſe réunir dans ſon temps à ſa ſource.

Je ne puis me diſpenſer non plus de m'arrêter un moment ſur cette Propoſition, que *la vraie menſtrue des corps c'eſt la terre*. C'eſt dans elle, en effet, que doit ſe décompoſer principalement le corps de l'homme; mais le corps de l'homme prend ſa forme dans le corps de la femme; lorſqu'il ſe décompoſe, il ne fait donc que rendre à la terre, ce qu'il a reçu du corps de la femme. La terre eſt donc le vrai Principe du corps de la femme, puiſque les choſes retournent toujours à leur ſource, & ces deux Etres étant ſi analogues l'un à l'autre, on ne peut nier que le corps de la femme n'ait une origine terreſtre; nous rappellant enſuite qu'elle a été la premiere origine corporelle de l'homme, nous verrions ſenſiblement pour quelle raiſon la femme lui eſt univerſellement inférieure.

Mais on s'eſt étrangement égaré, lorſqu'on a cru pouvoir porter cette différence au delà de la forme ou des facultés corporelles. La femme, quant au Principe intellectuel, a la même ſource & la même origine que l'homme; car cet homme n'étant condamné qu'à la peine & non à la mort, il falloit près de lui un Etre de ſa nature, & malheureux comme lui; qui par

ſes

ſes infirmités, & ſa privation, le rappelât à la ſageſſe, en retraçant continuellement à ſes yeux les ſuites ameres de ſes égarements : d'ailleurs l'homme n'eſt point le pere de l'Etre intellectuel de ſes productions, comme l'ont enſeigné des doctrines fauſſes & d'autant plus funeſtes, qu'elles ſe ſe ſont appuyées ſur des comparaiſons priſes dans la Matiere, telles que les intariſſables émanations du feu élémentaire ; mais dans tout ceci eſt un Myſtere que je ne croirai jamais aſſez enſeveli. Reprenons la chaîne de nos obſervations.

Il y a un fait que les Naturaliſtes ne manqueront pas de m'oppoſer, c'eſt celui des liqueurs colorées qu'ils font paſſer dans quelques plantes, parvenant ainſi à varier la couleur des fleurs, & même à changer abſolument celle qui leur appartenoit par la Nature. Ma réponſe ſera ſimple, & tiendra à tout ce que j'ai dit ſur la digeſtion.

Toute plante a ſon Principe inné comme les autres corps ; les ſucs, qui lui tiennent lieu d'aliments, ne peuvent rien ajouter à ce Principe ; mais ils lui ſervent de défenſe contre la réaction de la cauſe extérieure ignée qui ſans eux ſurmonteroit & conſumeroit bientôt, par ſa chaleur, les forces & l'action des Principes individuels. Alors on doit ſentir, par le nombre infini des différentes ſubſtances qui peuvent ſervir d'ali-

ments aux Etres corporels, à quelle variété de réaction ils sont exposés. Il est vrai qu'il n'y en a qu'une seule qui soit réellement propre à chaque espece : mais la Nature des choses périssables, comme les corps, & les révolutions continuelles auxquelles ils sont soumis, les exposent à en recevoir d'étrangeres, qui affoiblissent, qui contraignent leurs facultés, & même qui les détruisent tout-à-fait, quoique le Principe de l'Etre soit indestructible.

Ces réactions sont opérées, comme on le sait, par des Etres secondaires, qui sont aussi dépositaires d'un Principe qui leur est propre. Ce Principe ne peut opérer de réaction, soit par lui-même, soit par les Principes particuliers émanés de lui, qu'ils ne soient tous revêtus de leur enveloppe corporelle, puisque tous les Etres simples ne sont ici-bas qu'à cette condition. Il est donc certain que l'enveloppe de ces Principes secondaires passe, ainsi qu'eux, dans la masse corporelle des Plantes & des Animaux, pour leur servir d'aliment, & pour les aider à résister à l'action de la cause extérieure ignée. Il est certain qu'ils y portent aussi leur couleur & toutes leurs propriétés. Mais, quoiqu'ils passent dans ces différents individus, nous ne pourrons jamais admettre qu'ils s'y confondent, & qu'ils fassent partie de leur substance.

Pour

Pour que ces enveloppes alimentaires parvinſſent à s'unir avec la ſubſtance de l'individu qui s'en empare, il faudroit que leurs Principes puſſent réciproquement ſe confondre. Mais nous avons vu que ces Principes, étant des Etres ſimples, la réunion en eſt impoſſible, & puiſque les enveloppes n'ont de propriétés que par leur Principe, la réunion des enveloppes eſt donc impoſſible auſſi. Les aliments ſont donc toujours des ſubſtances étrangeres, quoique néceſſaires à l'Etre qui les reçoit, car on ſait qu'ils ne lui ſont profitables, qu'autant qu'il en opere la diſſolution.

Je penſe qu'on n'aura pas de peine à convenir qu'il ne peut y avoir aucune eſpece de mêlange, avant que cette diſſolution ſoit commencée : or ſi la diſſolution ne peut s'opérer, ſans avoir été précédée de la retraite des Principes innés, ſi elle n'eſt en elle-même que diviſion & deſtruction, comment ſe feroit-il que l'individu qui opere cette deſtruction, pût être confondu avec l'enveloppe même qu'il détruit ?

En effet, ſi les aliments & les Principes qu'ils renferment, pouvoient ſe confondre avec la ſubſtance & les principes des Etres qu'ils réactionnent, ils pourroient également leur être ſubſtitués, & en prendre la place ; alors il ſeroit facile de dénaturer entiérement les individus & les eſpeces ; il ſe pourroit qu'ayant changé une

foi

fois la classe & la nature d'un Etre, on en fit autant sur toutes les classes qui existent, d'où proviendroit une confusion générale, qui empêcheroit que nous fussions jamais sûrs du rang & de la place que les Etres doivent occuper dans l'ordre des choses.

Aussi la Loi, par laquelle la Nature a constitué ses productions, se refuse-t-elle absolument à ces tentatives chimériques; elle a donné à chacun des Etres corporels un Principe inné particulier, qui peut étendre, & qui étend souvent son action au-delà de la mesure ordinaire, par le secours des réactions forcées, & d'un matras plus favorable, mais qui ne peut jamais perdre, ni changer son essence. Ce Principe, étant le producteur & le pere de son enveloppe, ne peut s'en séparer, que l'enveloppe n'entre aussi-tôt en dissolution, & ne se détruise insensiblement; &, il est de toute impossibilité, qu'un autre Principe ou un autre Pere, vienne habiter cette enveloppe, & lui servir de soutien, car dans la nature corporelle, il n'y a point d'adulteres, ni de Fils adoptifs, attendu qu'il n'y a rien de libre.

Chaque Etre simple ou Principe a donc son existence à part, & par conséquent, une action & des facultés individuelles, qui sont aussi incommunicables que son existence.

Qu'on ne m'objecte point, que dans le mélange

lange des liqueurs & des corps ſuſceptibles de ſe lier, on apperçoit des effets uns & ſimples, dont aucun de ces corps n'étoit capable en particulier; car je ne craindrai point d'aſſurer, que dans ces amalgames, l'action & la réaction des divers Principes les uns ſur les autres ne produiſent des réſultats uns & ſimples qu'en apparence, & a cauſe de la foibleſſe de nos organes, & que ces réſultats ſont, en effet, combinés & produits par l'action propre & particuliere à chacun des Principes raſſemblés.

Si c'eſt un mêlange de divers corps, qui ne ſoient ſuſceptibles ni d'action, ni de réaction ſenſible les uns ſur les autres, mais ayant chacun à eux leur propriété particuliere de douleur, ſaveur, ou autre; il réſulte de leur aſſemblage une troiſieme propriété, qui n'eſt réellement qu'un produit apparent des deux premieres, leſquelles ſe trouvent mêlées & combinées, mais point du tout unies & confondues. Car on ne me niera pas que dans ce fait, les Principes & leurs enveloppes reſtent parfaitement diſtincts & ſéparés, & qu'il n'y a que la foibleſſe de nos ſens qui puiſſe nous empêcher d'appercevoir ſéparément les actions propres & particulieres à chacun de ces corps. On ne voit donc autre choſe ici qu'une multitude de corps de même eſpece, entaſſés ou raſſemblés avec une multitude de corps d'eſpece différente, mais conſervant toujours

jours leur existence, leurs facultés, & leur action propre & individuelle.

Si c'est un corps solide jeté dans un fluide qui lui soit analogue, le fluide en surmonte la force & les propriétés, il en détache les parties, il les divise, il détruit leur solidité apparente & sensible, il le dissout & paroît s'en emparer. Par le moyen de cette dissolution, le fluide nous présente, en effet, des résultats, qu'il étoit impossible de découvrir séparément dans l'une ou l'autre des substances qui ont formé l'assemblage. Mais pourra-t-on en conclure qu'il s'y fasse aucun mélange des Principes, & n'est-il pas certain qu'il n'y a là qu'une simple extension de l'action du Principe dominant sur celle du Principe inférieur; extension qui diminue & cesse même, lorsque le Principe supérieur en force a actionné une quantité suffisante des corps qu'on a exposés à son action, & y a consumé tout le pouvoir qui étoit en lui?

Si c'est un corps solide qui s'empare d'un fluide, & qui l'absorbe, ou deux fluides, qui par leur mélange, produisent des corps solides ou des amalgames indissolubles en apparence; enfin, si ce sont des corps, qui d'abord ne présentoient en particulier ni force, ni propriétés, mais qui, par leur assemblage, produisent des effets surprenants, des flammes ardentes, des feux, des bruits, des couleurs vives & brillantes;

tes ; pourroit-on jamais démontrer qu'il y ait dans aucun de ces faits, réunion, confuſion ou communication d'un Principe avec un autre Principe ? Puiſque, ſi la force du Principe dominant n'a fait que ſuſpendre l'action du Principe le plus foible, ſans en détruire l'enveloppe, alors il ſe peut que l'Art parvienne encore à les ſéparer, & à les remettre l'un & l'autre en leur premier état ; ce qui eſt une preuve invincible de la Vérité que je viens d'établir.

Si, toujours ſans détruire les enveloppes, le Principe ſupérieur en forces, n'a fait que diviſer des aſſemblages, & ſi rendant les parties conſtituantes de ces maſſes à leur liberté & à leur ténuité naturelle, il les a ſeulement repouſſées par l'évaporation, alors les Principes individuels de même nature, qui étoient auparavant raſſemblés, ſe trouvent, il eſt vrai, diſperſés çà & là, ſur la terre & dans les airs, mais ſans avoir rien communiqué, ni perdu de leurs facultés, de leur ſubſtance, ou de leur action.

Mais ſi au contraire le Principe dominant a par ſa force & ſa puiſſance décompoſé l'enveloppe même du Principe inférieur ; s'il l'a diſſoute & détruite, alors l'action du Principe inférieur eſt anéantie, & bien loin qu'en terminant ainſi ſa carriere, ce Principe ait pu s'unir ou communiquer ſon action au Principe dominant, c'eſt que dans ce fait, l'action même du

Principe

Principe dominant ſe trouve bornée à ſa première activité, ſi elle n'a été altérée, ou épuiſée, ſans retour, par ſa propre victoire.

Enfin, la confuſion & la continuité d'action du même Principe dans différentes formes ſucceſſives, ne ſe trouve pas davantage dans la naiſſance des vers & autres inſectes qui paroiſſent à la putréfaction des cadavres; le Principe de l'exiſtence de ces animalcules eſt également dans leur propre ſemence: car nos corps, comme tous ceux de la Création, ſont l'aſſemblage d'une multitude infinie de germes deſtructeurs, & de ſemences verminеuſes qui n'attendent, pour ſe produire & pour engendrer, qu'une réaction & des circonſtances convenables.

Tant que nos corps ſubſiſtent dans la plénitude de leur vie & de leur action, le Principe dominant qui les dirige tenant toute l'enveloppe dans l'équilibre, en empêche la diſſolution, & contient l'action de ces germes deſtructeurs. Mais, quand ce Principe dominant vient à abandonner cette enveloppe, alors les principes ſecondaires n'ayant plus de lien, ſe ſéparent naturellement & laiſſent le champ ouvert à tous ces animalcules; ils aident même à leur naiſſance & à leur accroiſſement, par une réaction & une chaleur propre à leur faire percer leur enveloppe ſéminale.

Alors, les débris du cadavre ſervent de pâture

ture à ces insectes, & passent en eux comme les aliments passent par la digestion dans tous les corps vivants; dans les uns & dans les autres, même dissolution, même emploi des Principes innés; mais, ni dans les uns, ni dans les autres, le Principe du corps dissous ne passe dans le corps vivant pour l'animer; car, je l'ai assez établi, chaque Etre a la vie en soi, & n'a besoin que d'une cause extérieure, pour mettre en action & soutenir son propre principe.

Il est donc évident que, dans les actes les plus cachés des Etres corporels, tels que la formation, la naissance, l'accroissement & la dissolution, les Principes ne se mêlangent & ne se confondent jamais avec les Principes.

Les aliments ne sont donc que des moyens de réaction propres à garantir les corps vivants de l'excès de l'action ignée qui dévore & dissout successivement ces Etres alimentaires, comme elle dissoudroit sans eux le corps vivant lui-même. Ainsi ils ne sont pas, comme le croient les Observateurs & la multitude après eux, des matériaux dont l'Etre qui se forme doive être composé, puisque cet Etre a tout en lui avec la vie, que les Etres alimentaires étant dissous n'ont plus rien; & que ce qui pourroit leur rester se perd continuellement à mesure que les Principes particuliers se séparent de leur enveloppe, & vont se réunir à leur source originelle.

Ainsi,

Ainſi, cette mutation apparente des formes ne doit plus nous ſéduire, juſqu'à nous faire croire que les mêmes Principes recommencent une nouvelle vie; mais nous reſterons perſuadés que les nouvelles formes que nous voyons ſans ceſſe naître & ſe réproduire ſous nos yeux, ne ſont que les effets reſultats & les fruits de nouveaux Principes qui n'avoient point encore agi; & nous aurons sûrement de l'Auteur des choſes, l'idée qui lui convient, lorſque nous dirons que tout étant ſimple, tout étant neuf dans ſes ouvrages, tout doit y paroître pour la premiere fois.

C'eſt par de telles vérités que nous démontrons de nouveau, combien l'opinion de l'éternité de la Matiere eſt contraire aux loix de la Nature. Car, non ſeulement ce ne ſont pas les mêmes Principes innés qui demeurent continuellement chargés de la reproduction ſucceſſive des corps; mais il eſt certain qu'un Principe quelconque ne peut avoir qu'une ſeule action, & par conſéquent, qu'un ſeul cours. Or, il eſt aſſez viſible que le cours des Etres particuliers qui compoſent la Matiere eſt borné, puiſqu'il n'y a pas un inſtant où nous n'en appercevions la fin, & que le temps n'eſt ſenſible que par leur continuelle deſtruction.

Mais il ne faut plus être étonnés des erreurs qui ont régné juſqu'à préſent ſur cet objet, & ſi nous

nous adoptons les opinions dont elles ſont les ſuites, il n'y auroit point de termes à nos égaremens. Les Obſervateurs, ayant à peine fait un pas pour diſtinguer la Matiere d'avec le Principe qui ſoutient & engendre cette Matiere, donnent à l'une ce qui n'appartient qu'à l'autre. Ils regardent leur Matiere premiere, comme étant toujours & eſſentiellement la même, recevant ſeulement & ſans ceſſe une multitude de formes différentes; ainſi, la confondant avec ſon Principe, agent, intérieur, inné, ils nous diſent que n'y ayant qu'une ſeule Eſſence dans la Matiere, il ne peut y avoir qu'une ſeule action univerſelle dans cette Matiere; & que, par conſéquent, la Matiere eſt permanente & indeſtructible.

Je les prie d'approfondir ce que j'ai dit au commencement de cet Ouvrage, ſur l'origine & la nature du bien & du mal. J'ai fait voir qu'il répugne à tout homme de ſens, d'admettre que des propriétés différentes aient la même ſource. Appliquons donc ceci aux différentes propriétés que la Matiere manifeſte à nos yeux, & voyons s'il eſt vrai qu'il n'y ait qu'une ſeule eſſence matérielle.

Je demande ſi l'action du feu eſt ſemblable à celle de l'eau; ſi l'eau agit comme la terre, & ſi nous ne voyons pas dans ces élémens des propriétés non-ſeulement différentes, mais même

tout-à-fait oppoſées ; cependant ces éléments ; quoiqu'étant pluſieurs, ſont vraiment la baſe & le fondement de toutes les enveloppes matérielles. Il nous eſt donc impoſſible d'adopter avec les Obſervateurs, qu'il n'y ait qu'une ſeule eſſence dans les corps, lorſque nous voyons leurs propriétés ſe montrer ſi différemment ; loin donc, ainſi qu'ils le prétendent, que la même Matiere ſoit continuellement employée dans la ſucceſſive révolution des formes, il n'en eſt ſeulement pas deux, dans leſquelles on puiſſe raiſonnablement l'admettre.

Je ne ceſſerai donc de répéter que l'eſſence des corps n'eſt point unique, comme ils le croient ; que toutes les formes ſont le réſultat de leurs Principes innés, qui ne peuvent manifeſter leur action que ſous la Loi générale de trois éléments, eſſentiellement différents par leur nature ; qu'un réſultat de cette eſpece ne peut être conſidéré comme un Principe, attendu que n'étant point *un*, il eſt expoſé à varier, & il dépend de l'action plus ou moins forte de l'un ou de l'autre de ces éléments ; qu'ainſi la Matiere ne peut être ſtable & permanente, ni paſſer ſucceſſivement d'un corps à l'autre, mais que ces corps proviennent tous de l'action d'un Principe nouveau, & par conſéquent différent.

En un mot, cette différence de tous les Principes innés eſt aſſez ſenſible, ſi l'on obſerve que

toutes

toutes les claſſes & tous les Regnes de la Nature corporelle ſont marqués par des caracteres frappants & diſtinctifs : ſi l'on obſerve, dis-je, l'oppoſition qui regne entre la plupart des claſſes & des eſpeces ; c'eſt-là ce qui fera convenir que ces Principes innés & agents des divers corps, ſont néceſſairement différents. Car, pour que le Principe agent, intérieur & inné des corps fût le ſeul, ou le même, dans toute la Nature, il faudroit qu'il agît par-tout, & qu'il reparût continuellement & d'une maniere uniforme dans les divers corps.

Mais, après avoir reconnu cette différence individuelle des Principes, rappellons-nous avec quelle préciſion & quelle exactitude chacun d'eux opere l'action particuliere qui lui eſt impoſée, & nous compléterons par-là l'idée que nous avons déja donnée de ces Principes des Etres corporels, en diſant qu'ils ne peuvent point être un aſſemblage, comme les eſſences de la matiere, mais qu'ils ſont des Etres ſimples, dépoſitaires de leur Loi & de toutes leurs facultés ; des Etres dépoſitaires d'une ſeule action, comme tout Etre ſimple ; c'eſt-à-dire, des Etres indeſtructibles, mais dont l'action ſenſible doit finir, & finit à tout inſtant, parce qu'ils ne ſont prépoſés que pour agir dans le temps, & pour compoſer le temps.

Je n'ai plus qu'une légere remarque à faire aux Obſervateurs de la Nature ſur un mot qu'ils emploient, en traitant des corps. Ils en annoncent la naiſſance & l'accroiſſement ſous le nom de *développement.* Nous ne pouvons leur paſſer cette expreſſion ; parce que, s'il étoit vrai que les corps ne fiſſent que ſe développer, il faudroit qu'ils fuſſent entiers dans leurs germes ou dans leurs Principes. Or, ſi ces corps étoient eſſentiellement & réellement contenus dans les Principes, ils en feroient diſparoître leur qualité primitive d'Etre ſimple ; alors ils ne ſeroient plus indiviſibles, ni par conſéquent revêtus de l'immortalité, ou il faudroit pour la conſerver aux Principes, la conſerver auſſi aux Etres corporels qui y ſeroient renfermés ; ce ſeroit accorder ce que nous avons nié juſqu'à préſent, & contredire groſſiérement ce que nous avons établi.

Si les Obſervateurs ne veulent pas s'expoſer aux conſéquences les plus abſurdes, il faut donc qu'ils s'accoutument à ne point regarder la croiſſance des Etres corporels comme un développement, mais comme l'œuvre & l'opération du Principe inné, producteur des eſſences matérielles qui les diſpoſe & les conforme ſelon la Loi particuliere qu'il porte avec lui. Je ſais que ceux à qui je m'adreſſe, ſont bien loin de ſoupçonner une pareille doctrine, & qu'ils ſe-

ront

ront peu disposés à l'admettte ; car rien n'est plus opposé à leurs pensées & à la maniere dont ils ont envisagé la Nature jusqu'à présent ; cependant je leur présente ces Vérités avec confiance, & dans la conviction où je suis qu'ils n'en peuvent mettre aucune autre à la place.

Je ne sais pas même comment, en admettant la croissance de l'Etre corporel par le développement, ils ont pu s'arrêter un moment à l'idée que j'ai combattue plus haut, sur le passage & la réunion des parties différentes d'un corps dans un autre corps ; car, si le germe ne fait que se développer, il faut donc qu'il ait en lui toutes ses parties ; or, s'il a toutes ses parties, pourquoi auroit-il besoin des parties d'un autre corps pour se former ?

Mais, qu'on ne croie pas pouvoir tourner l'argument contre moi, & dire que si je nie que toutes les parties dont la formation est nécessaire à la corporisation complette d'un Etre matériel, soient contenues dans son germe, c'est convenir qu'il doit recevoir du dehors les matériaux de son accroissement ; ce qui seroit sans doute très-contraire aux Vérités que j'ai tâché d'exposer sur la Nature. Cette Nature est vivante par-tout, elle a en elle le mobile de tous ses faits, sans avoir besoin que les germes renferment en eux l'assemblage abrégé de toutes les parties qui doivent un jour leur servir d'enve-

loppe. Il ne leur faut que la faculté de les produire, & ils l'ont. Dès-lors, s'ils ont cette faculté, tous les autres expédients qu'on a inventés pour expliquer la croiſſance & la formation des Etres corporels, deviennent ſuperflus ; car les Obſervateurs n'y avoient eu recours qu'après avoir méconnu dans la Matiere, le Principe inné de ſa vie & de ſon action, & qu'après avoir ainſi imaginé qu'elle étoit eſſentiellement morte & ſtérile. Un mot de plus achevera de proſcrire entiérement cette idée de développement des Etres corporels ; c'eſt que s'il avoit lieu, il n'y auroit point de monſtres, puiſque tout auroit été créé régulier ; & que s'il n'y avoit qu'un développement, l'Auteur des choſes n'auroit plus rien à faire. Or nous ſommes loin de croire qu'il puiſſe, ni lui, ni tout ce qu'il a produit, demeurer dans l'inaction.

Je bornerai là mes obſervations ſur la maniere défectueuſe dont les hommes ont conſidéré l'eſſence de la nature corporelle ; j'oſe croire que s'ils veulent méditer ce que je leur ai annoncé, ils avoueront que c'eſt pour n'avoir pas diſtingué la Matiere d'avec ſon Principe, qu'ils ſe ſont ſi ſouvent égarés ; & d'après ce que je viens de dire ſur la formation des Etres, la mutation continuelle des formes, la diſtinction des eſſences d'avec leur Principe inné, les propriétés & la ſimplicité de ce Principe, tant dans le particulier

lier que dans l'univerſel, & ſur l'unité de ſon action qui n'eſt ordonnée que pour un temps, ils conviendront que les Principes des différents Etres corporels ne ſe confondent point, ni ne ſe communiquent point, par la raiſon qu'ils ſont indiviſibles; qu'étant indiviſibles, ils ne peuvent jamais ſe diſſoudre; qu'ils ſont diſtincts entr'eux, tant par la nature particuliere de leur action, que par le terme de ſa durée; ce qui s'annonce par la deſtruction des éléments qui compoſent la Matiere; qu'il réſulte de-là une infinité de combinaiſons corporelles ſucceſſives, d'où les Obſervateurs ont trop légérement conclu que les corps ſe ſuccédant ſans ceſſe, la matiere qui leur ſert de baſe eſt impériſſable. Car, loin de la regarder comme éternelle, ils doivent convenir avec nous, qu'il n'y a pas un ſeul inſtant où elle ne ſe détruiſe, puiſque dans elle une action fait toujours place à l'autre. Ils ne ſe flatteront plus alors, comme les Alchymiſtes, d'une revivification continuelle qui les mette eux & tous les corps à l'abri de la diſſolution; car, ſi l'exiſtence des corps n'a qu'une durée limitée, ce terme une fois arrivé, il ſeroit impoſſible de retarder leur deſtruction, ſans y joindre un nouveau Principe, à celui qui eſt prêt à s'en ſéparer; or nous avons vu que ceci ne pouvoit arriver dans l'ordre même naturel des choſes; les hommes croiroient-ils donc leurs pouvoirs

ſupérieurs à la Nature & aux Loix qui conſtituent les Etres ?

Ainſi, ayant appris à diſtinguer la Matiere d'avec le Principe qui l'engendre, & ayant reconnu les différentes actions qui ſe manifeſtent dans cette Matiere, ils ne croiront plus à toutes ces identités chimériques qui leur ont fait inſenſiblement tout confondre, même le bien & le mal. Portons actuellement notre vue ſur des objets plus élévés.

3.

S'Il étoit poſſible qu'une Erreur ne fût pas toujours la ſource d'une infinité d'autres Erreurs, je ſerois peu ſenſible à celles que je viens de combattre, concernant le Principe & les Loix de la Matiere; car la connoiſſance de ces objets n'étant pas d'une grande importance, de pareilles mépriſes ne peuvent pas être bien dangereuſes par elles-mêmes. Mais, dans l'état des choſes, ces Erreurs ſe tiennent entr'elles comme les Vérités; & de même que nos preuves contre les faux raiſonnnements des hommes ſe ſont mutuellement ſervies d'appui, de même leurs opinions ſur les corps, & les fragiles conſéquences qu'ils en

en ont tirées, ont en effet pour eux, les ſuites les plus funeſtes, parce qu'elles ſont eſſentiellement liées avec des choſes d'un ordre ſupérieur.

Après avoir confondu dans les corps particuliers, la Matiere avec le Principe de la Matiere, les hommes, égarés au premier pas, n'ont plus été en état, ni de découvrir la véritable eſſence de cette Matiere, ni de diſcerner le Principe qui la ſoutient & qui lui donne l'action & la vie; ayant ainſi aſſimilé les deux natures qui conſtituent toute la région élémentaire, ils n'ont pas eu l'idée de chercher s'il y en avoit une différente & ſupérieure.

En effet, nous avons vu qu'ils ſe ſont expoſés à cette vicieuſe alternative, ou de donner au Principe les bornes & les ſujétions de la Matiere, ou de donner à la Matiere les droits & les propriétés du Principe. Dès-lors le Principe des corps & les parties groſſieres qui les conſtituent, n'étant pour eux qu'une ſeule & unique choſe; ils ſont facilement parvenus, en raiſonnant de la même maniere, à confondre auſſi ces corps & leur Principe, avec des Etres d'une Nature indépendante de la Matiere.

Ainſi, d'échelons en échelons, ils ont bientôt établi une égalité univerſelle entre tous les Etres, en ſorte qu'il faudroit admettre avec eux, ou que la Matiere eſt elle-même la cauſe de tout ce qui s'opere, ou que la cauſe qui fait opérer

opérer la Matiere n'eſt pas plus intelligente que les Principes que nous avons reconnu dans cette Matiere ; ce qui revient abſolument au même. Car, donner à la Matiere, comme ils le font, des propriétés auſſi étendues, c'eſt annoncer qu'elle a tout en elle ; or, ſi elle a tout en elle, quelle néceſſité y a-t-il qu'un Etre intelligent veille ſur elle & la dirige, puiſqu'elle peut ſe diriger elle-même ? Alors, que ſeroit-ce donc que cet Etre intelligent, ſi les hommes lui refuſent la connoiſſance & l'action ſur cette Matiere ? Et lui ôter ce pouvoir, ne ſeroit-ce pas lui ôter l'intelligence, puiſqu'il y auroit quelque choſe au deſſous de lui, qui lui ſeroit inconnu, & qu'il ne pourroit concevoir.

Voilà le cercle étroit dans lequel des hommes imprudents voudroient renfermer nos connoiſſances & nos lumieres.

Je ſais que la plupart d'entr'eux ont apperçu les ſuites dangereuſes de leurs principes, & que s'ils s'y laiſſent entraîner, c'eſt moins par conviction & par goût, que par défaut de précautions, mais ils n'en ſont pas moins blâmables de s'être expoſés à ces inconſéquences. L'homme eſt à tout moment ſuſceptible de s'égarer, ſurtout quand il veut ſeul porter la vue ſur ces objets dont ſon exil obſcurcit en lui la connoiſſance. Néanmoins, malgré ſa privation, il y a des Erreurs qu'il eſt coupable de ne pas éviter

éviter. Celles dont il s'agit ſont de ce nombre, & avec un peu de bonne foi & les principes que nous avons établis, il eſt impoſſible que les Auteurs de pareils ſyſtêmes leur trouvent encore quelque vraiſemblance.

Je pourrois m'en tenir à ce que j'ai déja dit ſur la différence des Etres ſenſibles & des Etres intelligents, & aux preuves que j'ai données que les plus rares facultés d'un Etre corporel, ne peuvent pas l'élever au-delà du ſenſible, ainſi que je l'ai fait remarquer dans les Animaux, qui tiennent le premier rang parmi les trois Regnes de la Nature; confrontant enſuite les mouvements & la marche des Animaux, avec les facultés d'un autre ordre que nous avons découvertes ſi évidemment dans l'homme, nous ne pourrions plus douter déſormais que cet homme ne ſoit un Etre intelligent; nous ne pourrions nier également qu'il n'y ait d'autres Etres doués de cette faculté d'intelligence, puiſque nous avons vu que dans l'état où l'homme ſe trouve à préſent, il n'a rien à lui, & qu'il eſt obligé d'attendre tout du dehors juſqu'à la moindre de ſes penſées.

De plus, nous rappellant que parmi les penſées qui lui ſont communiquées, il ne peut ſe diſpenſer d'avouer qu'il n'y en ait qui répugnent à ſa nature, & d'autres qui y ſont analogues, en ſorte qu'il ne ſauroit raiſonnablement les

les attribuer à un ſeul & même Principe, nous aurions déja ſuffiſamment prouvé l'exiſtence de deux Principes extérieurs à l'homme, & par conſéquent, extérieurs à la Matiere, puiſqu'elle eſt infiniment au deſſous de lui.

Alors, je le repéte, on ne pourroit refuſer l'intelligence à ces deux Principes oppoſés, puiſque dans l'état de réprobation que nous ſubiſſons, ils ſont les ſeuls par qui nous puiſſions ſentir notre intelligence. Or, s'ils ſont intelligents, il faut qu'ils connoiſſent & conçoivent tout ce qui eſt au deſſous d'eux; car ſans cela ils ne jouiroient pas de la moindre des facultés de l'intelligence; s'ils connoiſſent & conçoivent ce qui eſt au deſſous d'eux, il ne ſe peut que, comme Etres actifs, ils ne s'en occupent, ſoit pour détruire, ſi c'eſt le Principe mauvais; ſoit pour conſerver, ſi c'eſt l'Etre bon.

Par-là nous pourrions démontrer aiſément que la Matiere ne va pas toute ſeule. Mais c'eſt dans elle-même qu'il en faut chercher les preuves, pour diſſuader ceux qui lui ont attribué une activité eſſentielle à ſa Nature.

Nous avons établi les Principes de la Matiere, tant généraux que particuliers, comme renfermant en eux la vie & les facultés corporelles qui en doivent provenir. Nous avons ajouté que, malgré cette propriété indeſtructible & innée dans ces Principes, ils ne pourroient jamais rien produire,

produire, s'ils n'étoient réactionnés & réchauffés par les Principes ignés extérieurs, deſtinés à mettre en action leurs facultés, & cela en vertu de cette double Loi qui aſſujettit tout Etre corporel, & qui préſide à toutes les actions & à toutes les générations de la Matiere.

C'eſt déja ſans doute une marque de foibleſſe & d'aſſujettiſſement dans le Principe de l'Etre corporel, d'avoir la vie en ſoi, & de ne pouvoir de ſoi-même la mettre en action. Cependant nous ne pouvons douter que ce Principe de vie inné dans le germe de tout Etre corporel, ne ſoit au deſſus des Principes ignés extérieurs, qui n'emploient ſur lui qu'une ſimple réaction ſecondaire, ſans pouvoir lui rien communiquer d'eſſentiel à ſon exiſtence. Alors, ſi ces Principes ignés ſont inférieurs au Principe de vie qu'ils viennent réactionner, ils peuvent encore moins que lui, ſe mettre d'eux-mêmes en action.

Ce ſeroit en vain qu'on parcourroit le cercle de la révolution des Etres corporels, pour y trouver le premier Principe de cette action; & ſi l'on finiſſoit par dire que ces Etres ſe réactionnant mutuellement, n'ont pas beſoin d'une autre cauſe pour produire ce qui eſt en eux, on ſeroit obligé d'admettre, que d'abord le premier mouvement auroit été communiqué à ce cercle dans lequel ils ſont renfermés; car les Principes les plus actifs parmi les Principes corporels, ne

pouvant

pouvant rien, ſans la réaction d'une autre Principe, comment ceux qui leur ſont inférieurs pourroient-ils ſe paſſer de cette réaction ? On voit par-là, qu'à quelque point du cercle qu'on faſſe commencer la premiere action, il eſt de toute néceſſité que cette action commence.

Je demande donc aux Obſervateurs de bonne foi, s'ils conçoivent à préſent que ce commencement d'action puiſſe ſe trouver dans la Matiere, & appartenir à ſa Nature ; & ſi au contraire, elle ne leur démontre pas phyſiquement ſa dépendance originelle par cette Loi irrévocable, qui ſoumet le Principe de ſa réproduction journaliere, au concours & à l'action d'un autre Principe.

Ils doivent d'autant moins douter de cette Vérité, que les moyens qu'ils emploient pour la détruire, ſont, au contraire, ce qui ſert le mieux à l'étayer. Qu'on mette, diſent-ils, telles & telles matieres enſemble, & on y appercevra bientôt de la fermentation, de la putréfaction & une production : mais ſi ces matieres pouvoient ſeules ſe rapprocher les unes des autres, ſeroit-il néceſſaire de les mettre enſemble ? Alors, ſi ces manipulations particulieres ne peuvent avoir lieu, ſans le ſecours d'une main étrangere, l'univerſel ne ſera-t-il pas dans le même cas, puiſque ſa nature n'étant pas différente de celle de toutes les parties de la Matiere, il n'a rien de

plus

plus qu'elles, & ne peut ſe conduire par une autre Loi ?

Ainſi, je crois pouvoir annoncer la néceſſité d'une Cauſe intelligente & active par elle-même, qui ait communiqué la premiere action à la Matiere, comme elle la lui communique continuellement dans les actes ſucceſſifs de ſa réproduction & de ſa croiſſance, & dans tous les effets qu'elle manifeſte à nos yeux. Non ſeulement on ne peut concevoir que cette Matiere ne tienne pas ſon origine d'une Cauſe qui ſoit hors d'elle, mais on voit que même aujourd'hui, il faut néceſſairement qu'il y ait une cauſe qui dirige ſans ceſſe toutes les actions de cette Matiere, & qu'il n'y a pas un ſeul inſtant où elle pût vivre & ſe ſoûtenir, ſi elle étoit abandonnée à elle-même, & privée de ſes Principes de réaction.

Enfin, s'il a fallu une Cauſe pour donner la premiere action à la Matiere, s'il faut encore & toujours le concours de cette Cauſe pour entretenir la Matiere, il n'eſt plus poſſible de ſe former l'idée de cette Matiere, ſans avoir à la fois celle de ſa Cauſe, qui ſeule la fait être ce qu'elle eſt, & ſans laquelle elle ne peut pas avoir un moment d'exiſtence : & de même que je ne puis concevoir la forme d'un corps, ſans le Principe inné qui l'a produite, de même je ne puis concevoir l'activité des Corps

& de la Matiere ſans une cauſe phyſique, mais immatérielle, active & intelligente à la fois, ſupérieure aux Principes corporels, & qui leur donne ce mouvement & cette action que je vois en eux, mais que je ſais ne pas leur appartenir eſſentiellement.

Ceci peut ſuffire pour expliquer tous les Phénomenes réguliers de la Nature, où reconnoiſſant pour chef & pour guide, une Cauſe ſupérieure, à qui nous ne pouvons refuſer l'intelligence, nous regarderons l'ordre & l'exactitude qui regnent dans l'Univers, comme un effet & une ſuite naturelle de l'intelligence de cette même Cauſe.

Alors, rien ne nous étonnera plus dans cette Nature; toutes ſes opérations & même la deſtruction des Etres, nous paroîtront ſimples & conformes à ſa Loi, parce que la mort n'eſt point un néant, mais une action, & que le temps qui compoſe cette Nature, n'eſt qu'un aſſemblage & une ſucceſſion d'actions, tantôt créatrices & tantôt deſtructrices. En un mot, nous devons nous attendre à trouver par-tout dans l'Univers, le caractere & les témoignages de la Sageſſe qui l'a conſtruit & qui le ſoutient.

Mais, autant cette Vérité ſe fait ſentir à la penſée de l'homme, autant il eſt frappé des déſaſtres & de la confuſion qu'il apperçoit ſi ſouvent dans la Nature; à qui donc attribuer

ce

ce contraste ? Sera-ce à cette Cause active & intelligente, qui est le véritable Principe de la perfection des choses corporelles ? Il n'est pas possible de s'arrêter un instant à cette idée & il répugne absolument de penser que cette Cause puissante agisse à la fois pour elle-même & contr'elle-même.

Que ce spectacle difforme ne lui enleve donc aucun de nos hommages, & n'affoiblisse point notre vénération pour elle. Après ce qu'on a vu sur la double Loi intellectuelle, c'est-à-dire, sur l'opposition des deux Principes, nous devons savoir à qui on peut attribuer les maux & les désordres de la Nature, quoique ce ne soit pas encore ici le lieu de parler des motifs qui les font opérer.

Mais la puérile défiance de ces Vérités est un des obstacles qui a le plus retardé les progrès de nos connoissances & de la lumiere ; c'est la principale cause des Erreurs, ou les idées des hommes les ont entraînés sur ces objets, & de l'incertitude de tous les raisonnements qu'ils ont fait pour expliquer la Nature des choses.

S'ils se fussent mieux appliqués à considérer les deux divers Principes qu'ils étoient forcés de reconnoître, ils auroient apperçu la différence & l'opposition de leurs facultés & de leurs actions, ils auroient vu que le Mal est absolument étranger au Principe du bien ; agissant par

ſon propre pouvoir ſur les productions temporelles de ce Principe, avec leſquelles il eſt empriſonné, mais n'ayant aucune action réelle ſur le bien même, qui plane au deſſus de tous les Etres, ſoutient ceux qui par leur nature *, ne peuvent ſe ſoutenir eux-mêmes, & laiſſe agir & ſe défendre ceux à qui il a accordé le privilege de la Liberté. Ils auroient vu, dis-je, que quoique la Sageſſe ait diſpoſé les choſes, de maniere que le mal ſoit ſouvent l'occaſion du bien, cela n'empêche pas que dans le moment où ce mal agit, il ne ſoit mal, & que dès-lors on ne puiſſe en aucune façon attribuer ſon action au Principe du Bien.

Ce ſeroit donc là ce qui pourroit aider encore à nous convaincre de la fragilité des ſyſtêmes des hommes, & nous confirmer dans les principes où nous ſommes, que ce n'eſt qu'en diſtinguant la véritable nature & les véritables Propriétés des différents Etres, qu'on peut parvenir à s'en former une idée juſte; mais il eſt temps de retourner à notre ſujet.

Si les obſervations que nous venons de faire ſur les Loix qui dirigent la formation des corps, nous ont fait découvrir la néceſſité d'une Cauſe ſupérieure & intelligente; ſi nous avons vu que les deux agents inférieurs, ſavoir le Principe premier, inné dans les germes, & le Principe ſecondaire, opérant la réaction, ne ſont pas

ſuffiſants

suffisants par eux-mêmes, pour produire la moindre corporisation ; c'est la Nature même & la Raison qui nous enseignent ces vérités ; & il n'est plus permis d'en douter.

Je dois néanmoins fortifier cette doctrine par une observation simple, qui lui donnera beaucoup plus de poids & d'autorité ; je ferai donc remarquer que la cause active supérieure, universelle, temporelle, intelligente, ayant en cette qualité la connoissance & la direction des Etres inférieurs, a sur eux une influence qui s'augmentera sans doute infiniment à nos yeux, si nous observons que c'est par son action que tous les Etres corporels ont pris originairement leur forme, & que c'est aussi par cette action qu'ils s'entretiennent & se reproduisent, comme ils s'entretiendront & se reproduiront par elle pendant toute la durée du temps.

Les facultés d'un Etre si puissant doivent sûrement s'étendre à toutes les œuvres qu'il dirige ; il doit être tel qu'il puisse veiller à tout, présider à tout, c'est-à-dire, embrasser toutes les parties de son ouvrage.

Nous devons donc présumer qu'il a lui-même dirigé la production de la substance qui sert de fondement aux corps, comme il a dirigé ensuite la corporisation de cette même substance ; & que son pouvoir & son intelligence s'étendent à

l'eſſence des corps, ainſi qu'aux actions qui les ont formés. Simple dans ſa Nature & dans ſon action, comme tous les Etres ſimples, ſes facultés doivent ſe montrer par-tout ſous le même caractere, & quoiqu'il y ait une diſtinction entre la production des germes de la Matiere & la corporiſation des formes qui en ſont provenues, il ne ſe peut cependant que la Loi qui a dirigé l'une & l'autre, ſoit différente, autrement il y auroit diverſité d'action; ce qui repugne abſolument à tout ce que nous avons obſervé.

Car nous avons indiqué précédemment, que les eſſences ou les éléments dont les corps ſont univerſellement compoſés, étoient au nombre de *trois*, c'eſt par le nombre de *trois* que s'eſt manifeſtée la Loi qui a dirigé la production des éléments; il faut donc que ce ſoit auſſi par le nombre de *trois* que ſe manifeſte la Loi qui a dirigé & qui dirige la corporiſation de ces mêmes éléments. C'eſt la néceſſité de l'action ſimple dans un Etre ſimple, qui commence à nous faire ſentir cette analogie; mais quand l'uniformité de cette Loi ſe trouve confirmée par le plus ſévere examen, & par le fait même, alors elle devient pour nous une réalité.

Ce ſeroit, en effet, profaner l'idée qu'on doit avoir de la Cauſe intelligente, que de ne pas reconnoître ſon action évidente ſur des Etres qui

ne

ne peuvent pas s'en paſſer un inſtant. Car, confondre cette Cauſe intelligente avec les cauſes inférieures de tous les actes & de tous les produits corporels, c'eſt la même choſe que de l'exclure; alors, c'eſt donc véritablement remettre la Matiere à la ſeule direction de ces cauſes ou de ces actions inférieures.

Or nous avons vu que ces cauſes & ces actions inférieures étoient réduites au nombre de *deux*, ſavoir celle innée dans tous les germes, & celle provenant de l'agent ſecond, qui eſt employé néceſſairement dans tout acte de réproduction corporelle. Alors, qu'on examine de nouveau ſi j'ai eu tort de dire qu'il ſeroit impoſſible d'obtenir aucune production par ces deux cauſes remiſes à elles-mêmes.

Si elles ſont égales, elles ſeront dans l'inaction; s'il y en a une ſupérieure à l'autre, la ſupérieure ſurmontera l'inférieure, & la rendra nulle; alors il n'y en auroit qu'une qui pourroit agir.

Mais nous ſavons avec toute l'évidence poſſible, qu'une ſeule cauſe ne peut ſuffire pour la formation d'aucun Etre corporel, & qu'outre l'Action ou le Principe inné dans tous les germes, il faut néceſſairement, & ſans qu'on puiſſe jamais s'en paſſer, une action ſecondaire qui en faſſe opérer la production; de même qu'il faut que cette cauſe ſecondaire les actionne pendant

 toute

toute leur durée. Nous ſavons, dis-je, que ſans le concours de ces deux cauſes ou de ces deux actions, il eſt impoſſible qu'aucun Etre corporel reçoive la naiſſance & la corporiſation, & qu'il conſerve la vie : cependant nous voyons clairement, que ſi ces deux cauſes étoient remiſes à leur propre action, rien ne ſe feroit, puiſque l'une ſurmontant l'autre, demeureroit ſeule.

N'eſt-ce pas alors le fait même qui m'apprend la néceſſité de cette troiſieme cauſe, dont la préſence & l'intelligence ſervent à diriger ces deux cauſes inférieures, à maintenir entr'elles l'équilibre & le concours mutuel, ſur leſquels la Loi de la Nature corporelle eſt établie.

Il me ſuffira donc de rappeller ce que j'ai dit ci-deſſus. J'ai établi qu'il y avoit une Loi par laquelle tous les Principes des corps étoient ſoumis à la réaction d'autres Corps ou Principes ſecondaires ; n'étoit-ce pas déja mettre les Obſervateurs à portée de reconnoître les deux agents diſtincts, employés à la corporiſation de tout Etre de forme ? J'ai montré enſuite, que ſans une cauſe ſupérieure & intelligente, ces deux agents inférieurs ne pourroient pas produire la moindre des corporiſations, puiſqu'il faut une action premiere, & que nous n'avons pu la trouver en eux.

La néceſſité d'un agent ſupérieur dans le temporel

temporel est donc ainsi démontrée ; & tout nous enseignant qu'il y a une cause physique, immatérielle & intelligente, qui préside à tous les Faits que nous présente la Matiere, la réunion de toutes ces preuves doit opérer en nous la plus ferme conviction. Revenons au nombre *ternaire* par lequel cette cause a manifesté sa Loi dans les Elémens.

Je sais qu'on ne s'accordera pas d'abord avec moi sur ce que j'ai enseigné que les Eléments n'étoient qu'au nombre de *trois*, tandis qu'on en reconnoît quatre universellement. On aura été surpris de m'entendre parler de la *Terre*, de l'*Eau* & du *Feu*, sans que j'aie rien dit de l'*Air*. Je dois donc expliquer pourquoi il ne faut admettre, en effet, que trois Elémens, & pourquoi l'air n'en est point un.

La Nature indique qu'il n'y a que trois dimensions dans les corps ; qu'il n'y a que trois divisions possibles dans tout Etre étendu ; qu'il n'y a que trois figures dans la Géométrie ; qu'il n'y a que trois facultés innées dans quelqu'Etre que ce soit ; qu'il n'y a que trois Mondes temporels ; qu'il n'y a que trois degrés d'expiation pour l'homme, ou trois Grades dans la vraie F. M. ; en un mot, que sous quelque face qu'on envisage les choses créées, il est impossible d'y trouver rien au dessus de trois.

Or, cette Loi, se montrant universellement

avec tant d'exactitude, pourquoi ne ſeroit-elle pas la même dans le nombre des Eléments qui ſont le fondement des corps ? Et pourquoi ſe ſeroit-elle fait connoître dans les réſultats de ces Eléments, ſi eux-mêmes n'y avoient pas été aſſujettis ? Il faut donc le dire, c'eſt la fragilité des corps qui indique celle de leur baſe, & qui s'oppoſe à ce qu'on leur donne quatre Eléments pour eſſence ; car, s'ils étoient formés de *quatre Eléments*, ils ſeroient indeſtructibles, & le monde ſeroit éternel ; au lieu que n'étant formés que de *trois*, ils n'ont point d'exiſtence permanente, parce qu'ils n'ont point en eux l'Unité ; ce qui ſera très-clair pour ceux qui connoiſſent les véritables Loix des nombres.

Ainſi, ayant démontré précédemment l'état d'imperfection & de caducité de la Matiere, c'eſt une néceſſité de trouver cette même caducité dans les ſubſtances qui la compoſent, & une preuve que ſon nombre ne peut pas être parfait, puiſqu'elle ne l'eſt pas elle-même.

Je ne puis me diſpenſer de m'arrêter un moment, & de prévenir ici les alarmes que mes expreſſions pourroient répandre dans pluſieurs eſprits. J'annonce le nombre *trois* comme fragile & périſſable ; alors, que deviendra donc ce *Ternaire* ſi univerſellement révéré, qu'il y a eu des Nations qui n'ont jamais compté au-delà de ce nombre ?

Je

Je déclare que perſonne ne reſpecte plus que moi ce *Ternaire* ſacré ; je ſais que ſans lui, rien ne ſeroit de ce que l'homme voit & de ce qu'il connoît ; je proteſte que je crois qu'il a exiſté éternellement & qu'il exiſtera à jamais, & il n'y a aucune de mes penſées qui ne me le prouve ; c'eſt même là où je prendrai ma réponſe à l'objection préſente, & j'oſe dire à mes ſemblables que, malgré toute la vénération qu'ils portent à ce *Ternaire*, l'idée qu'il en ont, eſt encore au deſſous de celle qu'ils en devroient avoir ; je les engage à être très-réſervés dans leurs jugements ſur cet objet. Enfin, il eſt très-vrai qu'il y a *trois en un*, mais il ne peut y avoir *un en trois*, ſans que celui qui ſeroit tel ne fût ſujet à la mort. Ainſi mon Principe ne détruit rien, & je puis ſans danger reconnoître la défectuoſité de la Matiere, fondée ſur la défectuoſité de ſon nombre.

J'engage encore plus ceux qui me liront à faire une diſtinction abſolue entre le *Ternaire* ſacré, & le *Ternaire* des actions employées aux choſes ſenſibles & temporelles ; il eſt certain que le *Ternaire* employé dans les choſes ſenſibles n'a pris naiſſance, n'exiſte, & n'eſt ſoutenu que par le *Ternaire* ſupérieur ; mais, comme leurs facultés & leurs actions ſont évidemment diſtinctes, il ne ſeroit pas poſſible de concevoir comment ce *Ternaire* eſt indiviſible

&

& au deſſus du temps, lorſqu'on en voudroit juger par celui qui eſt dans le temps ; & comme celui-ci eſt le ſeul qu'il nous ſoit permis de connoître ici-bas, je ne dis preſque rien de l'autre dans cet ouvrage.

Voilà pourquoi il ſeroit contraire à mon intention qu'on inférât quelque choſe de mon expoſé, & qu'on en fît la moindre application ſur le plus ſublime objet de mes hommages, à moins que ce ne fût pour conſtater d'autant plus la ſupériorité & l'indiviſibilité de ce *Ternaire* ſacré. Revenons aux Eléments.

J'ai enſeigné que l'Air n'étoit pas au nombre des Eléments, parce qu'on ne peut, en effet, regarder comme Elément particulier, ce fluide groſſier que nous reſpirons, qui enfle ou reſſerre les corps, ſelon qu'il eſt plus ou moins chargé d'eau ou de feu.

Il y a ſans doute dans ce fluide un Principe que nous devons appeller, *Air*. Mais il eſt incomparablement plus actif & plus puiſſant, que les Eléments groſſiers & terreſtres dont les corps ſont compoſés ; ce qui ſe confirme par mille expériences. Cet Air eſt une production du Feu, non de ce Feu matériel que nous connoiſſons, mais du Feu qui a produit le Feu & toutes les choſes ſenſibles. L'Air, en un mot, eſt abſolument néceſſaire pour l'entretien & la vie de tous les corps élémentaires, il ne ſubſiſtera pas

pas plus long-temps qu'eux ; mais n'étant point Matiere, comme eux, on ne peut le regarder comme Elément, & par conſéquent, il eſt vrai de dire qu'il ne peut entrer dans la compoſition de ces mêmes corps.

Quelle ſera donc ſa deſtination dans la Nature ? Nous ne craindrons pas de dire qu'il n'eſt prépoſé que pour communiquer aux Etres corporels les forces & les vertus de ce Feu qui les a produits. Il eſt le char de la vie des Elements, & ce n'eſt que par ſon ſecours qu'ils peuvent recevoir le ſoutien de leur exiſtence ; car ſans lui toutes les circonférences rentreroient dans le centre d'où elles ſont ſorties.

Mais en même temps qu'il coopere le plus à l'entretien des corps, il faut remarquer qu'il eſt auſſi l'agent principal de leur deſtruction, & cette Loi univerſelle de la Nature ne doit plus nous étonner, puiſque la double action qui conſtitue l'Univers corporel, nous apprend qu'une de ces actions ne peut jamais y dominer qu'au détriment de l'autre.

C'eſt pour cela que lorſque les Etres corporels ne jouiſſent pas de toutes leurs vertus particulieres, il eſt très-néceſſaire de les préſerver de l'Air, ſi l'on veut les conſerver. C'eſt pour cela que l'on couvre très-ſoigneuſement toutes les bleſſures & toutes les plaies, parmi leſquelles

leſquelles il s'en trouve quelquefois, auxquelles il ne faut d'autres remedes que de les garantir de l'action de l'Air ; c'eſt pour cela auſſi que les Animaux de toute eſpece ſe mettent à couvert pendant le ſommeil, parce qu'alors l'Air agiroit plus fortement ſur eux, que pendant la veille, où ils ont toutes leurs forces pour réſiſter à ſes attaques, & n'en retirer que les avantages néceſſaires à leur conſervation.

Si, outre ces propriétés de l'Air, on veut voir encore mieux ſa ſupériorité ſur les Eléments, il ſuffira d'obſerver que, lorſque l'on parvient, autant qu'il eſt poſſible, à le ſéparer des corps, il conſerve toujours ſa force & ſon élaſticité, quelques violentes & quelques longues que ſoient les opérations qu'on peut faire ſur lui ; dès-lors on doit le reconnoître comme inaltérable ; ce qui ne convient à aucun des autres Eléments, qui tombent tous en diſſolution, lorſqu'ils ſont ſéparés les uns des autres ; c'eſt donc, par toutes ces raiſons réunies, que nous devons le placer au deſſus des Eléments, & ne pas le confondre avec eux.

Cependant l'on pourroit ici me faire une objection ; quoique je ne place point l'Air au nombre des Eléments, je l'attache néanmoins à l'entretien des corps, & je ne lui donne pas plus de durée qu'à eux, cela fait donc néceſſairement un Principe de plus dans la conſtitution des

Etres

Etres corporels ; ils ne ſeront donc plus *Ternaires*, comme je l'ai annoncé. Examinant enſuite l'analogie, que j'ai établie entre la Loi de la conſtitution des corps & le nombre des agents qui en font opérer la corporiſation, on pourroit en conclure que je ſuis forcé d'augmenter auſſi le nombre de ces agents.

Sans doute. Il exiſte une Cauſe au deſſus des trois cauſes temporelles, dont j'ai parlé, puiſque c'eſt elle qui les dirige, & qui leur communique leur action. Mais cette Cauſe qui domine ſur les trois autres, ne ſe fait connoître qu'en les manifeſtant à nos yeux. Elle ſe renferme dans un ſanctuaire impénétrable à tous les Etres aſſujettis au temporel, & ſa demeure, ainſi que ſes actions, étant abſolument hors du ſenſible, nous ne pouvons la compter avec les trois cauſes employées aux actions de la corporiſation de la Matiere & à toute autre action temporelle.

C'eſt cette même raiſon qui nous empêcheroit encore d'admettre l'Air au nombre des Eléments, quoique les Eléments & les Corps qu'ils engendrent ne puiſſent vivre un inſtant ſans lui ; car, quoique ſon action ſoit néceſſaire pour l'entretien des Corps, cependant, il n'eſt pas ſoumis à la vue corporelle, comme le ſont les Corps & les Eléments. Enfin, dans la décompoſition des Corps, nous trouvons viſiblement l'Eau, la Terre & le Feu, & quoique nous ſachions indubitablement

dubitablement que l'Air y exiſte, nous ne l'y pouvons jamais voir, parce que ſon action eſt d'un autre ordre & d'une autre claſſe.

Ainſi on trouve toujours une parfaite analogie entre les trois actions néceſſaires à l'Exiſtence des Corps & le nombre des trois Elémants conſtitutifs; puiſque l'Air eſt dans l'ordre des Eléments, ce que la Cauſe premiere & dominante eſt dans l'ordre des actions temporelles qui operent la corporiſation; & de même que cette Cauſe n'eſt point confondue avec les trois actions dont il s'agit, quoiqu'elle les dirige; de même l'Air n'eſt point confondu avec les trois Eléments, quoiqu'il les vivifie. Nous ſommes donc bien fondés à admettre la néceſſité de ces trois actions, comme nous ne pouvons nous diſpenſer de reconnoître les trois Eléments.

Je vais à ce ſujet entrer dans quelques détails ſur les rapports univerſels de ces trois Eléments avec les Corps & les facultés des Corps; ce qui nous mettra ſur la voie de faire des découvertes d'un autre genre, & de nous confirmer dans la certitude de tous les principes que j'expoſe.

La diſtinction généralement reçue parmi les Anatomiſtes, eſt celle qui diviſe le Corps humain en trois parties, ſavoir, la Tête, la Poitrine & le bas-Ventre. Sans doute, que c'eſt la Nature même qui les a dirigés dans cette diviſion, & que par un inſtinct ſecret, ils juſtifient eux-

eux-mêmes ce que j'ai à dire sur le nombre, ainsi que sur les différentes actions des trois différents Principes élémentaires.

Premiérement, nous trouvons que c'est dans le bas Ventre que sont contenus & travaillés les Principes séminaux, qui doivent servir à la reproduction corporelle de l'homme. Or, comme on sait que l'action du mercure est la base de toute forme matérielle quelconque, il est aisé de voir que le Ventre inférieur ou le bas Ventre, nous offre vraiment l'image de l'action de l'Elément mercuriel.

Secondement, la Poitrine renferme le cœur ou le foyer du sang, c'est-à-dire, le Principe de la vie ou de l'action des Corps. Mais on sait aussi, que le feu ou le soufre est le Principe de toute végétation & de toute production corporelle; le rapport de la Poitrine ou du second Ventre, à l'Elément sulfureux, se trouve donc par-là assez clairement indiqué.

Quant à la troisieme division, ou la Tête; elle contient la source & la substance primitive des nerfs, qui dans les Corps animaux sont les organes de la sensibilité; mais il est connu que la propriété du sel est également de rendre tout sensible; il est donc clair qu'il y a une parfaite analogie entre leurs facultés, & qu'ainsi la Tête a un rapport inconteſtable avec le troisieme Elément ou le sel; ce qui

convient parfaitement avec ce que les Phyſiologiſtes nous enſeignent ſur le ſiege & la ſource du fluide nerveux.

Cependant quelque juſtes que ſoient ces diviſions, & quelque certains qu'en ſoient les rapports avec les trois Eléments, il faudroit avoir la vue bien bornée pour n'y appercevoir que cela. Car, outre cette faculté, attachée à la Tête, de porter en elle le Principe & l'agent de la ſenſibilité, ne pourroit-on pas voir qu'elle eſt douée de tous les organes par leſquels l'Animal peut diſtinguer les objets qui lui ſont ſalutaires ou nuiſibles, & qu'ainſi elle eſt chargée ſpécialement de veiller à la conſervation de l'individu ? Ne pourroit-on pas voir que dans la Poitrine, outre le foyer du ſang, on y trouve encore le r[illegible]ient de l'eau, ou ces viſceres ſpongieux qui ramaſſent l'humidité aërienne, & la communiquent au feu ou au ſang pour en tempérer la chaleur ?

Alors, ſans avoir beſoin de recourir à la Tête pour découvrir nos trois Eléments, on les appercevroit clairement tous trois dans les deux Ventres inférieurs ; pour la Tête, quoiqu'élémentaire elle-même, cependant, tant par les organes dont elle eſt douée, que par le rang qu'elle occupe, elle ſe trouveroit dominer ſur eux, occuper le centre du triangle, & le maintenir en équilibre ; & par-là, on éviteroit cette

erreur

erreur générale, par laquelle on confond le supérieur avec l'inférieur, & l'actif avec le passif, puisque la distinction en est écrite clairement jusques sur la Matiere. Mais ces objets sont trop élevés, pour être entiérement exposés aux yeux de la multitude.

Voilà ce que l'Anatomie n'a pas envisagé, parce qu'étant isolée par l'homme, comme toutes les autres Sciences, ceux qui la professent ont cru pouvoir considérer séparément les Corps & les parties des Corps, & ils se sont persuadés que les divisions qu'ils imaginoient n'avoient aucun rapport avec des Principes d'un ordre supérieur.

Cependant c'étoit dans la division que je viens de montrer, qu'ils eussent trouvé une image sensible du *Quaternaire*, c'est-à-dire, de ce nombre sans lequel on ne peut rien connoître, puisque, selon qu'on le verra dans la suite, il est l'emblême universel de la perfection.

Mais je n'en dirai pas davantage pour le présent sur ce nombre, pour ne pas trop m'écarter de mon sujet, je me contenterai de l'avoir fait entrevoir, & je vais exposer d'autres Vérités relatives à l'arrangement des différents Principes élémentaires dans le Corps de l'homme, ainsi que dans tous les autres Corps.

Lorsque les Observateurs ont desiré avec tant d'ardeur de connoître l'origine des choses,

il étoit inutile qu'ils allaſſent chercher au dehors & loin d'eux, il falloit jeter les yeux ſur eux-mêmes, les Loix de leur propre Corps leur euſſent indiqué celles qui ont donné la naiſſance à tout ce qui l'a reçue ; ils auroient vu que l'action oppoſée, qui ſe paſſe dans la Poitrine entre le ſoufre & le ſel, ou le feu & l'eau, ſoutient la vie du Corps, & que ſi l'un ou l'autre de ces agents vient à manquer, le Corps ceſſe de vivre.

Appliquant enſuite cette obſervation à tout ce qui exiſte corporellement, ils auroient reconnu que ces deux Principes ſont de même par leur oppoſition & leur combat, la vie & la révolution corporelle de toute la Nature ; il n'en faut pas davantage pour s'inſtruire ; l'homme a dans lui tous les moyens, ainſi que toutes les preuves de la Science, & il n'auroit beſoin que de s'examiner lui-même, pour ſavoir comment les choſes ont pris leur origine.

Mais on remarquera qu'il eſt abſolument néceſſaire que deux agents, auſſi ennemis l'un de l'autre, aient un Médiateur qui ſerve de barriere à leur action, & qui les empêche réciproquement de ſe ſurmonter, puiſque dès-lors tout finiroit ; ce Médiateur, c'eſt le Principe mercuriel, la baſe de toute corporiſation, & avec lequel les deux autres Principes concourent au même but, c'eſt lui qui, étant répandu par-tout avec

eux,

eux, les oblige par-tout à agir ſelon l'ordre preſcrit, c'eſt-à-dire, à opérer & à entretenir les formes.

C'eſt-là cette harmonie par laquelle les Corps des Animaux éprouvent, ſans ſouffrir, l'action de l'eau par les poulmons, & l'action du feu par le ſang, parce que la Loi, dont le mercure eſt dépoſitaire, préſide à toutes ces actions, & en meſure l'étendue.

Par cette même harmonie la Terre reçoit l'action des fluides par ſa ſurface, & l'action du feu par ſon centre, & cela, ſans en éprouver de dérangements, puiſque c'eſt la même Loi qui la dirige.

Je n'ai pas beſoin de répéter, que dans ces deux exemples, la vraie propriété du fluide eſt de modérer l'ardeur du feu, qui ſans cela ſortiroit de ſes limites, comme il paroît dans toutes les effervescences du ſang des Animaux, & dans toutes les éruptions du feu terreſtre. Car on ſent que ſi ces différents feux n'étoient tempérés par un fluide, qui pénetre juſqu'au centre même, ils ne connoîtroient point de bornes à leur action, & embraſeroient ſucceſſivement tous les Corps & la Terre entiere.

C'eſt pour cela que l'Animal reſpire, & que la terre eſt ſujette au flux & reflux de ſa partie aquatique; parce que par la reſpiration, l'Animal reçoit un fluide qui humecte

ſon ſang, indépendamment de celui qu'il reçoit des aliments & des boiſſons ; & que par le flux & reflux, la terre reçoit dans toutes ſes parties l'humide & le ſel néceſſaire pour arroſer ſon ſoufre, ou ſon Principe de végétation.

Je ne parle point de la maniere dont les plantes & les minéraux reçoivent leur humide ; dès qu'ils ſont attachés à la terre, il eſt naturel qu'ils ſe nourriſſent des aliments, & de la digeſtion de leur mere ; car même pour les arroſer, où prendroit-on de l'eau qui ne fût pas à elle ?

Laiſſons nos lecteurs faire ici des comparaiſons avec tout ce qu'ils ont vu ſur la cauſe active & intelligente ; laiſſons-les obſerver, que ſi tout part de la même main, il eſt à préſumer que la loi intellectuelle & la loi corporelle ont la même marche, chacune dans leur claſſe & dans l'action qui leur eſt propre. Laiſſons-les découvrir enfin que ſi par-tout il y a du *Volatil*, par-tout il faut du *Fixe* pour le contenir. Pour nous, continuons à montrer pourquoi de ſi belles analogies ſont preſque toujours oubliées par les Obſervateurs.

C'eſt que loin d'avoir diſcerné des Agents & des Loix de deux claſſes différentes, ils n'ont pas même diſcerné, comme nous l'avons vu, les Agents & les Loix différentes dans la même claſſe ; c'eſt qu'en ſéparant tout, & examinant

examinant chaque objet à part, ils les ont vu ſeuls & iſolés, & n'ont pas été aſſez ſages & aſſez intelligents, pour ſoupçonner les rapports qu'ils avoient avec d'autres objets.

Si, par exemple, ils ſont encore à la recherche d'une explication ſatisfaiſante ſur le flux & reflux dont je viens de parler, c'eſt uniquement parce qu'ils ſont toujours dans cette funeſte habitude de diviſer les ſciences, & de conſidérer chaque Etre ſéparément.

Car : s'ils n'avoient pas deſtitué la Matiere de ſon Principe, en la confondant avec lui ; s'ils n'avoient pas éloigné de ce même Principe une Loi ſupérieure, active & intelligente, temporelle & phyſique, qui doit en régler toute la marche, ils auroient vu qu'aucun Etre corporel ne pouvant s'en paſſer, la Terre y étoit aſſujettie comme tous les corps ; ils auroient vu que c'étoit ſur cette Terre que s'opéroit en nature cette double loi indiſpenſable pour l'exiſtence de tout Etre corporiſé matériellement.

Mais de ces deux loix, nous avons vu l'une réſider eſſentiellement dans le principe corporel de tout Etre de forme, ſoit général, ſoit particulier, & la ſeconde provenir du dehors ; il faut donc que cette ſeconde loi ſoit extérieure à la Terre, ainſi qu'à tous les autres corps, quoiqu'elle ſoit abſolument né-

ceſſaire à ſon exiſtence, comme elle l'eſt à la leur.

Nous reconnoîtrons donc ici, comme dans le double mouvement du cœur de l'homme animal, la préſence de deux Agents liés violemment l'un à l'autre, dirigés par une cauſe phyſique ſupérieure, & manifeſtant chacun à leur tour leur action ſenſible aux yeux corporels. On ſait que cette manifeſtation a lieu dans les quadratures de la Lune, temps auquel l'action ignée Solaire, ſe fait ſentir ſur la partie ſaline univerſelle.

Quoique nous ne puiſſions connoître ces deux Agents que par leur action ſenſible, comme nous ne connoiſſons les Principes des corps, que par leur production corporelle ou leur enveloppe, nous ſerions inexcuſables de douter de leur pouvoir, puiſque leurs effets le démontrent d'une maniere auſſi irrévocable.

Ainſi ce phénomene du flux & reflux n'eſt qu'un effet en grand de cette double loi, à laquelle tout ce qui eſt corps de matiere eſt néceſſairement aſſujetti.

J'ajouterai que puiſque nous voyons tant de régularité dans la marche & dans tous les actes de la Nature, & que nous ſentons en même temps que les Etres corporels qui la compoſent, ne ſont pas ſuſceptibles d'intelligence, il faut qu'il y ait pour eux dans le

le temporel, une main puiſſante & éclairée qui les dirige, main active placée au deſſus d'eux par un Principe Vrai comme elle, par conſéquent indeſtructible, vivant par ſoi, & que la loi qui émane de l'un & de l'autre, ſoit la regle & la meſure de toutes les loix qui s'operent dans la Nature corporelle.

Je ſais que toutes évidentes que ſoient ces vérités, dès qu'elles ſont hors des ſens, elles trouveront difficilement accès auprès des Obſervateurs de mon temps, parce que s'étant enſevelis dans le ſenſible, ils ont perdu le tact de ce qui ne l'eſt pas.

Néanmoins, comme la route qu'ils prennent, les éclaire ſans doute beaucoup moins que celle que je leur indique, je ne ceſſerai de les engager à chercher plutôt la raiſon des choſes ſenſibles dans le Principe, que de chercher le Principe dans les choſes ſenſibles; car s'ils cherchent un Principe Vrai & réel, comment le trouver dans l'apparence? S'ils cherchent un Principe immatériel, comment le trouver dans un corps? S'ils cherchent un Principe indeſtructible, comment le trouver dans un aſſemblage? En un mot, s'ils cherchent un Principe vivant par ſoi, comment le trouver dans un Etre qui n'a qu'une vie dépendante, laquelle doit ceſſer auſſi-tôt que ſon acte paſſager ſera rempli?

Mais je n'aurois qu'une ſeule choſe à dire à ceux qui pourſuivroient encore une recherche auſſi chimérique : s'ils veulent abſolument que leurs ſens comprennent, qu'ils commencent donc par trouver des ſens qui parlent, car c'eſt le ſeul moyen de leur faire avoir de l'intelligence.

Cette preuve deviendra dans la ſuite un principe fondamental ; & c'eſt elle qui fera concevoir aux hommes le véritable moyen de parvenir aux connoiſſances qui doivent être le ſeul objet de leurs deſirs ; mais en attendant, ne négligeons pas de jetter les yeux ſur les différentes parties de la Nature, qui pourront le mieux perſuader aux Obſervateurs, la certitude des différentes loix que nous leur expoſons ; c'eſt-là où ils ſe convaincront eux-mêmes de la Vérité des Cauſes qui ſont au-deſſus de leurs ſens, puiſqu'ils en verront la marche écrite d'une maniere ſi palpable dans les choſes ſenſibles.

Le Mercure, ainſi que je l'ai dit plus haut, ſert univerſellement de médiateur au feu & à l'eau, qui, comme ennemis irréconciliables, ne pourroient jamais agir de concert ſans un Principe intermédiaire, parce que ce Principe intermédiaire participant de la nature de l'un & de l'autre, les rapproche en même temps qu'ils les ſépare, & fait ainſi tourner

toutes

toutes leurs propriétés à l'avantage des Etres corporels.

Auſſi dans la Nature, il y a, comme dans les corps particuliers, un Mercure aërien qui ſépare le feu provenant de la partie terreſtre, d'avec le fluide qui doit ſe répandre ſur la Terre, parce qu'avant que ce fluide y parvienne, le Mercure aërien le purifie, & le diſpoſe à ne communiquer à la Terre que des propriétés ſalutaires, ce qui produit la qualité bienfaiſante de la roſée, & ſa ſupériorité ſur le ſerein & ſur le brouillard, qui ne ſont que des fluides mal épurés.

C'eſt donc en raiſon de cette propriété univerſelle, que le Mercure tient dans tous les corps, le milieu entre les deux Principes oppoſés, le feu & l'eau, faiſant en cela dans la formation & la compoſition des corps, ce que la Cauſe active & intelligente fait dans tout ce qui exiſte, lorſqu'elle maintient l'équilibre entre les deux loix d'action & de réaction qui conſtituent tout l'Univers.

Tant que le Mercure occupe cette place, le bien-être de l'individu eſt aſſuré, parce que cet élément tempere la communication du feu avec l'eau; quand au contraire ces deux derniers Principes peuvent ſurmonter ou rompre leur barriere, & qu'ils ſe joignent, c'eſt alors qu'ils ſe combattent avec toute la force

qui

qui eſt dans leur nature, & qu'ils produiſent les plus grands déſordres, & les plus grands dérangements dans l'individu dont ils formoient l'aſſemblage ; parce que dans le choc de ces deux agents, il faut toujours que l'un des deux ſurmonte l'autre, & détruiſe par-là l'équilibre.

Le Tonnerre eſt pour nous l'image la plus parfaite de cette Vérité. On ſait qu'il ſe forme des exhalaiſons ſalines & ſulfureuſes de la Terre, leſquelles étant tirées de leur ſéjour naturel par l'action du Soleil, de même que pouſſées au dehors par le feu terreſtre, s'élevent dans les airs, où le Mercure aërien s'en empare & les enveloppe à peu près comme le charbon amalgame & enveloppe le ſoufre & le ſalpêtre dans la poudre artificielle.

Ici, ce Mercure aërien ne ſe place point entre les deux Principes qui forment l'exhalaiſon, parce qu'il ſeroit trop actif pour y ſéjourner, & qu'étant d'une claſſe ſupérieure à la leur, ils ne peuvent pas enſemble conſtituer un corps. Mais il les enveloppe & les renferme par ſa tendance naturelle à la forme ſphérique & circulaire, & par la propriété inhérente en lui, de tout lier, de tout embraſſer.

En même temps, il a une autre faculté très-incomparable, c'eſt celle de ſe diviſer d'une maniere incompréhenſible, de façon qu'il n'y

a pas juſqu'au plus petit globule de ces exhalaiſons ſulfureuſes & ſalines, qui n'en rencontre une quantité ſuffiſante pour lui ſervir d'enveloppe, & c'eſt l'amas de tous ces globules qui forme les nuages, ou le matras des foudres.

Or, dans cette formation, nous ne pouvons nous diſpenſer de reconnoître nos deux agents très-parfaitement diſtincts, ſavoir, le ſel & le ſoufre; & en outre l'image de l'agent ſupérieur, ou ce Mercure aërien qui lie les deux autres. Nous voyons donc déja clairement la néceſſité de toutes ces différentes ſubſtances, pour coopérer à un aſſemblage quelconque, & c'eſt la Matiere ſeule qui nous la fait connoître.

Mais il ne ſuffit pas de trouver là les vrais ſignes de tous les Principes qui ont été établis ſur les loix univerſelles des Etres, il faut les trouver encore dans les différentes actions, & dans la diverſité des réſultats qui proviennent des mélanges de ces ſubſtances élémentaires.

Ne conſidérons pour le moment les nuages où ſe forme la foudre, que comme l'union de deux ſortes de vapeurs, les unes terreſtres, les autres aëriennes; or, très-certainement, ſi aucun autre agent ne les échauffoit, & ne les faiſoit fermenter, jamais nous n'y verrions d'exploſion. Il eſt donc de toute néceſſité d'admettre encore une douleur extérieure

rieure qui ſe communique aux deux ſubſtances renfermées dans l'enveloppe mercurielle, & qui diviſe avec éclat tous les globules ſalins & ſulfureux, renfermés dans ces nuages ; cette chaleur extérieure eſt un témoignage ſenſible de tous les Principes que nous avons poſés précédemment, & dont nos lecteurs feront aiſément ici l'application.

Mais pour la leur rendre encore plus facile, il ne ſera pas inutile d'examiner les différentes propriétés du ſel & du ſoufre dans l'exploſion de la foudre, parce que nous pourrons par-là donner quelques idées ſur les deux Loix principales de la Nature, d'autant que le ſel & le ſoufre ſont les organes & les inſtruments de ces deux Loix.

La chaleur extérieure agit, ainſi qu'on l'a vu, ſur la maſſe des matieres qui compoſent la foudre ; elle en diſſout l'enveloppe mercurielle, qui par ſa nature eſt ſuſceptible d'une diviſion conſidérable ; alors elle communique juſqu'aux deux ſubſtances intérieures, & enflamme la partie ſulfureuſe, qui pouſſe & écarte avec force la partie ſaline, dont la jonction avec elle étoit contraire à ſa véritable loi, & formoit une maladie dans la Nature.

Dans cette exploſion, le Mercure ſe trouve ſi prodigieuſement diviſé, que tout ce qu'il contenoit rentre en liberté ; quant à lui, après avoir

avoir reçu cette entiere diſſolution, il tombe avec le fluide ſur la ſurface terreſtre, & c'eſt pour cela que l'eau de pluie a plus de propriétés que les autres eaux, parce qu'elle eſt plus chargée de Mercure, & que ce Mercure eſt infiniment plus pur que le Mercure terreſtre.

Toute la révolution s'opere donc ſur les deux autres ſubſtances, c'eſt-à-dire, ſur celles qui dans la Nature corporelle ſont les ſignes des deux Loix & des deux Principes incorporels. Auſſi c'eſt ſur les différents mêlanges de ces deux ſubſtances que ſont appuyés tous les effets que nous voyons produire au tonnerre.

On ſait en effet, que le feu étant le Principe de toute action élémentaire, ramaſſe les vapeurs terreſtres & céleſtes, dont ſe forme la foudre; c'eſt lui auſſi qui les fait fermenter, & qui enſuite en opere la diſſolution; c'eſt donc au feu que l'on doit attribuer l'origine, ainſi que l'exploſion de la foudre.

Quant au bruit qui provient de l'exploſion de la foudre, on ne peut l'attribuer qu'au choc de la partie ſaline ſur les colonnes d'air, parce que le feu par lui-même ne peut rendre aucun bruit, ce que l'on voit aiſément, quand il agit en Liberté; &, quoique le feu ſoit le Principe de toute action élémentaire, cependant aucune de ces actions ne ſeroit ſenſible

ble dans la Nature ſans le ſel ; couleur, ſaveur, odeur, ſon, magnétiſme, électricité, lumiere, tout ſe montre & paroît par lui ; c'eſt pour cela que nous ne pouvons douter qu'il ne ſoit auſſi l'inſtrument du bruit du tonnerre, d'autant que plus la foudre eſt chargée de parties ſalines, plus ſes coups & ſes éclats ſont violents.

Nous ne pouvons douter auſſi que le ſel n'influe ſur la couleur des éclairs, qui eſt beaucoup plus blanche quand il y domine, que lorſque c'eſt le ſoufre qui l'emporte.

Enfin, il eſt ſi vrai que le ſel eſt l'inſtrument de tous les effets ſenſibles, que la foudre eſt beaucoup plus dangereuſe quand elle abonde en ſels, parce que ſon exploſion étant plus violente à proportion, opere des chocs plus rudes & des ravages plus effrayants.

D'ailleurs, cette exploſion par l'abondance du ſel ſe fait preſque toujours dans la partie inférieure du nuage, comme étant la plus groſſiere, la moins expoſée à la chaleur, & par conſéquent la plus ſuſceptible d'être congelée ; ce qui produit les grêles.

Au contraire, lorſque la foudre abonde en ſoufre, ſon bruit n'eſt pas aigu, ni bruſque ; ſes éclairs ſont de couleur rouge, & ſon exploſion parvient rarement à communiquer juſqu'à nous ſes effets, parce qu'elle ſe fait alors communément par en haut, vu la foibleſſe du nuage dans cette

cette partie, & la propriété naturelle au feu, qui eſt de monter.

Voilà pourquoi il eſt reçu que le tonnerre tombe à tous les coups, quoique cependant nous n'en ayions pas toujours la preuve oculaire. Voilà pourquoi auſſi la connoiſſance des matieres dont la foudre eſt chargée, doit apprendre ſur quelles parties de la Terre elle peut tomber, parce qu'elle tend toujours vers les matieres qui lui ſont analogues; ſans que cependant on puiſſe déterminer pour cela, quel eſt le point fixe où elle tombera, parce qu'il faudroit connoître entiérement ſa direction, & que dans le choc & l'oppoſition de toutes ces matieres différentes, la direction change à tous les inſtants.

C'eſt donc là où nous voyons clairement l'effet de la double action de la Nature. Cependant tous ces différents chocs, ſi confus en apparence, nous offrent, lorſqu'ils ſont obſervés de près, ainſi que toutes les autres actions corporelles, la Loi fixe d'une cauſe qui les dirige, & c'eſt dans cette tendance des matieres de la foudre, vers les matieres analogues, que cette cauſe nous manifeſte principalement ſa puiſſance & ſa propriété.

En effet, ſi la direction de la foudre étoit vers une partie de la ſurface terreſtre, d'où elle pût perdre ſa communication avec les colonnes aériennes chargées des mêmes matieres, elle finiroit

finiroit & s'éteindroit à l'endroit de ſa chûte ; lorſque toute ſa matiere ſeroit conſumée. C'eſt pour cette raiſon que la foudre ne ſe releve jamais, quand elle tombe dans des eaux profondes, parce qu'alors la libre communication avec l'Air lui eſt interdite, & qu'elle ne trouve point là de matieres qui lui conviennent.

Mais, quand ſa direction la conduit à des colonnes d'air, chargées de matieres qui lui ſont analogues, elle les enfile & les ſuit, en augmentant plus ou moins ſes forces, ſelon qu'elle trouve plus ou moins à ſe nourrir. Ainſi elle peut, au moyen de toutes ces colonnes dont eſt compoſé l'Atmoſphere, parcourir très-promptement différentes routes, & même les plus oppoſées les unes aux autres ; ainſi elle doit ſe détourner, quand elle trouve des matieres qui lui ſont contraires, ou un lieu dont l'Air n'auroit point d'iſſue, parce que cet Air étant impénétrable, lui oppoſe une réſiſtance invincible ; en un mot, elle ne doit s'arrêter que quand elle ne rencontre plus de ces matieres dont elle puiſſe s'alimenter ; & lorſqu'elle ſemble être au moment de ceſſer ſon cours, ſi elle en rencontre de nouvelles, elle reprend des forces, & produit de nouveaux effets.

Voilà ce qui rend ſa marche ſi irréguliere en apparence, & généralement ſi incompréhenſible ; cependant, dans cette irrégularité même,

on ne peut nier qu'il n'existe une Loi ; puisque tous les Principes qu'on a vus ci-devant, nous l'enseignent, & que tous les résultats nous le prouvent ; il n'y a donc pas un seul moment où cette Nature soit livrée à elle-même, & où elle puisse faire un pas, sans la cause prépofée pour la gouverner.

Je n'ai plus qu'un mot à dire sur le sujet que je viens de traiter. L'on a cru communément que celui qui verroit l'éclair n'auroit rien à craindre de la foudre. Voyons jusqu'à quel point il faut ajouter foi à cette idée.

S'il n'y avoit qu'une seule colonne dans l'Air & qu'une seule explosion de la foudre, il est sûr que celui qui auroit vu l'éclair n'auroit rien à craindre du coup qui accompagne cet éclair, parce que le Temps céleste est si prompt qu'il ne peut être aperçu sur la Terre.

Mais, comme les colonnes aériennes, chargées de matières analogues à la foudre, sont en grand nombre, l'on peut avoir évité l'explosion de la premiere, & n'être pas à couvert de l'explosion de la seconde, ni de toutes celles qui successivement seront enflammées après l'éclair apperçu, puisque la foudre peut prolonger son cours, autant qu'elle rencontrera de ces colonnes propres à l'alimenter.

Alors un homme qui auroit eu le temps de voir l'éclair, auroit tort de se croire en sûreté

pour cela, jusqu'à ce que la chaîne de toutes les explosions qui doivent se faire dans le coup actuel, soit parcourue.

Cependant il n'est pas moins vrai que cette opinion a un fondement réel, & qu'il y a une face sous laquelle on ne peut pas la contester. Car, de même qu'il n'y a point d'éclair sans explosion, de même, & à plus forte raison, n'y a-t-il point d'explosion sans éclair; or, dès que l'intervalle entre l'un & l'autre, est presque nul, qu'un homme soit frappé à la premiere explosion ou à la derniere, il est constant qu'il ne pourra jamais avoir vu l'éclair de celle des explosions dont le coup le frappe.

Ce sont-là ces observations naturelles, qui toutes frivoles qu'elles soient en elles-mêmes, m'ont paru cependant les plus propres à peindre aux yeux de l'homme, l'universalité du Principe auquel il doit s'attacher, s'il veut *connoître*; j'ajouterai seulement qu'après tout ce que j'ai exposé au Lecteur, il lui sera aisé de sentir quel est le moyen de se préserver du tonnerre. Ce seroit de rompre les colonnes d'air dans tous les sens, c'est-à-dire, celles qui sont horisontales, comme celles qui sont perpendiculaires, & de chasser aux extrémités, la direction de la foudre, parce qu'alors, en se tenant au centre, on ne peut pas craindre qu'elle en approche.

Je n'en dirai pas la raison, ce seroit m'écarter

carter de mon devoir, je le laisserai donc découvrir à mes Lecteurs ; mais je les prierai de réfléchir sur ce qu'ils viennent de lire des différentes propriétés & actions des Eléments, ainsi que des Loix qui les dirigent, lors même de la plus grande confusion apparente ; ils en concluront sans doute, que quoiqu'ils ne puissent appercevoir les causes & les agents dépositaires de ces Loix, il leur est impossible d'en nier l'existence. Poursuivons notre carriere, & prouvons par l'homme même la réalité des causes supérieures, ou distinctes du sensible.

Les détails qui ont précédés, sur l'analogie des trois Eléments avec les trois différentes parties du corps de l'homme, sont susceptibles par rapport à lui même, d'explications d'un ordre bien plus digne de lui, & qui doivent l'intéresser davantage en ce qu'elles sont directement relatives à son Etre, & qu'elles lui montreront la différence de ses facultés sensibles & de ses facultés intellectuelles, ou si l'on veut, de ses facultés passives & de ses facultés actives.

Les ténebres où les hommes sont généralement sur ces objets, n'ont pas peu contribué à toutes les Erreurs que nous leur avons vu faire sur leur propre nature, & c'est pour n'avoir pas apperçu les disparités les plus frap-

pantes ; qu'ils n'ont pas encore les premieres notions de leur Etre.

Car la vraie raiſon pour laquelle ils ſe ſont crus ſemblables aux bêtes, c'eſt, n'en doutons point, qu'ils n'ont pas diſcerné leurs diverſes facultés. Ainſi, ayant confondu les facultés de la Matiere, avec celles de l'intelligence ils n'ont reconnu dans l'homme qu'un ſeul Etre, & dès-lors, qu'un ſeul Principe & que la même Eſſence dans tout ce qui exiſte ; de façon que pour eux l'homme, les bêtes, les pierres toute la Nature ne préſente que les mêmes Etres, diſtincts ſeulement par leur organiſation & par leurs formes.

Je ne répéterai pas ici ce qui a été dit au commencement de cet ouvrage, ſur la différence des actions innées dans les Etres, de même que ſur la différence de toute Matiere & de ſon Principe, d'où l'on a pu connoître très-clairement, quelle a été l'Erreur de ceux qui ont confondu toutes ces choſes. Mais je commencerai par prier mes Lecteurs d'obſerver avec des yeux attentifs, ce qui ſe paſſe dans les bêtes, auxquelles convient, auſſi bien qu'à l'homme animal, la diviſion de la forme en trois parties diſtinctes, & de voir ſi chacune de ces trois diviſions ne pourroit pas nous indiquer réellement des facultés différentes, quoiqu'appartenantes au même

même Etre, & quoiqu'ayant toutes le matériel pour objet & pour fin.

Qui ne ſait en effet que tout eſt conſtitué par *poids*, par *nombre* & par *meſure* ? or le poids n'eſt pas le nombre, le nombre n'eſt pas la meſure, & la meſure n'eſt ni l'un ni l'autre, &, qu'il me ſoit permis de le dire, le *nombre* eſt ce qui enfante l'action, la *meſure* eſt ce qui la regle, & le *poids* eſt ce qui l'opere. Mais ces trois mots, quoiqu'applicables univerſellement, ne doivent pas ſans doute ſignifier la même choſe, dans l'Animal & dans l'Homme intellectuel ; néanmoins il faut que ſi les trois parties des corps animaux ſont conſtituées par ces trois Principes, nous en trouvions ſur elles l'application.

Auſſi, c'eſt par le moyen des organes de la tête, que l'Animal met en jeu le Principe de ſes actions ; ce qui fait qu'on doit appliquer le *nombre* à cette partie.

Le cœur, ou le ſang, éprouve une ſenſation plus ou moins forte, en raiſon de la force plus ou moins grande, & de la conſtitution de l'individu ; or, c'eſt l'étendue de cette ſenſation qui détermine l'étendue de l'action dans le ſenſible ; c'eſt donc pour cela que la *meſure* peut convenir à la ſeconde diviſion du corps animal.

Enfin, les inteſtins operent cette même ac-

tion, qui dans l'Animal, ſelon la Loi paiſible de la Nature, doit ſe borner à la digeſtion des aliments dans l'eſtomac, & à la fermentation des ſemences réproductives dans les reins. C'eſt pour cette raiſon que le *poids* doit ſe rapporter à cette troiſieme partie, qui avec les deux autres, conſtituent eſſentiellement tout Animal.

Puiſqu'il eſt certain que nous ne pouvons nous diſpenſer de ſentir la nature différente de ces trois ſortes d'actions; nous devons reconnoître néceſſairement une différence eſſentielle entre les facultés qui les manifeſtent. Cependant nous ne pouvons nier que ces différentes facultés ne réſident dans le même Etre; nous ſommes donc obligés d'avouer, que quoique cet Etre ne forme qu'un ſeul individu, il eſt évident néanmoins, que dans lui tout n'eſt pas égal; que la faculté qui végete n'eſt pas celle qui le rend ſenſible; que celle qui le rend ſenſible, n'eſt pas celle qui lui fait opérer & exécuter ſes actions en raiſon de ſa ſenſibilité, & que chacun de ces actes porte avec lui un caractere particulier.

Appliquons à l'homme la même obſervation, & nous pourrons alors le préſerver de la confuſion horrible dans laquelle on prétend l'entraîner. Car ſi l'on apperçoit que dans lui le poids, le nombre & la meſure repréſentent des facultés

facultés non seulement différentes entr'elles, mais même encore infiniment supérieures à celles que que ces trois Loix nous ont démontré dans la Matiere, nous pourrons en conclure légitimement que l'Etre qui sera doué de ces facultés, sera très-différent de l'Etre corporel, & alors on ne seroit plus excusable de confondre l'un avec l'autre.

On conviendra sûrement sans peine, que quant aux fonctions corporelles, les trois distinctions que nous avons faites se peuvent appliquer au corps de l'homme, comme à tout autre Animal, parce qu'il est Animal en cette partie. Il peut, comme les Animaux, manifester par le secours des organes de la tête, ses facultés & ses fonctions Animales. Il éprouve, comme eux, ses sensations dans le cœur, & comme eux il éprouve dans le ventre inférieur, les effets auxquels les Loix corporelles assujettissent tous les Animaux pour leur soutien & pour leur réproduction.

TAYLOR INST. OXFORD

Ainsi, dans ce sens, le poids, le nombre & la mesure lui appartiennent aussi essentiellement; & de la même maniere, qu'à tout autre Animal.

Mais il n'est plus possible de douter que ces trois signes n'aient dans l'homme les effets dont toutes les propriétés de la Matiere n'offrent pas la moindre trace.

Car, premiérement quoique nous soyons convenus que toutes les pensées de l'homme actuel ne lui venoient que du dehors, on ne peut nier cependant que l'acte intérieur & le sentiment de cette pensée, ne se passent au dedans & indépendamment des sens corporels. Or c'est donc dans ces actes intérieurs que nous trouverons parfaitement l'expression de ces trois signes, le *poids*, le *nombre* & la mesure, d'où proviennent ensuite tous les actes sensibles auxquels l'homme se détermine en conséquence de sa Liberté.

Le premier de ces signes est le *nombre*, que nous appliquons à la pensée comme le Principe & le sujet sans lequel aucun des actes subséquents n'auroit lieu.

Après cette pensée nous trouvons dans l'homme une volonté bonne ou mauvaise, & qui fait seule la regle de sa conduite & de sa conformité à la justice, aussi rien ne nous paroît mieux convenir à cette volonté que le second signe, ou la *mesure*.

En troisieme lieu, de cette pensée & de cette volonté, il résulte un acte qui leur est conforme, & c'est à cet acte pris comme résultat, que l'on doit appliquer le troisieme signe ou le *poids*; cet acte néanmoins se passe dans l'intérieur, comme la pensée & la volonté; il est vrai qu'il enfante à son tour un

acte

acte ſenſible, qui doit faire répéter aux yeux du corps, l'ordre & la marche de tout ce qui s'eſt paſſé dans l'intelligence ; mais comme la liaiſon de cet acte intérieur à cet acte ſenſible qui en provient, eſt le vrai myſtere de l'homme, je ne pourrois m'y arrêter plus long-temps ſans indiſcrétion & ſans danger ; & ſi j'en parle dans la ſuite, lorſque je traiterai des langues, ce ne pourra jamais être qu'avec réſerve.

Cela n'empêche pas qu'on ne reconnoiſſe avec moi dans l'homme intérieur ou intellectuel, le poids, le nombre & la meſure, images des loix par leſquelles tout eſt conſtitué, & alors quoique nous ayions auſſi reconnu ces trois ſignes dans la Bête, nous nous garderons bien de faire aucune comparaiſon entr'elle & l'Homme, puiſque dans la Bête, ils n'operent uniquement & ne peuvent opérer que ſur les ſens, au lieu que dans l'Homme, ils operent ſur ſes ſens & ſur ſon intelligence, mais d'une maniere particuliere à chacune de ces facultés, & relativement au rang qu'elles occupent par rapport à l'autre.

Si l'on perſiſtoit à nier ces deux facultés dans l'Homme, je ne demanderois à ceux qui les conteſtent, que de jeter les yeux ſur eux-mêmes, ils y verroient que les différentes parties de leurs corps où elles ſe manifeſtent, ſont

ſont un indice frappant de la différence de ces facultés.

Quand l'Homme veut conſidérer quelque objet de raiſonnement, qu'il ſe propoſe la ſolution de quelque difficulté, n'eſt-ce pas dans la tête que ſe fait tout le travail?

Quand au contraire, il éprouve des ſentiments de quelque nature qu'ils ſoient, & quel qu'en ſoit l'objet, ou intellectuel, ou ſenſible, n'eſt-ce pas dans le cœur que ſe fait connoître tout le mouvement, toute l'agitation, toutes les ſenſations de joie, de plaiſir, de peine, de crainte, d'amour, & toutes les affections dont nous ſommes ſuſceptibles?

Ne ſentons-nous pas auſſi, combien les actes qui ſe paſſent dans chacune de ces parties, ſont oppoſés, & que s'ils n'étoient rapprochés par un lien ſupérieur, ils ſeroient par eux-mêmes irréconciliables?

C'eſt donc là cette différence manifeſte qui doit de nouveau convaincre l'homme qu'il y a en lui plus d'une nature.

Or ſi l'homme, malgré ſon état de réprobation, trouve encore en lui une nature ſupérieure à ſa nature ſenſible & corporelle, pourquoi n'en voudroit-il pas admettre une ſemblable dans le ſenſible univerſel, mais également diſtincte & ſupérieure à l'Univers, quoique prépoſée particuliérement pour le gouverner.

C'eſt

C'eſt auſſi là où nous apprendrons ce que nous devons penſer d'une queſtion qui inquiete communément les hommes ; ſavoir, dans quelle partie du corps le Principe actif, ou l'ame, eſt placé, & quel eſt le lieu qui lui eſt fixé pour être le ſiege de toutes ſes opérations.

Dans les Etres corporels & ſenſibles, le Principe actif eſt dans le ſang, qui, comme feu, eſt la ſource de la vie corporelle ; alors d'après ce qui a été dit, en parlant des différentes facultés des Etres, nous ne pouvons nier que ſon ſiege principal ne ſoit dans le cœur d'où il étend ſon action dans toutes les parties du corps.

Qu'on ne ſoit plus arrêté par la difficulté de ceux qui ont dit que ſi l'ame corporelle étoit dans le ſang, elle ſe diviſeroit, & s'échapperoit en partie, lorſque l'animal perdroit du ſang ; car elle affoiblit ſeulement par-là ſon action, en ce qu'elle perd les moyens de l'exercer ; mais elle n'en ſouffre en elle-même aucune altération, puiſqu'étant ſimple, elle eſt néceſſairement indiviſible.

Ce que nous appellons, la mort des corps, n'eſt donc autre choſe que la fin totale de cette action qui ſe trouve privée de ſes véhicules ſecondaires, comme dans les épuiſements ; ou trop contrainte, comme dans les maladies d'humeurs ; ou enfin trop libre, & par-là étant interceptée

ceptée ou interrompue, comme dans les bleſſures qui attaquent les parties indiſpenſablement néceſſaires à la vie du corps.

Quoique j'annonce que la vie, ou l'ame corporelle, réſide dans le ſang, néanmoins je dois en paſſant, faire remarquer que le ſang eſt inſenſible; obſervation qui pourra faire connoître aux hommes la différence qu'il y a entre les facultés de la Matiere, & les facultés du Principe de la Matiere, & qui les empêchera de confondre deux Etres auſſi diſtincts.

L'homme étant ſemblable aux animaux par ſa vie corporelle & ſenſible, tout ce que l'on vient de voir ſur le Principe actif animal, peut lui convenir quant à cette partie ſeulement. Mais quant à ſon principe intellectuel, comme il n'étoit point fait pour habiter la Matiere, c'eſt une des plus grandes mépriſes que les hommes aient faites, que de lui chercher ſon berceau dans la Matiere, & de vouloir lui aſſigner une demeure fixe & un lien pris parmi des aſſemblages corporels, comme ſi une portion de matiere impure & périſſable pouvoit ſervir de barriere à un Etre de cette nature.

Il eſt bien plus évident qu'en qualité d'Etre immatériel, ce n'eſt qu'avec un Etre immatériel qu'il peut avoir de la liaiſon & de l'affinité, & l'on conçoit qu'avec tout autre Etre la communication ſeroit impraticable.

Auſſi

Auſſi c'eſt ſur le Principe immatériel corporel de l'homme, & non ſur aucune portion de ſa matiere, que repoſe ſon Principe intellectuel : c'eſt là qu'il eſt lié pour un temps par la main ſupérieure qui l'y a condamné ; mais par ſa nature, il domine ſur le Principe corporel, comme le Principe corporel domine ſur le corps, & nous n'en devons plus douter, en ce que c'eſt dans la partie ſupérieure, ou dans la tête, que nous avons montré ci-devant qu'il manifeſtoit toutes ſes facultés ; en un mot, il ſe ſert de ce Principe pour l'exécution ſenſible de ces mêmes facultés ; & tel eſt le moyen de diſcerner clairement le ſiege & l'emploi des deux différents Principes de l'homme.

Cependant, quoique par ſa Nature & par ſa place, le Principe corporel ſoit inférieur, c'eſt par ſa liaiſon avec lui que l'homme éprouve dans ſon Etre intellectuel tant de ſouffrances, tant d'inquiétudes, tant de privations, & cette terrible obſcurité qui lui fait enfanter tant d'Erreurs. C'eſt par cette liaiſon qu'il eſt forcé de ſubir l'action des ſens de ce Principe corporel, dont l'entremiſe lui eſt aujourd'hui abſolûment néceſſaire, pour obtenir la jouiſſance des véritables affections qui ſont faites pour lui.

Mais, comme cette voie eſt variable & incertaine, & qu'elle ne rend pas toujours la lumiere

lumiere dans toute ſa clarté, l'homme n'en retire pas les avantages, & les ſatisfactions dont ſa nature le rendoit ſuſceptible.

Delà vient que les dérangements, ſoit naturels, ſoit accidentels, que le Principe ſenſible & corporel peut éprouver, ſont très-nuiſibles au Principe intellectuel, en ce qu'ils affoibliſſent à la fois, & l'inſtrument de ſes actions, & l'organe de ſes affections.

Ces faits ont paru ſi favorables aux Matérialiſtes, qu'ils ont cru pouvoir les donner comme un appui ſolide à leur ſyſtême, c'eſt-à-dire, qu'ayant fondé les facultes intellectuelles de l'homme ſur ſa continuation corporelle, ils les ont fait dépendre abſolument du bon ou du mauvais état, où ſon corps pouvoit être ſelon le cours variable de la Nature.

Mais après tout ce qu'on a vu ſur la Liberté de l'homme, & ſur la différence des deux Etres qui le compoſent, ces objections n'ont plus aucune valeur; l'homme n'eſt point tenu à la jouiſſance entiere de toutes les facultés qui pourroient appartenir à ſa Nature intellectuelle, puiſque, par leur origine même, tous les hommes n'en reçoivent pas la même meſure, & puiſque mille événements indépendants de leur volonté, peuvent déranger à tout inſtant, leur conſtitution corporelle; mais il eſt coupable lorſqu'il laiſſe dépérir par ſa faute

faute les facultés qui lui ſont accordées. Tous ne ſont pas nés pour avoir le même Domaine, mais tous répondent de l'emploi de celui qui leur eſt échu.

Ainſi, quelque dérangement, quelque irrégularité qu'un homme éprouve dans ſa conſtitution corporelle & dans ſes facultés intellectuelles, ne le croyons pas pour cela à l'abri de la Juſtice, parce que, quelque petit que ſoit le nombre & la valeur des facultés qui lui reſtent, il en devra toujours compte, & il n'y a que l'homme dans la folie, de qui la vraie Juſtice ne puiſſe rien exiger, parce qu'alors cette Juſtice le tient elle-même ſous ſon fléau.

Ne croyons pas non plus avec nos adverſaires que ces dérangements & ces irrégularités corporelles, n'aient d'autre Principe que la Loi aveugle par laquelle ils prétendent expliquer la Nature. Nous montrerons par la ſuite combien la conduite de l'homme, dans ſa vie corporelle, s'étend juſques ſur ſa poſtérité; nous montrerons en outre dans ſon lieu, qu'elles ſont les immenſes facultés du Principe ou de cette cauſe temporelle attachée de toute néceſſité à la direction de l'Univers.

Ainſi, en réfléchiſſant ſur la nature de cette cauſe temporelle univerſelle, qui non ſeulement préſide eſſentiellement aux corps, mais qui devroit même auſſi être toujours la bouſ-

ſole

ſole des actions des hommes, il ſera facile de voir ſi rien dans cette région corporelle peut arriver qui n'ait un motif & un but.

Nous croirons bien plutôt que toutes ces difformités, tous ces accidents auxquels nous ſommes expoſés, tant dans notre Etre corporel, que dans notre Etre intellectuel, ont inconteſtablement un principe; mais que nous ne le connoiſſons pas toujours, parce qu'on le cherche dans la Loi morte de la Matiere, au lieu de le chercher dans les Loix de Juſtice, dans l'abus de notre volonté, ou dans les égarements de nos Ancêtres.

Je laiſſe l'homme aveugle & léger, murmurer ſur cette Juſtice, qui étend la punition des égarements des peres ſur leur poſtérité. Je ne lui apporterai point pour preuve cette Loi phyſique, par laquelle une ſource impure communique ſon impureté à ſes productions, parce que cette Loi ſi connue, eſt fauſſe & abuſive, lorſqu'on l'applique à ce qui n'eſt pas corps. Il verroit encore moins que ſi cette Juſtice peut affliger les Enfants par les Peres, elle peut auſſi blanchir & laver les Peres par les Enfants; ce qui devroit ſuffire pour ſuſpendre tous nos Jugements ſur elle, tant que nous ne ſerons pas admis à ſon Conſeil

Ce coup d'œil prudent, juſte & ſalutaire, eſt une des récompenſes de la Sageſſe même,

même ; comment le donneroit-elle donc à ceux qui croient pouvoir ſe paſſer de ſa lumiere, & qui ſe perſuadent n'avoir pas beſoin d'autre guide que leurs propres ſens, & les notions groſſieres de la multitude ?

La queſtion que je viens de traiter ſur le lieu que l'ame occupe dans le corps, me mene naturellement à une autre route auſſi intéreſſante ſur le Principe corporel, & qui occupe également les Obſervateurs ; c'eſt de ſavoir pourquoi lorſqu'un homme eſt privé, par accident, de l'un de ſes membres, il éprouve pendant quelque temps des ſenſations qui lui ſemblent être dans le membre dont il ne jouit plus.

Si l'ame ou le Principe corporel étoit diviſible, comme il faudroit l'inférer des opinions des Matérialiſtes, il eſt certain qu'après l'amputation d'un membre, jamais un homme ne pourroit ſouffrir dans cette partie, parce que les portions du Principe corporel, qui auroient été ſéparées en même temps que le membre amputé, ne conſervant plus de liaiſon avec leur ſource, s'éteindroient d'elles-mêmes, & ne pourroient plus donner aucun témoignage de ſenſibilité.

C'eſt encore moins dans ce membre amputé que nous devons chercher le Principe de cette ſenſibilité, puiſqu'au contraire, dès

l'inſtant de ſa ſéparation, il n'eſt plus rien pour le corps dont il eſt ſéparé.

C'eſt donc uniquement dans le Principe corporel lui-même, que nous pourrons trouver la cauſe du fait dont il s'agit, & nous rappellant toutes les Vérités que nous avons établies, nous dirons que dans l'aſſemblage de l'homme actuel, de même que ſon Principe corporel ſert d'inſtrument & d'organe aux facultés de ſon Etre intellectuel, de même ſon corps ſert d'organe & d'inſtrument aux facultés de ſon Principe corporel.

Nous avons vu que ſi ce Principe corporel éprouvoit des dérangements dans les organes principaux du corps, qui ſont fondamentalement néceſſaires à l'exercice des facultés intellectuelles, il pouvoit arriver que le Principe intellectuel en ſouffrît; mais on ne croira pas, je l'eſpere, que cette ſouffrance puiſſe aller juſqu'à altérer l'Eſſence de ce Principe intellectuel, ni à le diviſer d'aucune maniere; on ſait que par ſa nature d'Etre ſimple il demeure toujours le même; tout ce qu'on lui voit éprouver alors, c'eſt un dérangement dans ſes facultés, & cela, parce que l'organe qui devoit lui ſervir à les exercer & à lui faire parvenir la réaction intellectuelle extérieure dont il ne peut ſe paſſer, n'étant point dans ſon état de perfection, l'action de

ces

ces facultés intellectuelles devient nulle, ou reflue sur l'Etre intellectuel lui-même.

Dans le premier cas, c'est-à-dire, lorsque l'action des facultés devient nulle, l'Etre intellectuel ne démontre que la privation; ce qui est le commencement de l'imbécillité & de la démence, mais il n'y a point de peine alors, aussi est-il reconnu que la folie ne fait point souffrir.

Dans le second cas, c'est-à-dire, lorsque cette action reflue sur le Principe, il montre de la confusion, du désordre, & un mal-être qui est une véritable souffrance intellectuelle, parce que ce Principe, qui ne tend qu'à exercer son action, se trouve borné & resserré dans l'emploi de ses facultés.

Il en est absolument de même pour la souffrance corporelle dans le cas de la privation d'un membre. Le corps doit servir d'organe au Principe corporel qui l'anime, si ce corps reçoit quelque mutilation considérable, il est certain que l'organe étant tronqué, le Principe corporel ne peut plus faire exécuter ses facultés dans toute leur étendue, parce que l'action de la faculté qui avoit besoin du membre amputé pour avoir son effet, ne trouvant plus d'agent qui corresponde avec elle, devient nulle, ou reflue sur elle-même; c'est alors qu'elle occasionne une con-

fusion & des douleurs très-sensibles dans le Principe corporel d'où elle est émanée, d'autant que l'amputation d'un membre donne entrée à des actions extérieures & destructives, qui repoussent avec encore plus de promptitude l'action du Principe corporel, & la font retourner vers son centre.

Malgré cette souffrance, nous ne devons donc point admettre de démembrement dans le Principe corporel, ni dans aucune sorte de Principes, & nous reconnoîtrons simplement que tout Etre corporel ayant besoin d'organes pour faire exécuter son action, doit souffrir quand ces organes sont dérangés, parce qu'alors ils ne peuvent pas rendre l'effet qui leur est propre.

Il n'est pas tout-à-fait inutile de remarquer que ceci ne peut avoir lieu que sur les quatre membres extérieurs, ou sur les quatre correspondances du corps; car des trois parties principales qui composent le buste, aucune ne peut être supprimée sans que le corps ne périsse.

Reprenons en peu de mots les divers objets que je viens de traiter. J'ai fait voir par les différentes propriétés des Eléments, plusieurs actions différentes dans la composition des corps; j'ai fait voir qu'outre les deux actions opposées & innées dans ces corps, il y avoit une Loi

supérieure

ſupérieure par laquelle elles étoient régies, même dans leurs plus grands chocs & dans leur plus grande confuſion ; j'ai fait voir enſuite que cette Loi ſupérieure ſe trouvoit même aujourd'hui dans l'homme, en qui elle étoit diſtincte du ſenſible, quoiqu'étant attachée au ſenſible ; nous ne pouvons donc plus nier qu'il n'y ait trois actions néceſſairement employées à la conduite des choſes temporelles, en ſimilitude des trois Eléments dont les corps ſont compoſés.

De ces trois actions ordonnées par la premiere Cauſe, pour diriger la formation des Etres corporels, l'une eſt cette Cauſe temporelle, intelligente & active qui détermine l'action du Principe inné dans les germes, par le moyen d'une action ſecondaire, ou d'une réaction ſans laquelle nous avons reconnu qu'il ne ſe feroit aucune réproduction ; & ſans doute, tout ce que l'on a vu, a fait ſentir aſſez clairement l'exiſtence & la néceſſité de cette Cauſe intelligente, dont l'action ſupérieure doit diriger les deux actions inférieures.

Comment ſe fait-il donc que les hommes l'aient méconnu, & qu'ils aient cru pouvoir marcher ſans elle dans la connoiſſance de la Nature ? On en voit maintenant la raiſon. C'eſt qu'ils ont dénaturé les nombres qui conſtituent ces actions, comme ils ont dénaturé ceux qui conſtituent les Eléments ; car d'un

côté, dans ce qui eſt *trois*, ils n'ont reconnu que *deux* : de l'autre, ils ont cru voir *quatre*, dans ce qui n'eſt que *trois* ; c'eſt-à-dire, qu'en conſidérant les deux actions paſſives des corps, ils ont perdu de vue la Cauſe active & intelligente, en ſorte qu'ils ont aſſimilé & confondu l'action & les facultés de cette cauſe avec celles des deux actions inférieures, comme ils ont aſſimilé la faculté paſſive des trois Eléments à la faculté active de l'air, qui eſt un des plus forts Principes de leur réaction. Dès-lors ces nombres étant ainſi défigurés, les Obſervateurs n'ont plus apperçu le rapport qui ſe trouvoit entre le ternaire des Eléments & le ternaire des actions qui operent la corporiſation univerſelle & particuliere.

Ce rapport leur ayant échappé, & étant ainſi devenu nul pour eux, ils n'ont plus ſenti la néceſſité & la ſupériorité de cette action de la cauſe intelligente ſur les deux actions inférieures qui ſervent de baſe à toute production corporelle ; ils ont pris les unes pour les autres, toutes ces cauſes & ces actions différentes, ou plutôt ils n'en ont fait qu'une.

Et comment auroient-ils pu ſe préſerver de cette erreur, puiſqu'ils avoient commencé par confondre la Matiere avec le Principe de la Matiere, & que donnant à cette Matiere toutes les propriétés de ſon Principe, il ne leur en a pas coûté

coûté davantage de lui attribuer auſſi toutes les propriétés & les actions des Cauſes ſupérieures qui ſont indiſpenſablement néceſſaires à ſon exiſtence.

Mais on doit voir à préſent, que méconnoître la puiſſance & la néceſſité d'une troiſieme cauſe, c'eſt ſe priver du ſeul appui qui reſte aux hommes pour expliquer la marche de la Nature; c'eſt lui donner d'autres Loix que celles qu'elle a reçues; c'eſt lui attribuer ce qui n'eſt pas en elle; en un mot, c'eſt admettre, ce qui non-ſeulement n'eſt pas vraiſemblable, mais ce qui eſt hors de toute poſſibilité.

Auſſi, qui ignore ce que les hommes ont mis en place de cette Cauſe indiſpenſable? qui ne ſait les puériles raiſonnements qu'ils ont employés pour expliquer ſans elle les Loix de la Matiere, & pour aſſeoir le ſyſtême de l'Univers? Aveugles ſur l'origine des choſes, ſur l'objet de la Création, ſur ſa durée, ſur ſon action, toutes les explications qu'ils en ont données, ſont le langage du doute & de l'incertitude, & toute leur doctrine eſt moins une Science qu'une queſtion continuelle.

Lorſque, par la ſeule force de leur raiſon, ils ont pu faire eux-mêmes ces obſervations, & appercevoir le devoir indiſpenſable d'un Principe qui ſerve de guide à la Nature; ou ils ont cherché ce Principe dans l'Etre premier lui-même, & n'ont

pas craint de le ravaler à nos yeux, en ne séparant point son action de celles des choses sensibles ; ou ils s'en sont tenus à un sentiment léger sur la nécessité d'un agent intermédiaire entre cet Etre premier & la Matiere, & ne se donnant pas le temps de considérer quelle pouvoit être cette cause intermédiaire, ils l'ont désignée confusément sous le nom de cause aveugle, fatalité, hasard & autres expressions, qui étant destituées de vie & d'action, ne pouvoient jamais qu'augmenter les ténebres où l'homme est plongé aujourd'hui.

Ils n'ont pas vu qu'ils étoient eux-mêmes la source de toutes ces obscurités ; que ce hasard enfin étoit engendré par la seule volonté de l'homme, & n'avoit lieu que dans son ignorance : car il ne peut nier que les Loix qui constituent tous les Etres, devroient avoir des effets invariables & une influence universelle ; mais quand il en dérange l'accomplissement dans les classes soumises à son pouvoir, ou quand il s'aveugle lui-même, il ne voit plus ces loix indestructibles, & dès-lors il conclut qu'elles n'existent pas.

Cependant, ce ne sera jamais dans les actes & dans les œuvres de la Cause premiere qu'il pourroit admettre le hasard, puisque cette cause étant la source unique & intarissable de toutes les loix & de toutes les perfections,

il

il faut que l'ordre qui regne autour d'elle soit invariable comme sa propre essence.

Ce ne seroit pas plus dans les œuvres de la Cause temporelle intelligente, que ce hasard pourroit se concevoir, parce qu'étant chargée spécialement de l'œuvre temporel de la Cause premiere, il est impossible que cet œuvre ne tende sans cesse à son but, & ne surmonte tous les obstacles.

Ce ne peut donc être que dans les faits particuliers de la Nature corporelle, ainsi que dans les actes de la volonté de l'homme que nous pouvons cesser de voir de la régularité & des résultats toujours infaillibles & toujours prévus. Mais si l'homme n'oublioit jamais combien ces faits particuliers & sa volonté sont intimément liés, s'ila voit toujours présent à la pensée qu'il a été établi pour régner sur lui-même & sur la région sensible, il conviendroit qu'en remplissant sa destination, non seulement il pourroit découvrir ces Loix universelles qui gouvernent les régions supérieures & qu'il a si souvent méconnues; mais même il sentiroit que le pouvoir de ces Loix à jamais impérissables, s'étendroit jusques sur son Etre, ainsi que sur les faits particuliers de sa région ténébreuse, c'est-à-dire, qu'il n'y auroit plus de hasard pour lui, ni pour aucun des faits de la Nature.

Alors

Alors, quand il appercevroit du dérangement dans les actes particuliers de cette Nature, ou quand il ignoreroit les causes qui les font opérer, & les regles qui les dirigent, il ne pourroit plus attribuer ce désordre & cette ignorance, qu'à sa négligence & à l'usage faux de sa volonté qui n'aura pas employé tous ses droits, ou qui en aura fait valoir de criminels.

Mais pour acquérir l'intelligence de ces vérités, il faut avoir plus de confiance que n'en ont les Observateurs dans la grandeur de l'homme & dans la puissance de sa volonté, il faut croire que s'il est au dessus des Etres qui l'environnent, ses vices, comme ses vertus doivent avoir un rapport & une influence nécessaire sur tout son Empire.

Convenons donc que l'ignorance & la volonté déréglée de l'homme, sont les seules causes de ces doutes où nous le voyons flotter tous les jours. C'est ainsi qu'ayant laissé effacer en lui l'idée d'un ordre & d'une loi qui embarasse tout, il leur a substitué la premiere chimere que lui a présenté son imagination; car dans son aveuglement même il cherche toujours un mobile à la Nature; c'est ainsi qu'il renouvelle sans cesse cette coupable erreur, par laquelle, après avoir volontairement semé l'incertitude & le hasard autour de lui,

il

il est assez injuste & assez malheureux que de les imputer à son Principe.

Ceux même qui n'ont pas nié que les choses corporelles ont eu un commencement, ne leur ont pas donné d'autre cause que le hasard; ne sachant pas qu'il y eût une raison premiere à leur existence, ou ne présumant pas même qu'une cause hors d'elles, eût pu s'en occuper assez pour la faire opérer : & cependant convaincus que cette existence avoit commencé, ils ont renfermé tout à la fois dans les seules propriétés des corps, la vertu active & innée en eux qui les anime, & la loi supérieure qui leur a ordonné de naître.

Ils ont suivi le même ordre dans l'explication qu'ils ont donnée de la Loi qui soutient l'existence de ces mêmes Etres corporels ; & cela devoit être ainsi. Après en avoir établi l'origine sur une base imaginaire & fausse, il falloit bien que le reste de l'œuvre y fût conforme ; ainsi selon eux, les corps vivent par eux-mêmes, comme c'est par eux-mêmes qu'ils sont nés.

Quant à ceux qui prétendent que la Matiere & les Etres corporels ont toujours existé, leur erreur est infiniment plus grossiere & plus outrageante pour la Vérité. Ces deux Doctrines ont également méconnu la Loi & la raison premiere des choses, mais l'une a seulement enseigné qu'on

qu'on pouvoit se passer d'une cause active & intelligente pour expliquer leur origine, l'autre a avili cette Cause, en lui égalant le Principe actif des Etres corporels, & en ne la croyant pas supérieure, ni plus ancienne que la Matiere.

Les Observateurs ne s'en sont pas tenus là ; car après avoir posé des Principes aussi obscurs sur la marche & la nature des choses, après s'être renfermés dans un cercle aussi étroit, ils se sont vus comme forcés d'y ramener tous les phénomenes & tous les événements que nous voyons arriver dans l'Univers. C'est, selon eux, un Etre sans intelligence & sans but, qui a tout fait, & qui fait tout continuellement ; & comme il n'y a que deux causes qui soient les instruments de ce qui s'opere, dès qu'ils ont trouvé ces deux causes dans les Etres corporels, ils se sont crus dispensés d'en chercher une supérieure.

Il est heureux que la Nature ne se soumette point à la pensée des hommes ; toute aveugle qu'ils la supposent, elle les laisse raisonner, & elle agit. C'est même à la fois un bonheur innapréciable pour eux, & le plus beau caractere de la grandeur de l'Etre physique & temporel qui les gouverne, que la marche de cette Nature soit aussi ferme & aussi intrépide ; car étant impénétrable aux systêmes des hommes, & leur en démontrant la foiblesse par sa constance à suivre sa Loi, elle les forcera peut-être un

jour

jour d'avouer leurs erreurs, de quitter les ſentiers obſcurs où ils ſe traînent, & de chercher la Vérité dans une ſource plus lumineuſe.

Mais pour prévenir l'inquiétude de mes ſemblables, qui pourroient croire que cette Cauſe active & intelligente dont je leur parle, eſt un Etre chimérique & imaginaire, je leur dirai qu'il y a des hommes qui l'ont connue phyſiquement, & que tous la connoîtroient de même, s'ils mettoient leur confiance en elle, & qu'ils priſſent plus de ſoin d'épurer & de fortifier leur volontés.

Je dois avertir cependant que je ne prends pas ce mot *Phyſique*, dans l'acception vulgaire qui n'attribue de réalité & d'exiſtence qu'aux objets palpables aux ſens matériels. Les moindres réflexions ſur tout ce qui eſt contenu dans cet Ouvrage, ſuffiront pour faire voir combien on eſt éloigné de ſavoir le ſens du mot *Phyſique*, quand on l'applique aux apparences matérielles.

Avant de paſſer à un autre ſujet, je m'arrêterai un moment pour applanir une difficulté qui pourroit naître, quoique je l'aie déja réſolue en quelque ſorte. J'ai annoncé, dans le commencement de cet Ouvrage, l'exiſtence de deux Principes oppoſés qui ſe combattent l'un & l'autre, & quoique j'aie aſſez démontré l'infériorité du mauvais Principe à l'égard du Principe bon, il ſe pourroit que d'après les obſervations qu'on vient de voir ſur la nature corporelle,

on crût ces deux Principes nécessaires à l'existence l'un de l'autre, comme on a vu que les deux causes inférieures renfermées dans les Etres corporels, étoient absolument nécessaires pour leur faire opérer une production.

Pour éviter cette mépriſe, il ſuffira de ſe rappeller que j'ai annoncé que tout produit, tout œuvre, tout réſultat dans la Nature corporelle, ainſi que dans toute autre claſſe, étoit toujours inférieur à ſon Principe générateur. Cette infériorité aſſujettit la nature corporelle à ne pouvoir ſe reproduire, ſans l'action de ces deux cauſes que nous avons reconnues en elle, & qui annoncent ſa foibleſſe & ſa dépendance.

Or, ſi cette création temporelle tire ſon origine du Principe ſupérieur & bon, comme nous n'en pouvons pas douter, ce Principe doit montrer ſa ſupériorité en tout, & l'un de ſes attributs principaux, c'eſt d'avoir abſolument tout en lui, excepté le mal, & de n'avoir beſoin que de lui-même & de ſes propres facultés pour opérer toutes ſes productions. Quel ſera donc alors l'état du mauvais Principe, ſi ce n'eſt de ſervir à manifeſter la grandeur & la puiſſance du Principe bon, que tous les efforts de ce Principe mauvais ne pourront jamais ébranler.

Ainſi il n'eſt plus poſſible de dire que le mauvais Principe ait été & ſoit univerſellement néceſſaire à l'exiſtence & à la manifeſtation des facultés

facultés du bon Principe ; quoique comme influant ſur l'exiſtence du temps, ce mauvais Principe ſoit néceſſaire pour occaſionner la naiſſance de toutes les manifeſtations temporelles ; car comme il y a des manifeſtations qui ne ſont point dans le temps, & que le Principe mauvais ne peut ſortir du temporel, il eſt bien clair que le Principe bon agit ſans lui ; ce que l'on verra plus en détail dans la ſuite.

Que les hommes apprennent donc ici à diſtinguer de nouveau, les Loix & les facultés du Principe unique, univerſellement bon, & vivant par lui-même, d'avec celles de l'Etre inférieur matériel qui ne tient rien de ſoi, & qui ne peut vivre que par des extérieurs.

Je crois avoir fait entrevoir ſuffiſamment à mes ſemblables, le peu de fondement des opinions humaines ſur tous les points dont je me ſuis occupé juſqu'à préſent. Après les avoir mis ſur la voie pour leur apprendre à diſtinguer les corps d'avec le Principe inné dans ces corps ; après avoir fixé leurs yeux ſur la ſimplicité, l'unité & l'immatérialité de ce Principe indiviſible, incommunicable, qui ne ſouffre aucun mélange, & qui demeure toujours le même, quoique la forme qu'il produit & dont il s'enveloppe ſoit ſoumiſe à une continuelle variation ; ils pourront reconnoître avec évidence que la Matière étant dans une dépendance inconteſtable,

teſtable, & cépendant agiſſant par des loix régulieres, les deux cauſes inférieures qui operent ſa reproduction & tous les actes de ſon exiſtence, ne peuvent abſolument ſe paſſer de l'action d'une Cauſe ſupérieure & intelligente, qui les commande pour les faire agir, & qui les dirige pour les faire agir avec ſuccès.

Par conſéquent ils avoueront que les deux cauſes inférieures doivent être ſoumiſes aux loix de la Cauſe ſupérieure & intelligente, pour que les temps & l'uniformité ſoient obſervés dans tous leurs actes; pour que les réſultats de toutes leurs différentes actions ne ſoient pas nuls, informes, & incertains, & pour que nous puiſſions nous rendre raiſon de l'ordre qui y regne univerſellement.

Ils n'auront pas de peine à convenir enſuite que cette Cauſe ſupérieure n'étant aſſujettie à aucune des loix de la Matiere, quoiqu'elle ſoit prépoſée pour la conduire, en doit être entiérement diſtincte; que le moyen de parvenir à la connoiſſance de l'une & de l'autre, eſt de les prendre chacune dans ſa claſſe; d'en étudier les facultés particulieres; de les rapprocher dans le même tableau, mais pour en démêler les différences & non pour les confondre; de faire cette diſtinction ſur tous les autres Etres de la Nature, & ſur ces moindres

moindres parties, où les yeux du corps & de l'intelligence nous apprennent qu'il y a toujours deux Etres enſemble, & que c'eſt la violence qui les a réunis ; mais cependant de ne jamais perdre de vue que ce lien ne les unit l'un à l'autre que pour un temps ; & de ne pas regarder cette union comme ayant toujours exiſté, & comme devant exiſter à jamais, puiſqu'au contraire nous la voyons ceſſer tous les jours.

Ce ſont toutes ces obſervations qui rendront l'homme prudent & ſage, & qui l'empêcheront de s'abandonner en inſenſé dans des ſentiers inconnus, d'où il ne peut ſe tirer qu'en rétrogradant ; ou en ſe livrant au déſeſpoir, lorſqu'il ſent qu'il eſt trop avancé & que le temps lui manque. C'eſt-là ce qui lui fera éviter l'écueil où la plupart des hommes ſont entraînés, lorſqu'étant ſeuls & dans les ténebres, ils oſent prononcer ſur leur propre nature & ſur celle de la Vérité. Nous verrons dans ce qui va ſuivre, les fréquentes chûtes, qui en ont été, & qui en ſont tous les jours les ſuites. Nous verrons que la plupart de leurs ſouffrances ont pris là leur ſource, de même que c'eſt pour être déchus de leur premier état de ſplendeur, qu'ils ſont expoſés aujourd'hui à s'enfoncer de plus en plus dans l'opprobre & dans la miſere.

4.

QUELQUES hommes élevés dans l'ignorance & dans la pareſſe étant parvenus à l'âge mûr, entreprirent de parcourir un grand Royaume ; mais comme ils n'étoient conduits que par une vaine curioſité, ils firent peu d'efforts pour connoître les vrais moyens par leſquels ce pays étoit gouverné. Ils n'avoient ni aſſez de coupage, ni aſſez de crédit pour s'introduire chez les Grands de l'Etat, qui auroient pu leur découvrir les reſſorts cachés du Gouvernement ; ainſi ils ſe contenterent d'errer de villes en villes, & d'y promener leurs regards incertains dans les places & les lieux publics, où voyant le peuple tumultueuſement aſſemblé, & comme abandonné à lui-même, ils ne prirent aucune idée de l'ordre & de la ſageſſe des loix qui veilloient ſecrétement à la ſûreté & au bonheur des habitants : ils crurent que tous les citoyens également oiſifs, y vivoient dans une entiere indépendance.

En effet, ce qu'ils avoient apperçu, ne préſentoit ni regle, ni loi, à leur eſprit peu éclairé ; en ſorte que ne conſultant que leurs yeux, ils

Ils furent bien éloignés de connoître que des hommes supérieurs par leur rangs & par leurs pouvoirs y gouvernoient cette multitude qui s'agitoit confusément devant eux ; ils se persuaderent que n'y ayant point de Loix dans le pays qu'ils parcouroient, il n'y avoit point de chef ; ou que s'il y en avoit un, il étoit sans autorité & sans action.

Flattés de cette indépendance, & ne prévoyant aucune suite dangereuse à leurs actions, ils les regarderent bientôt comme arbitraires & indifférentes & crurent pouvoir s'abandonner à leurs caprices ; mais ils ne tarderent pas à être les victimes de leur Erreurs & de leurs Jugements inconsidérés ; car les vigilants Administrateurs de l'Etat, instruits de leurs désordres, les privérent de la Liberté, & les resserrerent si étroitement qu'ils languirent dans la plus profonde obscurité, sans savoir si jamais la lumiere leur seroit rendue.

Voilà exactement quelle a été la conduite & le sort de ceux qui ont osé par eux-mêmes juger de l'Homme & de la Nature ; toujours occupés d'études inutiles & frivoles ; leur vue s'est rétrécie par l'habitude ; & ne pouvant parcourir toute l'étendue de la carriere, ils se sont arrêtés aux apparences des objets ; en sorte que bornant là leurs regards, ils ont ignoré, ou nié tout ce qu'ils n'ont pu appercevoir. Ils n'ont vu

dans les corps que leurs enveloppes ; & ils les ont transformées en principes. Ils n'ont vu dans les Loix de ces corps que deux actions, ou deux causes inférieures ; & ils se sont hâtés de rejeter la Cause supérieure active & intelligente, dont ils avoient confondu les opérations avec celles des deux autres causes.

Ensuite, se croyant bien assurés de leurs conséquences, ils ont fait du tout un Etre matériel hypothétique, sur lequel ils ont eu l'imprudence de mesurer tous les Etres de la Nature qu'ils avoient entiérement défigurée ; & c'est d'après ce modele, ainsi mutilé, qu'ils ont osé dessiner l'Homme.

Et vraiment, on ne peut plus douter qu'ils n'aient fait à son égard, les mêmes mépriſes qu'ils avoient faites auparavant sur toute la Nature. Non seulement ils n'ont pas mieux distingué dans son corps, que dans les autres Etres corporels, le Principe d'avec l'apparence ou l'enveloppe, & n'en ont pas mieux connu, ni suivi la marche & les Loix ; mais, après avoir pris le change sur ce point, ils ont encore confondu cette enveloppe corporelle de l'homme avec son Etre intellectuel & pensant, comme ils avoient confondu le Principe inné dans tous les corps, avec la cause active & intelligente qui les dirige.

Ainsi, n'ayant pas démêlé d'abord la Cause supérieure

supérieure d'avec les facultés innées dans l'Etre corporel ; ayant ensuite confondu les facultés des deux différens Etres qui composent l'homme d'aujourd'hui, il leur a été impossible d'y reconnoître l'action de cette même Cause active & intelligente, qui en même temps qu'elle communique tous les pouvoirs à la Nature, donne à l'homme par son intelligence, toutes les notions du bien qu'il a perdu. C'est pourtant avec cette ignorance que non seulement ils ont été assez téméraires pour prononcer sur l'essence & la Nature de l'homme, mais encore, qu'ils ont voulu expliquer tous les contrastes qu'il présente, & établir la base de ses œuvres.

Quand l'homme ne s'est trompé que sur la Nature élémentaire, nous avons vu que ses Erreurs n'avoient que des légeres suites ; car ses opinions ne pouvant influer sur la marche des Etres, leurs Loix invariables s'exécutent sans cesse avec la même précision, quoique l'homme en ait dénaturé & méconnu le Principe. Mais il n'en sera jamais ainsi de ses méprises sur lui-même, & elles lui feront toujours inévitablement funestes, parce qu'étant dépositaire de sa propre Loi, il ne peut se méprendre sur elle, ni l'oublier, qu'il n'agisse directement contre lui-même, & qu'il ne se fasse un préjudice manifeste ; en un mot, s'il

eſt vrai qu'il ſoit heureux, lorſqu'il reconnoît & ſuit les Loix de ſon Principe, ſes maux & ſes ſouffrances ſont une preuve évidente de ſes Erreurs & des faux pas qui en ont été les ſuites.

Voyons donc ce qui réſultera de cet Etre ainſi défiguré, & s'il pourra ſe ſoutenir, étant privé de ſon principal appui?

Il nous ſera facile de préſumer les conſéquences de cet examen, ſi nous nous rappellons ce que nous avons dit de l'état ou ſeroit la Nature, laiſſée à l'action paſſive des deux Etres inférieurs, qui ſont néceſſaires dans toute reproduction corporelle. Ces deux Etres, on le ſait, n'étant que paſſifs, ne peuvent jamais rien produire par eux-mêmes, ſi la cauſe active & intelligente ne leur donne l'ordre & le pouvoir d'opérer ce qu'ils ont en eux.

Or, s'il étoit poſſible de ſuppoſer dans ces agents inférieurs une volonté, en leur laiſſant toujours la même impuiſſance, il eſt évident que s'ils prétendoient mettre cette volonté en action, ſans le concours de la Cauſe active dont ils dependent néceſſairement, leurs œuvres ſeroient informes, & n'annonceroient qu'une confuſion choquante.

Maintenant, ce que nous ne pourrions pas dire de ces agents inférieurs, qui ſont dépourvus de volonté, appliquons-le à l'homme qui

qui en a une à lui, & apprenons à mieux découvrir encore les malheureux effets des erreurs que nous nous sommes proposés de combattre.

L'homme est à présent composé de deux Etres; l'un sensible, l'autre intelligent. Nous avons laissé entendre que dans son origine il n'étoit pas sujet à cet assemblage, & que jouissant des prérogatives de l'Etre simple, il avoit tout en lui, & n'avoit besoin de rien pour se soutenir, puisque tout étoit renfermé dans les dons précieux qu'il tenoit de son Principe.

Nous avons fait voir ensuite quelles étoient les conditions séveres & irrévocables auxquelles la Justice avoit attaché la réhabilitation de l'homme criminel par le faux usage de sa volonté; nous avons vu, dis-je, quels sont les écueils affreux & sans nombre, dont il est sans cesse menacé, en habitant la région sensible qui est si contraire à sa véritable nature. En même temps nous avons reconnu que le corps qu'il porte à présent, étant de la même classe que les choses sensibles, forme en effet autour de lui un voile ténébreux, qui cache à sa vue la vraie lumiere, & qui est tout à la fois la source continuelle de ses illusions & l'instrument de ses nouveaux crimes.

Dans son origine, l'homme avoit donc pour Loi de régner sur la région sensible, comme

il le doit encore aujourd'hui, mais, comme il étoit alors doué d'une force incomparable, & qu'il n'avoit aucune entrave, tous les obstacles disparoissoient devant lui.

Aujourd'hui, il n'a plus à beaucoup près les mêmes forces, ni la même Liberté, & cependant il est infiniment plus près du danger, de façon que dans le combat qu'il a maintenant à soutenir, on ne peut exprimer le désavantage auquel il est exposé.

Oui, telle est l'affreuse situation de l'homme actuel. Lorsque l'Arrêt foudroyant eut été prononcé contre lui, il ne lui resta de tous les dons qu'il avoit reçus, qu'une ombre de Liberté, c'est-à-dire, une volonté presque toujours sans force & sans empire. Tout autre pouvoir lui fut ôté, & sa réunion avec un Etre sensible le réduisit à n'être plus qu'un assemblage de deux causes inférieures, en similitude de celles qui régissent tous les corps.

Je dis en similitude & non en égalité, parce que l'objet des deux natures de l'homme est plus noble, & leurs propriétés bien différentes; mais, quant à l'acte & à l'exercice de leurs facultés, elles subissent l'une & l'autre absolument la même Loi, & les deux causes inférieures qui composent l'homme d'aujourd'hui, n'ont pas, pour ainsi dire, plus de force par elles-mêmes, que les deux causes inferieures corporelles.

L'homme,

L'homme, il est vrai, en qualité d'Etre intellectuel, a toujours sur les Etres corporels l'avantage de sentir un besoin qui leur est inconnu ; mais il ne peut pas mieux qu'eux s'en procurer seul le soulagement : il ne peut pas mieux par lui-même vivifier ses facultés intellectuelles, qu'ils n'ont pu animer leur Etre ; c'est-à-dire, qu'il ne peut pas mieux qu'eux se passer de la cause active & intelligente, sans laquelle rien de ce qui est dans le temps ne peut agir efficacement.

Quels fruits l'homme pourroit-il donc produire aujourd'hui, si dans l'impuissance que nous lui connoissons, il croyoit n'avoir d'autre Loi que sa propre volonté, & s'il entreprenoit de marcher sans être guidé par cette Cause active & intelligente dont il dépend malgré lui, & de laquelle il doit tout attendre, ainsi que les Etres corporels parmi lesquels il est si tristement confondu ?

Il est certain qu'alors ses propres œuvres n'auroient aucune valeur, ni aucune force, puisqu'elles seroient destituées du seul appui qui puisse les soutenir ; & les deux causes inférieures dont il se trouve actuellement composé, se combattant sans cesse en lui, ne feroient que l'agiter, & l'abymer dans la plus fâcheuse incertitude.

Semblable aux deux lignes d'un angle quelconque,

conque, qui peuvent bien se mouvoir chacune en sens contraire, s'écarter, se rapprocher, se confondre, & se placer l'une sur l'autre, mais qui ne peuvent jamais produire aucune espece de figure, si l'on n'y joint une troisieme ligne ; car cette troisieme ligne est le moyen nécessaire qui fixe l'instabilité des deux premieres, qui détermine leur position, qui les distingue sensiblement l'une de l'autre, qui constitue enfin une figure, & sans contredit la plus féconde de toutes les figures.

Voilà cependant quelles sont journellement les fausses tentatives de l'homme, c'est de travailler à une œuvre impossible, c'est-à-dire, de vouloir former une figure avec deux lignes, en se concentrant dans l'action des deux causes inférieures qui composent aujourd'hui sa nature, & en s'efforçant continuellement d'exclure cette Cause supérieure, active & intelligente, dont il ne peut absolument se passer. Ainsi, malgré l'évidence du besoin qu'il en a, il va se jettant loin d'elle, d'illusions en illusions, sans pouvoir jamais trouver le point qui doit le fixer, parce qu'il n'y a point d'œuvre parfaite sans le concours de ce troisieme Principe ; & si l'on en veut savoir la raison, c'est que dès l'instant qu'on est à *trois*, on est à *quatre*.

Réfléchissant alors sur l'incertitude affreuse où

où il ſe trouve, il eſt étonné du déſordre qui accompagne tous ſes pas, & bientôt il nie l'Exiſtence de ce Principe d'ordre & de paix qu'il a méconnu par négligence ou par mauvaiſe foi.

Mais quelquefois auſſi, entraîné par la force de la Vérité, il murmure contre ce même Principe qu'il avoit d'abord rejetté, & par-là nous démontre lui-même la certitude de tout ce que nous avons dit ſur les variations & les inconſéquences de tout Etre, dont les facultés ne ſont pas réunies & fixées par leur lien naturel.

Loin de croire que toutes les mépriſes de l'homme portent la moindre atteinte à cette Cauſe dont il s'éloigne, nous devons être actuellement aſſez inſtruits ſur ſa nature, pour ſavoir qu'il ſouffre ſeul de ſes égarements; puiſqu'en qualité d'Etre libre, il eſt le ſeul qui puiſſe être coupable; nous devons ſavoir que lorſque cette Cauſe inaltérable dans ſes facultés, comme dans ſon Eſſence, étend ſes rayons juſqu'à l'homme, ils le purifient & n'en ſont point ſouillés.

Nous allons donc pourſuivre notre marche, & éclairer les difficultés qui arrêtent les Obſervateurs, quand ils veulent ſeuls & ſans guide, jeter les yeux ſur toutes les inſtitutions

tions de la Terre, ſoit celles que les hommes ont établies eux-mêmes, ſoit celles à qui ils attribuent une origine plus relevée. C'eſt bien là où ces hommes aveugles, ne ſachant pas démêler ce qu'il y a d'arbitraire, & ce qu'il y a de réel, ont fait de l'un & de l'autre un monſtrueux aſſemblage, capable d'obſcurcir les notions les plus lumineuſes. C'eſt auſſi, n'en doutons point, un des objets les plus intéreſſants pour l'homme, & dans lequel il lui importe eſſentiellement de ne point faire de mépriſes, puiſque c'eſt-là où il doit apprendre à régler les facultés qui le compoſent.

Examinons pourquoi, par les obſervations que les hommes ont faites ſur les différentes pratiques, uſages, coutumes, loix, religions, cultes, qui ont dans tous les temps varié chez les différentes Nations, ils ont été induits à penſer qu'il n'y avoit rien de vrai, & que tout étant arbitraire & conventionnel parmi les hommes, ce ſeroit une illuſion d'admettre des devoirs à remplir, & quelque ordre naturel & eſſentiel qui dût leur ſervir de flambeau.

S'il étoit vrai que tout fût conventionnel, comme ils le prétendent, ils auroient raiſon d'en tirer cette conſéquence, parce qu'alors, n'y ayant pour eux aucune diſtinction entre le bien & le mal, tous leurs pas deviendroient indifférents, & perſonne ne ſeroit fondé à les rappeler

ler à des regles de conduite. Mais si la mépriſe vient de ce que les Obſervateurs n'ont pas démêlé dans l'homme les deux facultés qui le conſtituent ; s'ils ont confondu dans lui l'intellectuel & le ſenſible, & qu'ils aient appliqué au premier toutes les variations & les diſparités auxquelles le ſecond ſe trouve aſſujetti ; s'ils ont mis le complément à ces erreurs, en confondant même la Cauſe active & intelligente avec les facultés particulieres de l'homme, pourrions-nous donner quelque croyance à une doctrine auſſi peu approfondie, & auſſi fauſſe ?

Telle eſt cependant la marche qu'ils ont ſuivie ; c'eſt-à-dire, qu'ils n'ont preſque jamais porté leur vue au delà du ſenſible ; or cette faculté ſenſible étant bornée, & privée du pouvoir néceſſaire pour ſe diriger elle-même, ne préſentera jamais que des preuves réitérées de variété, de dépendance & d'incertitude ; c'eſt donc par elle uniquement, & par elle remiſe à ſa propre Loi, que doivent s'introduire toutes les différences que nous pouvons remarquer ici-bas.

En effet, toutes les branches de l'ordre civil & politique qui réunit les différens Peuples, ont-elles d'autre but que la Matiere ? La partie morale même de tous leurs établiſſements s'éleve-t-elle au delà de cet ordre humain & viſible ? Il n'y a pas juſqu'à leurs inſtitutions les plus vertueuſes qu'ils n'aient réduites d'eux-mêmes

mêmes à des regles ſenſibles, & à des Loix extérieures, parce que dans toutes ces choſes, les Inſtituteurs ayant marché ſeuls & ſans guide, c'eſt l'unique terme où ils aient pu porter leurs pas.

La faculté intellectuelle de l'homme n'eſt donc abſolument pour rien dans de pareils faits, & moins encore dans les obſervations dont ils ont été ſi ſouvent l'objet. Ainſi nous devons bien nous garder d'adopter les jugements qui en ſont provenus, avant d'avoir examiné juſqu'où s'étendent leurs conſéquences, & s'ils ſont applicables à tout. Car ſans cela, il nous ſeroit impoſſible de les admettre, puiſqu'une Vérité doit être univerſelle.

Commençons par obſerver l'Inſtitution la plus reſpectée & la plus univerſellement répandue chez tous les Peuples, celle qu'ils regardent avec raiſon comme ne devant pas être l'ouvrage de leurs mains. Il eſt bien clair, par le zele avec lequel toute la terre s'occupe de cet objet ſacré, que tous les hommes en ont en eux l'image & l'idée. Nous appercevons chez toutes les Nations une uniformité entiere ſur le Principe fondamental de la Religion; toutes reconnoiſſent un Etre ſupérieur, toutes reconnoiſſent qu'il faut le prier, toutes le prient; toutes ſentent la néceſſité d'une forme à leur priere; toutes lui en ont donné une; & jamais la volonté de l'homme

n'a

n'a pu anéantir cette vérité, ni en mettre d'autres à la place.

Cependant les ſoins que les différents Peuples ſe donnent pour honorer le premier Etre, nous préſentent, comme toutes les autres inſtitutions, des différences & des changements ſucceſſifs & arbitraires, dans la pratique comme dans la théorie ; enſorte que parmi toutes les Religions, on n'en connoît pas deux qui l'honorent de la même maniere. Or, je le demande, cette différence pourroit-elle avoir lieu, ſi les hommes avoient pris le même guide, & qu'ils n'euſſent par perdu de vue la ſeule lumiere qui pouvoit les éclairer, & les concilier ? Et cette lumiere eſt-elle autre choſe que cette Cauſe active & ſupérieure qui devroit tenir l'équilibre entre leurs facultés ſenſibles & intellectuelles, & ſans laquelle il leur eſt impoſſible de faire un ſeul pas avec juſteſſe ?

C'eſt donc elle qui doit nourrir dans l'homme l'idée primitive d'un Etre unique & univerſel, ainſi que la connoiſſance des Loix auxquelles cet Etre aſſujettit la conduite des hommes envers lui, lorſqu'il leur permet de l'approcher. C'eſt donc en s'éloignant de cette lumiere, que l'homme demeure livré à ſes propres facultés, & alors ces facultés mêmes s'affoibliſſent, & s'effacent preſque entiérement en lui ; l'obſcurité les recouvre d'un voile épais, que ſans

le

le secours d'une main bienfaisante, il ne pourroit jamais s'en délivrer.

Et cependant, quoique l'homme soit alors abandonné à lui-même, il est toujours obligé de *voyager*. C'est ce qui fait, qu'au milieu de cette terrible ignorance, étant toujours tourmenté de l'idée & du besoin de cet Etre, dont il sent qu'il est séparé, il tourne vers lui des yeux incertains, & l'honore selon sa pensée; & quoiqu'il ne sache plus si l'hommage qu'il offre, est vraiment celui que cet Etre exige, il préfere d'en rendre un tel qu'il le conçoit, à la secrete inquiétude & au regret de n'en point rendre du tout.

Tel est en partie, le Principe qui a formé les fausses Religions, & qui a défiguré celle que toute la terre auroit dû suivre; alors pourrons-nous être surpris de voir si peu d'uniformité dans les usages pieux de l'homme & dans son culte; de lui voir produire toutes ces contradictions, toutes ces pratiques opposées, tous ces rites qui se combattent, & qui en effet ne présentent rien de vrai à la pensée. N'est-ce pas là où l'imagination de l'homme n'ayant plus de frein, tout est l'ouvrage de son caprice & de son aveugle volonté? N'est-ce pas là, par conséquent, où tout doit paroître indifférent à la raison, puisqu'elle ne voit plus de rapports entre le Culte, & l'Etre auquel les Instituteurs & leurs partisans veulent l'appliquer?

Mais

Mais je demande ſi la plupart de ces différences, & même de ces contrariétés palpables, tombent ſur autre choſe que ſur ce qui eſt ſoumis aux yeux corporels de l'homme, c'eſt-à-dire, ſur le ſenſible. Alors, que pourroit-on en conclure contre le Principe, dont elles ne s'occupent même pas? Ce Principe ne ſeroit-il pas tout auſſi inaltérable & auſſi intact, quand la penſée ténébreuſe de l'homme introduiroit des variétés juſques dans la théorie & dans les dogmes; puiſque, tant que l'homme n'eſt pas éclairé de ſon ſeul flambeau, & ſoutenu de ſon ſeul appui, il ne peut pas avoir plus de certitude de la pureté de ſa doctrine, que de la juſteſſe de ſes actions; & enfin, de quelque nature que ſoient ſes erreurs, pourront-elles jamais rien contre la Vérité?

Si l'erreur pourſuit les Obſervateurs & les rend aveugles, c'eſt donc toujours faute de diſtinguer l'homme ainſi démembré, & qui n'emploie qu'une partie de lui-même, d'avec l'homme qui ſe ſert de toutes ſes facultés; c'eſt faute de diſtinguer la ſource défigurée d'où l'homme tire ſes productions informes, d'avec celle où il auroit dû puiſer, qu'on nous l'annonce comme incapable de rien connoître de fixe & d'aſſuré.

Voyons néanmoins juſqu'où le pouvoir particulier de l'homme peut s'étendre, lorſqu'il eſt

remis à lui-même; ne lui accordons que les droits qui lui appartiennent, & examinons s'il n'y a rien au delà de ce qu'il fait & de ce qu'il connoît.

Premiérement, nous avons vu, que malgré tous leurs raiſonnements ſur la Nature, les hommes étoient obligés de ſe ſoumettre à ſes Loix; nous avons aſſez fait connoître que les Loix de cette Nature étoient fixes & invariables, quoique par une ſuite des deux actions qui ſont dans l'Univers, leur accompliſſement fût ſouvent dérangé.

Voilà donc déja une vérité ſur laquelle tout l'arbitraire de l'homme n'a pas la moindre priſe. Il n'eſt plus temps de m'objecter ces ſenſations, ces impreſſions de toute eſpece, que font les différents corps ſur nos ſens, & qui varient dans chaque individu, d'où la multitude s'eſt crue fondée à nier qu'il y eût quelque regle dans la Créature. Nous avons prévenu l'objection en annonçant que la Nature ne pouvoit agir que par relation.

Nous pourrions encore fortifier ce principe, en diſant que cette Loi de relation n'eſt pas plus ſoumiſe à l'arbitraire de l'homme que la Nature elle-même, & que nous ne ſommes pas les maîtres d'en changer en rien les effets; car les détourner & les prévenir, ce n'eſt point du tout les changer, c'eſt au contraire confirmer d'autant plus leur ſtabilité.

Nous

Nous ſavons donc déja avec évidence, qu'il eſt dans la Nature corporelle, une Puiſſance ſupérieure à l'homme, & qui l'aſſujettit à ſes Loix; nous ne pouvons plus douter de ſon exiſtence, quoique les ſoins que l'homme a pris pour connoître & expliquer cette Puiſſance, lui aient ſi rarement fait obtenir des lumieres & des ſuccès ſatisfaiſants.

Secondement, rappellons-nous comment nous avons démontré la foibleſſe & l'infirmité de la Nature, relativement aux Principes d'où elle a tiré ſon origine, & d'où elle tire journellement ſa ſubſiſtance & ſa réaction, nous verrons alors que ſi l'homme eſt ſoumis à cette Nature, à plus forte raiſon le ſera-t-il aux Principes ſupérieurs qui la dirigent & qui la ſoutiennent; & quoiqu'il ait auſſi peu conçu leur puiſſance que celle de la Nature, ſa propre raiſon l'empêcheroit d'en nier l'exiſtence, quand ſon ſentiment ne viendroit pas à l'appui.

Que produira donc tout ce qu'il pourra faire, imaginer, dire, inſtituer contre les Loix de ces Principes ſupérieurs? loin qu'ils en ſoient le plus légérement altérés, ils ne font que montrer davantage leur force & leur puiſſance, en laiſſant l'homme qui s'en éloigne, livré à ſes propres doutes & aux incertitudes de ſon imagination, & en l'aſſujettiſſant à ramper tant qu'il voudra les méconnoître.

Il ne faut rien de plus que ces obſervations pour prouver l'inſuffiſance de l'homme qui ne prend que le ſenſible pour regle & pour guide ; car, ſi l'impuiſſance que nous remarquons dans la Nature corporelle, nous empêche abſolument de lui attribuer les faits qu'elle opere : ſi l'homme par ſa propre raiſon peut parvenir à ſentir la néceſſité indiſpenſable du concours d'une Cauſe active, ſans laquelle les Etres corporels n'auroient aucune action viſible, il n'a donc beſoin que de lui-même pour avouer l'exiſtence de cette Cauſe active & intelligente, & pour parvenir delà à la Cauſe premiere & unique, qui a produit hors d'elle toutes les cauſes temporelles deſtinées à l'accompliſſement de ſes œuvres, & à l'exécution de ſes volontés.

J'ai annoncé cette Cauſe active & intelligente comme ayant une action univerſelle, tant ſur la Nature corporelle que ſur la Nature penſante. C'eſt, en effet, la premiere des cauſes temporelles, & celle ſans laquelle aucun des Etres exiſtants dans le temps, ne peut ſubſiſter ; elle agit ſur eux par la Loi même de ſon eſſence, & par les droits que lui en donne ſa deſtination dans l'Univers. Auſſi, ſoit que les Etres qui habitent cet Univers la conçoivent ou non, il n'en eſt pas un ſeul qui n'en reçoive des ſecours, & puiſqu'elle eſt active & intelligente, il faut que les Etres penſants participent

cipent à ſes faveurs, comme les Etres qui ne le ſont pas.

Voilà donc pourquoi j'ai dit que tous les Peuples de la terre avoient reconnu néceſſairement un Etre ſupérieur. Ils n'ont pas fait toutes les diſtinctions que je viens d'établir entre les différentes cauſes; il n'ont pas diſtingué cette Cauſe active & intelligente, de la Cauſe premiere, qui eſt abſolument ſéparée du ſenſible & du temps; ſouvent même il l'ont confondue avec les cauſes inférieures de la Création, auxquelles ils ont quelquefois adreſſé leurs hommages; auſſi n'ont-ils pas reçu de leur culte les ſecours qu'ils auroient pu en attendre, ſi leur marche eût été plus éclairée. Mais ce ſujet nous meneroit beaucoup trop loin.

Bornons-nous donc à faire obſerver que l'action de cette Cauſe active & intelligente, ayant été univerſelle, l'homme a dû, par le ſentiment & par la réflexion, parvenir à en reconnoître la néceſſité; & de quelque maniere qu'il l'ait enviſagée, il n'a pu ſe tromper que ſur la véritable nature de cette Cauſe, mais jamais ſur ſon exiſtence.

L'homme s'étant fait cet aveu, n'a pu ſe diſpenſer de pourſuivre ſa marche; ſon ſentiment & ſes propres réflexions l'ont dirigé dans le ſecond pas, comme ils l'avoient fait dans le premier; quoique ſe conduiſant encore

par lui-même dans ce nouveau ſentier, il n'ait pas pu y trouver plus de certitude, ni des lumieres plus évidentes.

Mais enfin, quelles qu'aient été ſes découvertes, après avoir reconnu une Cauſe ſupérieure dans la Nature, après avoir même reconnu qu'elle étoit ſupérieure à ſa penſée, il n'a pu s'empêcher d'avouer qu'il devoit y avoir des Loix par leſquelles elle agiſſoit ſur ce qui lui étoit ſoumis, & que ſi les Etres qui devoient tout attendre d'elle ne rempliſſoient pas ces Loix, il ne pouvoient eſpérer aucune lumiere, aucune vie, aucun ſecours.

Il étoit entraîné à ces conſéquences, par ſes obſervations ſur la marche de la Nature corporelle même, à laquelle il eſt attaché; il voyoit, par exemple, que s'il en tranſgreſſoit les Loix, pour les temps & les procédés de la culture, la terre ne lui rendoit que des productions imparfaites & mal ſaines; il voyoit que s'il n'obſervoit l'ordre des Saiſons, & une préciſion exacte dans toutes ſes combinaiſons, les réſultats en étoient ſans fruit & ſans ſuccès. C'eſt là ce qui l'inſtruiſoit ſenſiblement que cette Nature corporelle étoit dirigée par des Loix, & que ces Loix tenoient eſſentiellement à la Cauſe active & intelligente, dont tous les hommes ſentent la néceſſité.

Faiſant enſuite la même réflexion par rapport

à ſon Etre penſant, il a bien ſenti que ne pouvant rien ſans la Cauſe premiere, il étoit de ſon intérêt, de mettre tous ſes ſoins à ſe la rendre favorable; il a conçu que puiſque cette Cauſe pouvoit veiller ſur lui & s'intéreſſer à ſon propre bien, elle devoit avoir établi des moyens pour le préſerver du mal; que par conſéquent, les actes qui étoient avantageux aux hommes, devoient plaire à cette Cauſe, & que ceux qui pouvoient leur nuire, n'étoient point conformes à ſa Loi, qui eſt de rendre heureux tous les Etres, qu'ainſi ils ne pouvoient mieux faire que d'agir toujours ſelon ſon deſir & ſa volonté.

Mais l'homme ne pouvant ſeul approfondir ſi le culte qu'il imaginoit, avoit un rapport certain, tant avec lui-même, qu'avec l'Etre premier qu'il vouloit honorer, chacun adoptoit à ſon gré les moyens qu'il croyoit les plus propres à ſe le rendre favorable, & tous les Peuples, qui ne ſe ſont conduits que par eux-mêmes dans la recherche de cette inſtitution, ont établi celle que leur imagination, ou quelque circonſtance particuliere avoient fait naître dans leur penſée.

Voilà la raiſon pour laquelle toutes les Nations de la terre ont été diviſées, ſoit dans les cérémonies de leur culte, ſoit dans l'idée & l'image qu'elles ſe ſont formée de celui qui doit être l'objet de ce culte. Voila auſſi pourquoi, malgré leur diviſion ſur les formalités de ce

même culte, elles ſont toutes d'accord ſur la néceſſité d'en rendre un ; & cela, parce que toutes ont connu l'exiſtence d'un Etre ſupérieur, & que toutes ont ſenti le beſoin & le deſir de l'avoir pour appui.

Si les hommes ainſi livrés à eux-mêmes, avoient pu apporter autant de vertu & de bonne foi que de zele, dans ces établiſſements, chacun d'eux eût ſuivi en paix le culte qu'il auroit adopté, ſans déprimer ceux où il auroit apperçu des différences. Mais comme le zele ſans lumiere ne mene que plus promptement à l'erreur, ils ont donné excluſivement la préférence à leur ouvrage ; le même principe qui les avoit fait marcher ſeuls pour s'établir un culte, les a conduits à regarder ce culte comme le ſeul véritable ; ils ont cru en remplir encore mieux les devoirs, en n'en laiſſant ſubſiſter aucun autre ; ils ſe ſont fait un mérite auprès de leur idole, de ſe combattre & de ſe perſécuter mutuellement, parce que dans leurs vues ténébreuſes, ils avoient joint leur propre cauſe à la ſienne, & il n'y a preſque pas eu de Nation qui n'ait cru honorer l'Etre ſupérieur, en proſcrivant les cultes différents de celui qu'elle avoit choiſi.

C'eſt là, comme on le ſait, une des principales cauſes des guerres, ſoit générales, ſoit particulieres, & des déſordres que l'on voit tous les jours troubler les diverſes claſſes qui

compoſent

compoſent les Corps politiques, & même renverſer les Empires les mieux affermis, quoiqu'il y ait en eux une infinité d'autres cauſes de diviſion aſſez connues & trop futiles pour que je m'occupe d'en faire, ni l'énumération, ni l'examen dans cet Ouvrage.

Or, toutes ces erreurs & tous ces crimes que les hommes ont fait au nom de leur Religion, viennent-ils d'une autre ſource que de ce qu'ils ſe ſont mis à la place de la main éclairée qui devoit les conduire, & qu'ils ont cru être guidés par un Principe vrai, pendant qu'ils ne l'étoient que par eux-mêmes.

Il faut donc conclure d'abord de ce qui vient de précéder, que tous les hommes, par l'unique ſecours de leurs réflexions, & par la voix de leur ſentiment intérieur, n'ont pu s'empêcher de reconnoître l'exiſtence d'un Etre ſupérieur quelconque, de même que la néceſſité d'un culte envers lui; c'eſt une idée que l'homme ne peut effacer entiérement en lui-même, quoiqu'elle s'obſcurciſſe ſi ſouvent dans le plus grand nombre.

Et certes, nous devons en être peu ſurpris, puiſqu'il y en a qui ont laiſſé s'éteindre en eux l'idée même de leur Etre, & en qui les facultés intérieures ſe ſont tellement affoiblies, qu'ils ſe ſont crus mortels & périſſables.

Mais il faut conclure également que ſi cette idée de l'exiſtence d'un Etre ſupérieur & de la néceſ-

fité d'un culte, eſt dans l'eſſence de l'homme, c'eſt auſſi le dernier terme où il puiſſe parvenir tout ſeul ici-bas; ce ſont là les uniques fruits qui puiſſent provenir de ſa faculté ſenſible, & de ſa faculté intellectuelle livrées à leurs propres efforts. Ce ſentiment eſt un germe fondamental dans l'homme; mais ſi aucune puiſſance ne vient réactionner ce germe, il ne peut rien manifeſter de ſolide, & à coup ſûr ſes productions n'auront aucune conſiſtance, de même que les germes des Etres corporels demeureroient ſans action & ſans production, ſi une Cauſe active & intelligente n'en dirigeoit la réaction & généralement tous les actes qui les concernent.

Nous nous perſuaderons bien plus encore de la vérité de cette penſée, quand nous réfléchirons ſur la nature & les propriétés de la Cauſe intelligente & active; elle eſt diſtincte de la Cauſe premiere, elle en eſt le premier agent, elle ne donne point les germes aux Etres corporels, mais elle les anime; elle ne donne point les facultés intellectuelles & ſenſibles à l'homme, mais elle les dirige & les éclaire. En un mot, étant la premiere, & la ſouveraine de toutes les Cauſes temporelles, elle eſt chargée ſeule de les conduire, & il n'y en a pas une qui puiſſe ſe paſſer de ſon ſecours, & qui ne lui ſoit aſſujettie.

Si c'eſt donc par elle excluſivement que les choſes ſe manifeſtent, rien ſans elle ne pourra devenir ſenſible; or, ne pouvant ici-bas *connoître* que

que par le ſenſible, comment y réuſſirons-nous, ſi cette même Cauſe active & intelligente n'agit pas elle-même avec nous, & n'opere pas ce qu'elle ſeule peut opérer dans l'Univers ?

Nous voyons donc alors quelle eſt la néceſſité abſolue que les deux facultés de l'homme ſoient toujours guidées & ſoutenues par cette Cauſe temporelle, univerſelle ; elle ne donnera point à l'homme l'idée de l'Etre premier dont elle eſt la premiere Cauſe agiſſante, mais elle fera connoître à l'homme les facultés de cet Etre premier, en les manifeſtant par des productions ſenſibles ; elle ne donnera pas non plus à l'homme l'idée d'un culte envers cet Etre premier, mais elle éclaircira ſes idées ſur cet objet, & en lui rendant ſenſibles les facultés de cet Etre premier, elle lui rendra également ſenſibles les moyens ſûrs de l'honorer.

C'eſt là que je vois ceſſer tous les doutes de l'homme, & toutes les variations qui en ſont les ſuites : cette Cauſe active & intelligente étant prépoſée pour actionner & diriger tout, ne peut manquer de concilier tout, lorſque ſon pouvoir ſera employé ; & le ſeul & unique moyen que l'homme ait de ne ſe pas tromper, c'eſt de ne l'exclure d'aucun de ſes actes, d'aucune de ſes inſtitutions, d'aucun de ſes établiſſements, comme elle n'eſt exclue d'aucun des actes réguliers de la Nature. Alors l'homme ſera ſûr de connoître les vrais rapports de ce qu'il cherche ; il n'y aura

plus

plus de disparité entre les Religions des Peuples ; puisqu'ils auront tous la même lumiere ; il n'y aura plus entr'eux de difficultés sur les dogmes, ni sur le culte, puisqu'ils connoîtront la raison premiere des choses ; en un mot, tout sera d'accord, parce que chacun marchera selon la véritable Loi.

Nous ne pouvons donc plus douter que la raison de toutes ces différences que les nations nous offrent dans leurs dogmes & dans leur culte, ne vienne de ce que dans leurs institutions, elles ne se sont pas appuyées de cette Cause active & intelligente qui seule devoit les conduire, & qui pouvoit seule les réunir ; nous ne pouvons plus douter, dis-je, que sa Lumiere ne soit le seul point de ralliement ; que hors d'elle il n'y ait d'autre espoir que l'erreur & la souffrance, & que ce ne soit à elle à qui convienne essentiellement & par nature, cette vérité invincible que hors le centre il n'y a rien de fixe.

On ne me soupçonnera pas, je l'espere, d'après cet exposé, de vouloir établir l'égalité & l'indifférence entre les divers cultes qui sont en usage parmi les Peuples de la terre, & bien moins encore de vouloir enseigner l'inutilité d'un culte. Au contraire, j'annonce qu'il n'y a pas un Peuple qui n'en ait senti la nécessité, j'annonce encore que ce culte doit exister aussi long-temps qu'il y aura des hommes sur la terre ; mais que tant qu'ils ne seront pas soutenus par un appui qui leur

soit

ſoit commun, il eſt inévitable qu'ils ſoient diviſés, & par conſéquent, il ſera impoſſible qu'ils atteignent le but qu'ils ſe propoſent. Ainſi, non ſeulement je maintiens la néceſſité d'un culte, mais je fais voir encore plus clairement la néceſſité d'un ſeul culte, puiſque c'eſt un ſeul Chef, ou une ſeule Cauſe qui doit le diriger.

On ne doit pas non plus me demander actuellement, quel eſt celui de tous les cultes établis, qui eſt le véritable culte; le principe que je viens de poſer doit ſervir de réponſe à toutes les queſtions ſur cet objet. Le culte qui ſera dirigé par cette Cauſe active & intelligente, ſera néceſſairement juſte & bon: le culte où elle ne préſidera pas, ſera certainement nul ou mauvais: voilà la regle. C'eſt à ceux qui, parmi les différentes nations, ſont chargés d'inſtruire les hommes & de les conduire dans la carriere, à confronter leurs ſtatuts & leur marche avec la Loi que nous leur préſentons; notre but n'eſt pas de juger les cultes établis, mais d'en mettre les Chefs & les Miniſtres en état de ſe juger eux-mêmes.

Je dois m'attendre à une objection toute naturelle, relativement à cette Cauſe active & intelligente que j'ai fait connoître comme Chef principal & unique de tout ce qui doit s'opérer généralement dans l'Univers. Les hommes peuvent bien convenir de la néceſſité de l'action de cette Cauſe ſur les Etres corporels; ils ne peuvent pas même douter

douter qu'elle n'ait lieu, par la régularité & l'uniformité des réſultats qui en proviennent : mais, me dira-t-on, quand même ils en viendroient à convenir auſſi de la néceſſité de l'action de cette Cauſe, pour diriger toute la conduite des hommes, quels moyens auroient-ils pour ſavoir quand elle y préſide ou non ? Car leurs dogmes & leurs établiſſements en ce genre, n'ayant pas la moindre uniformité, il leur faut abſolument une autre Loi que celle de l'opinion, pour s'aſſurer qu'ils ſont dans le vrai chemin.

C'eſt ici que l'homme montre ſa foibleſſe & ſon impuiſſance, & c'eſt en même temps par-là qu'il donne d'autant plus de force à ce que nous avons dit ; car, ſi l'homme pouvoit par lui-même choiſir & fixer ſon culte, le pouvoir de la Cauſe active & intelligente, que je reconnois comme indiſpenſable, deviendroit alors ſuperflu pour cet objet.

Si cependant cette Cauſe active & intelligente ne pouvoit jamais être connue ſenſiblement par l'homme, il ne pourroit jamais être ſûr d'avoir trouvé la meilleure route, & de poſſéder le véritable culte, puiſque c'eſt cette Cauſe qui doit tout opérer, & tout manifeſter ; il faut donc que l'homme puiſſe avoir la certitude dont nous parlons, & que ce ne ſoit pas l'homme qui la lui donne ; il faut que cette Cauſe elle-même offre clairement à l'intelligence & aux yeux de l'homme, les témoignages de ſon approbation ; il faut enfin,

ſi

ſi l'homme peut être trompé par les hommes, qu'il ait des moyens de ne ſe pas tromper lui-même, & qu'il ait ſous la main des reſſources d'où il puiſſe attendre des ſecours évidents.

Les Principes que j'ai ſi ſouvent établis, nous prouvent aſſez la certitude de ce que j'avance. N'avons-nous pas déja reconnu pluſieurs fois que l'homme étoit libre? Comme tel, n'eſt-il pas reſponſable des effets bons ou mauvais qui doivent réſulter de ſon choix parmi les penſées bonnes ou mauvaiſes qui lui parviennent? En ſeroit-il reſponſable, s'il n'avoit en lui la faculté de les démêler ſans erreur? Nous voyons donc que de tout les actes qu'il enfante, il n'en eſt aucun qu'il ne ſoit tenu eſſentiellement de confronter avec ſa regle, & que, tant qu'il n'en verra pas la conformité avec cette regle, il ne ſera abſolument ſûr de rien.

Or, quelle peut être cette regle, ſinon l'aveu & l'adhéſion de la Cauſe active & intelligente, qui étant prépoſée pour diriger tous les Etres ſoumis au temps, doit viſiblement mettre l'équilibre entre les différentes facultés de l'homme, comme elle le met parmi les différentes actions des Etres corporels, ou de la Matiere.

Car, ſi elle eſt prépoſée pour diriger les facultés de l'homme, à plus forte raiſon doit-elle en diriger les actions? Et, parmi ces actions, certes, la moins indifférente eſt celle par laquelle il doit obſerver fidellement les Loix qui peuvent lui concilier le

Principe

Principe premier, & le rapprocher de cet Etre auquel il ſent univerſellement qu'il doit des hommages. Et, ſi la Cauſe active & intelligente eſt le ſoutien infaillible qui doit étayer l'homme dans tous ſes pas, ſi elle eſt la lumiere ſûre qui doit diriger tous les actes de ſon Etre penſant, il eſt de toute néceſſité que ce guide univerſel vienne préſider à l'inſtitution du culte de l'homme, comme à toutes ſes autres actions, & qu'il y préſide d'une maniere qui mette ſa voix & ſon témoignage à l'abri de toute incertitude.

La queſtion n'eſt pas encore réſolue, je le ſais; & dire quelle eſt la néceſſité que la Cauſe active & intelligente fixe elle-même les Loix de nos hommages envers le premier Principe, ce n'eſt pas prouver qu'elle le faſſe. Mais, après avoir annoncé d'où l'homme devoit tirer cette preuve, on ne peut plus attendre d'autres indications de ma part. Je ne citerai pas même ma propre & perſonnelle expérience, quelque confiance que j'y doive apporter. Il y a eu un temps où je n'aurois ajouté aucune foi à des vérités que je pourrois certifier aujourd'hui. Je ſerois donc injuſte & inconſéquent de vouloir commander à la perſuaſion de mes Lecteurs; non, je ne crains pas de le répéter, je deſire ſincérement qu'aucun d'eux ne me croie ſur ma parole, parce que, comme homme, je n'ai point de droits à la confiance de mes ſemblables; mais je ſerois au comble de ma

joie

joie, ſi chacun d'eux pouvoit prendre une aſſez grande idée de lui-même & de la Cauſe qui veille ſur lui, pour eſpérer que par ſa perſévérance & ſes efforts, il lui ſeroit poſſible de s'aſſurer de la vérité.

Je ſais que par des vues ſages & hors de la portée du vulgaire, les Chefs & les Miniſtres de preſque toutes les Religions en ont annoncé les dogmes avec prudence, & ſur-tout avec une réſerve qu'on ne peut aſſez louer; pénétrés ſans doute de la ſublimité de leurs fonctions, ils ont ſenti combien la multitude devoit en reſter éloignée, & c'eſt ſûrement pour cela, qu'étant dépoſitaires de la clef de la Science, ils ont mieux aimé amener les Peuples à avoir pour elle une vénération ténébreuſe, que d'en expoſer les ſecrets à la profanation. S'il eſt vrai que ce ſoient là leurs motifs, je ne peux les blâmer. L'ombre & le ſilence ſont les aſyles que la vérité préfere; & ceux qui la poſſedent, ne peuvent prendre trop de précautions pour la conſerver dans ſa pureté; mais ne puis-je leur repréſenter qu'ils auroient dû craindre auſſi de l'empêcher de ſe répandre, qu'ils ſont prépoſés pour la faire fructifier, pour veiller à ſa défenſe, & non pour l'enſevelir; enfin, que la renfermer avec trop de ſoin, c'eſt peut être lui faire manquer ſon but, qui eſt de s'étendre & de triompher?

Je croirois donc qu'ils auroient agi très-ſagement, s'ils avoient approfondi davantage ce mot

Myſtere, dont ils ont fait un rempart à leurs Religions. Ils pouvoient bien étendre des voiles ſur les points importants, en annoncer le développement comme le prix du travail & de la conſtance, & éprouver par-là leurs proſélytes, en exerçant à la fois leur intelligence & leur zele; mais ils ne devoient pas rendre ces découvertes ſi impraticables que l'Univers en fût découragé; ils ne devoient pas rendre inutiles les plus belles facultés de l'Etre penſant, qui ayant pris naiſſance dans le ſéjour de la lumiere, étoit déja aſſez malheureux de ne plus habiter auprès d'elle, ſans qu'on lui ôtât encore l'eſpérance de l'appercevoir ici-bas; en un mot, j'aurois à leur place, annoncé un Myſtere comme une vérité voilée, & non comme une vérité impénétrable, & j'ai le bonheur d'avoir la preuve que cette définition auroit mieux valu.

Rien ne m'empêchera donc de perſévérer dans les principes que je m'efforce de rappeller aux hommes, & d'aſſurer à mes ſemblables que non ſeulement la Cauſe active & intelligente doit néceſſairement les diriger dans tous leurs actes, & par conſéquent dans ceux qui ont rapport au culte, mais encore, qu'il eſt en leur pouvoir de s'en aſſurer par eux-mêmes, & cela d'une maniere qui ne leur laiſſe point de doutes.

En effet, il ne faut qu'obſerver la conduite des différentes Nations, pour appercevoir qu'elles ont toutes regardé leur culte comme étant fondé

fondé ſur la baſe que je viens d'établir. Ne ſait-on pas avec quelle ardeur elles ont défendu leurs cérémonies & leurs dogmes religieux ? Chacune d'elle n'a-t-elle pas ſoutenu ſa Religion, avec autant de zele & d'intrépidité, que ſi elle eût eu la certitude que la vérité même l'avoit établie ?

Que dis-je, ce nom de vérité n'eſt-il pas le rempart de toutes les Sectes & de toutes les Opinions ? N'a-t-on pas vu les Miniſtres mêmes des plus grandes abominations, s'envelopper de ce nom ſacré, ſachant bien que par-là ils en impoſeroient plus ſûrement aux Peuples ? Pourquoi donc cette marche ſeroit-elle ſi univerſelle, ſi le Principe n'en étoit pas dans l'homme ? Pourquoi, même dans ſes faux pas, chercheroit-il à s'appuyer d'un nom qui en impoſe, s'il ne connoiſſoit pas intérieurement que ce nom eſt puiſſant, & qu'il en a beſoin ? & en même temps, pourquoi annonceroit-il que ſes pas ſont dirigés par la vérité, s'il ne ſentoit pas qu'ils le peuvent être ?

Nous croyons ces obſervations ſuffiſantes, pour convaincre nos Lecteurs de la néceſſité & de la poſſibilité du concours d'une Cauſe active & intelligente dans toutes les actions des hommes, & principalement dans la connoiſſance & la pratique des Loix qui doivent diriger leurs hommages envers le premier Etre, que nul d'entr'eux ne peut avoir méconnu de bonne foi.

Ainſi, dès que par leur nature, la Loi leur

eſt impoſée de ne jamais marcher ſans cet appui ; & que d'après tous les Principes qu'on vient de voir, il leur eſt poſſible de l'obtenir, il eſt clair qu'ils erreront ſans ceſſe, & ſeront expoſés à toutes ſortes de dangers, lorſqu'ils voudront agir par eux-mêmes. Alors ils ſeront bien plus condamnables encore de s'annoncer aux autres hommes, comme étant guidés par cette vraie lumiere, quand ils n'en auront pas la certitude.

Mais, quelles que ſoient à ce ſujet leurs Erreurs ou leur mauvaiſe foi, quelques bizarreries qu'ils puiſſent introduire dans leurs inſtitutions religieuſes, nous devons aſſez reconnoître à préſent, comme je l'ai déja dit, qu'on n'en peut pas conclure qu'il n'y ait ni regle, ni vérité pour l'homme. Nous devons voir bien plutôt, que les mépriſes des hommes en ce genre, ne peuvent tomber ſur d'autres objets, que ſur l'extérieur & le ſenſible de leurs Religions, & qu'étant inférieurs & abſolument ſubordonnés à l'Etre premier, toutes les opinions & toutes les contradictions qu'ils pourront enfanter, ne lui porteront jamais la moindre atteinte.

C'eſt-là la premiere conſéquence que l'on doit inférer de tout ce qu'on vient de lire ſur la diverſité des Religions & des cultes. Par-là l'homme ſage & accoutumé à percer l'enveloppe des choſes, ne doit plus ſe laiſſer ſéduire par la variété des établiſſements de cette eſpece, ni être ébranlé par les contradictions univerſelles des

hommes

hommes ſur cet objet. Il doit voir actuellement quelle en eſt la ſource, & ne pas douter que ſi l'homme porte en lui l'idée du premier Etre, il doit auſſi avoir un moyen fixe & uniforme de lui témoigner qu'il le connoît & qu'il lui rend hommage, moyen qui doit être un & auſſi inaltérable que cet Etre même, quoique les hommes ſe méprennent chaque jour ſur la nature de l'un & de l'autre.

C'eſt là en même temps où nous pouvons voir le peu de confiance que méritent ceux qui prétendent prouver une Religion par la Morale, & combien ils ſont dignes du peu de ſuccès qu'ils ont ordinairement. Car la Morale, quoiqu'étant un des premiers devoirs de l'homme actuel, n'a pas toujours été enſeignée par des Maîtres aſſez éclairés pour l'appliquer juſte; elle a preſque toujours été bornée au ſenſible corporel, & dès-lors elle a dû varier ſelon les lieux, & ſelon les différentes habitudes dans leſquelles l'homme aura fait conſiſter ſa vertu : d'ailleurs cette Morale n'étant jamais que l'acceſſoire de la Religion, lors même qu'elle eſt le plus perfectionnée, la vouloir employer pour preuve, c'eſt annoncer à la foi, & qu'on ne connoît pas les véritables preuves, & qu'il y en a néceſſairement qui portent ce titre.

Je ne crois pas inutile, non plus, de faire obſerver que c'eſt par-là que pechent les Doctrines modernes, qui réduiſent toutes les Loix de

l'homme à la Morale, & toute sa Religion à des actes d'humanité, ou au soulagement des malheureux dans l'ordre matériel, c'est-à-dire, à cette vertu si naturelle & si peu remarquable, dont mon siecle essaie d'étayer ses systêmes, & qui concentrant l'homme dans des œuvres purement passives, n'est plus qu'un voile à l'ignorance, & perd tout son prix aux yeux du Sage. Cette vertu est sans doute au nombre de nos obligations, & personne ne doit la négliger sous aucun prétexte; mais on ne borneroit pas exclusivement tous nos devoirs, à des actes temporels & sensibles, si on ne s'étoit pas persuadé que les choses sensibles & l'homme sont du même rang & de la même nature.

Après le résultat que nous verrons d'appercevoir, nous devons en attendre un second, qui peut nous aider à combattre & à renverser une autre erreur, à laquelle les Observateurs se sont laissés entraîner sur le même sujet & qui tient naturellement à la même source.

En effet, si selon eux, la connoissance d'un Etre supérieur, objet d'un culte, ainsi que celle de la nécessité de ce culte, n'étoient point innées dans l'homme, il s'ensuivroit que l'origine & la naissance des institutions religieuses seroient tout-à-fait indécises; il seroit alors d'une difficulté insurmontable de savoir de quelle maniere, ou dans quel temps, elles auroient été imaginées, parce qu'alors les hommes n'ayant pour regle &

pour

pour Loi que les révolutions continuelles de la Nature, ou les impulsions de leur caprice & de leur volonté, chaque instant auroit pu être l'époque d'une nouvelle Religion, comme chaque instant auroit pu anéantir les plus anciennes, & successivement détruire toutes celles qui sont en honneur sur la terre.

Dans cette supposition, il seroit très-certain que les institutions dont nous parlons, n'étant plus que l'ouvrage de la foiblesse ou de l'intérêt, non seulement l'homme vrai pourroit les mépriser, mais même il devroit employer ses efforts, pour en effacer jusqu'à la moindre trace dans lui-même & dans tous ses semblables.

Mais, après avoir assuré tous nos principes, en les fondant, comme nous l'avons fait, sur la nature de l'homme, après avoir reconnu l'universalité d'une base fondamentale à toutes les Religions des peuples, on devroit être suffisamment persuadé que ce sentiment naît avec l'homme, & dès-lors toute difficulté devroit cesser sur l'origine de cette idée d'un Etre supérieur & du culte qui lui est dû.

On ne verroit plus dans l'accord & la conformité des idées des Peuples sur ces deux points, que les fruits naturels de ce germe indestructible, inné dans tous les hommes, & qui leur a parlé dans tous les temps, quoique nous ne puissions nier les usages bizarres & faux qu'ils en ont presque toujours faits; on en peut dire autant des Loix uniformes qu'ils devroient tout observer dans

leur culte ; car, quoique par une funeſte ſuite de leur Liberté, ils éloignent & méconnoiſſent preſque continuellement la Cauſe phyſique ſupérieure, prépoſée pour diriger ce culte, ainſi que toutes leurs autres actions, on verroit bien-tôt qu'ils n'ont jamais été privés de la faculté de la ſentir & de l'entendre, puiſque dès-lors qu'ils ſont liés au temps, cette Cauſe active & intelligente, qui veille eſſentiellement ſur le temps, n'a jamais pu les perdre de vue, comme eux-mêmes auroient encore cet avantage à ſon égard, s'ils n'étoient les premiers à la fuir & à l'abandonner.

Si nous voulons nous convaincre encore mieux des rapports qui ſe trouvent entre l'homme & ces vérités lumineuſes, dont nous l'annonçons comme dépoſitaire, nous n'avons qu'à réfléchir ſur la nature de la penſée ; nous verrons bientôt qu'étant ſimple, unique & immuable, il ne peut y avoir qu'une ſeule eſpece d'Etres qui en ſoient ſuſceptibles, parce que rien n'eſt commun parmi des Etres de différente nature ; nous verrons que ſi l'homme a en lui cette idée primitive d'un Etre ſupérieur, & d'une Cauſe active & intelligente qui exécute ſes volontés, il doit être de la même Eſſence que cet Etre ſupérieur & que la Cauſe qui correſpond de l'un à l'autre ; nous verrons, dis-je, que la penſée leur doit être commune, tandis que tous les Etres qui ne pourront recevoir aucune communication de cette penſée, n

en

en donner le moindre témoignage, seront exclus nécessairement de la classe de ceux dont nous parlons.

Et c'est bien par-là que l'homme pourroit acquérir des lumieres sur lui-même, en apprenant à se distinguer de tous les Etres passifs & corporels qui l'environnent. Car, quelqu'effort qu'il emploie pour se faire entendre de quelqu'un d'eux, sur les principes de la justice, sur la connoissance d'un Etre supérieur & des autres objets qui sont du ressort de sa pensée, il n'appercevra dans cet Etre corporel & sensible aucun signe, aucune démonstration qui lui annonce qu'il en ait été entendu. Tout ce qu'il pourra obtenir, & non encore de tout les animaux, c'est de leur faire concevoir & exécuter les actes de sa volonté, sans toutefois qu'ils en comprennent la raison; encore faudroit-il, pour la perfection de ce commerce, que l'homme pût se rappeller leur langage naturel dont il a perdu la connoissance; car les moyens factices dont il se sert aujourd'hui pour y suppléer, ne sont que des preuves de son impuissance, & ne servent qu'à lui montrer que la grandeur ne consiste pas dans l'industrie, mais dans la force & dans l'autorité.

Lorsque l'homme au contraire, cessant de fixer les yeux sur les Etres sensibles & corporels, les ramene sur son Etre propre, & que dans le dessein de le connoître, il fait usage avec soin de sa faculté intellectuelle; sa vue acquiert une étendue immense, il conçoit & touche, pour ainsi dire,

des

des rayons de lumiere qu'il ſent bien être hors de lui, mais dont il ſent auſſi toute l'analogie avec lui-même ; des idées neuves deſcendent dans lui, mais il eſt ſurpris, tout en les admirant, de ne les point trouver étrangeres. Or, y verroit-il tant de rapports avec lui-même, ſi leur ſource & la ſienne n'étoient pas ſemblables ? Se trouveroit-il ſi à l'aiſe & ſi ſatisfait, à la vue des lueurs de vérité qui ſe communiquent à lui, ſi leur Principe & le ſien n'avoient pas la même eſſence ?

C'eſt là ce qui nous fait reconnoître que la penſée de l'homme étant ſemblable à celle de l'Etre premier, & à celle de la Cauſe active & intelligente, il doit y avoir eu entre eux une correſpondance parfaite dès le moment de l'exiſtence de l'homme. Alors, ſi c'eſt vraiment ſur cette affinité néceſſaire entre tout Etre penſant, que ſont fondées toutes les Loix qui doivent diriger l'homme, tant dans la connoiſſance de l'Etre ſupérieur, que dans celle du culte qu'il doit lui rendre, nous pouvons voir à préſent, avec évidence, quelle a dû être l'origine de la Religion parmi les hommes, & ſi elle n'eſt pas auſſi ancienne qu'eux-mêmes.

Cependant, la ſimilitude que je viens de faire entrevoir entre tous les Etres qui ſont doués de la penſée, exige que je faſſe remarquer en ce moment, une diſtinction importante qui échappe à la plus grande partie des hommes, ce qui les retient dans d'épaiſſes ténebres, & les expoſe

expose aux mépriſes les moins excuſables.

En effet, s'ils accordent la penſée à un Etre immatériel, tel que l'homme, & qu'on leur avoue, comme je l'ai fait, que le Principe de la Matiere eſt immatériel, ils voudront auſſi que ce Principe ait la penſée, & ne concevront pas que l'on puiſſe la lui refuſer.

D'un autre côté, ſi je refuſe la penſée au Principe immatériel de la Matiere, ils ne ſauront plus s'ils ne doivent pas la refuſer auſſi au Principe immatériel de l'homme, parce qu'ils ne voient dans ces deux différents Etres immatériels, qu'une même nature, & par conſéquent, que les mêmes propriétés. Mais c'eſt toujours la même erreur qui les abuſe; c'eſt toujours pour ne vouloir pas démêler deux natures auſſi diſtinctes, qu'ils ſe laiſſent aller aux plus grands écarts ſur cet objet. Rappellons-les donc aux premiers Principes ſur leſquels nous nous ſommes déja appuyés.

Tous les Etres immatériels proviennent médiatement ou immédiatement, de la même ſource, & cependant ils ne ſont pas égaux. Nous ne pouvons douter de cette inégalité des Etres, puiſque l'homme, qui eſt un Etre immatériel, reconnoît néceſſairement au deſſus de lui, des Etres immatériels auxquels il doit des hommages & des ſoins aſſidus, comme étant dans leur dépendance; il reconnoît que quoiqu'il ſoit ſemblable à ces Etres immatériels, par ſa nature immatérielle & par ſa penſée,

penſée, cependant il eſt infiniment inférieur à eux, en ce qu'il peut perdre l'uſage de ſes facultés & s'égarer, au lieu que les Etres qui le dominent ſont à couvert de ce funeſte danger.

De même, le Principe de la Matiere eſt immatériel & indeſtructible comme le Principe immatériel de l'homme, mais ce qui met entre eux une diſtinction hors de tout rapport, c'eſt que l'un a la penſée & que l'autre ne l'a point, & cela parce que, comme je viens de le dire, l'Etre immatériel de l'homme provient immédiatement de la ſource des Etres, au lieu que l'Etre immatériel de la Matiere n'en provient que médiatement.

Je ne crois pas faire d'indiſcrétion en avouant que c'eſt un *nombre* qui les diſtingue, ce qui ſera expliqué ci-après. Je crois en même temps rendre un ſervice eſſentiel à mes ſemblables, en les engageant à croire à des Etres immatériels qui ne penſent point. Car pluſieurs Obſervateurs de mon temps ont cru n'être plus Matérialiſtes dès qu'ils ont pu parvenir à admettre & reconnoître comme moi, un Principe immatériel dans la Matiere. Mais le Matérialiſme conſiſte-t-il uniquement à n'avoir pas une connoiſſance parfaite, ni une idée juſte de la Matiere & de ſon Principe? & le vrai Matérialiſte n'eſt-il pas plutôt, & ne ſera-t-il pas toujours celui qui mettra dans la même claſſe & au même rang, le Principe immatériel de l'homme intellectuel, & le Principe immatériel de la Matiere.

Je

Je ne puis donc trop recommander de ne pas confondre les vraies notions que nous portons en nous ſur ces objets, & de croire à des Etres immatériels qui ne penſent point; c'eſt une diſtinction & une vérité qui doit réſoudre toutes les difficultés qu'on a élevées ſur cet objet.

Si cependant il reſtoit encore des doutes ſur la Penſée, que j'ai préſentée comme devant être commune & uniforme dans tous les Etres diſtincts de la Matiere & du ſenſible, & que, pour appuyer ces doutes, on objectât cette différence ſi remarquable parmi les facultés intellectuelles des hommes, que chacun d'eux paroît n'être pas en ce genre partagé plus également que dans les facultés corporelles & ſenſibles; je conviendrois avec ceux qui auroient cette incertitude, qu'en effet, à juger d'après la différence univerſelle que l'on apperçoit dans les facultés intellectuelles des hommes, il paroît difficile à croire qu'ils puiſſent tout voir une égale idée de leur Etre, ainſi que du culte auquel ils ſont tenus envers lui.

Mais nous n'avons jamais prétendu que les idées de tous, fuſſent égales ſur cet objet, il nous ſuffit qu'elles ſoient ſemblables. Il n'eſt pas néceſſaire, il n'eſt pas même poſſible que tous les hommes ſentent également leur Principe, mais il eſt conſtant que tous le ſentent, & qu'il n'y en a aucun qui n'en ait une idée quelconque. Cet aveu eſt tout ce que nous ſouhaitons de leurt part, & c'eſt

à la Cause active & intelligente à faire le reste.

Ce ne sera point trop m'écarter de mon sujet, que de m'arrêter un instant sur la différence naturelle que nous appercevons dans les facultés intellectuelles de l'homme, & il sera utile d'apprendre à connoître ce qu'elles auroient été dans son origine premiere, s'il se fût maintenu dans sa gloire, & ce qu'elles sont aujourd'hui qu'il en est descendu.

Quand même l'homme auroit conservé tous les avantages de son premier état, il est certain que les facultés intellectuelles de chacun des hommes de sa postérité auroient annoncé des différences, parce que ces facultés étant toutes le signe du Principe premier dont ils émanent, & ce Principe étant toujours neuf, quoique toujours le même, les signes qui le représentent, doivent manifester par eux-mêmes sa nouveauté continuelle, & faire connoître par-là d'autant plus sa fécondité. Mais, loin que ces différences eussent produit une imperfection, ni causé des peines & des humiliations parmi les hommes, aucun d'eux ne s'en fut seulement apperçu ; trop occupés à jouir, ils n'auroient pas eu le loisir de comparer, & quoique les mesures de leurs facultés n'eussent pas été égales, elles auroient chacune satisfait abondamment ceux à qui elles auroient été réparties.

Dans l'état actuel de l'homme, au contraire, entre ces mêmes inégalités originelles qui ont toujours lieu, il est sujet à celles qui proviennent

nent des Loix de la région sensible qu'il habite; ce qui rend bien plus pénible encore l'exercice de ses facultés premieres, & en multiplie à l'infini les différences. Cependant, n'étant point condamné à la mort, ou à la privation perpétuelle de ces mêmes facultés premieres, la région élémentaire ne fait que lui présenter un obstacle de plus, & il a toujours l'obligation indispensable de travailler à la surmonter; enfin aujourd'hui, comme dans son premier état, la mesure de ses dons seroit suffisante, s'il avoit toujours la ferme résolution de les employer à son profit.

Mais qui ne sait que loin de tirer avantage de ces obstacles, & de les faire tourner à sa gloire, l'homme les augmente encore par l'usage faux de sa volonté, par les générations irrégulieres, par l'ignorance où il s'enfonce tous les jours sur les choses qui lui conviennent, ou qui lui sont contraires, ainsi que par une multitude d'autres causes qui occasionnent sans cesse le dépérissement de ces mêmes facultés, & qui les dénaturent au point de les rendre presque méconnoissables.

Aussi, dans cet état de dégradation où l'homme se laisse entraîner, il perd la véritable notion des privileges qui lui appartiennent, son cœur se vuide, & ne connoissant plus ses vraies jouissances, il se rabaisse, & ne s'éstime plus que sur des différences conventionnelles, qui n'existent que dans sa volonté déréglée, mais auxquelles

auxquelles il s'attache avec d'autant plus d'ardeur, qu'ayant laiſſé échapper ſon ſeul appui, il n'a plus rien qui le ſoutienne.

Cependant, malgré ces différences originelles, multipliées encore, ſoit par les écueils de la région ſenſible, ſoit par les vicieuſes habitudes des hommes, pourrons-nous jamais dire que l'homme ait changé de nature, pendant que nous avons vu que les Etres corporels mêmes ne ſauroient en changer, malgré la multitude des révolutions, auxquelles leur propre Loi & la main de l'homme peuvent les aſſujettir ?

Or, s'il eſt de la nature & de l'eſſence des hommes d'avouer un Etre ſupérieur, & de ſentir qu'étant attachés à la région ſenſible, il doit y avoir un moyen ſenſible de lui faire parvenir leurs hommages, il eſt certain que, malgré tous leurs égarements, la Loi ne ſauroit jamais varier pour eux. Ils pourront rendre leur tâche plus longue & plus difficile, comme ils le font en effet tous les jours par leur aveuglement & leur imprudence, mais ils ne ſe diſpenſeront jamais de l'obligation de la remplir. Soit que l'un ſe trouve plus chargé que l'autre par ſa nature, ſoit qu'il le devienne par ſa propre faute, il faudra néanmoins que le tribut de chacun ſe paie, & ce tribut n'eſt autre choſe, de la part de l'homme, que le ſentiment, l'aveu & le juſte emploi des facultés qui le conſtituent.

Alors,

Alors, quelque défiguré que ſoit l'homme, nous devons toujours trouver en lui ſa Loi premiere, puiſque ſa nature eſt toujours la même, nous devons toujours le trouver ſemblable à l'Etre qui lui communique la penſée, puiſque cette penſée ne peut correſpondre qu'entre des Etres de même nature; nous devons, dis-je, le reconnoître comme inſéparablement lié à l'idée de ſon Principe, & à celle des devoirs qui l'attachent à lui, puiſqu'étant convenus que ces idées ſont univerſelles parmi les hommes, nous n'avons pas pu nier qu'elles ne naiſſent & qu'elles ne vivent perpétuellement avec eux. C'eſt pour cela que nous avons porté juſqu'à l'origine même de l'homme, l'époque de la naiſſance de ſa Religion.

Quel cas pouvons-nous faire alors des opinions imprudentes & inſenſées, qui ont fait naître cette inſtitution ſacrée, de la crainte & de la timidité des hommes? Comment de pareilles foibleſſes leur pourroient-elles donner une idée auſſi ſublime que celle d'un guide qui peut les éclairer & les ſoutenir à tous leurs pas, ſi le germe n'en étoit pas dans leur ſein? Et puiſqu'ils portent ce germe en eux-mêmes, pourquoi lui chercher un autre origine?

Non, ſans doute, on ne dira plus que les effrayantes révolutions de la Nature auront donné naiſſance à cette idée dans l'homme. Tout au plus, auroient-elles été un des moyens propres à ranimer dans lui les facultés précieuſes qui s'y

ſont ſi ſouvent aſſoupies ; mais jamais elles ne lui auront communiqué le germe de ces facultés, puiſque ce n'eſt que par là qu'il eſt homme.

Bien moins encore, lui auroient-elles donné toutes les lumieres & toutes les connoiſſances néceſſaires à l'entier accompliſſement des devoirs relatifs à ſa Religion & à ſon culte, puiſqu'en même temps que l'homme ſent que ces lumieres lui manquent, il ſent qu'il ne peut les tenir que d'une Cauſe intelligente, qui étant au-deſſus de lui, eſt à plus forte raiſon au deſſus de la Nature matérielle. Or, ſi l'homme, malgré ſa miſere & ſa privation, eſt encore par ſon eſſence au deſſus de cette même Nature matérielle, quels ſont donc les ſecours & les lumieres qu'il en pourroit attendre ?

On voit par-là quels médiocres fruits toutes les révolutions de la Région élémentaire ont pu produire dans l'homme, & combien il ſeroit déraiſonnable d'y chercher la ſource de ſes vertus & de ſa grandeur.

Ce n'eſt pas, comme je viens de le dire, que les terribles événements auxquels la Nature élémentaire eſt expoſée, n'aient ſervi ſouvent à réveiller les facultés intellectuelles engourdies dans l'homme, en le rappellant à la fois à l'idée de l'Etre premier, & à la néceſſité de l'honorer.

Je veux même que dans la fâcheuſe ſituation où il s'eſt trouvé fréquemment, & qui a dû devenir encore plus affreuſe par l'ignorance à laquelle il s'eſt preſque toujours abandonné, il ait choiſi parmi

parmi les objets épars autour de lui ; ceux qui lui ont paru les plus puissants ; & qu'il leur ait adressé des vœux pour en obtenir des sources contre les malheurs qui le menaçoient ; je veux qu'ayant ainsi fait choix de ses Dieux, il leur ait encore rendu un culte sensible & qu'il leur ait offert des sacrifices ; je veux que la même mépriſe ayant eu lieu diversement en différentes parties de la Terre, selon que l'homme y aura été plus ou moins effrayé, ç'ait été là une des causes qui ont produit la variété qui se trouve entre toutes les Religions.

Que pourroit-on statuer d'après cela qui fût contraire au principe que je défends ? Ne voit-on pas quel a été le mobile de ces Institutions ; ne voit-on pas quel en est le frivole objet ? Ne voit-on pas enfin que ceux-mêmes qui les ont établies ; ne pouvant se cacher l'infirmité de leurs idoles ; ont cherché à les étayer en en multipliant le nombre, que souvent ils les ont répudiées pour les remplacer ensuite à leur gré ; & qu'ils ont montré la même inconstance dans le choix des moyens qu'ils avoient employés pour se les rendre favorables. Or, si c'étoit une lumiere fixe qui les eût dirigés, ils seroient eux & leurs œuvres à couvert de toutes ces contradictions.

Il est donc évident que ceux qui ont observé de pareils faits, en ont porté beaucoup trop loin les conséquences. De ce que la crainte & la superstition ont fait naître des institutions Religieuses en différen-

férents lieux, ou, ce qui eſt encore plus vrai, ont introduit des variétés dans les Religions déja établies, il ne ſeroit pas juſte de conclure que telle a été la ſource de toutes les Religions, & que c'eſt là où l'homme a puiſé les principes & les notions qui lui ſont communes univerſellement avec ſes ſemblables. Mais il n'eſt pas abſolument impoſſible de montrer encore plus clairement la cauſe de cette erreur, & de la mettre entiérement à découvert.

N'ai-je pas annoncé l'homme comme étant un aſſemblage de facultés ſenſibles & de facultés intellectuelles? N'a t'on pas dû concevoir par-là que ſes facultés ſenſibles lui étant communes avec les bêtes, il devenoit dès-lors ſuſceptible d'habitudes comme elles; mais auſſi que ces habitudes, tenant toutes au ſenſible, ne pouvoient naître que par le ſecours des cauſes & des moyens ſenſibles.

N'a-t'on pas dû concevoir, au contraire, que les facultés intellectuelles de l'homme étant d'un ordre ſupérieur aux cauſes ſenſibles, ne pouvoient pas être commandées par ces cauſes ſenſibles, & qu'il leur falloit, pour les mouvoir & les animer, la réaction d'une cauſe & d'un agent d'un autre ordre, c'eſt-à-dire qui fût de la même nature que l'Etre intellectuel de l'homme.

C'eſt donc là que ſe trouve la ſolution du problême; il falloit diſtinguer les œuvres ſenſibles de l'homme d'avec ſes idées premieres qui n'appartiennent

partiennent qu'à son Etre intellectuel ; il falloit voir que le climat, la température & tous les accidents plus ou moins considérables de la Nature matérielle & sensible pouvoit bien opérer sur les mœurs, les habitudes & les actions extérieures de l'homme, qu'ils pouvoient même par la liaison de l'homme au sensible, opérer passivement sur ses facultés intellectuelles ; mais que le concours de toutes les révolutions élémentaires quelconques ne lui donneroient jamais la moindre idée d'une Cause supérieure, ni des points fondamentaux que nous avons découverts en lui ; puisqu'en un mot toutes les causes que nous examinons dans ce moment, étant par leur nature, dans l'ordre sensible, ne peuvent opérer activement que sur le sensible & jamais ainsi sur l'intellectuel.

Alors nous ne verrions dans tous ces fruits de la foiblesse & de la crainte de l'homme, qu'un usage faux & une application insensée de ses facultés intellectuelles ; mais nous n'y verrions jamais leur origine. Car si lors même que ces facultés intellectuelles agissent sur le sensible, elles le font simplement mouvoir, & ne le créent pas, quoiqu'elles lui soient supérieures ; à plus forte raison le sensible leur étant inférieur, elles en pourront être affectées, lorsqu'il agira sur elles, mais elles n'en recevront jamais la naissance & la vie.

Nous rentrons donc de nouveau dans notre prin-

cipe, qui a été de placer l'existence de la Religion au premier moment de l'existence de l'homme.

Si, après de semblables démonstrations, ceux qui ont avancé l'opinion contraire, persistoient encore à la soutenir, & à vouloir que l'homme eût trouvé dans des causes inférieures & sensibles, la source des notions & de toutes les lumieres dont nous annonçons qu'il porte le germe en lui-même; nous n'aurions, pour renverser absolument leur système, qu'une seule chose à leur demander: savoir, pourquoi, si selon eux, les révolutions de la Nature matérielle ont donné aux hommes une Religion, les Bêtes n'ont-elles pas aussi la leur; car elles ont été présentes, comme les hommes, à toutes ces révolutions.

Cessons donc de nous arrêter à une pareille opinion, & attachons-nous plutôt à reconnoître tout le prix du germe qui a été placé dans nous-mêmes; attachons-nous à sentir que si ce germe précieux doit nous rendre des fruits sans nombre, quand il aura reçu la *culture* naturelle; il ne pourra aussi annoncer que la confusion & le désordre quand il recevra des *cultures* étrangeres. Enfin n'attribuons qu'à ces fausses *cultures*, les incertitudes que l'homme a montrées dans tous les pas qu'il a faits sans son guide.

Mais je presse la curiosité de mes Lecteurs sur cette *culture* naturelle, sur les effets invariables de la Cause active & intelligente que j'ai reconnue comme la lumiere indispensable de l'homme; en un mot,

mot, ſur cette Religion & ce culte unique, qui d'après les principes que j'ai expoſés, rameneroient tous les cultes à la même Loi.

Quoique j'aie annoncé que ce n'étoit point de la main de ſon ſemblable, que l'homme devoit attendre les preuves & les témoignages certains de ces vérités; il peut au moins en recevoir le tableau, & je me propoſe de le lui préſenter.

Je ne lui cacherai cependant pas tous les efforts que je me ſais à moi-même pour l'entreprendre. Je ne jette point les yeux ſur la ſcience, que je ne ſois couvert de honte, en voyant tout ce que l'homme a perdu, & je voudrois que rien de moi ne fût ce que je ſais, car je ne trouve rien en moi qui en ſoit digne; c'eſt pour cette raiſon que je ne puis jamais m'exprimer ſur ces objets que par des ſymboles.

La Religion de l'homme dans ſon premier état, étoit ſoumiſe à un culte, comme elle l'eſt encore aujourd'hui, quoique la forme en fût différente; la principale Loi de cet homme étoit de porter continuellement ſa vue depuis l'*Orient* juſqu'à l'*Occident*, & depuis le *Nord* juſqu'au *Midi*; c'eſt-à-dire, de déterminer les *latitudes* & les *longitudes* dans toutes les parties de l'Univers.

C'eſt par-là qu'il avoit une connoiſſance parfaite de tout ce qui s'y paſſoit, qu'il purgeoit de malfaiteurs tout ſon empire, qu'il aſſuroit la route aux voyageurs bien intentionnés, & qu'il établiſſoit

l'ordre & la paix dans tous les Etats ſoumis à ſa domination ; par-là auſſi, il manifeſtoit pleinement la puiſſance & la gloire de la Cauſe premiere qui l'avoit chargé de ces ſublimes fonctions, & c'étoit lui rendre les hommages les plus dignes d'elle, & les ſeuls capables de l'honorer & de lui plaire ; car étant *Une* par eſſence, elle n'a jamais eu d'autre objet que de faire régner ſon *Unité*, c'eſt-à-dire, de faire le bonheur de tous les Etres.

Cependant, ſi l'homme n'eût pas été ſecondé dans l'exercice de l'emploi immenſe qui lui étoit confié, il n'auroit pu ſeul en embraſſer toutes les parties : auſſi avoit-il autour de lui des Miniſtres fideles qui exécutoient ſes ordres avec préciſion & célérité : il penſoit, ſes Miniſtres liſoient ſes volontés, & les écrivoient avec des caracteres ſi nets & ſi expreſſifs qu'ils étoient à couvert de toute équivoque.

La premiere Religion de l'homme étant invariable, il eſt, malgré ſa chûte, aſſujetti aux mêmes devoirs ; mais comme il a changé de climat, il a fallu auſſi qu'il changeât de Loi pour ſe diriger dans l'exercice de ſa Religion.

Or, ce changement n'eſt autre choſe que de s'être ſoumis à la néceſſité d'employer des moyens ſenſibles pour un culte qui ne devoit jamais les connoître. Néanmoins comme ces moyens ſe préſentent naturellement à lui, il n'a que très-peu de

ſoins

ſoins à ſe donner pour les chercher, mais beaucoup plus, il eſt vrai, pour les faire valoir & s'en ſervir avec ſuccès.

Premiérement, il ne peut faire un pas ſans rencontrer ſon *Autel*; & cet *Autel* eſt toujours garni de *Lampes* qui ne s'éteignent point, & qui ſubſiſteront auſſi long-temps que l'*Autel* même.

En ſecond lieu, il porte toujours l'*encens* avec lui, en ſorte qu'à tous les inſtants il peut ſe livrer aux actes de ſa Religion.

Mais avec tous ces avantages, il eſt effrayant de ſonger combien l'homme eſt encore éloigné de ſon terme, combien il a de tentatives à faire avant de parvenir au point de pouvoir remplir entiérement ſes premiers devoirs; & même encore quand il y ſeroit parvenu, reſteroit-il toujours dans une ſujétion irrévocable & qui lui feroit ſentir juſqu'à la fin la rigueur de ſa condamnation.

Cette ſujétion eſt de ne pouvoir abſolument rien de lui-même, & d'être toujours dans la dépendance de cette Cauſe active & intelligente qui peut ſeule le remettre ſur la voie quand il s'égare; qui peut ſeule l'y ſoutenir, & qui doit diriger aujourd'hui tous ſes pas, en ſorte que ſans elle non-ſeulement il ne peut rien connoître, mais qu'il ne peut pas même tirer le moindre fruit de ſes connoiſſances & de ſes propres facultés.

En outre, ce n'eſt plus comme pendant ſa gloire où il liſoit juſqu'aux penſées les plus intimes de ſes

Supérieurs

Supérieurs & de ſes Sujets, & où il pouvoit, en conſéquence, commercer avec eux ſelon ſa volonté. Mais dans l'horrible expiation à laquelle il s'eſt expoſé, il ne peut ſe flatter de rétablir ce commerce qu'il ne commence par apprendre à *écrire*; heureux enſuite s'il ſe trouve dans le cas d'apprendre à *lire*, car il y a bien des hommes, & même des plus célebres par leurs connoiſſances, qui paſſent leur vie ſans avoir jamais *lu*.

Ce n'eſt pas que quelques-uns n'aient *lu* ſans avoir jamais *écrit*; mais ce ſont-là des privileges particuliers, & la Loi générale eſt de commencer par *écrire*; au lieu que l'homme, dans ſon premier état, pouvoit à ſon gré s'occuper continuellement à la *lecture*. Or, comme l'expiation de l'homme doit ſe paſſer dans le temps, c'eſt cette Loi du temps qui l'aſſujettit à une gradation pénible & indiſpenſable dans le recouvrement de ſes droits & de ſes connoiſſances, tandis que dans ſa premiere origine, rien ne ſe faiſoit attendre, & que chacune de ſes facultés répondant toujours à ſes beſoins, agiſſoit ſur le champ ſelon ſon deſir.

Ces avantages inexprimables étoient attachés à la poſſeſſion & à l'intelligence d'un Livre ſans prix, qui étoit au nombre des dons que l'homme avoit reçus avec la naiſſance. Quoique ce Livre ne contînt que dix feuilles, il renfermoit toutes les lumieres & toutes les Sciences de ce qui a été, de ce qui eſt & de ce qui ſera; & le pouvoir de l'homme étoit

étoit si étendu alors, qu'il avoit la faculté de lire à la fois dans les dix feuilles du Livre & de les embrasser d'un coup d'œil.

Lors de sa dégradation, le même Livre lui est bien resté, mais il a été privé de la faculté de pouvoir y lire aussi facilement, & il ne peut plus en connoître toutes les feuilles que l'une après l'autre. Cependant il ne sera jamais entiérement rétabli dans ses droits qu'il ne les ait toutes étudiées; car, quoique chacune de ces dix feuilles contienne une connoissance particuliere & qui lui soit propre, elles sont néanmoins tellement liées, qu'il est impossible d'en posséder une parfaitement, sans être parvenu à les connoître toutes; & quoique j'aie dit que l'homme ne pouvoit plus les lire que successivement, aucun de ses pas ne seroit assuré, s'il ne les avoit parcourues en entier, & principalement la quatrieme, qui sert de point de ralliement à toutes les autres.

C'est une vérité sur laquelle les hommes ont peu fixé leur attention, c'est cependant celle qu'il leur étoit infiniment nécessaire d'observer & de connoître: car ils naissent tous le Livre à la main; & si l'étude & l'intelligence de ce Livre sont précisément la tâche qu'ils ont à remplir, on peut juger de quel intérêt il est pour eux de n'y pas faire de mépriſe.

Mais leur négligence sur cet objet a été portée à un point extrême; il n'en est presque pas parmi eux

eux qui aient remarqué cette union eſſentielle des dix feuilles du Livre, par laquelle elles ſont abſolument inſéparables. Les uns ſe ſont arrêtés à la moitié de ce Livre, d'autres à la troiſieme feuille, d'autres à la premiere ; ce qui a produit les Athées, les Matérialiſtes & les Déiſtes ; quelques-uns en ont bien apperçu la liaiſon, mais ils n'ont pas ſaiſi la diſtinction importante qu'il y avoit à faire entre chacune de ces feuilles, & les trouvant liées, ils les ont crues égales & de la même nature.

Qu'en eſt-il arrivé ? C'eſt que ſe bornant à l'endroit du Livre qu'ils n'avoient pas eu le courage de paſſer, & s'appuyant ſur ce qu'ils ne parloient cependant que d'après le Livre, ils ont prétendu qu'ils le poſſédoient tout entier, & ſe croyant par-là infaillibles dans leur doctrine, ils ont fait tous leurs efforts pour le perſuader. Mais ces vérités iſolées, ne recevant aucune nourriture, ont bientôt dépéri entre les mains de ceux qui les avoient ainſi ſéparées, & il n'eſt plus reſté à ces hommes imprudents qu'un vain phantôme de Science, qu'ils ne pouvoient donner comme un corps ſolide, ni comme un Etre vrai, ſans avoir recours à l'impoſture.

C'eſt de-là préciſément d'où ſont ſorties toutes les erreurs que nous aurons à examiner dans la ſuite de ce Traité, ainſi que toutes celles que nous avons déja relevées ſur les deux Principes oppoſés, ſur la nature & les Loix des Etres corporels, ſur les différentes

différentes facultés de l'homme, ſur les principes & l'origine de ſa Religion & de ſon culte.

On verra ci-après ſur quelle partie du Livre ſont tombées principalement les mépriſes ; mais, avant d'en venir-là, nous compléterons l'idée qu'on doit avoir de ce Livre incomparable, en donnant le détail des différentes Sciences & des différentes propriétés, dont chacune de ſes feuilles renfermoit la connoiſſance.

La premiere traitoit du Principe univerſel, ou du Centre, d'où émanent continuellement tous les Centres.

La ſeconde, de la Cauſe occaſionnelle de l'Univers ; de la double Loi corporelle qui le ſoutient ; de la double Loi intellectuelle, agiſſant dans le temps ; de la double nature de l'homme, & généralement de tout ce qui eſt compoſé & formé de deux actions.

La troiſieme, de la baſe des Corps ; de tous les réſultats & des productions de tous les Genres, & c'eſt-là que ſe trouve le *nombre* des Etres immatériels qui ne penſent point.

La quatrieme, de tout ce qui eſt actif ; du Principe de toutes les Langues, ſoit temporelles, ſoit hors du temps ; de la Religion & du culte de l'homme, & c'eſt-là que ſe trouve le *nombre* des Etres immatériels qui penſent.

La cinquieme, de l'Idolâtrie & de la putréfaction.

La

La fixieme, des Loix de la formation du Monde temporel, & de la diviſion naturelle du Cercle par le rayon.

La ſeptieme, de la cauſe des Vents & des Marées; de l'Echelle géographique de l'homme; de la vraie Science & de la ſource de ſes productions intellectuelles ou ſenſibles.

La huitieme, du *nombre* temporel de celui qui eſt le ſeul appui, la ſeule ſource & le ſeul eſpoir de l'homme, c'eſt-à-dire, de cet Etre réel & phyſique, qui a deux *noms* & quatre *nombres*, en tant qu'il eſt à la fois actif & intelligent, & que ſon action s'étend ſur les quatre Mondes. Elle traitoit auſſi de la Juſtice & de tous les pouvoirs légiſlatifs; ce qui comprend les droits des Souverains, & l'autorité des Généraux & des Juges.

La neuvieme, de la formation de l'homme corporel dans le ſein de la femme, & de la décompoſition du triangle univerſel & particulier.

La dixieme enfin étoit la voie & le complément des neuf précédentes. C'étoit ſans doute la plus eſſentielle, & celle ſans laquelle toutes les autres ne ſeroient pas connues, parce qu'en les diſpoſant toutes dix en circonférence, ſelon leur ordre numérique, elle ſe trouve avoir le plus d'affinité avec la premiere, dont tout émane; & ſi l'on veut juger de ſon importance, que l'on ſache que c'eſt par elle que l'Auteur des choſes eſt invincible, parce que c'eſt une barriere qui le défend de

toutes

toutes parts, & que nul Etre ne peut paſſer.

Ainſi, comme l'on voit renfermées dans cette énumération, toutes les connoiſſances où l'homme peut aſpirer, & les Loix qui lui ſont impoſées, il eſt clair qu'il ne poſſédera jamais aucune Science, ni qu'il ne pourra jamais remplir aucun de ſes vrais devoirs, ſans aller puiſer dans cette ſource; nous ſavons auſſi actuellement quelle eſt la main qui doit l'y conduire, & que ſi par lui-même il ne ſauroit faire un pas vers cette ſource féconde, il peut être ſûr d'y parvenir, en oubliant ſa volonté, & laiſſant agir celle de la Cauſe active & intelligente qui doit ſeule agir pour lui.

Félicitons-le donc de pouvoir encore trouver un tel appui dans ſa miſere; que ſon cœur ſe rempliſſe d'eſpérance, en voyant qu'il peut même aujourd'hui découvrir ſans erreur, dans ce précieux Livre, l'eſſence & les propriétés des Etres, la raiſon des choſes, les Loix certaines & invariables de ſa Religion & du culte qu'il doit néceſſairement rendre à l'Etre premier; c'eſt-à-dire, qu'étant à la fois intellectuel & ſenſible, & n'y ayant rien qui ne ſoit l'un ou l'autre, il doit connoître les rapports de lui-même avec tout ce qui exiſte.

Car, ſi ce Livre n'a que dix feuilles, & que cependant il contienne tout, rien ne peut exiſter, ſans appartenir par ſa Nature à l'une des dix feuilles. Or, il n'y a pas un Etre qui n'indique lui-

même

même quelle eſt ſa claſſe & à laquelle des dix feuilles il appartient. Chaque Etre nous offre donc par-là les moyens de nous inſtruire de tout ce qui le concerne. Mais, pour ſe diriger dans ces connoiſſances, il faut ſavoir diſtinguer les Loix vraies & ſimples qui conſtituent la nature des Etres, d'avec celles que les hommes ſuppoſent & leur ſubſtituent tous les jours.

Venons à cette partie du Livre, dont j'ai annoncé que l'on avoit le plus abuſé. C'eſt cette quatrieme feuille qui a été reconnue comme ayant le plus de rapport avec l'homme, en ce que c'eſt-là où étoient écrits ſes devoirs & les véritables Loix de ſon Etre penſant, de même que les préceptes de ſa Religion & de ſon culte.

En effet, en ſuivant avec exactitude, avec conſtance & avec une intention pure, tous les points qui y étoient clairement énoncés, il pouvoit obtenir des ſecours de la main même qui l'avoit puni, s'élever au-deſſus de cette Région corrompue, dans laquelle il eſt relégué par condamnation, & retrouver des traces de cette ancienne autorité, en vertu de laquelle il déterminoit autrefois les *latitudes* & les *longitudes* pour le maintien de l'ordre univerſel.

Mais, comme c'eſt à cette quatrieme feuille qu'étoient attachées de ſi puiſſantes reſſources, c'eſt auſſi, comme nous l'avons dit, ſur cette partie du Livre, que ſes erreurs devoient être

les

les plus importantes ; & en effet si l'homme n'en eût point négligé les avantages, tout seroit encore heureux & en paix sur la Terre.

La premiere de ces erreurs a été de transposer cette quatrieme feuille, & d'y substituer la cinquieme, ou celle qui traite de l'idolâtrie ; parce qu'alors l'homme défigurant les Loix de sa Religion, ne pouvoit en retirer les mêmes fruits, ni les mêmes secours que s'il eût persévéré dans le vrai culte. Au contraire, ne recevant que les ténebres pour récompense, il s'y ensevelissoit au point de ne plus même desirer la lumiere.

Telle fut la marche de ce Principe, dont nous avons dit au commencement de cet Ouvrage, qu'il s'étoit fait mauvais par sa propre volonté ; telle a été celle du premier homme, & telle a été celle de plusieurs de ses descendants, sur-tout parmi les Nations qui prennent leur *Orient* au *Sud* de la Terre.

C'est là cette erreur ou ce crime, qui ne se pardonne point, & qui, au contraire, subit indispensablement les punitions les plus rigoureuses mais la multitude des hommes est à couvert de ces égarements ; car ce n'est qu'en marchant que l'on tombe, & le plus grand nombre ne marche point ; cependant, comment avancer sans marcher ?

La seconde erreur est d'avoir pris une idée grossiere des propriétés attachées à cette quatrieme feuille, & d'avoir cru pouvoir les appli-

quer à tout ; car, en les attribuant à des objets auxquels elles ne pouvoient convenir, il étoit impoſſible de rien trouver.

Auſſi, qui ne ſait quel eſt le peu de ſuccès de ceux qui fondent la Matiere ſur quatre Eléments, qui n'oſent refuſer la penſée aux bêtes, qui s'efforcent de faire quadrer le calcul Solaire avec le calcul Lunaire, qui cherchent la longitude ſur la Terre & la quadrature du cercle ; en un mot, qui tentent tous les jours une infinité de découvertes de cette nature, & dans leſquelles ils n'ont jamais de réſultats ſatisfaiſants ; comme nous continuerons à le faire voir dans la ſuite de ce Traité ? Mais, cette erreur n'étant pas dirigée directement contre le Principe univerſel, ceux qui la ſuivent, n'en ſont punis que par l'ignorance & elle ne demande point d'expiation.

Il y en a une troiſieme, par laquelle, avec cette même ignorance, l'homme s'eſt cru très-légerement en poſſeſſion des avantages ſacrés que cette quatrieme feuille pourroit en effet lui communiquer ; dans cette idée, il a répandu parmi ſes ſemblables les notions incertaines qu'il s'eſt faites de la Vérité, & a tourné ſur lui les yeux des Peuples, qui ne devoient les porter que vers le premier Etre, vers la Cauſe Phyſique active & intelligente, & vers ceux qui par leurs travaux & leurs *Vertus* avoient obtenu le droit de la repréſenter ſur la Terre.

Cette

Cette erreur, ſans être auſſi funeſte que la premiere, eſt cependant infiniment plus dangereuſe que la ſeconde, parce qu'elle donne aux hommes une idée fauſſe & puérile de l'Auteur des choſes, & des ſentiers qui menent à lui; parce qu'enfin chacun de ceux qui ont eu l'imprudence & l'audace de s'annoncer ainſi, a pour ainſi dire, établi autant de Syſtêmes, autant de dogmes & autant de Religions. Or, ces établiſſements déja peu ſolides par eux-mêmes, & par le vice de leur Inſtitution, n'ont pu manquer d'éprouver encore des altérations, de façon qu'étant obſcurs & ténébreux, dès le moment de leur origine, ils ont par la longueur des temps, découvert pleinement leur difformité.

Joignons donc les énormes abus qui ont été faits des connoiſſances renfermées dans la quatrieme feuille de ce Livre dont nous naiſſons tous dépoſitaires; joignons la confuſion qui en eſt provenue, à tout ce que nous avons obſervé ſur l'ignorance, la crainte & la foibleſſe des hommes; & laiſſant là les ſymboles, nous aurons l'explication & l'origine de cette multitude de Religions & de cultes en uſage parmi les Nations.

Nous ne pourrons que les mépriſer, ſans doute, en appercevant cette variété qui les défigure, & cette oppoſition mutuelle qui en découvre la fauſſeté; mais lorſque nous ne perdrons pas de vue que ces différences & ces bizarreries n'ont jamais

pu tomber que ſur le ſenſible ; lorſque nous nous rappellerons que l'homme par ſa penſée, étant l'image & la ſimilitude du premier Etre penſant, apporte avec lui toutes ſes Loix, nous reconnoîtrons alors que ſa Religion naît également avec lui-même ; que loin qu'elle ait été en lui une ſuite de l'exemple, du caprice, de l'ignorance, & de la frayeur qu'ont pu lui inſpirer les cataſtrophes de la Nature, ce ſont, au contraire, toutes ces cauſes qui l'ont ſi ſouvent défigurée, & ont amené l'homme au point de ſe défier même du ſeul remede qu'il eût à ſes maux. Nous reconnoîtrons bien mieux encore qu'il eſt le ſeul qui ſouffre de ſes variations & de ſes foibleſſes ; que la ſource de ſon Exiſtence & la voie qui lui eſt accordée pour y parvenir, n'en ſeront jamais moins pures, & qu'il ſera toujours ſûr de trouver un point de réunion qui lui ſoit commun avec ſes ſemblables, quand il portera ſes yeux vers cette ſource, & vers la ſeule lumiere qui doit l'y conduire.

Telles ſont les idées que nous devons avoir de la véritable Religion de l'homme, & de toutes celles qui ont uſurpé ce nom ſur la terre. Maintenant cherchons la cauſe des erreurs que les Obſervateurs ont faites dans la Politique ; car, après avoir conſideré l'homme en lui-même, & relativement à ſon Principe, il paroît très-important de le conſidérer dans ſes relations avec ſes ſemblables.

Fin de la premiere Partie.

DES ERREURS
E T
de la Vérité.

Seconde Partie.

DES ERREURS

ET

de la Vérité,

OU

LES HOMMES RAPPELLÉS

AU PRINCIPE UNIVERSEL

DE LA SCIENCE;

Ouvrage dans lequel, en faisant remarquer aux Observateurs l'incertitude de leurs Recherches, & leurs Mépriſes continuelles, on leur indique la route qu'ils auroient dû ſuivre, pour acquérir l'évidence Phyſique ſur l'origine du Bien & du Mal, ſur l'Homme, ſur la Nature matérielle, la Nature immatérielle, & la Nature ſacrée, ſur la baſe des Gouvernemens politiques, ſur l'Autorité des Souverains, ſur la Juſtice civile & Criminelle, ſur les Sciences, les Langues, & les Arts.

PAR UN PH.....INC.....

Seconde Partie.

A EDIMBOURG.

1782.

DES ERREURS
& de la Vérité,

Ou les Hommes rapellés au Principe universel de la Science.

5.

EN enviſageant l'homme ſous les rapports politiques, il préſentera deux points de vue comme dans les obſervations précédentes : le premier, celui de ce qu'il pourroit & devroit être dans l'état de ſociété ; le ſecond, celui de ce qu'il eſt dans ce même état. Or, c'eſt en étudiant avec ſoin ce qu'il devroit être dans l'état de ſociété, que nous apprendrons à mieux juger de ce qu'il eſt aujourd'hui. Cette confrontation eſt le ſeul moyen, ſans aucun doute, de pouvoir développer clairement les myſteres qui voilent encore l'origine des ſociétés, d'aſſeoir les droits des Souverains, & de poſer les regles d'adminiſtration par leſquelles les Empires pourroient & devroient ſe ſoutenir & ſe gouverner.

Le plus grand embarras qu'aient éprouvé les Politiques qui ont le mieux cherché à ſuivre la marche de la Nature, a été de concilier toutes les Inſtitutions ſociales avec les principes de juſtice & d'égalité

 qu'il

qu'ils apperçoivent en eux. Dès qu'on leur a fait voir que l'homme étoit libre, ils l'ont cru fait pour l'indépendance, & dès-lors ils ont jugé que tout assujettissement étoit contraire à sa véritable essence.

Ainsi, dans le vrai, selon eux, tout Gouvernement seroit un vice, & l'homme ne devroit avoir d'autre chef que lui-même.

Cependant ce vice prétendu de la dépendance de l'homme & de l'autorité qui l'assujettit, subsistant généralement sous leurs yeux, ils n'ont pu résister à la curiosité de lui chercher une origine & une cause; c'est là où leur imagination prenant la chose même pour le Principe, s'est livrée à tous ses écarts, & où les Observateurs ont montré autant d'insuffisance que lorsqu'ils ont voulu expliquer l'origine du mal.

Ils ont prétendu que l'adresse & la force avoient mis l'autorité dans les mains de ceux qui commandoient aux hommes; & que la Puissance souveraine n'étoit fondée que sur la foiblesse de ceux qui s'étoient laissé subjuguer. De-là, ce droit invalide n'ayant aucune consistance, est, comme on le voit, sujet à vaciller, & à tomber successivement dans toutes les mains qui auront la force & les talens nécessaires pour s'en emparer.

D'autres se sont plûs à détailler les moyens violens ou adroits, qui selon eux, ont présidé à la naissance des États; & en cela ils n'ont fait que présenter le même système plus étendu; tels sont les vains raisonnemens de ceux qui ont donné pour mobile de ces

établissemens,

établiſſemens, les beſoins & la férocité des premiers hommes, & ont dit que vivant en chaſſeurs & dans les forêts, ces hommes effrénés faiſoient des incurſions ſur ceux qui s'étoient livrés à l'agriculture & aux ſoins des troupeaux, & cela dans la vue d'en détourner à leur profit tous les avantages; qu'enſuite pour ſe maintenir dans cet état d'autorité que la violence avoit formé, & qui devenoit une véritable oppreſſion, les uſurpateurs furent forcés d'établir des loix & des peines, & que c'eſt ainſi que le plus adroit, le plus hardi & le plus ingénieux parvint à demeurer le maître, & à aſſurer ſon deſpotiſme.

Mais on voit que ce ne peut être là la premiere ſociété, puiſqu'on ſuppoſe déja des agriculteurs & des bergers. Cependant voilà quelle eſt à-peu-près la principale opinion de ceux des Politiques qui ont décidé que jamais un Principe de juſtice & d'équité n'a pu faire la baſe des Gouvernemens, & c'eſt à cette concluſion qu'ils ont ramenés tous leurs ſyſtêmes, & les obſervations dont ils les ont appuyés.

Quelques-uns ont cru remédier à cette injuſtice en établiſſant toute ſociété ſur le commun accord & la volonté unanime des individus qui la compoſent, & qui ne pouvant chacun en particulier, ſupporter les ſuites dangereuſes de la liberté & de l'indépendance naturelle de leurs ſemblables, ſe ſont vus forcés de remettre entre les mains d'un ſeul ou d'un petit nombre, les

droits de leur état de nature, & de s'engager à concourir eux-mêmes par la réunion de leurs forces, à maintenir l'autorité de ceux qu'ils avoient choisis pour Chefs.

Alors cette cession étant volontaire, il n'y a plus d'injustice, disent-ils, dans l'autorité qui en émane. Fixant ensuite par le même acte d'association les pouvoirs du Souverain, ainsi que les privileges des Sujets, voilà les Corps politiques tout formés, & il n'y aura plus de différence entr'eux que dans les moyens particuliers d'administration, qui peuvent varier selon les temps & les occurrences.

Cette opinion est celle qui paroîtroit la plus judicieuse, & qui rempliroit le mieux l'idée naturelle qu'on veut nous donner de la justice des Gouvernemens, où les personnes & les biens sont sous la protection du Souverain, & où ce Souverain ne devant avoir pour but que le bien commun, n'est occupé qu'à soutenir la Loi qui doit le procurer.

Dans l'association forcée, on ne voit au contraire, que l'image d'une atrocité révoltante, où les Sujets sont autant de victimes, & où le Tyran rapporte à lui seul tous les avantages de la société dont il s'est rendu maître. Je n'arrêterai donc pas ma vue plus long-temps sur cette espece de gouvernement, quoiqu'elle ne soit pas sans exemple; mais n'y voyant aucune

trace

trace de juſtice, ni de raiſon, elle ne peut ſe concilier avec aucun des vrais principes naturels de l'homme ; autrement il faudroit dire qu'une bande de voleurs forme auſſi un Corps politique.

Il ne ſuffit pas cependant qu'on nous ait préſenté l'idée d'une aſſociation volontaire ; il ne ſuffit pas même qu'on puiſſe trouver dans la forme des Gouvernemens qui en ſeroient provenus, plus de régularité que dans tous ceux que la violence a pu faire naître ; il faut encore examiner avec ſoin ſi cette aſſociation volontaire eſt poſſible, & ſi cet édifice n'eſt pas tout auſſi imaginaire que celui de l'aſſociation forcée. Il faut examiner de plus ſi dans le cas où cette convention ſeroit poſſible, l'homme a pu légitimement prendre ſur lui de la former.

C'eſt d'après cet examen que les Politiques pourront juger de la validité des Droits qui ont fondé les Sociétés ; & ſi nous les trouvons évidemment défectueux, on appercevra bientôt, en découvrant par où ils pechent, quels ſont ceux qu'il faut néceſſairement leur ſubſtituer.

Il n'eſt pas néceſſaire de réfléchir long-temps pour ſentir combien l'aſſociation volontaire de tout un Peuple eſt difficile à concevoir. Pour que les voix fuſſent unanimes, il faudroit que la maniere d'enviſager les motifs & les conditions du nouvel engagement, le fût auſſi ; c'eſt ce qui

n'a jamais eu & n'aura jamais lieu dans une Région & dans des choſes qui n'ont que le ſenſible pour baſe & pour objet, parce que l'on ne doit plus douter que tout eſt relatif dans le ſenſible, & qu'en lui il n'y a rien de fixe.

Outre qu'il faudroit ſupprimer dans chacun des Membres, l'ambition d'être le Chef, ou d'appartenir au Chef, il faudroit encore le concours d'une infinité d'opinions, qui ne s'eſt jamais rencontré parmi les hommes, tant ſur la forme la plus avantageuſe du Gouvernement, que ſur l'intérêt général & particulier, & ſur la multitude des objets qui doivent compoſer les Articles du Contrat.

De plus longues obſervations ſeroient donc inutiles, pour nous faire reconnoître qu'un État ſocial, formé librement de la part de tous les individus, eſt abſolument hors de toute vraiſemblance, & pour avouer qu'il eſt impoſſible qu'il y en ait jamais eu de ſemblable.

Mais admettons-en la poſſibilité, ſuppoſons ce concours unanime de toutes les voix, & que la forme, ainſi que les Loix qui appartiendront au Gouvernement dont il s'agit, aient été fixées d'un commun accord; il reſte encore à demander ſi l'homme a le droit de prendre un pareil engagement, & s'il ſeroit raiſonnable de ſe repoſer ſur ceux qu'il auroit formés.

Après la connoiſſance que l'on a dû acquérir de

de l'homme, par tout ce qu'on a vu à ſon ſujet, il eſt aiſé de preſſentir qu'un pareil droit ne put jamais lui être accordé, & que cet Acte ſeroit nul & ſuperflu. Premiérement, rappellons-nous cette bouſſole invariable que nous avons reconnue pour ſon guide : ayons toujours devant les yeux que tous les pas qu'il pourroit faire ſans elle, ſeroient incertains, puiſque ſans elle l'homme n'a point de lumiere, & qu'elle eſt prépoſée par ſon Eſſence même à le conduire & à préſider ſur toutes les actions.

Alors donc, ſi ſans l'aveu de cette Cauſe qui veille ſur lui, l'homme prenoit un engagement d'une auſſi grande importance que celui de ſe ſoumettre à un autre homme, il devroit d'abord douter que ſa démarche fût conforme à ſa propre Loi, & par conſéquent, qu'elle fût propre à le rendre heureux ; ce qui ſuffiroit pour l'arrêter, pour peu qu'il écoutât la prudence.

Réfléchiſſant enſuite avec plus de ſoin ſur ſa conduite, ne reconnoîtroit-il pas que non ſeulement il s'eſt expoſé à ſe tromper, mais même qu'il a attaqué directement tous les principes de la Juſtice ; en transférant à d'autres hommes des droits dont il ne peut pas légitimement diſpoſer, & qu'il ſait réſider eſſentiellement dans la main qui doit tout faire pour lui ?

Secondement, cet engagement ſeroit vague & déraiſonnable, parce que, s'il eſt vrai que cette

cette Cauſe dont nous parlons, doive être univerſellement le guide de l'homme, & qu'elle en ait tous les pouvoirs, il eſt abſolument inutile de chercher à employer une autre main. A plus forte raiſon dirons-nous la même choſe de l'homme, conſidéré à la maniere des Politiques ; c'eſt, ſelon eux, l'impuiſſance de l'homme & la difficulté qu'il éprouve à ſupporter l'état de Nature, qui l'engage à ſe donner des Chefs & des Protecteurs. En effet, ſi cet homme avoit la force de ſe ſoutenir, il n'auroit pas beſoin d'appuis étrangers ; mais enfin, s'il n'a plus cette force, ſi c'eſt après l'avoir perdue qu'il veut en revêtir un autre homme, que lui donne-t-il donc, & où trouver ce qui fait la matiere du Contrat ?

L'aſſociation volontaire n'eſt donc pas réellement plus juſte ni plus ſenſée, qu'elle n'eſt pratiquable ; puiſque par cet Acte, il faudroit que l'homme attachât à un autre homme un droit dont lui-même n'a pas la propriété, celui de diſpoſer de ſoi ; & puiſque, s'il transfere un droit qu'il n'a pas, il fait une convention abſolument nulle, & que ni le Chef, ni les Sujets, ne peuvent faire valoir, attendu qu'elle n'a pu les lier ni les uns ni les autres.

Ainſi, reprenant tout ce que nous venons de dire, ſi l'aſſociation forcée eſt évidemment une atrocité ; ſi l'aſſociation volontaire eſt impoſſible, &

& en même-temps oppoſée à la Juſtice & à la raiſon, où trouverons-nous donc les vrais Principes des Gouvernemens ? Car enfin, il eſt des Etats qui les ont connus & qui les ſuivent.

C'eſt, comme je l'ai dit, à cette recherche que les Politiques conſument tous leurs efforts ; & ſi ce que nous venons de voir eſt exactement tout ce qu'ils ont trouvé ſur cette matiere, nous pouvons aſſurer avec raiſon qu'ils n'ont pas encore fait les premiers pas vers leur Science.

Il y a bien en eux une voix ſecrete qui les porte à convenir, que quelle qu'ait été la cauſe de l'aſſociation d'un Corps politique, le Chef ſe trouve eſſentiellement dépoſitaire d'une ſuprême autorité, & d'une puiſſance qui par elle-même doit lui ſubordonner tous ſes ſujets ; ils reconnoiſſent, dis-je, dans les Souverains une force ſupérieure qui inſpire naturellement pour eux le reſpect & l'obéiſſance.

C'eſt auſſi ce que je me fais gloire de profeſſer hautement avec les Politiques ; mais, comme ils n'ont pu démêler d'où cette ſupériorité devoit provenir, ils ne s'en ſont pas formé une idée nette, & alors les applications qu'ils en ont voulu faire, ne leur ont offert que des fauſſetés ou des contradictions.

Auſſi la plupart d'entr'eux, peu ſatisfaits de leurs découvertes, & ne trouvant aucun moyen d'expliquer l'homme en ſociété, ont recouru à

leur

leur premiere idée, & ſe ſont réduits à dire qu'il ne devroit pas être en ſociété ; mais on verra très-certainement que cette conjecture n'eſt pas mieux fondée que celles qu'ils ont formées ſur les moyens d'aſſociation, & qu'elle eſt plutôt une preuve évidente de leur incertitude & de la précipitation de leurs Jugemens.

Il ne faut que jeter un moment les yeux ſur l'homme, pour décider cette queſtion. Sa vie n'eſt-elle pas une chaîne de dépendances continuelles ? L'acte même de ſon entrée dans la vie corporelle ne porte-t-il pas le caractere de l'aſſujettiſſement où il va être condamné pendant ſon cours ? N'a-t-il pas beſoin pour naître qu'une cauſe extérieure vienne féconder ſon germe, & lui donner une réaction ſans laquelle il ne vivroit pas ? Et n'eſt-ce pas là cette humiliante ſujétion qui lui eſt commune avec tous les Etres de la Nature ?

Dès qu'il a reçu le jour, cette dépendance devient encore plus ſenſible, en ce que les yeux corporels des hommes en ſont témoins. C'eſt alors que dans une impuiſſance abſolue, & une foibleſſe vraiment honteuſe, l'homme a beſoin, pour ne pas mourir, que des Etres de ſon eſpece lui donnent des ſecours & des ſoins ſans nombre, juſqu'à ce que parvenu à l'âge de pouvoir ſe paſſer d'eux quant aux beſoins de ſon corps, il ſoit rendu à lui-même, & jouiſſe de tous les avantages.

tages & de toutes les forces de ſon Etre corporel.

Mais telle eſt la nature de l'homme & la ſageſſe de l'œil qui veille ſur lui, qu'avant de parvenir à ce terme d'indépendance corporelle, il éprouve un beſoin d'un autre genre, & qui le lie encore plus étroitement à la main qui a ſoutenu ſon enfance; c'eſt celui de ſon Etre intellectuel, lequel commençant à ſentir ſa privation, s'agite & ſe livre aveuglément à tout ce qui peut lui rendre le repos.

Encore infirme à cet âge, il s'adreſſe naturellement à tout ce qui l'entoure, & ſurtout à ceux qui ſoulageant chaque jour ſes beſoins corporels, ſemblent devoir être de droit, les premiers dépoſitaires de ſa confiance. C'eſt à eux qu'il demande à chaque pas la ſcience de lui-même; & ce n'eſt que d'eux, en effet, qu'il devroit l'attendre, car c'eſt à eux à le diriger, à le ſoutenir, à l'éclairer, ſelon ſon âge, à l'armer d'avance contre l'*Erreur* & à le préparer au *combat*; en un mot, c'eſt à eux à faire ſur ſon Etre intellectuel ce qu'ils ont fait ſur ſon corps dans un temps où il éprouvoit les douleurs, ſans avoir la force ni de les ſupporter, ni de s'en garantir. Voilà, n'en doutons point, la vraie ſource de la ſociété parmi les hommes, & en même temps le tableau où l'homme peut apprendre quel eſt le premier de ſes devoirs quand il ſe fait Pere.

Pourquoi

Pourquoi ne trouverons-nous rien de semblable parmi les bêtes, c'eſt qu'elles ne ſont pas de nature à connoître de pareils beſoins; c'eſt que la bête, ne ſe dirigeant que par le ſenſible, quand ce beſoin ne lui parle plus, elle ne connoît plus rien; c'eſt que l'affection corporelle, étant la meſure de toutes ſes facultés, lorſque cette affection eſt ſatisfaite, il n'y a plus pour elle de ſenſibilité, ni de deſir; auſſi n'y a-t-il point pour elle de lien ſocial.

On ne doit pas me citer l'exemple de l'attachement de quelques Animaux, ſoit entr'eux, ſoit pour l'homme; nous ne parlons ici que de la marche, & des mouvemens naturels des Etres; & tous les exemples qu'on pourroit nous oppoſer ſeroient ſûrement le fruit de l'habitude, qui, comme nous l'avons dit ailleurs, peut convenir & ſe trouver dans la bête, en qualité d'Etre ſenſible.

On ne doit pas me citer non plus ces peuplades de certains Animaux qui vivent & voyagent enſemble, ſoit ſur terre, ſoit dans l'eau, ſoit dans l'air; ce n'eſt que le beſoin particulier & ſenſible qui les raſſemble; & il y a ſi peu de véritable attachement entr'eux, que l'un peut périr & diſparoître ſans que les autres s'en apperçoivent.

Nous voyons donc déja par ces obſervations ſur les premiers temps de notre exiſtence matérielle, que l'homme n'eſt pas né pour vivre iſolé.

Nous

Nous voyons qu'après que ſa dépendance corporelle a ceſſé, il lui reſte un lien infiniment plus fort, en ce qu'il eſt relatif à ſon Etre propre ; nous voyons, dis-je, que par un intérêt inſéparable de ſon état actuel, il recherchera toujours ſes ſemblables, & que s'il ne le trompoient jamais, ou qu'il ne fût pas déja corrompu, il ne penſeroit point à s'éloigner d'eux, lors même que ſon corps n'auroit plus beſoin de leurs ſecours.

C'eſt donc mal-à-propos qu'on a cherché la ſource de la ſociabilité dans les ſeuls beſoins ſenſibles & dans ce moyen puiſſant par lequel la Nature rapproche l'homme des Etres de ſon eſpece, pour en opérer la reproduction ; car, comme c'eſt par-là qu'il eſt ſemblable à la bête, & que cependant la bête ne vit point dans l'état de ſociété ; ce moyen ſeul ne ſuffiroit pas pour établir celle de l'homme. Auſſi, je ne m'occupe que des facultés qui le diſtinguent, & par leſquelles il eſt porté à lier avec ſes ſemblables un commerce d'actions morales, d'où doit dériver toute aſſociation pour être juſte.

Quand, dans un âge plus avancé, les facultés intellectuelles de l'homme commencent à l'élever au deſſus de ce qu'il voit, & qu'il parvient à appercevoir quelques lueurs au milieu des ténebres où nous ſommes plongés, c'eſt alors qu'un nouvel ordre de choſes naît pour lui ; non

ſeulement tout l'intéreſſe, mais combien cet intérêt ne doit-il pas s'accroître pour ceux qui lui auront fait goûter le bonheur d'être homme, de même que pour ceux à qui il pourroit le faire goûter à ſon tour ?

A meſure qu'il marche dans la carriere de la vie, ce lien ſocial ſe fortifie encore par l'extenſion que reçoivent ſes vues & ſes penſées ; enfin, au déclin de ſes jours, ſes forces venant à dégénérer, il retombe corporellement dans cet état de foibleſſe qui avoit accompagné ſon enfance, il devient pour la ſeconde fois l'objet de la pitié des autres hommes, & rentre de nouveau ſous leur dépendance, juſqu'à ce que la Loi commune à tous les corps acheve de s'accomplir ſur le ſien & vienne en terminer le cours. Que faut-il de plus pour convenir que l'homme n'étoit pas deſtiné à paſſer ſes jours ſeul & ſans aucun lien ſocial ?

On voit auſſi que dans cette ſimple ſociété naturelle, il y a toujours des Etres qui donnent & d'autres qui reçoivent ; qu'il y a toujours de la ſupériorité & de la dépendance, c'eſt-à-dire, qu'il y a le vrai modele de ce que doit être la ſociété politique.

C'eſt là cependant ce que ceux qui ont traité de ces objets n'avoient pas conſidéré, lorſqu'ils ont dit que l'état de Société étoit contraire à la Nature, & que ne trouvant pas de moyen de

juſtifier

juſtifier cette ſociété, ni de la concilier avec leurs principes de Droit naturel, ils ont pris la réſolution de la proſcrire.

Pour nous, qui ſentons l'indiſpenſable néceſſité de la liaiſon & de la fréquentation mutuelle des hommes, nous ne ſerons point arrêtés par la fauſſeté & l'injuſtice de quelques-uns des liens qui les ont mis ſouvent en Corps ſocial; nous ſerons très-perſuadés même que les hommes ne ſeroient pas nés comme ils le ſont, avec ces beſoins réciproques, & avec ces facultés qui leur promettent tant d'avantages, s'il n'y avoit pas auſſi des moyens légitimes de les mettre en valeur, & d'en retirer tous les fruits dont elles ſont ſuſceptibles.

Or, l'uſage de ces moyens, ne pouvant avoir lieu que dans le commerce mutuel des individus, & ce commerce, vu l'état actuel de l'homme, étant ſujets à des inconvéniens ſans nombre, nous ne rejetterons pas pour cela les Corps politiques, nous ne ferons qu'indiquer une baſe plus ſolide que celle qu'on leur a donnée juſqu'à ce jour, & des principes plus ſatisfaiſans.

Mais on doit voir actuellement que les ténébres où les politiques ſe ſont enveloppés ſur ce point, ont la même ſource que ceux qui couvrent encore aujourd'hui les Obſervateurs de la Nature; c'eſt pour avoir, comme eux, confondu le Principe avec ſon enveloppe, ſa force con-

ventionnelle de l'homme avec ſa véritable force, qu'ils ont tout obſcurci & tout défiguré.

De plus, nous avons vu le peu de fruits qu'ont produit toutes ces obſervations ſur la Nature par leſquelles on a voulu la ſéparer d'une Cauſe active & intelligente, dont le concours & le pouvoir ont été démontrés d'une néceſſité abſolue.

Nous ſaurons donc que la marche des Politiques étant ſemblable, doit être également infructueuſe ; ils ont cherché dans l'homme iſolé les principes des Gouvernemens, & ils ne les y ont pas plus trouvés, que les Obſervateurs n'ont trouvé dans la Matiere la ſource de ſes effets & de tous ſes réſultats.

Ainſi, de même qu'une circonférence ſans centre ne peut pas ſe concevoir, de même aucune de ces Sciences ne peut marcher ſans ſon appui ; c'eſt pourquoi tous ces ſyſtêmes ne peuvent ſe ſoutenir, & tombent ſans autre cauſe que celle de leur propre débilité.

Si par ſon origine premiere, l'homme étoit deſtiné à être chef & à commander, ainſi que nous l'avons aſſez clairement établi, quelle idée devons-nous nous former de ſon Empire dans ce premier état, & ſur quels Etres appliquerons-nous ſon antiquité ? Sera-ce ſur ſes égaux ? mais dans tout ce qui exiſte & dans tout ce que nous pouvons concevoir, rien ne nous donne l'exem-

ple.

ple d'une pareille Loi, tout nous dit au contraire qu'il ne ſauroit y avoir d'autorité que ſur des Etres inférieurs, & que ce mot d'*autorité* porte néceſſairement avec lui-même l'idée de la ſupériorité.

Sans nous arrêter donc plus long-temps à examiner ſur quels Etres s'étendoient alors les droits de l'homme, il nous ſuffit de reconnoître que ce ne pouvoit être ſur ſes ſemblables. Si cet homme fût reſté dans ce premier état, il eſt donc certain que jamais il n'auroit régné ſur des hommes, & que la ſociété politique n'auroit jamais exiſté pour lui, parce qu'il n'y auroit point eu pour lui de liens ſenſibles, ni de privation intellectuelle, que ſon ſeul objet auroit été d'exercer pleinement ſes facultés, & non comme aujourd'hui d'en opérer péniblement la réhabilitation.

Lorſque l'homme ſe trouva déchu de cette ſplendeur, & qu'il fut condamné à la malheureuſe condition où il eſt réduit à préſent, ſes premiers droits ne furent point abolis, ils ne furent que ſuſpendus, & il lui eſt toujours reſté le pouvoir de travailler & de parvenir par ſes efforts à les remettre dans leur premiere valeur.

Il pourroit donc même aujourd'hui gouverner comme dans ſon origine, & cela ſans avoir ſes ſemblables pour ſujets. Mais cet empire dont nous parlons, l'homme ne le peut

recouvrer & en jouir que par les mêmes titres qui l'ont rendu maître autrefois, & ce n'eſt abſolument qu'en portant ſon *ancien Sceptre*, qu'il parviendra à reprendre avec fondement le nom de Roi. Ce fut-là ſa condition premiere, & celle à laquelle il peut encore prétendre par l'eſſence invariable de ſa nature ; en un mot, telle eſt ſon ancienne autorité, dans laquelle, nous le répétons, les droits d'un homme ſur un autre homme n'étoient pas connus, parce qu'il étoit hors de toute poſſibilité que ces droits exiſtaſſent entre des Etres égaux, dans leur état de gloire & de perfection.

Or, dans l'état d'expiation que l'homme ſubit aujourd'hui, non ſeulement il eſt à portée de recouvrer les anciens pouvoirs dont tous les hommes auroient joui, ſans que leurs ſujets fuſſent pris parmi leur eſpece, mais il peut acquérir encore un autre droit dont il n'avoit pas la connoiſſance dans ſon premier état ; c'eſt celui d'exercer une véritable autorité ſur d'autres hommes ; & voici d'où ce pouvoir eſt provenu.

Dans cet état de réprobation où l'homme eſt condamné à ramper, & où il n'apperçoit que le voile & l'ombre de la vraie lumiere, il conſerve plus ou moins le ſouvenir de ſa gloire, il nourrit plus ou moins le deſir d'y remonter, le tout en raiſon de l'uſage libre de ſes facultés intellectuelles,

tellectuelles, en raiſon des travaux qui lui ſont préparés par la juſtice, & de l'emploi qu'il doit avoir dans l'*œuvre*.

Les uns ſe laiſſent ſubjuguer, & ſuccombent aux écueils ſemés ſans nombre dans ce cloaque élémentaire, les autres ont le courage & le bonheur de les éviter.

On doit donc dire que celui qui s'en préſervera le mieux, aura le moins laiſſé défigurer l'idée de ſon Principe, & ſe ſera le moins éloigné de ſon premier état. Or, ſi les autres hommes n'ont pas fait les mêmes efforts, qu'ils n'aient pas les mêmes ſuccès, ni les mêmes dons; il eſt clair que celui qui aura tous ces avantages ſur eux, doit leur être ſupérieur, & les gouverner.

Premiérement il leur ſera ſupérieur par le fait même, parce qu'il y aura entr'eux & lui une différence réelle fondée ſur des facultés & des pouvoirs dont la valeur ſera évidente; il le ſera en outre par néceſſité, parce que les autres hommes s'étant moins exercés, & n'ayant pas recueilli les mêmes fruits, auront vraiment beſoin de lui, comme étant dans l'indigence & dans l'obſcurciſſement de leurs propres facultés.

S'il eſt un homme en qui cet obſcurciſſement aille juſqu'à la *dépravation*, celui qui ſe ſera préſervé de l'un & de l'autre, devient ſon maître non ſeulement par le fait & par néceſſité, mais en-

core par devoir. Il doit s'emparer de lui, & ne lui laiſſer aucune liberté dans ſes actions, tant pour ſatisfaire aux loix de ſon Principe, que pour la ſûreté & l'exemple de la Société; il doit enfin exercer ſur lui tous les droits de l'eſclavage & de la ſervitude; droits auſſi juſtes & auſſi réels dans ce cas-ci, qu'inexplicables & nuls dans toute autre circonſtance.

Voilà donc quelle eſt la véritable origine de l'empire temporel de l'homme ſur ſes ſemblables, comme les liens de ſa nature corporelle ont été l'origine de la premiere ſociété.

Cet empire toutefois, loin de contraindre & de gêner la ſociété naturelle, doit être regardé comme en étant le plus ferme appui, & le moyen le plus ſûr par lequel elle puiſſe ſe ſoutenir, ſoit contre les crimes de ſes membres, ſoit contre les attaques de tous ſes *ennemis*.

Celui qui s'en trouve revêtu, ne pouvant être heureux qu'autant qu'il ſe ſoutient dans les *vertus* qui le lui ont fait acquérir, cherche pour ſon propre intérêt à faire le bonheur de ſes ſujets. Et qu'on ne croie pas que cette occupation doive être vaine & ſans fruit; car l'homme dont nous offrons ici l'idée, ne peut être tel ſans avoir en lui tous les moyens de ſe conduire avec certitude, & ſans que ſes recherches ne lui rendent des réſultats évidens.

En effet, la lumiere qui éclairoit l'homme dans ſon

ſon premier état, étant une ſource inépuiſable de facultés & de *vertus*, plus il peut s'en rapprocher, plus il doit étendre ſon empire ſur les hommes qui s'en éloignent, & auſſi plus il doit connoître ce qui peut maintenir l'ordre parmi eux, & aſſurer la ſolidité de l'Etat.

Par le ſecours de cette lumiere, il doit pouvoir embraſſer, & ſoigner avec ſuccès toutes les parties du Gouvernement, connoître évidemment les vrais principes des Loix & de la Juſtice, les regles de la diſcipline militaire, les droits des Particuliers & les ſiens, ainſi que cette multitude de reſſorts qui ſont les mobiles de l'Adminiſtration.

Il doit même pouvoir porter ſes vues & étendre ſon autorité juſque ſur ces parties de l'Adminiſtration, qui n'en ſont pas aujourd'hui l'objet principal dans la plupart des Gouvernemens, mais qui, dans celui dont nous parlons, en doivent être le plus ferme lien, ſavoir, la Religion & la guériſon des maladies. Enfin, il n'eſt pas juſqu'aux Arts, ſoit d'agrément, ſoit d'utilité, dont il ne puiſſe diriger la marche & indiquer le véritable goût. Car le flambeau qu'il eſt aſſez heureux d'avoir à la main, répandant une lumiere univerſelle, doit l'éclairer ſur tous ces objets, & lui en laiſſer voir la liaiſon.

Ce tableau, tout chimérique qu'il doit paroître

roître, n'a cependant rien qui ne ſoit conforme à l'idée que nous nous trouverons avoir des Rois, quand nous la voudrons approfondir.

En réfléchiſſant ſur le reſpect que nous leur portons, ne verrons-nous pas que nous les regardons comme devant être l'image & les repréſentans d'une main ſupérieure, & comme tels ſuſceptibles de plus de *vertus*, de force, de lumiere & de ſageſſe que les autres hommes? N'eſt-ce pas avec une ſorte de regret que nous les voyons expoſés aux foibleſſes de l'humanité? Et ne ſemblerions-nous pas deſirer qu'ils ne ſe fiſſent jamais connoître que par des actes grands & ſublimes comme la main qui eſt cenſée les avoir placés tous ſur le Trône?

Que dis-je, n'eſt-ce pas ſous cette autorité ſacrée qu'ils s'annoncent, & qu'ils font valoir tous leurs droits? Quoique nous n'ayions pas la certitude qu'ils agiſſent par elle, n'eſt-ce pas de ce que nous en ſentons la poſſibilité, que naît cette eſpece d'effroi qui réſulte de leur puiſſance, & cette vénération qu'ils nous inſpirent?

Tout ceci nous indique donc que leur premiere origine eſt ſupérieure aux pouvoirs & à la volonté des hommes, & doit nous confirmer dans l'idée que j'ai préſentée, que leur ſource eſt au deſſus de celles que la Politique leur a cherché.

Quant

Quant à ces facultés & à ces *vertus* innombrables que nous avons montrées, comme devant ſe trouver dans les Rois qui auroient recouvré leur ancienne lumiere ; ce ſont encore les Chefs des Sociétés établies qui nous les annoncent, puiſqu'ils agiſſent comme ayant la jouiſſance de tout ce que nous ſentons devoir être en eux.

Leur nom n'eſt-il pas le ſceau de toutes les puiſſances qu'ils verſent dans leur Empire ? Généraux, Magiſtrats, Princes, tous les Ordres de l'Etat ne tiennent-ils pas d'eux leur autorité, & lorſque cette même autorité ſe tranſmet de main en main juſqu'aux derniers rameaux de l'arbre ſocial, n'eſt-ce pas toujours en vertu de la premiere émanation ? Ne faut-il pas même toujours leur attache pour l'exercice des talens utiles, & quelquefois pour celui des talens qui ne ſont qu'agréables ?

Dans tous ces cas, les Souverains nous donnent eux-mêmes un ſigne évident qu'ils ſont comme le centre & la ſource d'où doivent ſortir tous les privileges & tous les pouvoirs qu'ils communiquent ? Car l'acte même de cette communication, & les formalités qui l'accompagnent, montrent toujours qu'ils ſont, ou qu'ils peuvent être dirigés dans leur choix par une lumiere ſûre, & qu'ils ſont éclairés ſur la capacité des ſujets à qui ils confient

une

une partie de leurs droits. Et même ces précautions de leur part, ainſi que les déciſions qui en réſultent, ſuppoſent non ſeulement leur capacité perſonnelle, mais encore elles ſont comme autant de témoignages.

Car toutes les informations que les Souverains font prendre dans les différens cas qui ſe préſentent, & l'adhéſion qu'ils apportent aux lumieres & aux déciſions de leurs différens Tribunaux, ne doivent point être regardées comme des ſuites de leur ignorance ſur les différentes matieres ſoumiſes à leur Légiſlation. Ce n'eſt point qu'ils ſoient cenſés ne pouvoir connoître tout par eux-mêmes; au contraire, on ne peut ſe diſpenſer de le ſuppoſer, puiſque ce ſont eux-mêmes qui créent ces juriſdictions; mais c'eſt que faiſant dans le temporel les fonctions d'un Etre vrai & infini, ils ſont chargés comme lui de l'action totale & infinie, & ſont comme lui dans la néceſſité indiſpenſable de ne pouvoir opérer les actions bornées & particulieres, que par leurs attributs & par les agens de leurs facultés.

Si nous entrions dans le détail de tous les reſſorts qui agiſſent & ſoutiennent les Gouvernemens politiques, nous en ferions la même application aux facultés des Chefs qui les dirigent; l'exercice de la Juſtice tant civile que criminelle, quoique ſe faiſant par d'autres mains

mains que les leurs, mais toujours par leur autorité, annonceroit assez clairement qu'ils pourroient avoir les moyens de découvrir les droits & les fautes de leurs Sujets, & de fixer avec certitude l'étendue & le soutien des uns, en même temps que la réparation des autres. Le soin qu'ils prennent de veiller à la conservation des Loix du Gouvernement, à la pureté des mœurs, au maintien des Dogmes & des pratiques de la Religion, à la perfection des Sciences & des Arts, tout cela, dis-je, nous rappelleroit qu'il doit être en eux une lumiere féconde qui s'étend à tout, & par conséquent qui connoît tout.

Nous ne nous écartons donc point de la Vérité, en attribuant à l'homme revêtu de tous les privileges de son premier état, les avantages dont les Rois nous retracent si sensiblement l'image, & nous pouvons dire avec raison qu'ils nous instruisent par-là, de ce que l'homme pourroit & devroit être, même au milieu de la Région impure qu'il habite aujourd'hui.

Je ne me dissimule pas, cependant, la multitude d'objections que doit faire naître ce point de vue sous lequel je viens de présenter les Rois, & en général tous les Chefs des Sociétés. Accoutumés, comme sont les hommes, à expliquer les choses par elles-mêmes, & non par leur principe, il doit être nouveau pour

eux

eux d'appercevoir, à tous leurs droits & à toutes leurs puiſſances, une ſource qui n'eſt plus à eux; mais qui néanmoins eſt ſi analogue avec eux.

Auſſi étant peu faits à ces principes, ils commenceront par me demander quelle preuve les Nations pourront avoir de la légitimité de leurs Chefs, & ſur quoi elles pourront juger que ceux qui en occupent la place, ne les ont point abuſées.

Je ne crains pas de me trop avancer, en diſant que les témoignages en ſeront évidens, ſoit pour les Chefs, ſoit pour les Sujets, qui auront ſu faire un juſte & utile uſage de leurs facultés intellectuelles, & je renvoie pour cet article, à ce que j'ai dit précédemment ſur les témoignages d'une Religion vraie. La même réponſe peut ſervir à l'objection préſente, parce que l'Inſtitution ſacrée & l'Inſtitution politique ne devroient avoir que le même but, le même guide & la même loi; auſſi devroient-elles toujours être dans la même main, & lorſqu'elles ſe ſont ſéparées, elles ont l'une & l'autre, perdu de vue leur véritable eſprit, qui conſiſte dans une parfaite intelligence & dans l'union.

La ſeconde queſtion qu'on pourra me faire, c'eſt de ſavoir, ſi en admettant la poſſibilité d'un Gouvernement, tel que celui que je viens de repréſenter, on peut en trouver des exemples ſur la Terre.

Je

Je ne ſerois pas cru, ſans doute, ſi je voulois perſuader que tous les Gouvernemens établis ſont conformes au modele qu'on vient de voir, parce qu'en effet le plus grand nombre en eſt très-éloigné ; mais je prie mes ſemblables, d'être bien convaincus que les vrais Souverains, ainſi que les légitimes Gouvernemens, ne ſont pas des Etres imaginaires, qu'il y en a eu de tout temps, qu'il y en a actuellement, & qu'il y en aura toujours, parce que cela entre dans l'Ordre univerſel, parce qu'enfin cela tient au *Grand Œuvre*, qui eſt autre choſe que la Pierre philoſophale.

Une troiſieme difficulté, qui ſe préſentera naturellement d'après les principes qui ont été établis, c'eſt d'y avoir vu que tout homme par ſa nature, puiſſe eſpérer de recouvrer la lumiere qu'il a perdue, & cependant que je reconnoiſſe des Souverains parmi les hommes ; car, ſi chaque homme vient au terme de ſa réhabilitation, quels ſeront les Chefs ? Tous les hommes ne ſeront-ils pas égaux, ne ſeront-ils pas tous des Rois ?

Cette difficulté ne peut plus ſubſiſter, après ce que j'ai dit ſur les obſtacles qui arrêtent ſi ſouvent l'homme dans ſa carriere, & qui, multipliés encore par ſes imprudences & l'uſage faux de ſa volonté, ſont de ſa part ſi rarement & ſi inégalement ſurmontés.

On

On pourroit même rappeller ici ce que j'ai dit ſur les différences naturelles des facultés intellectuelles, des hommes, où l'on a pu remarquer que même en ne les comparant que ſous ce point de vue, il reſteroit toujours une inégalité entr'eux, mais inégalité qui ne leur ſeroit point pénible, & qui ne les humilieroit pas, parce que leur grandeur ſeroit réelle dans chacun d'eux, & non pas relative, comme celle qui n'eſt que conventionnelle & arbitraire.

C'eſt ce qui nous eſt repréſenté en quelque ſorte dans les loix de l'inſtitution Militaire, celui de tous les ouvrages des hommes qui nous peigne plus fidellement l'état premier, & qui, comme tel, eſt le plus noble de tous leurs Etabliſſemens; quoique n'ayant pas une baſe plus vraie, ni plus ſolide que leurs autres œuvres, il ne doive tenir aux yeux de l'homme ſenſé, que le premier rang dans l'ordre des préjugés; mais, je le répete, il eſt ſi noble, il engage à tant de vertus, qu'on oublie preſque qu'il auroit beſoin d'être vrai.

Ainſi, regardant cette inſtitution, comme celle qui s'applique le mieux au Principe de l'homme, nous remarquerons que tous les Membres qui compoſent un Corps Militaire, ſont cenſés revêtus & doués chacun des facultés particulieres qui ſont propres à leur grade. Ils

ſont

ſont cenſés, chacun dans leur claſſe, avoir atteint & rempli le but qui leur eſt aſſigné.

Cependant, quoique ces Membres ſoient tous inégaux, il n'y a point de difformité dans leur aſſemblage, ni d'humiliation pour les individus, parce que le devoir de chacun eſt fixe, & que là il n'eſt pas honteux d'être inférieur aux autres Membres du même Corps, mais ſeulement d'être inférieur à ſon Grade.

En même temps, ces Corps Militaires, étant compoſés de Membres inégaux, ne peuvent jamais demeurer un moment ſans Chef, puiſqu'il y aura toujours un de ces Membres qui ſera ſupérieur à l'autre.

Si ces Corps n'étoient pas l'ouvrage de la main de l'homme, les différences & la ſupériorité de leurs Membres ſeroient fixes, & ce ſeroit la qualité & le prix réel du ſujet qui ſerviroient de regle. Mais, lorſque le Légiſlateur n'eſt pas conduit par ſa vraie lumiere, & que cependant il a toujours à agir, il y ſupplée en établiſſant une valeur & un mérite plus faciles à connoître, & qui n'ont beſoin que du ſecours des yeux corporels pour être déterminés. C'eſt l'ancienneté, qui après la différence des Grades fixe les droits dans les Corps Militaires, & n'y eût-il que deux Soldats dans un Poſte, la Loi veut que le plus ancien commande l'autre.

Cette

Cette Loi, toute factice qu'elle ſoit, n'eſt-elle pas un indice de la juſteſſe du principe que j'ai expoſé, & en ſuppoſant tous les hommes en poſſeſſion de leurs Privileges, comme il n'y auroit jamais une entiere égalité entr'eux, ne pourroit-on pas croire qu'ils auroient toujours des Rois ?

Ce ſeroit néanmoins la plus grande des abſurdités, que de prendre cette comparaiſon à la lettre ; les Corps Militaires, n'étant que l'ouvrage de l'homme, ne peuvent avoir que des différences conventionnelles, auſſi là le ſupérieur & l'inférieur ſont par leur nature de la même eſpece, & malgré ces diſtinctions ſi impoſantes, tout s'y reſſemble au fond, puiſque ce ſont toujours des hommes dans la privation.

Mais dans l'Ordre naturel, ſi chaque homme parvenoit au dernier degré de ſa puiſſance, chaque homme alors ſeroit un Roi. Or, de même que les Rois de la Terre ne reconnoiſſent pas les autres Rois pour leurs Maîtres, & que par conſéquent ils ne ſont point ſujets les uns des autres ; de même, dans le cas dont il s'agit, ſi tous les hommes étoient pleinement réhabilités dans leurs droits, les Maîtres & les Sujets des hommes ne pourroient pas ſe trouver parmi des hommes, & ils ſeroient tous Souverains dans leur Empire. Mais, je le répete, ce n'eſt pas dans l'état actuel des choſes, que les hommes

hommes parviendront tous à ce degré de grandeur & de perfection, qui les rendroit indépendans les uns des autres; ainſi, depuis que cet état de réprobation ſubſiſte, s'ils ont toujours eu des Chefs pris parmi eux, il faut s'attendre qu'ils en auront toujours, & cela eſt même indiſpenſable, juſqu'à ce que ce temps de punition ſoit entiérement accompli.

C'eſt donc avec confiance que j'établis ſur la réhabilitation d'un homme dans ſon Principe, l'origine de ſon autorité ſur ſes ſemblables, celle de ſa puiſſance, & de tous les titres de la Souveraineté politique.

Je ne crains pas même d'aſſurer que c'eſt le ſeul & unique moyen d'expliquer tous les droits, & de concilier la multitude d'opinions différentes que les Politiques ont enfantées ſur cette matiere; parce que, pour reconnoître une ſupériorité dans un Etre, ſur les Etres de la même claſſe, ce n'eſt pas dans ce en quoi il leur reſſemble qu'il faut la chercher, mais dans ce en quoi il peut en être diſtingué.

Or, par leur nature actuelle, les hommes étant condamnés à la privation, ſe reſſemblent tous abſolument par cet endroit, à quelques nuances près; ce n'eſt donc qu'en s'efforçant de faire diſparoître cette privation, qu'ils peuvent eſpérer d'établir des différences réelles entr'eux.

Je crois auſſi ne pas pouvoir offrir à mes ſemblables un tableau plus ſatisfaiſant, que celui de cette ſociété qui, comme nous l'avons dit, ſeroit fondée ſur les beſoins corporels des hommes, & ſur le deſir qu'ils ont de connoître; & lui donner un Chef tel que je viens de le peindre, c'eſt compléter & confirmer l'idée naturelle que nous portons tous ſecrétement en nous, de l'homme ſocial, & du principe des Gouvernemens.

En effet, nous n'y verrions régner qu'un ordre & une activité univerſelle, qui formeroient un tiſſu de délices & de joie pour tous les Membres du Corps politique; nous verrions que leurs maux corporels mêmes ont trouvé là des adouciſſemens; parce que, ſelon que je l'ai indiqué, la lumiere qui eût dirigé l'aſſociation, en auroit embraſſé & éclairé toutes les parties. Alors, c'eût été au milieu des choſes périſſables, nous préſenter l'image la plus grande & l'idée la plus juſte de la perfection; c'eût été rappeller cet heureux âge qu'on a dit n'exiſter que dans l'imagination des Poëtes, parce que nous en étant éloignés, & n'en connoiſſant plus la douceur, nous avons eu la foibleſſe de croire que, puiſqu'il avoit paſſé pour nous, il devoit avoir ceſſé d'être.

En même temps, ſi telle eſt la Loi qui devroit lier & gouverner les hommes; ſi c'eſt-là le

le ſeul flambeau qui puiſſe, ſans injuſtice, les réunir en corps, il eſt donc certain, qu'en l'abandonnant, ils ne peuvent s'attendre qu'à l'ignorance, & à toutes les miſeres inévitables pour ceux qui errent dans l'obſcurité.

Alors, ſi par l'examen que l'on va voir des Gouvernemens reçus, il s'y trouve des difformités, on pourra conclure avec raiſon qu'elles ne ſubſiſtent que par l'éloignement de cette même lumiere, & parce que ceux qui ont fondé les Corps politiques, n'en ont pas connu les principes, ou que leurs ſucceſſeurs en ont laiſſé altérer la pureté.

Mais avant d'entreprendre cet important examen, je dois tranquilliſer les Gouvernemens ombrageux, qui pourroient s'alarmer de nos ſentimens, & craindre qu'en dévoilant leur défectuoſité, j'anéantiſſe le reſpect qui leur eſt dû; &, quoique j'aie déja montré, dans quelques endroits du ſujet qui m'occupe actuellement, ma vénération pour la perſonne des Souverains, autant que pour leur caractere, il eſt convenable de réitérer ici cette proteſtation, afin de bien perſuader à tous ceux qui liront cet Ouvrage, que je ne reſpire que l'ordre & la paix, que je fais à tous les Sujets un devoir indiſpenſable de la ſoumiſſion à leurs Chefs, & que je condamne ſans réſerve toute ſubordination & toute révolte, comme étant diamétrale-

ment contraires aux principes que je me ſuis propoſé d'établir.

On ne pourra ſe diſpenſer d'ajouter foi à cette authentique déclaration, lorſqu'on voudra ſe rappeller ce que j'ai établi précédemment ſur la Loi qui doit ici-bas diriger l'homme dans toute ſa conduite. N'ai-je pas montré que l'enchaînement de ſes ſouffrances n'étoit qu'une ſuite du faux uſage de ſa volonté; que l'uſage de cette volonté n'étoit devenu faux que quand l'homme avoit abandonné ſon guide, & que, par conſéquent, s'il avoit la même imprudence aujourd'hui, il ne feroit par-là que perpétuer ſes crimes, & augmenter d'autant ſes malheurs?

Je condamne abſolument la rébellion, dans le cas même où l'injuſtice du Chef & du Gouvernement ſeroit à ſon comble, & où ni l'un ni l'autre ne conſerveroit aucunes traces des pouvoirs qui les conſtitue; parce que, toute inique, toute révoltante que pourroit être une pareille Adminiſtration, j'ai fait voir que ce n'eſt point le Sujet qui a établi ſes Loix politiques & ſes Chefs, ainſi ce n'eſt point à lui à les renverſer.

Mais il faut en donner des raiſons plus ſenſibles encore; ſi le mal n'eſt que dans l'Adminiſtration, & que le Chef ſe ſoit conſervé dans cette force & ces droits inconteſtables que nous lui ſuppoſons,

ſuppoſons, comme étant le fruit de ſon travail & des *exercices* qu'il aura faits, il aura en lui toutes les facultés néceſſaires, pour démêler le vice du Gouvernement & pour y remédier, ſans que le Sujet ſoit capable d'y porter la main.

Si le vice eſt en même temps, dans le Gouvernement & dans le Chef, mais que le Sujet ait ſu s'en préſerver, en rempliſſant cette obligtion commune à tous les hommes de ne jamais s'écarter de la Loi invariable qui doit les conduire, celui-ci ſaura ſe mettre à couvert des vexations, ſans employer la violence: ou bien il ſaura reconnoître ſi ce n'eſt point d'une main ſupérieure que part le fléau; alors il ſe gardera d'en murmurer, ni de s'oppoſer à la Juſtice.

Enfin, ſi le vice étoit à la fois dans le Chef, dans l'Adminiſtration & dans le Sujet, alors il ne faudroit plus me demander ce qu'il y auroit à faire; car ce ne ſeroit plus un Gouvernement, ce ſeroit un brigandage; or, pour les brigandages, il n'y a pas de Loix.

Il ſeroit même inutile d'annoncer aux hommes dans un pareil déſordre, que plus ils s'y livreront, plus ils s'attireront de ſouffrances & d'afflictions; que l'intérêt de leur vrai bonheur leur défendra toujours de repouſſer l'injuſtice par l'injuſtice, & que les maux les pourſuivront, tant qu'ils ne s'efforceront pas de plier leur penſée, leur volonté à leur regle naturelle. Ces diſ-

cours ne trouveroient aucun accès dans cette confuſion tumultueuſe ; car ils ſont le langage de la raiſon, & l'Etre livré à lui-même ne raiſonne point.

Qu'on ne m'objecte pas de nouveau, cette difficulté de ſavoir à quels ſignes chacun pourra diſcerner ſi les choſes ſont ou non dans l'ordre, & quand on devra agir ou s'arrêter. J'ai aſſez fait entendre que tout homme étoit né pour avoir la certitude de la légitimité de ſes actions, qu'elle eſt indiſpenſable pour fixer la moralité de ſa conduite, & qu'ainſi tant que cette preuve lui manque, il s'expoſe s'il fait un pas.

D'après cela, l'on peut juger ſi je permets à l'homme la moindre imprudence, & à plus forte raiſon le moindre acte de violence & d'autorité privée.

Je crois donc que cet aveu de ma part peut raſſurer les Souverains ſur les principes qui me conduiſent ; ils n'y verront jamais qu'un attachement inviolable pour leur perſonne, & que le plus ſublime reſpect pour le rang ſacré qu'ils occupent ; ils y verront que même s'il y avoit parmi eux des uſurpateurs & des tyrans, leurs Sujets n'auroient aucun prétexte légitime, pour leur porter la moindre atteinte.

Si des Rois liſoient jamais cet écrit, ils ne ſe perſuaderoient pas, je penſe, que par cette ſoumiſſion que je leur voue, j'augmente en rien leurs

pouvoirs,

pouvoirs, & que je les diſpenſe de cette obligation où ils ſont comme hommes, d'aſſujettir leur marche à la regle commune qui devroit nous diriger tous.

Au contraire, ſi ce n'eſt que par l'intime connoiſſance qu'ils ſont cenſés avoir de cette regle, & par leur fidélité à l'obſerver qu'ils ont dû porter le titre de Rois, leur rendre le droit de s'en écarter, ce ſeroit favoriſer l'impoſture, & inſulter au nom même qui nous les fait honorer.

Ainſi, ſi le Sujet n'a pas le droit de venger une injuſtice de leur part, ils doivent ſavoir qu'ils ont encore moins celui d'en commettre; parce qu'en qualité d'hommes, le Souverain & le Sujet ont la même Loi; que l'Etat politique ne change rien à leur nature d'Etres penſans, qu'il n'eſt qu'une charge de plus pour tous les deux, & que l'un & l'autre ne peuvent & ne doivent rien faire par eux-mêmes.

J'ai penſé qu'il étoit à propos de faire cette formelle déclaration avant d'entrer dans l'examen des Corps politiques, & je crois actuellement pouvoir ſuivre mon deſſein ſans inquiétude, parce que tout défectueux que paroîtroient les Gouvernemens, je ne peux plus être ſoupçonné de travailler à leur ruine; puiſqu'au contraire, tout ce que j'aurois à ambitionner, ce ſeroit de leur faire goûter les ſeuls moyens qui ſoient évi-

demment propres à leur bonheur & à leur perfection.

En premier lieu, ce qui doit faire préſumer que la plupart des Gouvernemens n'ont point eu pour baſe le principe que j'ai établi ci-devant; ſavoir, la réhabilitation des Souverains dans leur lumiere primitive, c'eſt que preſque tous les Corps politiques qui ont exiſté ſur la terre, ont paſſé.

Cette ſimple obſervation ne nous permet guere d'être perſuadés qu'ils euſſent un fondement réel, & que la Loi qui les avoit conſtitués, fût la véritable; car cette Loi dont je parle ayant, par ſa nature, une force vivante & invincible, tout ce qu'elle auroit lié, devroit être indiſſoluble, tant que ceux qui auroient été prépoſés pour en être les miniſtres, ne l'auroient pas abandonnée.

Il faut donc, ou qu'elle ait été méconnue dans l'origine des Gouvernemens dont il s'agit, ou qu'elle ait été négligée dans les temps qui ont ſuivi leur inſtitution, parce que ſans cela ils ſubſiſteroient encore.

Et certainement, ceci ne répugne point à l'idée que nous portons tous en nous, de la ſtabilité des effets d'une pareille Loi; ſelon les notions de vérité qui ſont dans l'homme, ce qui eſt ne paſſe point, & la durée eſt pour nous la preuve de

la

la réalité des choſes. Lors donc que les hommes ſe ſont accoutumés à regarder les Gouvernemens comme paſſagers & ſujets aux viciſſitudes, c'eſt qu'ils les ont mis au rang de toutes les inſtitutions humaines, qui n'ayant que leurs caprices, & leur imagination dérég[illegible]e pour appui, peuvent vaciller dans leurs mains, & être anéanties par un autre caprice.

Néanmoins, & par une contradiction intolérable, ils ont exigé notre reſpect pour ces ſortes d'établiſſemens dont eux-mêmes reconnoiſſent la caducité.

N'eſt-il pas certain alors que dans leur aveuglement même, le Principe leur parloit encore, & qu'ils ſentoient que toutes vicieuſes & toutes fragiles que fuſſent leurs Inſtitutions ſociales, elles en repréſentoient une qui ne devoit avoir aucun de ces défauts ?

Ceci ſeroit ſuffiſant pour appuyer ce que j'ai avancé ſur la Loi fixe qui doit préſider à toute Aſſociation ; mais, ſans doute, malgré l'idée que nous avons tous d'une pareille Loi, on héſitera toujours à y ajouter foi, parce qu'ayant vu diſparoître tous les Empires, il devient comme évident qu'ils ne peuvent pas être durables, & on aura peine à croire qu'il y en ait qui n'aient point paſſé.

C'eſt cependant une des vérités que je puiſſe le mieux affirmer, & je ne m'avance point trop,

en

en certifiant à mes ſemblables, qu'il y a des Gouvernemens qui ſe ſoutiennent depuis que l'homme eſt ſur la terre, & qui ſubſiſteront juſqu'à la fin du temps; & cela, par les mêmes raiſons qui m'ont fait dire qu'ici-bas il y avoit toujours eu, & qu'il y auroit toujours des Gouvernemens légitimes.

Je n'ai donc point eu tort de faire entendre que ſi les Corps politiques qui ont diſparu de deſſus la terre, avoient été fondés ſur un Principe vrai, ils ſeroient encore en vigueur; que ceux qui ſubſiſtent aujourd'hui, paſſeront infailliblement, s'ils n'ont un pareil principe pour baſe, & que s'ils s'en étoient écartés, le meilleur moyen qu'ils euſſent de ſe ſoutenir, ce ſeroit de s'en rapprocher.

Par la durée dont j'annonce qu'un Gouvernement eſt ſuſceptible, il eſt clair que je n'entends parler que d'une durée temporelle, puiſqu'ils ne ſont établis que dans le temps. Mais quoiqu'ils duſſent finir avec les choſes, ce ſeroit toujours jouir de la plénitude de leur action, que de la porter juſqu'à ce terme: & c'eſt-là ce qu'ils pourroient eſpérer, s'ils ſavoient s'appuyer de leur Principe.

Je ne m'arrêterai point à citer pour preuve, cet orgueil avec lequel les Gouvernemens vantent leur ancienneté, ni les ſoins qu'ils ſe donnent pour reculer leur origine; je ne rappellerai point

point non plus, les précautions qu'ils prennent pour leur conſervation & pour leur durée, ni tous ces établiſſemens qu'ils forment ſans ceſſe, dans des vues éloignées, & dont les fruits ne peuvent être recueillis qu'après des ſiecles ; on voit que ce ſeroient-là autant d'indices ſecrets de la perſuaſion où ils ſont qu'ils devroient être permanens.

Alors donc, je le répete, dès que nous voyons s'éteindre un Etat, nous pouvons préſumer ſans crainte, que ſa naiſſance n'a pas été légitime, ou que les Souverains qui l'ont gouverné ſucceſſivement, n'ont pas tous cherché à ſe conduire par la lumiere de ce flambeau naturel que nous leur rappellons comme devant être le guide de l'homme & le leur.

Par la raiſon contraire, il ne ſeroit pas encore temps de prononcer ſur les Gouvernemens actuels, ſi nous n'avions que ce ſeul motif pour diriger nos jugemens ; parce que, tant que nous les verrions ſubſiſter, nous pourrions les ſuppoſer conformes au Principe qui devroit les conſtituer tous, & ce ne ſeroit que leur deſtruction qui nous découvriroit s'ils ſont défectueux.

Mais il eſt d'autres points de vue ſous leſquels nous avons encore à les conſidérer, & qui peuvent nous aider à nous inſtruire de leurs défauts & de leurs irrégularités.

Le ſecond vice que nous ne pouvons nous diſſimuler dans les Gouvernemens admis, c'eſt qu'ils ſont différens les uns des autres : Or, ſi c'étoit un Principe vrai qui les eût formés, ce Principe étant unique & toujours le même, ſe ſeroit manifeſté par-tout de la même maniere, & tous les Gouvernemens qu'il auroit produit ſeroient ſemblables. Ainſi, dès qu'il y a de la diſparité entr'eux, nous ne pouvons plus admettre l'Unité de leur Principe, & très-certainement il doit y en avoir parmi eux qui ſont illégalement établis.

Je ne m'arrête point à ces différences locales, qui étant amenées par les circonſtances & par le cours continuel des choſes, doivent journellement ſe faire ſentir dans l'adminiſtration. Comme la marche de cette adminiſtration doit être réglée elle-même par le Principe conſtitutif univerſel, loin que les différences qu'elle admettra, ſelon les temps & les lieux, le puiſſent altérer, elles nous montreront bien plutôt ſa ſageſſe & ſa fécondité.

Je ne dois donc compter dans ce moment-ci que les diverſes fondamentales, qui tiennent à la conſtitution de l'Etat.

De ce nombre ſont les diverſes formes de Gouvernement, dont je n'enviſagerai que les deux principales, parce que toutes les autres y tiennent

tiennent plus ou moins ; ſavoir, celle où la ſuprême puiſſance eſt dans une ſeule main, & celle où elle eſt à la fois dans pluſieurs.

Si, de ces deux ſortes de Gouvernemens, l'on ſuppoſe que l'une eſt conforme au Principe, il eſt bien à préſumer que l'autre y eſt oppoſée ; car l'une & l'autre étant ſi différentes, ne peuvent pas raiſonnablement avoir la même baſe, ni la même origine.

Je ne puis, par conſéquent, admettre cette opinion généralement reçue, qui détermine la forme d'un Gouvernement d'après ſa ſituation, ſon étendue, & d'autres conſidérations de cette nature, par leſquelles on prétend fixer l'eſpece de Légiſlation la plus convenable à chaque Peuple ou à chaque Contrée.

Selon cette regle, ce ſeroit dans les Cauſes ſecondaires que ſe trouveroit abſolument la raiſon conſtitutive d'un Etat, & c'eſt ce qui répugne entiérement à l'idée que j'ai déja donnée de cette Cauſe ou de ce Principe conſtitutif. Car, comme Principe, il doit dominer par-tout, diriger tout. Etant lumineux, il peut, il eſt vrai, s'accommoder aux circonſtances que je viens de citer, mais il ne doit jamais plier devant elles, au point de ſe dénaturer, & de produire des effets contradictoires. En un mot, ce ſeroit renouveller l'er-

reur que nous avons dévoilée en parlant de la Religion ; c'est-à-dire, que ce seroit chercher dans l'action & les Loix des choses sensibles, la source d'un Principe vrai, pendant que ce sont elles qui l'éloignent & qui le défigurent. Ainsi je persiste à soutenir que des deux formes de Gouvernemens, dont je viens de parler, il y en a nécessairement une qui doit être vicieuse.

Si l'on me pressoit absolument de me décider sur celle qui mérite la préférence ; quoique mon plan soit plutôt de poser les Principes, que de donner mon avis, je ne pourrois me dispenser d'avouer que le Gouvernement d'un seul, est sans contredit le plus naturel, le plus simple & le plus analogue aux véritables Loix, que j'ai exposées précédemment comme étant essentielles à l'homme.

C'est en effet dans lui-même & dans le flambeau qui l'accompagne, que l'homme doit puiser ses conseils & toutes ses lumieres ; si cet homme est Roi, ses devoirs comme homme, ne changent pas, ils ne font que s'étendre. Ainsi, dans ce rang élevé, ayant toujours le même œuvre à faire, il a aussi toujours les mêmes secours à espérer.

Ce n'est donc point dans les autres membres de son Etat, qu'il doit chercher ses guides, & s'il est homme, il saura se suffire à lui-même. Toutes les mains qui seront nécessairement

ceſſairement employées dans l'Adminiſtration, quoiqu'étant l'image du Chef, chacune dans leur claſſe, n'auront pour objet que de le ſeconder, & nullement de l'inſtruire & de l'éclairer, puiſque nous avons reconnu en lui la ſource des immenſes pouvoirs qui ſe répandent dans tout ſon Empire.

Donc, ſi nous concevons qu'un homme puiſſe réunir en lui ces privileges, il ſeroit très-inutile qu'il y eût à la fois pluſieurs hommes à la tête d'un Gouvernement, puiſqu'un ſeul peut alors la même choſe que tous les autres.

Ainſi, quelques avantages qu'on voulût trouver dans le Gouvernement de pluſieurs, je ne pourrois regarder cette forme comme la plus parfaite, parce qu'il y auroit un défaut qui ſeroit la ſuperfluité, & que dans l'idée que nous portons en nous d'un Gouvernement vrai, il ne doit point s'y trouver de défauts.

Cependant, quoique je donne la préférence au Gouvernement d'un ſeul, je ne décide point encore que tous ceux qui ont cette forme ſoient vrais, ſelon toute la régularité du Principe. Car enfin, même parmi les Gouvernemens d'un ſeul, il ſe trouve encore des différences infinies.

Dans les uns, le Chef n'a preſque aucune autorité; dans les autres, il en a une abſolue; dans d'autres, il tient le milieu entre la dépendance

pendance & le déſpotiſme ; rien n'eſt fixe ; rien n'eſt ſtable en ce genre. C'eſt pour cela qu'il eſt très-probable, que ce n'eſt pas encore par cette Loi invariable, dont nous nous occupons ; qu'ont été dirigés tous les Gouvernemens où la puiſſance eſt dans une ſeule main ; & qu'ainſi nous ne devons pas les adopter tous.

Mais le troiſieme, & en même temps le plus puiſſant motif qui doive nous tenir en ſuſpens ſur la légitimité de toutes les Inſtitutions ſociales de la Terre, tant celles où il n'y a qu'un Chef, que celles qui en ont pluſieurs, c'eſt qu'elles ſont univerſellement ennemies les unes des autres ; or, très-certainement cette inimitié n'auroit pas lieu, ſi le même Principe eût préſidé à toutes ces Aſſociations, & qu'il en dirigeât continuellement la marche. Car l'objet de ce Principe étant l'ordre, tant en général qu'en particulier, tous les Etabliſſemens auxquels il auroit préſidé, n'auroient eu ſans doute que ce même but ; & loin que ce but eût été de s'envahir les uns & les autres, il eût été, au contraire, de ſe ſoutenir mutuellement contre le vice naturel & commun qui prépare ſans ceſſe leur deſtruction.

Lors donc que je les vois employer réciproquement leurs forces les uns contre les autres, & s'écarter ſi groſſiérement de leur objet, je dois

dois préſumer ſans crainte, que dans le nombre de ces Gouvernemens, il ne ſe peut qu'il n'y en ait d'irréguliers & de vicieux.

Les Politiques, je le ſais, emploient tous leurs efforts pour pallier cette difformité. Ils conſiderent les Inſtitutions ſociales comme formées à l'inſtar des ouvrages de la Nature; enſuite oubliant que ſur-tout entre leurs mains; la copie ne peut jamais être égale à ſon modele, ils tranſportent & attribuent à ces Corps factices la même vie, la même faculté & les mêmes pouvoirs que ceux dont les Etres corporels de la Nature ſont revêtus; ils leur prêtent la même activité, la même force, le même droit de ſe conſerver, & par conſéquent celui de repouſſer également les attaques, & de combattre leurs ennemis.

C'eſt par-là qu'ils juſtifient la guerre entre les Nations, & la multitude des Loix établies, pour la ſûreté, tant intérieure qu'extérieure des Etats.

Mais les Légiſlateurs eux-mêmes ne peuvent pas ſe diſſimuler la foibleſſe & la défectuoſité des moyens qu'ils emploient pour le maintien de ces droits, & pour la conſervation des Corps politiques: ils voient évidemment que ſi le Principe actif qu'ils ſuppoſent dans leur Ouvrage, étoit vivant, il animeroit ſans violence, & conſerveroit ſans détruire

truire, ainſi que le Principe actif des Corps naturels.

Or, dès qu'il arrive abſolument tout le contraire, dès que les Loix quelconques des Gouvernemens n'ont de force que pour anéantir, & qu'elles ne créent rien, le Chef ne trouve plus une véritable puiſſance dans l'inſtrument dont il ſe ſert, & il ne peut ſe nier à lui-même, que le principe qui lui a fait compoſer ſa Loi, ne l'ait trompé.

Alors, je demande quelle peut être cette erreur, ſi ce n'eſt de s'être abuſé lui-même ſur le genre de combat qu'il avoit à faire; d'avoir eu la foibleſſe de croire que ſes ennemis étoient des hommes, & formoient les Corps politiques; qu'ainſi c'étoit contre ces Corps, qu'il devoit tourner toutes ſes forces & toute ſa vigilance. Or, comme cette idée eſt une des plus funeſtes ſuites des ténebres où l'homme eſt plongé, il n'eſt pas étonnant que les droits qu'elle a fait établir ſoient également faux, & dès-lors qu'ils ne puiſſent rien produire.

On ne doit point être ſurpris de me voir annoncer que l'homme ne peut avoir les hommes pour ſes véritables ennemis, & que par la Loi de ſa nature, il n'a vraiment rien à craindre de leur part; qu'en effet, comme on a reconnu qu'ils ne ſauroient par eux-mêmes, devenir

Supérieurs

Supérieurs les uns des autres, & qu'ils ſont tous dans la même foibleſſe & la même privation, il eſt certain que dans cet état, ils n'ont aucun avantage réel ſur leur ſemblable ; & s'ils eſſayoient de faire uſage contre lui des avantages corporels qui ſeroient en eux ; comme l'adreſſe, l'agilité ou la force ; celui qui ſeroit l'objet de leurs attaques parviendroit ſans doute à s'en préſerver, en ſe laiſſant conduire par la Loi premiere & univerſelle, que j'ai préſentée à chaque inſtant dans cet Ouvrage, comme étant le guide indiſpenſable de l'homme.

Si, au contraire ; c'étoit en vertu des facultés de cette même loi, & par la puiſſance du Principe qui l'a preſcrite, que l'homme trouvât réellement des Supérieurs, comme ceux qui auroient ces pouvoirs ne les emploieroient que pour ſon propre bien & pour ſon vrai bonheur ; il eſt clair qu'il n'auroit rien à craindre de leur part ; & qu'il auroit tort de les regarder comme ſes ennemis.

C'eſt donc par foibleſſe & par ignorance, que l'homme eſt timide avec ſes ſemblables ; c'eſt pour avoir mal ſaiſi le but de ſon origine ; & l'objet de ſa deſtination ſur la Terre ; & ſi, comme nous l'avons obſervé, l'on voit, entre les différens Gouvernemens, une jalouſe & avide inimitié, nous devons croire

que cette erreur n'a pas eu une autre ſource, ni un autre principe, & que par conſéquent, la lumiere qui a préſidé à leur aſſociation n'a pas tous les droits qu'elle auroit à notre confiance, ſi elle eût été auſſi pure qu'elle auroit dû l'être.

Indépendamment des vices d'adminiſtration dont nous parlerons enſuite, nous obſerverons donc ici trois vices eſſentiels, ſavoir, l'inſtabilité, la diſparité, & la haine, qui ſe montrent clairement parmi les Gouvernemens reçus, lorſqu'on les conſidere en eux-mêmes & dans leurs rapports reſpectifs; ſur cela ſeul, je ſerois en droit d'aſſurer que ces aſſociations ſe ſont formées par la main de l'homme, & ſans le ſecours de la Loi ſupérieure qui doit leur donner la ſanction, & que cette ſanction ayant été négligée, les Gouvernemens, qui ne peuvent tous ſe ſoutenir que par elle, ont dégénéré de leur premier état.

Mais comme je me ſuis impoſé la Loi de ne prononcer ſur aucun, je ne porterai point encore ici mon Jugement, d'autant que chacun de ces Gouvernemens pourroit trouver des objections à faire pour ſe défendre de l'inculpation. Si ceux qui ſe ſont éteints ont été faux, ceux qui ſubſiſtent peuvent ne pas l'être; ſi parmi ceux-ci j'ai remarqué une différence preſque univerſelle, d'où j'ai conclu qu'il y

en

en avoit nécessairement de mauvais, je n'ai condamné, & même encore en général, que le Gouvernement de plusieurs ; ainsi les Gouvernemens d'un seul n'ont point compris dans ce jugement.

Enfin, si je trouve même entre les Gouvernemens d'un seul, une haine marquée, ou pour parler plus décemment, une rivalité générale, chacun d'eux pourroit opposer qu'il est dépositaire de ces droits réels qui devroient présider à toute Société, & alors qu'il est de son devoir de se tenir en garde contre les autres Etats.

Ce sont toutes ces raisons réunies qui m'empêcheront toujours de donner mon sentiment sur aucun des Corps Politiques actuels ; mais, comme mon dessein est en même temps, de les mettre tous dans le cas de pouvoir se juger eux-mêmes, je vais leur offrir d'autres observations qui les aideront à diriger leurs jugemens sur ce qu'ils sont & sur ce qu'ils devroient être.

C'est sur leur administration que je vais actuellement jetter la vue, parce que pour qu'un Gouvernement soit conforme au Principe vrai, son administration doit se conduire par des Loix certaines & dictées par la vraie Justice ; si au contraire, elle se trouve injuste & fausse, ce sera aux Gouvernemens qui l'emploient, à en

tirer les conſéquences ſur la légitimité du Principe & du mobile auxquels ils doivent leur naiſſance.

L'adminiſtration des Corps politiques a deux choſes principales à régler ; premiérement les droits de l'état & de chacun des membres, ce qui fait l'objet du Droit public & de la Juſtice civile ; ſecondement, elle a à veiller à la ſûreté de la Société tant générale que particulière, ce qui fait l'objet de la Guerre, de la Police & de la Juſtice criminelle. Chacune de ces branches ayant des Loix pour ſe diriger, il ne faut pour nous aſſurer de leur juſteſſe, qu'examiner ſi ces Loix émanent directement du Principe vrai, ou ſi elles ſont établies par l'homme ſeul, privé de ſon guide. Commençons par le Droit public.

Je n'en examinerai qu'un ſeul article, parce qu'il ſuffira pour indiquer l'obſcurité où cette partie de l'adminiſtration eſt encore plongée ; c'eſt celui des échanges que les ſouverains font ſouvent entr'eux, de différentes parties de leurs Etats, ſelon leur convenance.

Je demande, en effet, ſi après qu'un Sujet a prêté, ou cenſé avoir prêté ſerment de fidélité à un Souverain, celui-ci a le droit de l'en délier, & cela même malgré tous les avantages qui peuvent en réſulter pour l'Etat. L'uſage où ſont les Souverains de ne pas prendre l'aveu

des

des Habitans des contrées qu'ils échangent, n'annonce-t-il pas que l'ancien ſerment n'a pas été libre, & que le nouveau ne le ſera pas davantage. Or, cette conduite peut-elle jamais être conforme aux idées que les Légiſlateurs eux-mêmes veulent nous donner d'un Gouvernemen égitime ?

Dans celui dont j'ai annoncé la Vérité & l'Exiſtence indeſtructible, ces échanges ſont également en uſage, & ceux qui ſe pratiquent parmi les Gouvernemens reçus, n'en ſont que l'image, parce que l'homme ne peut rien inventer ; mais les formalités en ſont différentes, & dictées par des motifs qui en rendent tous les actes équitables ; c'eſt-à-dire, que l'échange y eſt libre & volontaire de part & d'autre ; qu'on n'y regarde pas les hommes comme attachés au ſol, & faiſant partie du Domaine ; en un mot, qu'on ne confond pas leur nature avec celle des poſſeſſions temporelles.

Je n'oſe parler ici de ces illuſtres uſurpations par leſquelles les différens Gouvernemens prétendent acquérir un droit de propriété ſur des Nations paiſibles & ignorées, ou même ſur des Contrées voiſines & ſans défenſe, par cela ſeul qu'ils manifeſtent contre elles leur force & leur cupidité. Il eſt vrai que tout ſe faiſant par réaction dans l'Univers, la Juſtice a ſouvent laiſſé armer des Peuples pour la punition des

Peuples criminels ; mais en ſervant réciproquement de Miniſtres à ſa vengeance, ils n'ont fait qu'augmenter leurs propres crimes & leur propre ſouillure, & ces horribles envahiſſemens dont nous avons ſous les yeux tant d'affreux exemples, ont peut-être été moins funeſtes à ceux qui en ont été les victimes, qu'à ceux qui les ont opérés. Venons à l'examen de la Loi civile.

Je ſuppoſe tous les droits de propriété établis, je ſuppoſe le partage de la terre fait légitimement parmi les hommes, ainſi qu'il a eu lieu dans l'origine, par des moyens que l'ignorance feroit regarder aujourd'hui comme imaginaires. Alors, quand l'avarice, la mauvaiſe foi, l'incertitude même viendront à produire des conteſtations, qui pourra les terminer ? Qui pourra aſſurer des droits menacés par l'injuſtice, & réhabiliter ceux qui auroient dépéri ? Qui pourra ſuivre la filiation des héritages & des mutations, depuis le premier partage juſqu'au moment de la conteſtation ? Et cependant, comment remédier à tant de difficultés, ſans avoir la connoiſſance évidente de la légitimité de ces droits, & ſans pouvoir à coup ſûr déſigner le véritable propriétaire ? Comment juger ſans avoir cette certitude, & comment oſer prononcer ſans être ſûr que l'on ne couronne pas une uſurpation ?

Or, perſonne n'oſera nier que cette incerti-

tude

tude ne soit comme universelle, d'où nous conclurons hardiment que la Justice civile est souvent imprudente dans ses décisions.

Mais voici où elle est bien plus condamnable encore, & où elle montre à découvert sa témérité; c'est lorsque dans l'extrême embarras où elle se trouve fréquemment, de reconnoître l'origine des différens droits & des différentes propriétés, elle fixe une borne à ses recherches, assignant un temps pendant lequel toute possession paisible devient légitime, ce qu'elle appelle *Prescription*; car je demande, dans le cas où la possession seroit mal acquise, s'il est un temps qui puisse effacer une injustice.

Il est donc évident que la Loi civile agit d'elle-même en ce moment, il est évident que c'est elle qui crée la Justice, pendant qu'elle ne doit que l'exécuter, & qu'elle répete par-là cette erreur universelle par laquelle l'homme confond toujours les choses avec leur Principe.

Il suffiroit peut-être de me borner à ce seul exemple sur la Justice civile, quoiqu'elle pût m'en offrir plusieurs autres qui déposeroient également contr'elle, tels que ces variétés, ces contradictions où elle est exposée à tous les pas, & qui l'obligent à se désavouer elle-même dans mille occasions.

J'ajouterai seulement qu'il est une circonstance où elle découvre tout-à-fait son imprudence

dence & ſon aveuglement, & où le principe de Juſtice qui devroit toujours diriger ſa marche, eſt bleſſé bien plus griévement que lorſqu'elle porte des jugemens haſardés ſur de ſimples poſſeſſions. C'eſt lorſque pour d'autres cauſes que pour l'adultere, elle prononce la ſéparation des perſonnes liées par le mariage. En effet, l'adultere eſt le ſeul motif ſur lequel elle puiſſe légitimement déſunir les époux, parce que c'eſt la ſeule contravention qui bleſſe directement l'alliance, & que par cela ſeul elle eſt rompue, puiſque c'étoit ſur cette union ſans partage qu'elle étoit fondée. Ainſi lorſque la Loi civile ſe laiſſe guider par d'autres conſidérations, elle annonce avec évidence, qu'elle n'a pas la premiere idée d'un pareil engagement.

Je ne peux donc me diſpenſer d'avouer combien la marche de la Loi civile eſt défectueuſe, tant dans ce qui regarde la perſonne des membres de la Société, que dans ce qui regarde tous leurs droits de propriété; ce qui m'empêche abſolument de regarder cette Loi comme conforme au principe qui devroit avoir dirigé l'aſſociation, & me force à reconnoître ici la main de l'homme, au lieu de cette main ſupérieure & éclairée qui devroit tout faire en ſa place.

Je m'en tiendrai-là ſur la premiere partie de l'Adminiſtration des Corps politiques, mais avant de paſſer à la ſeconde, je crois à propos de

de dire un mot ſur l'*Adultere* que nous avons annoncé comme étant la ſeule cauſe légitime de la diſſolution des Mariages.

L'*Adultere* eſt le crime du premier homme, quoiqu'avant qu'il le commît, il n'y eût point de femmes. Depuis qu'il y en a, l'écueil qui le conduiſit à ſon premier crime, ſubſiſte toujours, & en outre les hommes ſont expoſés à l'Adultere de la chair. De façon que ce dernier Adultere ne peut avoir lieu ſans être précédé du premier.

Ce que je dis deviendra ſenſible, ſi l'on conçoit que le premier Adultere ne s'eſt commis que parce que l'homme s'eſt écarté de la Loi qui lui avoit été preſcrite, & qu'il en a ſuivi une toute oppoſée; or, l'Adultere corporel répete abſolument la même choſe, puiſque le Mariage pouvant être dirigé par une Loi pure, ne doit pas être l'ouvrage de l'homme plus que ſes autres actions; puiſque cet homme ne devant pas avoir formé lui-même ſon lien, n'a pas en lui le droit de le pouvoir rompre; puiſqu'enfin ſe livrer à l'Adultere, c'eſt révoquer de ſa propre autorité la volonté de la Cauſe univerſelle temporelle, qui eſt cenſée avoir conclu l'engagement & en écouter une qu'elle n'a point approuvée. Ainſi, la volonté de l'homme précédant toujours ſes actions, il ne peut s'oublier dans ſes actes corporels, ſans s'être auparavant oublié dans ſa volonté, de

façon

façon qu'en se livrant aujourd'hui à l'Adultere de la chair, au lieu d'un crime, il en commet deux.

Si celui qui lira ceci est intelligent, il pourra bien démêler dans l'adultere de la chair, quelques indices plus clairs de l'adultere commis par l'homme avant qu'il fût soumis à la Loi des Elémens. Mais autant je desire qu'on y parvienne, autant mes obligations m'interdisent le moindre éclaircissement sur ce point; & d'ailleurs, pour mon propre bien, j'aime mieux rougir du crime de l'homme, que d'en parler.

Tout ce que j'ai à dire, c'est que s'il est quelques hommes à qui l'adultere ait paru indifférent, ce n'est sûrement qu'à ceux qui ont été assez aveugles pour être Matérialistes. Car en effet, si l'homme n'avoit que des sens, il n'y auroit point d'adultere pour lui, puisque la Loi des sens n'étant pas fixe, mais relative, tout pour eux doit être égal. Mais, comme il a de plus une faculté qui doit mesurer même les actions de ses sens, faculté qui se fait connoître jusques dans le choix & la délicatesse dont il assaisonne ses plaisirs corrompus, on voit si l'homme peut de bonne foi se persuader l'indifférence de pareils Actes.

Ainsi, loin d'adopter cette opinion dépravée, j'emploierai tous mes efforts pour la combattre. J'assurerai hautement que le premier adultere

adultère a été la cauſe de la privation eſt de l'ignorance où l'homme eſt encore plongé, & que c'eſt-là ce qui a changé ſon état de lumiere & de ſplendeur, en un état de ténebres & d'ignominie.

Le ſecond adultere, outre qu'il rend encore plus rigoureux le premier Arrêt, expoſe l'homme temporellement à des déſordres inexprimables, à des ſouffrances cruelles, & à des malheurs dont il ignore ſouvent la principale ſource, & qu'il eſt bien éloigné de ſoupçonner ſi près de lui; ce qui n'empêche pas cependant qu'ils ne puiſſent avoir une multitude d'autres cauſes.

C'eſt encore dans cet adultere corporel que l'homme pourroit aiſément ſe former l'idée des maux qu'il prépare aux fruits de ſes crimes, en réfléchiſſant que cette Cauſe temporelle univerſelle, ou cette volonté ſupérieure ne préſide pas à des aſſemblages qu'elle n'a pas approuvés, ni à plus forte raiſon à ceux qu'elle condamne; que ſi ſa préſence eſt néceſſaire à tout ce qui exiſte temporellement, ſoit ſenſible, ſoit intellectuel, l'homme deſtitue ſa poſtérité de ce ſoutien, quand il l'engendre d'après une volonté illégitime; & que, par conſéquent, il expoſe cette poſtérité à des pâtimens inouis, & au dépériſſement terrible de toutes les facultés de ſon être.

Mais

Mais ce ſeroit dans les divers adulteres originels, que les hommes avides de Sciences trouveroient l'explication de toutes ces peuplades abâtardies, de toutes ces Nations dont l'eſpece eſt ſi bizarrement conſtruite, ainſi que de toutes ces générations monſtrueuſes & mal colorées dont la Terre eſt couverte, & à qui les Obſervateurs cherchent en vain une claſſe dans l'ordre des Ouvrages réguliers de la Nature.

Qu'on ne m'objecte pas ces beautés arbitraires, fruit de l'habitude, qui ſont admiſes dans les diverſes contrées : ce ne ſont que les ſens qui les jugent, & les ſens s'accoutument à tout. Il y a très-certainement pour l'eſpece humaine une régularité fixe & indépendante de la convention & du caprice des Peuples ; car le corps de l'homme a été conſtitué par un *nombre*. Il y a auſſi une Loi pour ſa couleur, & elle nous eſt aſſez clairement indiquée par l'arrangement & l'ordre des Elémens dans la compoſition de tous les corps ; où l'on voit toujours le ſel à la ſurface. C'eſt pour cela que les différences du climat & celles que la maniere de vivre operent ſouvent, tant ſur la forme que ſur la couleur du corps, ne détruiſent point le principe qui vient d'être établi ; car la régularité de la ſtature des hommes ne conſiſte pas dans l'égalité de leur grandeur réciproque,

proque, mais dans la juſte proportion de toutes leurs parties.

De même, quoiqu'il y ait des nuances dans leur vraie couleur, cependant il y a un degré qu'elles ne peuvent jamais paſſer, parce que les Elemens ne ſauroient changer de place, ſans une action contraire à celle qui leur eſt naturelle.

Ainſi, attribuons ſans crainte aux déréglemens des Ancêtres des Nations, tous ces ſignes corporels, qui ſont un indice frappant d'une ſouillure originelle; attribuons à la même ſource l'abrutiſſement où des Peuples entiers ſont tellement plongés, qu'ils ont perdu tout ſentiment de pudeur & de honte, & que non ſeulement ils ne s'interdiſent pas l'adultere, mais que même ils ſont peu choqués des nudités, que pour quelques-uns d'entr'eux, l'acte de la génération corporelle eſt devenu une cérémonie publique & religieuſe. Ceux qui d'après ces obſervations ont jugé que le ſentiment de la pudeur n'étoit point naturel aux hommes, n'ont pas fait attention qu'ils prenoient leurs exemples parmi des Peuples abâtardis; ils n'ont pas vu que ceux qui montrent le moins de répugnance & de délicateſſe à cet égard, ſont auſſi les plus abandonnés à la vie des ſens, & ſi peu avancés dans la jouiſſance & l'uſage de leurs facultés intellectuelles, qu'ils ne different preſque plus des bêtes

que

que par quelques veſtiges de Loix qui leur ont été tranſmiſes, & qu'ils conſervent par habitude & par imitation.

Lorſque les Obſervateurs ont voulu, au contraire, prendre leurs exemples dans les Sociétés policées, où le reſpect du lien conjugal & la pudeur ne ſont preſque jamais que l'effet de l'éducation, ils ſe ſont encore trompés dans leurs jugemens, parce que ces Sociétés n'éclairant pas l'homme ſur les droits de ſa véritable nature, y ſuppléent par des inſtructions & des ſentimens factices, que le temps, les lieux, le genre de vie, font diſparoître; auſſi, en ôtant de ces Sociétés policées les dehors de décence reçue, ou une attache plus ou moins forte aux principes de la premiere éducation, on n'y trouveroit peut-être pas réellement plus de pudeur que parmi les Nations les plus groſſieres; mais cela ne prouvera jamais rien contre la vraie Loi de l'homme, parce que dans ces deux exemples, les Peuples dont il eſt queſtion en ſont également éloignés, les uns par défaut de culture & les autres par dépravation; en ſorte qu'aucuns d'eux ne ſont dans leur état naturel.

Pour réſoudre la difficulté, il falloit donc remonter juſqu'à cet état naturel de l'homme; alors on auroit vu que la forme corporelle étant l'Etre le plus diſproportionné avec l'homme intellectuel,

lectuel, lui offroit le ſpectacle le plus humiliant ; & que s'il connoiſſoit le Principe de cette forme, il ne pourroit la conſidérer ſans rougir, quoique cependant chacune des parties de ce même corps ayant un but & un emploi différent, elles ne fuſſent pas toutes propres à lui inſpirer la même horreur. On y auroit vu, dis-je, que cet homme auroit frémi à la ſeule idée d'adultere, en ce qu'elle lui auroit retracé le ſouvenir affreux & déſeſpérant de ce premier adultere, d'où ſont découlés tous ſes malheurs. Mais comment les Obſervateurs auroient-ils conſidéré l'homme dans ſon Principe ? Ils ne lui en connoiſſent aucun ; alors quelle confiance pourrions-nous donc ajouter à leurs opinions ?

N'oublions donc jamais que toutes les difformités & tous les vices que les différentes Nations montrent, ſoit dans leurs corps, ſoit dans leur Etre penſant, viennent de ce que leurs Ancêtres n'avoient pas ſuivi leur Loi naturelle, ou qu'elles-mêmes s'en ſont écartées.

Que les Matérialiſtes ne me croient pas à préſent d'accord avec eux, en m'entendant parler ici d'une Loi naturelle pour l'homme ; je veux, comme eux, qu'il ſuive ſa Loi naturelle, mais nous différons, en ce qu'ils veulent qu'il ſuive la Loi naturelle de la bête, & moi celle qui l'en diſtingue, c'eſt-à-dire, celle qui éclaire & aſſure tous ſes pas, celle,

en un mot, qui tient au flambeau même de la Vérité.

N'oublions pas, je le répete, que le ſecond crime de l'homme ou l'adultere corporel, ne prend ſa ſource que dans le premier adultere, ou celui de la volonté, par lequel l'homme a ſuivi dans ſon œuvre une Loi corrompue, au lieu de la Loi pure qui lui étoit impoſée. Car, ſi l'homme peut commettre aujourd'hui l'adultere avec la femme, il peut encore plus, comme dans l'origine, commettre un adulterre ſans la femme, c'eſt-à-dire, un adultere intellectuel; puiſque après la premiere Cauſe temporelle, rien dans le temps n'eſt plus puiſſant que la volonté de l'homme, & puiſqu'elle a des pouvoirs, lors même qu'elle eſt impure & criminelle, en ſimilitude du Principe qui s'eſt fait mauvais.

Que l'on examine enſuite, ſi l'homme qui ſe trouveroit être l'auteur de tous les déſordres que nous venons d'expoſer, devroit jamais être heureux & en paix, & s'il pourroit ſe cacher à lui-même qu'il doit encore plus de tributs à la Juſtice que ſa malheureuſe poſtérité.

Ceux qui croiroient remédier à tous ces maux, en rendant nuls les réſultats de leurs crimes, ne prétendront jamais de bonne foi faire adopter cette opinion dépravée; & ils ne peuvent douter, au contraire, que ce ne ſoit tourner contre eux le

fléau

fléau tout entier, tandis que leur postérité l'auroit pu partager avec eux. En outre, c'est donner à ce même fléau une extension sans mesure, puisque par cet acte criminel, joint aux adulteres corporel & intellectuel, de toutes les Loix qui forment l'Essence de l'homme, il n'y en a pas une qui ne soit violée.

Je ne pourrois sans indiscrétion m'étendre davantage sur cet objet: les Vérités profondes ne conviennent pas à tous les yeux; mais, quoique je n'expose pas aux hommes la Raison premiere de toutes les Loix de la Sageſſe, ils n'en sont pas moins tenus de les observer, parce qu'elles sont sensibles, & que l'homme peut connoître tout ce qui est sensible. De plus, quoiqu'il soit aussi reçu parmi eux que la Génération est un mystere, il n'en est pas moins vrai qu'elle a dans l'homme une Loi & un ordre inconnus à la brute, & que les droits qui y sont attachés sont les plus beaux témoignages de sa grandeur, comme aussi la source de sa condamnation & de sa misere.

LAISSONS nos Lecteurs méditer sur ce point, & passons à la seconde partie de l'Administration sociale, savoir, celle qui veille à la sûreté extérieure & intérieure de l'Etat.

Nous avons vu que cette seconde partie ayant deux objets, avoit aussi deux sortes de Loix

pour ſe diriger ; les premieres , chargées de veiller au dehors , forment les Loix de la guerre & les droits politiques des Nations. Mais , comme j'ai fait voir que la maniere d'être des Peuples, & l'habitude où ils ſont de ſe conſidérer reſpectivement comme ennemis , étoient fauſſes, je ne peux pas avoir plus de confiance dans les Loix qu'ils ſe ſont faites ſur ces objets.

On ſera facilement d'accord avec moi , ſi l'on examine ces incertitudes continuelles où l'on voit errer les Politiques qui veulent chercher parmi les choſes humaines , une baſe à leurs Etabliſſemens. Comme ils ne connoiſſent pour principe des Gouvernemens que la force ou la convention ; comme ils ne tendent qu'à ſe paſſer de leur unique point d'appui ; comme ils veulent ouvrir, & que cependant ils s'obſtinent à ne vouloir point ſe ſervir de là ſeule clef avec laquelle ils pourroient y parvenir , leurs recherches reſtent abſolument ſans fruit. C'eſt pour cela que je ne m'étendrai pas au-delà de ce que j'ai déja dit ſur ce ſujet.

Ce ne ſera donc que ſur la ſeconde eſpece de Loix , ou ſur celles qui s'occupent de la ſûreté intérieure de l'Etat , que ſe dirigeront mes obſervations , c'eſt-à-dire , ſur cette partie de l'Adminiſtration qui concerne la Police & les Loix criminelles ; je réunis même ces deux branches ſous un ſeul point de vue , parce

que

que, malgré la différence des objets qu'elles embraſſent, elles ont chacune pour but le maintien de l'ordre & la réparation des délits ; ce qui leur donne à l'une & à l'autre la même origine, & les fait également dériver du droit de punir.

Mais dans l'examen que j'en vais faire, mon deſſein ſera toujours le même que dans tout le cours de cet Ouvrage, & je continuerai de chercher dans tout, ſi les choſes ſont ou non conformes à leur Principe, afin que chacun en tire les conſéquences, & s'inſtruiſe par lui-même, plutôt que par mes propres jugemens.

J'examinerai donc ici dans quelle main le droit de punir doit principalement réſider, & enſuite de quelle maniere celui qui en ſera revêtu devra légitimement y procéder ; car, ſans tous ces éclairciſſemens, ce ſeroit être étrangement téméraire que de prendre le glaive, puiſqu'il pourroit également tomber ſur l'innocent & ſur le coupable, & que quand même il n'y auroit pas cet inconvénient à craindre, & qu'il fût poſſible que les coups ne tombaſſent jamais que ſur des criminels, il reſteroit encore incertain de ſavoir ſi celui qui frappe en a le droit.

S'il eſt un Principe ſupérieur, unique & univerſellement bon, comme tous mes efforts ont tendu juſqu'à préſent à l'établir ; s'il eſt un Principe mauvais dont j'ai auſſi démontré l'exiſ-

tence, qui travaille ſans ceſſe à s'oppoſer à l'action de ce Principe bon, il eſt comme inévitable que dans cette claſſe intellectuelle, il n'y ait des crimes.

Or, la Juſtice étant un des attributs eſſentiels de ce Principe bon, les crimes ne peuvent ſoutenir un ſeul inſtant ſa préſence, & la peine en eſt auſſi prompte qu'indiſpenſable; c'eſt-là ce qui prouve la néceſſité abſolue de punir, dans ce Principe bon.

L'homme, dans ſa premiere origine, éprouva phyſiquement cette Vérité, & il fut ſolemnellement revêtu de ce droit de punir; c'eſt même là ce qui faiſoit ſa reſſemblance avec ſon Principe; & c'eſt auſſi en vertu de cette reſſemblance que ſa Juſtice étoit exacte & ſûre; que ſes droits étoient réels, éclairés, & n'auroient jamais été altérés, s'il avoit voulu les conſerver; c'eſt alors, dis-je, qu'il avoit véritablement le droit de vie & de mort ſur les malfaiteurs de ſon Empire.

Mais rappellons-nous bien que ce n'étoit point ſur ſes ſemblables qu'il auroit pu l'exercer, parce que, dans la Région qu'il habitoit alors, il ne peut y avoir de Sujets parmi des Etres ſemblables.

Lorſque en dégénérant de cet état glorieux, il a été précipité dans l'état de nature, d'où réſulte l'état de Société, & bientôt celui de corruption,

ruption, il s'eſt trouvé dans un nouvel ordre de choſes, où il a eu à craindre & à punir de nouveaux crimes. Mais, de même qu'aucun homme, dans l'état actuel, ne peut avoir une juſte autorité ſur ſes ſemblables, ſans avoir, par ſes efforts, recouvré les facultés qu'il a perdues; de même, quelle que ſoit cette autorité, elle ne peut faire découvrir en lui le droit de punir corporellement ſes ſemblables, ni le droit de vie & de mort ſur des hommes; puiſque ce droit de vie & de mort corporelle, il ne l'avoit pas même pendant ſa gloire, ſur les Sujets ſoumis à ſa Domination.

Il faudroit pour cela que, par ſa chûte, ſon empire ſe fût étendu, & qu'il eût acquis de nouveaux Sujets. Mais, loin qu'il en ait augmenté le nombre, nous voyons au contraire qu'il a perdu l'autorité qu'il avoit ſur les anciens; nous voyons même que la ſeule eſpece de ſupériorité qu'il puiſſe acquérir ſur ſes ſemblables, c'eſt celle de les redreſſer quand ils s'égarent; de les *arrêter*, quand ils ſe livrent au *crime*, ou bien plutôt celle de les ſoutenir, en les rapprochant, par ſon exemple & par ſes vertus, de l'état dont ils n'ont plus la jouiſſance; & non celle de pouvoir par lui-même, exercer ſur eux un empire que leur propre nature déſavoue.

Ce ſeroit donc en vain que nous chercherions aujourd'hui en lui les titres d'un Légiſlateur &

d'un Juge. Cependant, ſelon les Loix de la Vérité, rien ne doit reſter impuni, & il eſt inévitable que la Juſtice n'ait univerſellement ſon cours avec l'exactitude la plus préciſe, tant dans l'état ſenſible que dans l'état intellectuel. Alors, ſi l'homme par ſa chûte, loin d'acquérir de nouveaux droits, s'eſt laiſſé dépouiller de ceux qu'il avoit, il faut abſolument trouver ailleurs que dans lui, ceux dont il a beſoin pour ſe conduire dans cet état ſocial auquel il eſt à préſent lié.

Et où pourrons-nous mieux les découvrir que dans cette même Cauſe temporelle & phyſique qui a pris la place de l'homme, par ordre du premier Principe? N'eſt-ce pas elle, en effet, qui a été ſubſtituée au rang que l'homme a perdu par ſa faute? N'eſt-ce pas elle dont la deſtination & l'emploi ont été d'empêcher que l'ennemi ne demeurât maître de l'Empire dont l'homme avoit été chaſſé? En un mot, n'eſt-ce pas elle qui eſt prépoſée pour ſervir de fanal à l'homme, & pour l'éclairer dans tous ſes pas?

C'eſt donc par elle ſeule que doit s'opérer aujourd'hui, & l'œuvre que l'homme avoit à faire anciennement, & celle qu'il s'eſt impoſée lui-même, en venant habiter un lieu qui n'avoit pas été créé pour lui.

Voilà ce qui peut ſeul expliquer & juſtifier la marche des Loix criminelles de l'homme. La Société

Société où il vit néceſſairement & à laquelle il eſt deſtiné, fait naître des crimes ; il n'a en lui ni le droit, ni la force de les arrêter ; il faut donc abſolument que quelqu'autre cauſe le faſſe pour lui, car les droits de la Juſtice ſont irrévocables.

Cependant, cette Cauſe étant au deſſus des choſes ſenſibles, quoiqu'elle les dirige & qu'elle y préſide ; & les punitions de l'homme en ſociété devant être ſenſibles comme le ſont ſes crimes, il faut qu'elle emploie des moyens ſenſibles pour manifeſter ſes déciſions, de même que pour faire exécuter ſes jugemens.

C'eſt la voix de l'homme qu'elle emploie pour cette fonction, quand toutefois il s'en eſt rendu digne ; c'eſt lui qu'elle charge d'annoncer la Juſtice à ſes ſemblables, & de la leur faire obſerver. Ainſi, loin que l'homme ſoit par ſon eſſence le dépoſitaire du glaive vengeur des crimes, ſes fonctions mêmes annoncent que ce droit de punir réſide dans une autre main dont il ne doit être que l'organe.

On voit auſſi quels avantages infinis réſulteroient pour le Juge qui auroit obtenu d'être vraiment l'organe de cette Cauſe intelligente, temporelle, univerſelle ; il trouveroit dans elle une lumiere ſûre qui lui feroit diſcerner ſans erreur l'innocent d'avec le coupable ; par-là il ſeroit à couvert des injuſtices, il ſeroit ſûr de meſurer les peines

peines aux délits, & de ne pas ſe charger lui-même de crimes, en travaillant à réparer ceux des autres hommes.

Cet ineſtimable avantage, quelqu'inconnu qu'il ſoit parmi les hommes en général, n'offre cependant rien qui doive étonner, ni qui ſurpaſſe aucun de ceux dont j'ai fait voir juſqu'à préſent que l'homme étoit ſuſceptible; ils proviennent tous des facultés de cette Cauſe active & intelligente, deſtinée à établir l'ordre dans l'Univers, parmi tous les Etres des deux natures; & ſi, par ſon moyen, l'homme peut s'aſſurer de la néceſſité & de la vérité de ſa Religion & de ſon culte; s'il peut acquérir des droits inconteſtables qui l'élevent & qui l'établiſſent légitimement au deſſus de ſes ſemblables, il peut ſans doute eſpérer les mêmes ſecours pour l'Adminiſtration ſûre de la Juſtice civile ou criminelle, dans la Société confiée à ſes ſoins.

D'ailleurs, tout ce que j'ai avancé ſe trouve figuré & indiqué par ce qui s'obſerve vulgairement dans la Juſtice criminelle. Le Juge n'eſt-il pas cenſé s'oublier lui-même, pour devenir le ſimple agent & l'organe de la Loi? Cette Loi, quoiqu'humaine, n'eſt-elle pas ſacrée pour lui? Ne prend-il pas tous les moyens qu'il connoît pour éclairer ſa conduite & ſes jugemens, & pour proportionner, autant qu la Loi le permet, la punition au crime; ou plutôt n'eſt-ce pas le plus ſouvent

ſouvent cette Loi même qui en eſt la meſure ; & quand le Juge l'obſerve, ne ſe perſuade-t-il pas avoir agi ſelon la Juſtice ?

Ce ſeroit donc l'homme lui-même qui nous inſtruiroit de la réalité de ce Principe, quand d'ailleurs nous n'en aurions pas la perſuaſion la plus intime.

Mais en même temps, il nous paroît encore plus manifeſte que la Juſtice criminelle en uſage parmi les Nations, n'eſt en effet que la figure de celle qui appartient au Principe dont nous parlons ; & que ne le prenant point pour appui, elle marche dans les ténebres, comme toutes les autres inſtitutions humaines, d'où réſulte dans ſes effets une chaîne affreuſe d'iniquités & de véritables aſſaſſinats.

En effet, cette obligation impoſée au Juge de s'oublier lui-même & ſon propre témoignage, pour n'écouter que la voix des témoins, annonce bien, à la vérité, qu'il y a des témoins qui ne mentent pas, & que c'eſt leur dépoſition qui devroit le diriger. Mais auſſi, comme ces témoins ne doivent pas être ſuſceptibles de corruption, il eſt bien évident que la Loi a tort de ne les chercher que parmi des hommes, dont elle peut craindre & l'ignorance & la mauvaiſe foi, parce qu'alors c'eſt s'expoſer à prendre le menſonge pour preuve, & ſe rendre tout-à-fait inexcuſable, puiſque ce n'eſt qu'envers un témoin

ſûr

sûr & vrai ; que le Juge doit s'oublier lui-même ; & ſe transformer en un ſimple inſtrument ; puiſqu'enfin la Loi fauſſe ſur laquelle il croit pouvoir s'appuyer , ne ſe chargera jamais de ſes erreurs, ni de ſes crimes.

C'eſt donc pour cela qu'aux yeux du Juge même , le plus important de ſes devoirs eſt de chercher à démêler la vérité , dans la dépoſition des témoins ; or , comment pourra-t-il y réuſſir ſans le ſecours de cette lumiere que je lui indique comme ſon ſeul guide en qualité d'homme , & comme devant l'accompagner à tous les inſtans ?

N'eſt-ce donc pas déja un vice énorme dans les Loix criminelles , que de n'avoir pas eu cette lumiere pour principe ; & ce défaut n'expoſe-t-il pas le Juge aux plus grands abus ? Mais examinons ceux qui réſulteront de la puiſſance même que la Loi humaine s'attribue.

Lorſque les hommes ont dit que la Loi politique ſe chargeoit de la vengeance des Particuliers, à qui elle défendoit alors de ſe faire juſtice par eux-mêmes, il eſt certain qu'ils lui ont donné par-là des privileges qui ne pourront jamais lui convenir tant qu'elle ſera réduite à elle-même.

Je conviens néanmoins que cette Loi politique , qui peut en quelque façon meſurer ſes coups , renferme une ſorte d'avantage , en ce que

que ſa vengeance ne ſera pas toujours illimitée, comme celle des individus pourroit l'être.

Mais premiérement, elle peut ſe tromper ſur les coupables, & un homme ne ſe trompe pas auſſi facilement ſur ſon propre adverſaire.

Secondement, ſi cette vengeance particuliere, quelque admiſſible qu'elle fût dans le cas où l'homme ne ſeroit doué que de la nature ſenſible, eſt cependant entiérement étrangere à ſa nature intellectuelle; ſi cette nature intellectuelle non ſeulement n'a jamais eu le droit de punir corporellement, mais même ſe trouve aujourd'hui dépouillée de toute eſpece d'autorité, & ne peut en aucune façon exercer la Juſtice, juſqu'à ce qu'elle ait recouvré ſon état d'origine, il eſt bien certain que la Loi politique qui ne ſera pas guidée par une autre lumiere, commettra les mêmes injuſtices ſous un autre nom.

Car, ſi un homme me nuit en quelque genre que ce ſoit, il eſt coupable ſelon les Loix de toute Juſtice; ſi de moi-même, je le frappe, que je répande ſon ſang, ou que je le tue, je manque comme lui, aux Loix de ma vraie nature, & à celles de la Cauſe intelligente & phyſique qui doit me guider. Lors donc que la Loi politique toute ſeule, prendra ma place pour la punition de mon ennemi, elle prendra la place d'un homme de ſang.

En vain on m'objecteroit à préſent, que par la convention

convention ſociale, chaque Citoyen s'eſt ſoumis, en cas de prévarication, aux peines portées par les différentes Loix criminelles ; car, ainſi qu'on l'a vu, ſi les hommes n'ont pas pu légitimement établir les Corps politiques par le ſeul effet de leur convention, un Citoyen ne pourra pas plus tranſmettre à ſes Citoyens le droit de le punir ; puiſque ſa vraie nature ne lui a pas donné, & puiſque le contrat qu'il eſt cenſé avoir fait avec eux, ne peut étendre l'eſſence qui conſtitue l'homme.

Dira-t-on que cet acte de vengeance politique, ne ſe conſidere plus comme étant opéré par l'homme, mais par la Loi ? Je répondrai toujours que cette Loi politique, deſtituée de ſon flambeau, n'eſt qu'une pure volonté humaine à qui, l'unanimité même des ſuffrages ne donne pas un pouvoir de plus. Dès-lors, ſi c'eſt un crime pour l'homme d'agir par violence & de ſon propre mouvement, ſi c'eſt un crime pour lui de répandre le ſang, la volonté réunie de tous les hommes de la terre, ne pourroit jamais l'effacer.

Pour éviter cet écueil, les Politiques ont cru ne pouvoir mieux faire que d'enviſager un criminel comme traître, & comme tel, ennemi du Corps ſocial ; alors le plaçant en quelque ſorte dans un état de guerre, ſa mort leur paroît légitime, parce que les Corps politiques étant formés, ſelon eux, à l'image de l'homme, doivent auſſi veiller

veiller comme lui, à leur propre conſervation. Ainſi d'après ces principes, l'autorité ſouveraine a droit de diſpoſer de toutes ſes forces contre les malfaiteurs qui menacent l'Etat, ſoit en lui-même, ſoit dans ſes membres.

Mais premiérement, on verra ſans peine le vice de cette comparaiſon, quand on obſervera que dans un combat d'homme à homme, c'eſt vraiment l'homme qui ſe bat, au lieu que dans la Guerre entre les Nations, on ne peut pas dire que ce ſont les Gouvernemens qui combattent, attendu que ce ne ſont que des Etres moraux, dont l'action Phyſique eſt imaginaire.

Secondement, outre que j'ai fait voir que la Guerre entre les Nations ne s'occupoit pas de ſon véritable objet, ſon but même n'eſt pas de détruire des hommes, mais bien plutôt de les empêcher de nuire : jamais on n'y devroit tuer un ennemi que lorſqu'il eſt impoſſible de le ſoumettre ; & parmi les Guerriers, il ſera toujours plus glorieux de vaincre une Nation, que de l'anéantir.

Or, certainement l'avantage d'un Royaume entier contre un coupable eſt aſſez manifeſte, pour que le droit & la gloire de le tuer diſparoiſſent.

D'ailleurs, ce qui prouve que ce prétendu droit ne reſſemble en rien au droit de la Guerre, c'eſt que là la vie de chaque Soldat eſt en danger,

&

& la mort de chaque ennemi eſt incertaine ; au lieu qu'ici un appareil inique accompagne les exécutions. Cent hommes s'arment, s'aſſemblent, & vont de ſang froid exterminer un de leurs ſemblables, à qui ils ne laiſſent pas même l'uſage de ſes forces ; & l'on veut que le ſimple pouvoir humain ſoit légitime, lui qu'on peut tromper tous les jours ; lui qui prononce ſi ſouvent des ſentences injuſtes ; lui enfin, qu'une volonté corrompue peut convertir en un inſtrument d'aſſaſſin.

Non, l'homme a ſans doute en lui d'autres regles ; s'il ſert quelquefois d'organe à la Loi ſupérieure pour en prononcer les oracles, & pour diſpoſer de la vie des hommes, c'eſt par un droit reſpectable pour lui, & qui en même temps peut lui apprendre à diriger ſa marche ſur la juſtice & ſur l'équité.

Veut-on mieux encore juger de ſon incompétence actuelle, il ne faut pour cela que réfléchir ſur ſes anciens droits. Pendant ſa gloire, il avoit pleinement le droit de vie & de mort incorporelle, parce que jouiſſant alors de la vie même, il pouvoit à ſon gré la communiquer à ſes ſujets, ou la leur retirer, quand la prudence le lui faiſoit juger néceſſaire ; & comme ce n'étoit que par ſa préſence qu'ils pouvoient vivre, il avoit auſſi, ſeulement en ſe ſéparant d'eux, le pouvoir de les faire mourir.

Aujourd'hui,

Aujourd'hui, il n'a plus que par étincelles cette vie premiere, & encore n'eſt-ce plus envers ſes anciens ſujets, mais envers ſes ſemblables qu'il peut parvenir à en faire uſage.

Quant à ce droit de vie & de mort corporelle, qui fait l'objet de la queſtion préſente, nous pouvons aſſurer qu'il appartient encore moins à l'homme conſidéré en lui-même & pris dans ſon état actuel. Car, peut-il ſe dire jouiſſant & diſpenſateur de cette vie corporelle, qui lui eſt donnée & qu'il partage avec toute ſon eſpece? Ses ſemblables ont-ils beſoin de ſon ſecours pour reſpirer & pour vivre corporellemenr? Sa volonté, toutes ſes forces même ſuffiront-elles pour leur conſerver l'exiſtence, & n'eſt-il pas obligé à tout moment, de voir la Loi de nature agir cruellement ſur eux ſans qu'il puiſſe en arrêter le cours?

De même, a-t-il en lui un pouvoir & une force inhérente qui puiſſent généralement leur ôter la vie ſelon ſon gré? Lorſque ſa volonté corrompue le porte à y penſer, quelle diſtance n'y a-t-il pas entre cette penſée & le crime qui la doit ſuivre? Quels obſtacles, quels tremblemens entre le projet & l'exécution? Et ne voit-on pas que les ſoins qu'il prend pour diſpoſer ſes attaques, ne répondent preſque jamais pleinement à ſes vues?

Nous dirons donc avec vérité, que par les

Loix ſimples de ſon Etre corporel, l'homme doit trouver par-tout de la reſiſtance ; ce qui prouve que cet Etre corporel ne lui donne aucun droit.

Et en effet, n'avons-nous pas vu aſſez clairement que l'Etre corporel n'avoit qu'une vie ſecondaire, qui étoit dans la dépendance d'un autre Principe ; par conſéquent, n'eſt-il pas évident que tout Etre qui n'auroit rien de plus, ſeroit également dépendant, & dès-lors auroit la même impuiſſance ?

Ce ne ſeroit donc pas, je le répete, dans l'homme corporel, pris en lui-même, que nous pourrions reconnoître ce droit eſſentiel de vie & de mort qui conſtate une véritable autorité, & tout ceci ne ſervira qu'à confirmer ce qui a été établi ſur la ſource où l'homme doit aujourd'hui puiſer un pareil droit.

Ce ſera encore moins dans lui que nous trouverons le droit d'exécution ; puiſque, s'il n'employoit la violence & des forces étrangeres, il ſeroit rare qu'il pût venir à bout de faire périr un malfaiteur, à moins d'avoir recours à la trahiſon ou à la ruſe, & ces moyens ſeroient bien éloignés d'annoncer un vrai pouvoir dans l'homme.

Cependant l'éxecution des Loix criminelles eſt abſolument néceſſaire pour que la Juſtice ne ſoit pas inutile ; bien plus, je prétends qu'elle

eſt

eſt inévitable. Ainſi, puiſque ce droit ne peut nous appartenir, il faudra encore le remettre, ainſi que le droit de juger, dans la main qui doit nous ſervir de guide. C'eſt elle qui donnera une vraie force à l'*arme naturelle* de l'homme, & qui le mettra dans le cas de faire exécuter les Décrets de la Juſtice, ſans attirer ſur lui des condamnations.

Tels ſont du moins les moyens que les vrais Légiſlateurs ont mis en uſage, quoiqu'ils ne nous les faſſent connoître que par des Symboles & des Allégories. Peut-être même employerent-ils la main de leurs ſemblables, pour opérer en apparence la punition des criminels, pour frapper par des figures ſenſibles les yeux groſſiers des Peuples qu'ils gouvernoient, & pour couvrir d'un voile les reſſorts ſecrets qui dirigeoient l'exécution.

Je parle ainſi avec d'autant plus d'aſſurance, que l'on a vu ces Légiſlateurs ſe ſervir du même voile, dans le ſimple expoſé de leurs Loix civiles & ſociales. Quoiqu'elles fuſſent l'Ouvrage d'une main sûre & ſupérieure, ils ſe ſont attachés à ne parler qu'aux ſens, pour ne point profaner leur Science.

Mais, quant à leurs Loix criminelles, ils en ont peint le tableau ſenſible avec une extrême ſévérité, pour faire ſentir aux Peuples qui leur étoient ſoumis, toute la rigueur de la véritable

Juſtice, & pour faire concevoir que le moindre des Actes réfractaires à la Loi, ne pouvoit demeurer impuni. C'eſt dans cette vue, que quelques-uns d'eux ont mis des punitions juſques ſur les bêtes.

Toutes ces obſervations nous apprennent de nouveau, que l'homme ne peut trouver dans lui, ni le droit de condamner ſon ſemblable, ni celui d'en exécuter la condamnation.

Mais, quand ce droit ſeroit réellement de l'eſſence des hommes qui gouvernent, ou qui ſont employés au maintien de la Juſtice criminelle dans les Gouvernemens, ainſi qu'ils en ſont tous perſuadés, il reſteroit toujours à décider une queſtion bien plus difficile encore, ce ſeroit de ſavoir comment ils trouveront une regle sûre pour diriger leurs Jugemens, & pour appliquer les peines avec juſteſſe, en les proportionnant exactement à l'étendue & à la nature des crimes; toutes choſes ſur leſquelles la Juſtice criminelle eſt aveugle, incertaine, & n'a preſque jamais pour guide que le préjugé régnant, & le génie ou la volonté du Légiſlateur.

Il eſt des Gouvernemens qui, ſentant leur profonde ignorance, ont eu la bonne foi d'en convenir, & ont ſollicité les conſeils des hommes éclairés ſur ces matieres. Je loue leur zele d'avoir pris ſur eux de faire de pareilles démarches; mais je ne crains point de leur aſſu-

rer

rer qu'en vain en eſpéreront-ils des lumieres ſatisfaiſantes, tant qu'ils n'iront les chercher que dans l'opinion & l'intelligence de l'homme, & qu'ils ne ſe ſentiront pas le courage, ni la réſolution d'aller eux-mêmes les puiſſer dans leur vraie ſource.

Car les plus célebres des Politiques & des Juriſconſultes n'ont point encore éclairci cette difficulté ; ils ont pris les Gouvernemens tels qu'ils étoient ; ils ont admis, comme le Vulgaire, que la baſe en étoit réelle, & que la ſcience & le droit de punir étoient dans l'homme ; enſuite ils ſe ſont épuiſés en recherches pour aſſeoir un Edifice ſolide ſur ce fondement ; mais, comme on ne peut plus douter qu'ils ne bâtiſſent ſur une ſuppoſition, il eſt clair que les Gouvernemens qui veulent s'inſtruire, doivent s'adreſſer à d'autres Maîtres.

Je ne décide donc point quelles ſont les peines qui conviennent à chaque crime, je prétends, au contraire, qu'il n'eſt pas poſſible à l'homme de jamais rien ſtatuer d'abſolument fixe ſur ces objets, parce que n'y ayant pas deux crimes égaux, ſi la même peine eſt prononcée, il en réſulte certainement une injuſtice.

Mais ſi la ſimple raiſon de l'homme doit au moins lui enſeigner à ne chercher la punition du coupable, que dans l'objet & l'ordre qui ont été bleſſés, & à ne pas les prendre dans une autre

claſſe, laquelle n'ayant point de rapport avec le ſujet du délit, & ſe trouveroit bleſſée à ſon tour, ſans que le délit en fût réparé.

Voilà pourquoi la Juſtice humaine eſt ſi foible & ſi horriblement défectueuſe, en ce que tantôt ſon pouvoir eſt nul, comme dans le ſuïcide & dans les crimes qui lui ſont cachés; tantôt ce pouvoir n'agit qu'en violant l'analogie qui devroit la guider ſans ceſſe, comme il arrive dans toutes les peines corporelles qu'elle prononce pour des crimes qui n'attaquent point les perſonnes, & qui ne tombent que ſur les poſſeſſions.

Lors même qu'elle paroît obſerver le plus cette analogie, & qu'elle ſemble à cet égard conſerver une ſorte de lumiere, cette Juſtice humaine eſt encore infiniment fautive, en ce qu'elle n'a qu'un très-petit nombre de punitions à infliger dans chaque claſſe, pendant que dans chacune de ces claſſes, les crimes ſont ſans nombre toujours différens.

Voilà auſſi pourquoi les Loix criminelles écrites ſont un des plus grands vices des Etats, parce que ce ſont des Loix mortes, & qui demeurent toujours les mêmes, tandis que le crime croît & ſe renouvelle à tous les inſtans. Le talion en eſt preſque entiérement banni, & en effet, elles n'en peuvent preſque jamais remplir humainement toutes les clauſes, ſoit qu'elles ne connoiſſent pas toujours,

toujours toutes les circonſtances des crimes, ſoit que quand même elles les connoîtroient, elles ne ſoient pas aſſez fécondes par elles-mêmes, pour produire toujours le véritable remede à des maux ſi multipliés.

Alors, que ſont donc ces Codes criminels, ſi nous n'y trouvons pas ce talion, la ſeule Loi pénale qui ſoit juſte, la ſeule qui puiſſe régler sûrement la marche de l'homme, & qui, par conſéquent, ne pouvant venir de lui, eſt néceſſairement l'ouvrage d'une main puiſſante, dont l'intelligence ſait meſurer les peines, & les étendre ou les reſſerrer ſelon le beſſoin ?

Je ne m'arrête point à cet uſage barbare, par lequel les Nations ne ſe contentent pas de condamner un homme aveuglément, mais emploient encore ſur lui les tortures pour arracher la Vérité. Rien n'annonce plus la foibleſſe & l'obſcurité où languit le Légiſlateur, puiſque, s'il jouiſſoit de ſes véritables droits, il n'auroit pas beſoin de ces moyens faux & cruels, qui ſervent de guides à ſes Jugemens ; puiqu'en un mot la même lumiere, qui l'autoriſeroit à juger ſon ſemblable, à faire éxecuter ſes condamnations, & qui l'inſtruiroit de la nature des peines qu'il doit infliger, ne le laiſſeroit pas non plus dans l'erreur ſur le genre des crimes, ni ſur les noms des coupables & des complices.

Mais ce qui nous découvre clairement l'im-

puissance & l'aveuglement des Législateurs, c'est de voir qu'ils n'infligent des peines capitales, qu'aux crimes qui tombent sur le sensible & sur le temporel; tandis qu'il s'en commet une multitude autour d'eux, qui tombent sur des objets bien plus importans, & qui échappent tous les jours à leur vue. Je parle de ces idées monstrueuses qui font de l'homme un Etre de Matiere; de ces Doctrines corrompues & désespérantes qui lui ôtent jusqu'au sentiment de l'ordre & du bonheur; en un mot, de ces Systêmes infects, qui portant la putréfaction jusques dans son propre germe, l'étouffent ou le rendent absolument pestilentiel, & font que le Souverain n'a plus à régner que sur de viles machines, ou sur des brigands.

C'est assez s'étendre sur la défectuosité de l'Administration; bornons-nous actuellement à rappeller à ceux qui commandent & à ceux qui jugent, quelles sont les injustices auxquelles ils s'exposent, quand ils agissent dans l'incertitude, & sans être assurés de la légitimité de leur marche.

Le premier de ces inconvéniens est de courir le risque de condamner un innocent. Or les maux qui en résultent sont de nature à ne pouvoir jamais s'évaluer par l'homme, parce qu'ils dépendent en grande partie du tort plus ou moins considérable, que doit en éprouver le condamné, par rapport aux fruits qu'il auroit pu recueillir

recueillir de ſes facultés intellectuelles ; s'il fût reſté plus long-temps ſur la Terre ; & par rapport à l'impreſſion décourageante que doit faire ſur lui, un ſupplice infamant, cruel & inattendu ; comment le Juge pourroit-il donc jamais eſtimer l'étendue de ces maux, s'il n'acquéroit un jour le ſentiment amer de ſes imprudences & de ſes écarts ? Et cependant, comment pourroit-il ſatisfaire à la Juſtice, s'il n'en ſubiſſoit rigoureuſement l'expiation. ?

Le ſecond inconvénient eſt celui d'infliger à un coupable, une autre peine que celle qui étoit applicable à ſon crime. Dans ce cas, voici la chaîne des maux que le Juge imprudent prépare, ſoit à ſa victime, ſoit à lui-même.

Premiérement, le ſupplice auquel il la condamne, ne la diſpenſe en rien de celui que la vraie Juſtice lui a aſſigné. Bien plus, il ne fait que le rendre plus aſſuré, puiſque, ſans cette condamnation précipitée, peut-être la vraie Juſtice eût elle laiſſé au coupable le temps d'expier ſa faute par des remords, & que toute rigoureuſe qu'elle eſt, elle eût réduit ſon tribut à des repentirs.

Secondement, ſi le Jugement léger & aveugle de l'homme, ôte le temps du repentir au criminel, l'attrocité de l'exécution lui en ôte la force, & l'expoſe à perdre dans le déſeſpoir une vie précieuſe, dont un uſage plus juſte & un ſacrifice

crifice fait à temps, auroient pu effacer tous ſes crimes ; de façon que c'eſt lui faire encourir deux peines pour une, & dont la premiere, loin de rien expier, peut au contraire lui faire multiplier ſes iniquités, & rendre par là la ſeconde peine plus inévitable.

Lors donc que le Juge voudra ſe conſidérer de près, il ne pourra ſe diſpenſer de s'imputer la premiere de ces peines qui ne differe d'un aſſaſſinat que par la forme ; enſuite il ſera obligé de s'imputer auſſi toutes les conſéquences funeſtes, que nous venons de voir naître de ſa témérité & de ſon injuſtice. Qu'il réfléchiſſe alors ſur ſa ſituation, & qu'il voie s'il doit être en paix avec lui-même.

Quittons ces ſcenes d'horreur, & employons plutôt tous nos efforts à rappeller les Souverains & les Juges, à la connoiſſance de leur véritable Loi, & à la confiance dans cette lumiere deſtinée à être le flambeau de l'homme ; perſuadons-leur que s'ils étoient pur, ils feroient plus trembler les malfaiteurs, par leur préſence & par leur nom, que par les gibets & les échaffauds ; perſuadons-leur que ce ſeroit le ſeul & unique moyen de diſſiper tous ces nuages que nous avons apperçus ſur l'origine de leur Souveraineté, ſur les cauſes de l'Aſſociation des Etats politiques, & ſur les Loix de l'Adminiſtration civile & criminelle de leurs Gouvernemens ; engageons-le

gageons-les enfin à jetter ſans ceſſe les yeux ſur le Principe que nous leur avons offert comme la ſeule bouſſole de leur conduite, & la ſeule meſure de tous leurs pouvoirs.

POUR augmenter l'idée que les Souverains en doivent prendre, montrons-leur à préſent, que ce même Principe dont ils devroient attendre tant de ſecours, pourroit auſſi leur communiquer ce don puiſſant que j'ai placé précédemment au nombre de leurs privilèges, celui de guérir les maladies.

Si cette Cauſe univerſelle temporelle, prépoſée pour diriger l'homme & tous les Etres qui habitent dans le temps, eſt à la fois active & intelligente, il eſt certain qu'il n'y a aucune partie des ſciences & des connoiſſances qu'elle n'embraſſe; cela ſuffit pour faire voir ce que devroit en eſpérer celui qui ſeroit dirigé par elle.

Ainſi ce n'eſt point être dans l'erreur de dire qu'un Souverain qui auroit cette lumiere pour guide, connoîtroit les vrais Principes des Corps, ou ces trois Elémens fondamentaux, dont nous avons traité au commencement de cet Ouvrage; qu'il diſtingueroit dans quelle proportion leur action ſe manifeſte dans les différens Corps, ſelon l'âge, le ſexe, le climat, & autres conſidérations naturelles; qu'il concevroit la propriété particuliere de chacun de ces Elémens ainſi

que

que le rapport qui doit toujours régner entr'eux ; & que quand ce rapport ſeroit dérangé ou détruit, quand les Principes élémentaires tendroient à ſe ſurmonter les uns & les autres, ou à ſe ſéparer, il verroit promptement & ſans erreur, le moyen de rétablir l'ordre.

C'eſt pour cela, que la Médecine ſe doit réduire à cette regle ſimple, unique, & par conſéquent univerſelle : *raſſembler ce qui eſt diviſé, & diviſer ce qui eſt raſſemblé.* Mais à quels déſordres & à quelles profanations cette regle puiſée dans la nature même des choſes, n'eſt-elle pas expoſée en paſſant par la main des hommes ; puiſque le moindre degré de différence dans les moyens qu'ils emploient, & dans l'action des remedes, produit des effets ſi contraires à ceux qu'ils devroient en attendre ; puiſque le mêlange de ces Principes fondamentaux, qui ſont réduits au nombre de trois, change cependant, & ſe multiplie de tant de manieres, que des yeux ordinaires ne pourroient jamais en ſuivre toutes les variétés ; & puiſque, dans ces ſortes de combinaiſons, le même Principe parvient ſouvent à avoir des propriétés différentes, ſelon l'eſpece de réaction qu'il éprouve.

Car tout en reconnoiſſant un feu univerſellement répandu, comme les deux autres Elémens, cependant on ſait que le feu intérieur crée, que le feu ſupérieur féconde, & que le feu inférieur

conſume

consume. On en peut dire autant des sels, l'intérieur excite la fermentation, le supérieur conserve, & l'inférieur ronge. Le mercure même, quoique sa propriété générale soit d'occuper un rang intermédiaire entre les deux Principes ennemis dont je viens de parler, & par ce moyen d'établir la paix entr'eux; cependant ce mercure, dis-je, les rassemble dans mille circonstances, & les renfermant dans le même cercle, il devient ainsi la source des plus grands désordres élémentaires, & offre en même temps l'image du *désordre universel.*

Quels soins, quelles précautions ne faut-il donc par pour démêler la nature & les effets de ces différens principes, qui par leur mélange, se diversifient encore plus que par leurs propriétés naturelles? Mais malgré cette multitude infinie de différences qui peuvent s'observer dans les révolutions des Etres corporels, un œil éclairé, tel que doit être celui d'un Souverain, ne perdra jamais sa regle de vue; il ramenera toujours ces différences à trois especes, en raison des trois principes fondamentaux d'où elles émanent, & par conséquent, il ne reconnoîtra que trois maladies; & même il saura que ces trois maladies doivent avoir des signes aussi marqués & aussi distincts, que les trois principes fondamentaux le sont eux-mêmes dans leur action & dans leur propriété primitive.

Ces trois eſpeces de maladies concernent chacune, une des ſubſtances principales dont le corps animal eſt compoſé ; c'eſt-à-dire, le ſang, l'os & la chair, trois parties qui ſont relatives à l'un des trois Elémens dont elles proviennent. Ce ſera donc par les mêmes Elémens qu'elles pourront recevoir leur guériſon : ainſi, la chair ſe guérira par le ſel, le ſang par le ſoufre, & les os par le mercure ; le tout avec les *préparations* & les *tempéramens* convenables.

On ſait, par exemple, que les Maladies de la chair & de la peau, proviennent de l'épaiſſiſſement & de la corruption des ſécrétions ſalines dans les vaiſſeaux capillaires, où elles peuvent être fixées par la trop vive & trop ſubite action de l'air, de même que par la trop foible action du ſang. Il eſt donc naturel d'oppoſer à ces liqueurs ſtagnantes & corrompues, un ſel qui les diviſe ſans répercuter ; qui les corrode & les ronge dans leur foyer, ſans les faire rentrer dans la maſſe du ſang, auquel elles communiqueroient leur propre putréfaction. Mais quoique ce ſel ſoit le plus commun de ceux que produit la Nature, il faut convenir cependant qu'il eſt encore, pour ainſi dire, inconnu à la Médecine humaine, ce qui fait qu'elle eſt ſi peu avancée dans la guériſon de ces ſortes de maladies.

Secondement, dans la maladie de os, le mercure doit être employé avec beaucoup de modération

ration, parce qu'il lie & reſſerre trop les deux autres principes qui ſoutiennent la vie de tous les corps, & c'eſt par les entraves qu'il donne principalement au ſoufre, qu'il eſt le deſtructeur de toute végétation, tant terreſtre qu'animale. La prudence exigeroit donc ſouvent, que l'on laiſſât ſimplement agir le mercure inné dans le corps de l'homme, parce que l'action de ce mercure ſe conciliant avec celle du ſang, ne croît pas plus qu'elle, & la contient aſſez pour qu'elle ne s'affoibliſſe & ne s'évapore pas, mais non aſſez pour l'étouffer & pour l'éteindre. Auſſi la Nature nous donne-t-elle à ce ſujet la leçon la plus claire & la plus inſtructive, en réparant les fractures des os par ſa propre vertu, & ſans le ſecours d'aucun mercure étranger.

Quant aux maladies du ſang, le ſoufre doit s'y employer avec infiniment plus de ménagement encore, parce que les corps étant beaucoup plus volatils que fixes, augmenter leur action ſulfureuſe & ignée, ce ſeroit les expoſer à ſe volatiliſer encore plus; l'homme vraiment inſtruit n'appliqueroit donc jamais ce remede qu'avec la plus grande ſobriété, d'autant qu'il ſauroit que quand l'humide radical eſt altéré, l'humide groſſier ne peut jamais ſeul le réparer; & c'eſt pour cela qu'il y joindroit l'humide radical même, en allant le puiſer dans la ſource, qui n'eſt pas toute entiere dans la moëlle des os.

Et,

Et, soit dit en passant, c'est-là la raison de la fréquente insuffisance & du danger de la Pharmacie, qui recherchant avec tant d'empressement les principes volatils des corps médicinaux, néglige trop l'usage des principes fixes, dont le besoin est tellement universel, qu'il seroit exclusif, si l'homme étoit sage. Aussi, qui ne sait que cette Pharmacie détruit plutôt qu'elle ne conserve; qu'elle agite & brûle au lieu de ranimer, & que quand au contraire elle se propose de calmer, elle ne sait y procéder que par des absorbans & par des poisons ?

On voit donc à quoi se borneroit la Médecine entre les mains d'un homme qui se seroit rétabli dans les droits de son origine; il donneroit lui-même une activité salutaire à tous les remedes, & rendroit par-là les guérisons infaillibles, quand toutefois la Cause active, dont il seroit l'organe, n'auroit pas l'ordre d'en disposer autrement.

Il se seroit bien gardé d'employer dans cette digne & utile Science, les calculs matériels de la Mathématique humaine, qui n'opérant jamais que sur des résultats, sont nuls ou dangereux dans la Médecine, dont l'objet est d'opérer sur les principes mêmes qui agissent dans les corps.

Par cette même raison, il ne se fût pas attaché à des formules, qui dans l'art de guérir sont la même chose que les Codes criminels dans l'Administration

tration des Etats ; puiſque de toutes maladies, n'y en ayant jamais deux qui préſentent abſolument les mêmes nuances, il eſt impoſſible que le même remede ne nuiſe à l'une ou à l'autre.

Mais comme en qualité de *Souverain*, cet homme auroit connu les vertus des Etres corporels, il en auroit auſſi connu le dérangement ; & dès-lors il eût été à l'abri de l'erreur ſur l'application du remede : or, qu'on n'oublie pas que pour en venir là, l'homme ne doit pas prendre la Matiere pour le Principe de la Matiere ; car nous avons vu que cette erreur étoit la principale cauſe de ſon ignorance.

Qu'on ne croie pas non plus que ce pouvoir ineſtimable ſoit hors de la portée de l'homme ; il entre au contraire, au nombre des Loix qui lui ſont données, relativement à la tâche qu'il a à remplir pendant ſon paſſage ſur la terre, puiſque ſi c'eſt par ſon enveloppe corporelle, que ſe dirigent ſur lui les attaques, il faut qu'il ne ſoit pas entiérement privé des moyens de les ſentir & de les repouſſer ; ainſi, dès que l'uſage de ce privilege peut être commun à tous les hommes, à plus forte raiſon devroit-il être particuliérement le propre des Souverains, dont la véritable deſtination eſt, autant qu'ils le peuvent, de préſerver leurs Sujets, des maux de toute eſpece, & de les défendre dans le ſenſible, comme dans l'intellectuel.

Alors donc, ſi ce privilege ne leur eſt pas plus connu que tous leurs autres droits, c'eſt une raiſon de plus pour eux de ſentir, s'ils ont été mis à la tête des hommes par le Principe dont je leur ai montré la puiſſance, & qui eſt abſolument néceſſaire pour la régularité de toutes leurs démarches. C'eſt, dis-je, un moyen de plus que je leur offre pour ſe juger eux-mêmes.

Qu'ils joignent donc les obſervations que je viens de faire ſur l'art de guérir, à toutes celles que j'ai faites avec eux ſur les vices de l'adminiſtration politique, civile & criminelle des Etats, ſur les vices des Gouvernemens mêmes, qui nous ont dévoilé ceux de leur Aſſociation; ainſi que ſur la ſource où les chefs doivent puiſer leurs différens droits; enſuite qu'ils décident s'ils reconnoiſſent en eux les traces de cette lumiere qui eſt cenſée les avoir conſtitués tous, & ne les pas quitter un inſtant; car ce n'eſt que par-là qu'ils pourront être aſſurés de la légitimité de leur puiſſance, & de la juſteſſe des inſtitutions auxquelles ils préſident.

Néanmoins, répétons en ce moment avec autant de fermeté que de franchiſe, qu'un Sujet qui apperçoit toutes ces défectuoſités dans un Etat, & qui voyant les Souverains eux-mêmes ſi fort au deſſous de ce qu'ils devroient être, ſe croiroit délié du moindre de ſes devoirs envers eux, & de la ſoumiſſion à leurs décrets, dès-lors s'écarteroit

s'écarteroit ſenſiblement de ſa Loi, & marcheroit directement contre tous les principes que nous établiſſons.

Que tout homme ſe perſuade au contraire, que la Juſtice ne lui imputera jamais que ſes propres fautes; qu'ainſi, un Sujet ne feroit qu'augmenter les déſordres, en prétendant s'y oppoſer & les combattre, puiſque ce ſeroit marcher par la volonté de l'homme, & que la volonté de l'homme ne mene qu'au crime.

Je croirai donc que malgré toutes les applications que les Souverains pourroient ſe faire à eux-mêmes de tout ce que je trace à leurs yeux, ils ne devront jamais m'imputer d'avoir établi des principes contraires à leur autorité, tandis que mon ſeul deſir ſeroit de les perſuader qu'ils en peuvent avoir une invincible & inébranlable.

Pour ſuivre l'enchaînement de nos Obſervations, nous allons paſſer à l'examen des erreurs qui ont été faites ſur les hautes Sciences, parce que les Principes de ces Sciences tenant à la même ſource que les Loix Politiques & Religieuſes, leur connoiſſance doit également entrer au nombre des droits de l'homme.

6.

J'EXAMINERAI principalement ici la Science Mathématique, comme étant celle à laquelle toutes les hautes Sciences ſont liées, & comme tenant le premier rang parmi les objets du raiſonnement ou de la faculté intellectuelle de l'homme; & d'abord, pour raſſurer ceux que le nom de Mathématiques pourroit arrêter, je les préviendrai que non ſeulement il n'eſt pas néceſſaire d'être avancé dans cette Science, pour me ſuivre dans les obſervations dont elle ſera le ſujet, mais même qu'à peine eſt-il beſoin pour cela, d'en avoir les plus légeres notions, & que la maniere dont j'en traite, peut convenir à tous les Lecteurs.

Cette ſcience nous offrira ſans doute, des preuves encore plus frappantes des Principes qui ont été avancés précédemment, de même que des erreurs auxquelles elle a donné lieu, lorſque les hommes ſe ſont livrés en aveugles aux jugemens de leurs ſens.

Et ceci doit paroître naturel, parce que les Principes mathématiques, ſans être matériels, étant cependant la vraie Loi du ſenſible, les Géometres ſont à la vérité toujours les maîtres

de

de raiſonner de la nature de ces Principes à leur maniere ; mais, quand ils viennent à l'application des idées qu'ils s'en ſont formées, il faut néceſſairement qu'ils avouent leurs mépriſes, parce qu'alors ce n'eſt plus eux qui menent le Principe, mais c'eſt le Principe qui les mene ; ainſi rien ne ſera plus propre à faire diſcerner le vrai d'avec le faux, qu'un examen exact de la marche qu'ils ont ſuivie, & des conſéquences qui en réſulteroient, ſi nous l'adoptions.

Je commencerai par faire obſerver que rien n'eſt démontré en Mathématique, s'il n'eſt ramené à un axiome, parce qu'il n'y a que cela de vrai ; je prierai en même temps de remarquer pour quelle raiſon les axiomes ſont vrais ; c'eſt qu'ils ſont indépendans du ſenſible ou de la Matiere, & qu'ils ſont purement intellectuels ; ce qui peut déja confirmer tout ce que j'ai dit ſur la route qu'il faut prendre pour arriver à la Vérité, & en même temps raſſurer les Obſervateurs ſur ce qui n'eſt pas ſoumis à leur vue corporelle.

TAYLOR

Il eſt donc clair que ſi les Géometres n'euſſent pas perdu de vue les axiomes, ils ne ſe ſeroient jamais égarés dans leurs raiſonnemens, puiſque les axiomes ſont attachés à l'Eſſence même des Principes intellectuels, & par-là repoſent ſur la certitude la plus évidente.

La production corporelle & ſenſible, qui s'eſt faite d'après ces Loix intellectuelles, eſt ſans

 doute

doute parfaitement réguliere, prise dans sa classe, en ce qu'elle est exactement conforme à l'ordre de ce Principe intellectuel, ou aux axiomes qui en dirigent par-tout l'existence & l'exécution. Cependant, comme la perfection de cette production corporelle n'est que dépendante, ou relative au Principe qui l'a engendrée, ce n'est pas dans cette production que peut en résider la regle & la source.

Ce ne seroit donc qu'en comparant continuellement cette production sensible avec les axiomes, ou avec les Loix du Principe intellectuel, que l'on pourroit juger de sa régularité, ce ne seroit, dis-je, que par ce moyen qu'on parviendroit à en démontrer la justesse.

Mais, si cette regle est la seule vraie, si en même temps elle est purement intellectuelle, comment les hommes peuvent-ils donc espérer d'y suppléer par une regle prise dans le sensible ? Comment peuvent-ils se flatter de remplacer un Etre vrai, par un Etre conventionnel & supposé ?

Comment douter cependant que ce ne soit là où tendent tous les efforts des Géometres, puisque nous verrons qu'après avoir établi les axiomes, qui sont les fondemens de toutes les Vérités qu'ils veulent nous apprendre, ils ne nous proposent pour nous enseigner à évaluer l'étendue, qu'une mesure prise dans cette même étendue,

ou des nombres arbitraires qui ont toujours beſoin eux-mêmes d'une meſure ſenſible pour ſe réaliſer à nos yeux corporels ?

Alors doit-on s'en tenir à une telle démonſtration, & regarder de pareilles preuves comme évidentes ? Puiſque la meſure réſide toujours dans le Principe où la production ſenſible a pris naiſſance, cette production ſenſible & paſſive peut-elle ſe ſervir à elle-même de meſure & de preuve ? Et y a-t-il d'autres Etres que ceux qui ne ſont pas créés, où les Etres vrais, qui puiſſent ſe prouver par eux-mêmes ?

Loin de conteſter l'évidence des Principes intellectuels mathématiques, ou des axiomes, nous devons déja reconnoître la foible idée que les Géometres en ont priſe, & le peu d'uſage qu'ils en ont fait pour parvenir à la ſcience de l'étendue & des autres propriétés de la Matiere ; nous devons dire que s'ils ne connoiſſent rien ſur cet objet, c'eſt pour être tombés dans la même mépriſe que les Obſervateurs ont faite ſur tous les autres ſujets que j'ai paſſés en revue ; c'eſt-à-dire, qu'ils ont ſéparé l'étendue de ſon vrai Principe, ou plutôt qu'ils ont cherché ce Principe en elle, qu'ils l'ont confondu avec elle, & qu'ils n'ont pas vu que c'étoient deux choſes diſtinctes, quoiqu'indiſpenſablement raſſemblées pour conſtituer l'exiſtence de la Matiere.

Pour rendre ceci encore plus palpable, il eſt à propos de fixer nos idées ſur la nature de l'étendue. L'étendue eſt, ainſi que toutes les autres propriétés des corps, une production du Principe générateur de la Matiere, ſelon les Loix & l'ordre qui ſont prefcrits à ce Principe inférieur par le Principe ſupérieur qui le dirige. Dans ce ſens, l'étendue n'étant plus qu'une production ſecondaire, ne peut avoir les mêmes avantages que les Etres compris dans la claſſe des productions premieres; ceux-ci ont en eux-mêmes leurs Loix fixes; toutes leurs propriétés ſont invariables, parce qu'elles ſont unies à leur Eſſence; c'eſt-là en un mot où le poids, le nombre & la meſure ſont tellement réglés, qu'ils ne peuvent pas plus être altérés que l'Etre même ne peut être détruit.

Mais, quant aux propriétés des Corps, ou des Etres ſecondaires, nous avons vu aſſez amplement qu'il n'en devoit pas être ainſi, puiſque n'ayant abſolument pour nos ſens aucune propriété fixe, ils ne ſauroient jamais avoir de valeur à nos yeux, que par comparaiſon avec les Etres de leur même claſſe.

Si cela eſt, l'étendue des Corps n'eſt donc pas déterminée pour nous avec plus de certitude, que leurs autres propriétés. Lors donc que pour nous faire connoître la valeur de cette étendue, on ſe ſervira d'une meſure qui ſera priſe dans cette même étendue, cette meſure que l'on emploiera

ſera

sera sujette au même inconvénient que l'objet que l'on voudra mesurer, c'est-à-dire, que son étendue ne sera pas plus sûrement déterminée ; de façon qu'il nous faudra encore chercher la mesure de cette mesure ; car quelques moyens que nous voulions employer, nous verrons clairement que ce ne sera jamais dans cette étendue où nous découvrirons sa vraie mesure, & par conséquent, qu'il faudra toujours recourir au Principe qui a engendré l'étendue, & toutes les propriétés de la Matiere.

C'est donc-là ce qui démontre complétement l'insuffisance de la marche des Géometres, lorsqu'ils prétendent fixer la vraie mesure des Etres corporels. Il est vrai, & j'en suis convenu, qu'ils attachent des nombres à cette mesure étendue & sensible à laquelle ils ont recours. Mais non seulement les nombres dont ils se servent ne sont eux-mêmes que relatifs & conventionnels, non-seulement l'homme est libre d'en varier les rapports & de s'établir telle échelle qu'il jugera à propos, mais encore cette échelle, quelqu'utile qu'elle soit pour mesurer en général toutes les étendues d'une espece, ne conviendra point du tout pour mesurer les étendues d'une autre espece, & les hommes sont encore à trouver une base fixe, invariable & universelle, à laquelle puissent se rapporter toutes les especes d'étendues quelconques.

Voilà

Voilà d'où vient l'embarras que les Géometres éprouvent lorſqu'ils veulent meſurer des courbes, parce que la meſure dont ils ſe ſervent ayant été faite pour la ligne droite, ne s'accommode qu'à cette ſorte de ligne, & offre des difficultés inſurmontables, quand on veut l'appliquer à la ligne circulaire, ainſi qu'à tout autre courbe qui en dérive.

Je dis que cette meſure offre alors des difficultés inſurmontables; car, quoique les Géometres aient tranché le nœud, en nous donnant la ligne circulaire comme un aſſemblage de lignes droites infiniment petites, ils auroient tort de croire avoir réſolu la queſtion par-là, puiſque jamais une fauſſeté n'a pu rien réſoudre.

Or, je ne puis me diſpenſer de regarder cette définition comme fauſſe, puiſqu'elle combat directement l'idée qu'eux-mêmes & la Nature nous donnent d'une circonférence, qui n'eſt autre choſe qu'une ligne dont tous les points ſont également éloignés d'un centre commun; & je ne ſais même comment les Géometres peuvent raiſonnablement ſe repoſer ſur deux propoſitions auſſi contradictoires; car enfin, ſi la circonférence n'eſt qu'un aſſemblage de lignes droites, quelqu'infiniment petites qu'on les ſuppoſe, jamais tous les points de cette circonférence ne ſeront également éloignés du centre, puiſque

puiſque ces lignes droites elles-mêmes ſeront compoſées de pluſieurs points, parmi leſquels ceux des extrémités & ceux intermédiaires ne ſeront ſûrement pas à la même diſtance du centre ; alors le centre ne leur ſera plus commun, alors la circonférence ne ſera plus une circonférence.

C'eſt donc vouloir réunir les contraires, c'eſt vouloir traiter comme n'ayant que la même nature, deux choſes qui ſont d'une nature très-oppoſée, c'eſt, je le répete, vouloir ſoumettre au même nombre deux ſortes d'Etres, qui étant différens l'un de l'autre, doivent ſans doute ſe calculer différemment.

Il faut donc l'avouer, c'eſt ici que les hommes nous montrent le plus clairement leur penchant naturel à tout confondre, & à ne voir dans les Etres des claſſes différentes qu'une uniformité trompeuſe, par le moyen de laquelle ils tâchent d'aſſimiler les choſes qui ſe répugnent le plus. Car il eſt impoſſible de rien concevoir qui ſoit plus oppoſé, plus contraire l'un à l'autre, en un mot, plus contradictoire que la ligne droite & la ligne circulaire.

Outre les preuves morales qui ſe trouvent, ſoit dans les rapports de la ligne droite avec la régularité & la perfection de l'unité ; ſoit dans ceux de la ligne circulaire avec l'impuiſſance & la confuſion attachées à la multiplicité dont cette

ligne

ligne circulaire eſt l'image, je puis encore en donner des raiſons d'autant plus convaincantes, qu'elles ſeront priſes dans les Principes intellectuels, les ſeuls que l'on doive admettre comme réels & faiſant Loi dans la recherche de la nature des choſes ; les ſeuls dis-je, qui ſoient inébranlables comme les axiomes.

J'avertirai néanmoins que ces vérités ne ſeront pas claires pour le commun des hommes, & bien moins encore pour ceux qui n'auront marché juſqu'à ce jour, que d'après les faux principes que je combats ; le premier pas qu'il y auroit donc à faire pour me comprendre, ce ſeroit d'étudier les choſes dans leur ſource même, & non dans les notions que l'imagination & les jugemens précipités en ont données.

Mais je ſais combien peu d'hommes ſont capables d'en avoir le courage ; & quand je le ſuppoſerois pour un grand nombre, je devrois ſuppoſer auſſi que peu d'entr'eux parviendroient à un plein ſuccès, tant les premieres ſources de la Science ont été infectées d'erreur & de poiſon.

Si j'ai fait preſſentir que tout avoit ſon *nombre* dans la Nature, ſi c'eſt par-là que tous les Etres quelconques ſont aiſés à diſtinguer les uns des autres, puiſque toutes leurs propriétés ne ſauroient être que des réſultats conformes aux Loix renfermées dans leur *nombre* ; il eſt conſtant que la ligne droite & la ligne courbe étant de nature différente.

différente, ainsi que je l'ai déja indiqué, doivent avoir chacune leur *nombre* particulier, qui désigne leur différente nature, & nous empêche de les égaler dans notre pensée, en les prenant indifféremment l'une pour l'autre.

Quand on ne réfléchiroit qu'un instant sur les fonctions & propriétés de ces deux sortes de lignes, cela suffiroit pour qu'on dût se convaincre de la réalité de ce que je viens de dire. Quel est l'objet de la ligne droite, n'est-ce pas de perpétuer à l'infini les productions du point dont elle émane ? N'est-ce pas, comme perpendiculaire, de régler la base & l'assiette de tous les Etres, & de leur tracer à chacun leurs Loix ?

Au contraire, la ligne circulaire ne borne-t-elle pas à tous ses points, les productions de la ligne droite ? par conséquent, ne tend-elle pas continuellement à la détruire, & ne peut-elle pas être regardée en quelque sorte comme son ennemie ? Alors, comment seroit-il donc possible que deux choses si opposées dans leur marche, & qui ont des propriétés si différentes, ne fussent pas distinguées dans leur *nombre*, comme elles le sont dans leur action ?

Si l'on eût fait plutôt cette importante observation, on eût épargné des peines & des travaux infinis à tous ceux qui s'occupent de la Science Mathématique, en ce qu'on les eût empêchés de chercher, comme ils le font, une mesure commune

commune à deux ſortes de lignes qui n'auront jamais rien de commun entre elles.

C'eſt donc après avoir reconnu cette différence eſſentielle qui les diſtingue dans leur figure, dans leur emploi & dans leurs propriétés, que je ne dois pas craindre d'affirmer que leur *nombre* eſt également différent.

Si l'on me preſſoit de m'expliquer plus clairement, & d'indiquer quel eſt le *nombre* que j'attribue à chacune de ces lignes en particulier, j'avouerois ſans peine que la ligne droite porte le nombre *quatre*, & la ligne circulaire, le nombre *neuf*: & j'oſerois aſſurer qu'il n'y a pas d'autre moyen de parvenir à les connoître; car l'étendue plus ou moins grande de ces lignes, ne changera rien au *nombre* que je leur attribue en particulier, & elles conſerveront toujours le même *nombre* chacune dans leur claſſe, quelqu'étendue qu'on veuille leur donner.

Je ſais, je le répete, que ceci pourra bien n'être pas entendu, tant la Matiere a fait de progrès dans l'intelligence de mes ſemblables. Il en eſt donc qui, malgré la clarté de ma propoſition, pourroient en inférer fauſſement qu'une grande & une petite ligne ayant, ſelon moi, le même *nombre*, doivent par conſéquent être égales.

Mais, pour prévenir ce paradoxe, j'ajouterai qu'une grande, comme une petite ligne, ne ſont

chacune

chacune que le réſultat de leur Loi & de leur *nombre ;* & qu'ainſi, quoique l'une & l'autre aient toujours, dans la même claſſe, la même Loi & le même *nombre*, cette Loi & ce *nombre* agiſſent toujours diverſement dans chacune d'elles, c'eſt-à-dire, avec plus ou moins de force, d'activité ou de durée ; d'où l'on voit que le réſultat qui en proviendra, doit exprimer aux yeux toutes ces différences ſenſibles, quoique le Principe qui varie ſon action, ſoit lui-même invariable.

C'eſt-là, n'en doutons pas, ce qui peut ſeul expliquer la différence univerſelle de tous les Etres des deux natures, tant de ceux qui dans l'une ou l'autre occupent des claſſes différentes, que de ceux qui ſont de la même claſſe & de la même eſpece ; c'eſt-là ce qui peut faire comprendre comment tous les individus d'une même claſſe ſont différens, quoiqu'ils aient la même Loi, la même ſource & le même *nombre.*

C'eſt par-là auſſi que ſont anéantis les nombres conventionnels & arbitraires, que les Géometres emploient dans leurs meſures ſenſibles ; & véritablement les inconvéniens où cette meſure les entraîne, nous en font voir clairement les défectuoſités. Car, vouloir choiſir la meſure de l'étendue, dans l'étendue, c'eſt s'expoſer à être obligé de tronquer cette meſure, ou de la prolonger, lorſque l'étendue ſur laquelle on l'a aſſiſe vient à recevoir des variations ; & comme

ces

ces variations n'arrivent pas toujours juſte ſous des nombres multiples ou ſous-multiples de la meſure donnée ; qu'elles peuvent tomber ſur des parties de nombres qui ne ſoient pas des entiers par rapport au nombre principal, il faut néceſſairement que la meſure donnée ſubiſſe la même mutilation ; il faut enfin admettre ce que les calculateurs appellent des fractions d'unité, comme ſi jamais un Etre ſimple, ou une unité pouvoit ſe diviſer.

Si les Mathématiciens ſe fuſſent attachés à cette derniere réflexion, ils auroient pris une plus juſte idée d'un ſavant calcul qu'ils ont inventé : ſavoir, celui de l'*infini*. Ils auroient vu qu'ils ne pouvoient jamais trouver l'*infiniment grand* dans la Matiere qui eſt bornée à *trois* Elémens, mais bien dans les *nombres* qui ſont les puiſſances de tout ce qui exiſte, & qui vraiment n'ont de bornes, ni dans notre penſée, ni dans leur eſſence. Au contraire, ils auroient reconnu qu'ils ne pouvoient trouver le calcul de l'*infiniment petit* que dans la Matiere, dont la diviſion indéfinie des molécules ſe conçoit toujours poſſible, quoique nos ſens ne puiſſent pas toujours l'opérer ; mais ils n'euſſent jamais cherché cette ſorte d'infini dans les nombres, puiſque l'unité étant indiviſible, elle eſt le premier terme des Etres, & n'admet aucun nombre avant elle.

Rien

Rien n'est donc moins conforme au Principe vrai, que cette mesure conventionnelle que l'homme s'est établie dans des procédés géométriques, &, par conséquent, rien n'est moins propre à l'avancer dans les connoissances qui lui sont absolument nécessaires.

Le secours d'une telle mesure est, je le sais, de la plus grande utilité dans les détails matériels du commerce de la vie sociale & corporelle de l'homme ; aussi je ne prétends pas qu'il soit blâmable de l'appliquer à cet emploi ; tout ce que je lui demanderois, ce seroit de ne pas avoir l'imprudence de la porter jusques dans ses recherches sur les Vérités naturelles, parce que dans ce genre, elle ne peut que le tromper ; que les erreurs, même les plus simples, sont ici de la plus importante conséquence, & que toutes les Vérités étant liées, il n'y en a pas une qui puisse recevoir la moindre atteinte sans la communiquer à toutes les autres.

Les nombres *quatre* & *neuf*, que j'annonce comme appartenant essentiellement, l'un à la ligne droite & l'autre à la ligne courbe, n'ont pas l'inconvénient qu'on vient de remarquer dans la méthode arbitraire ; puisque ces nombres restent toujours intacts, quoique leur faculté s'étende ou se resserre dans toutes les variations dont l'étendue est susceptible ; aussi, dans la réalité des choses, n'y a-t-il jamais de fraction dans un

Être, & ſi nous nous rappellons ce qui a été dit précédemment ſur la nature des Principes des Etres corporels, nous verrons que puiſqu'ils ſont indiviſibles en qualité d'Etrés ſimples, les nombres qui ne ſont que les repréſenter & les rendre ſenſibles, doivent jouir de la même propriété.

Mais, je le répete encore, tout ceci eſt hors du ſenſible & de la Matiere, ainſi je ne me flatte pas qu'un grand nombre m'entende. C'eſt pour cela que je m'attends qu'on reviendra encore à la charge, & qu'on me demandera comment il ſera poſſible d'évaluer les différentes étendues du même ordre, ſi je donne ſans exception à toutes les lignes droites, le nombre *quatre*, & à toutes les lignes circulaires & courbes, le nombre *neuf*. On me demandera, dis-je, à quel ſigne on pourra connoître fixément les différentes manieres dont le même nombre agit ſur des étendues inégales, & comment il faudra s'y prendre pour déterminer avec juſteſſe une étendue quelconque.

Il m'eſt inutile de chercher une autre réponſe que celle que j'ai déja faite ſur cet objet. Je dirai donc que ſi celui qui me fait cette queſtion, n'a en vue de connoître l'étendue que pour ſon propre uſage corporel, & pour ſes beſoins ou ſes goûts ſenſibles, comme il n'y a rien en ce genre qui ne ſoit relatif, les meſures conventionnelles & relatives ſont ſuffiſantes; parce que, par le ſeul ſecours des ſens, on peut porter la régularité

juſqu'au

jusqu'au point de rendre l'erreur inappréciable aux sens.

Mais, s'il s'agit de connoître plus que cette valeur relative & d'approximation, si l'on demande à trouver la valeur fixe & réelle de l'étendue; comme cette valeur est en raison de l'action de son *nombre*, & que le *nombre* n'est pas Matiere, il est aisé de voir si c'est dans l'étendue matérielle, qu'on peut trouver la regle que l'on desire, & si nous avons eu tort de dire que la vraie mesure de l'étendue ne sauroit être connue par les sens corporels : alors, si ce n'est point dans les sens corporels que cette mesure se peut trouver, il ne faudra pas réfléchir long-temps pour juger où elle doit être, puisque nous n'avons cessé de représenter qu'il n'y avoit dans tout ce qui existe, que du sensible & de l'intellectuel.

Nous voyons donc dès-lors ce que les Géometres ont à nous apprendre, & quelles sont les erreurs dont ils bercent notre intelligence, en ne lui offrant que des mesures prises dans le sensible, & par conséquent relatives, pendant qu'elle conçoit qu'il y en a de vraies, & qu'elle est faite pour les connoître.

Nous voyons en même temps reparoître ici cette Vérité universelle qui fait l'objet de cet Ouvrage, savoir, que c'est dans le Principe seul des choses qu'il est possible d'en évaluer juste les

 propriétés,

propriétés, & que quelque difficulté qu'il y ait à ſavoir y lire, il eſt inconteſtable que ce Principe réglant tout, meſurant tout, dès qu'on l'éloigne, on ne trouvera rien.

Je dois ajouter néanmoins, que quoiqu'il ſoit poſſible par le ſecours de ce Principe, de parvenir à juger ſûrement de la meſure de l'étendue, puiſque c'eſt lui-même qui la dirige, ce ſeroit une vraie profanation de l'employer à des combinaiſons matérielles, car il peut nous faire découvrir des Vérités plus importantes que celles qui n'auroient de rapport qu'à la Matiere; & les ſens, comme nous l'avons dit, ſont ſuffiſans pour diriger l'homme dans les choſes ſenſibles. Nous voyons même que les Etres au-deſſous de l'homme, n'ont pas d'autre Loi, & que leurs ſens ſuffiſent à leurs beſoins; ainſi, pour cet objet purement relatif, la Mathématique vraie & juſte, en un mot, la Mathématique intellectuelle ſeroit non-ſeulement ſuperflue, mais même elle ne ſeroit pas compriſe.

Quelle plus grande inconſéquence n'eſt-ce donc pas de vouloir aſſujettir & ſubordonner cette Mathématique invariable & lumineuſe à celle des ſens, qui eſt ſi bornée & ſi obſcure; de vouloir que celle-ci tienne lieu de l'autre; enfin, de vouloir que ce ſoit le ſenſible qui ſerve de regle & de guide à l'intellectuel?

Nous ne faiſons-là cependant que montrer de nouveau

nouveau l'inconvénient auquel les Géometres se sont exposés ; car, en cherchant à l'étendue une mesure sensible, & nous la donnant comme réelle, ils n'ont pas vu qu'elle étoit variable comme l'étendue même, & que loin de diriger la Matiere, elle étoit elle-même dans la dépendance de cette Matiere, puisqu'elle en suivoit nécessairement le cours & tous les résultats de relation.

Alors, dès que les nombres *quatre* & *neuf*, que j'ai avoué être la mesure des deux sortes de lignes possibles, sont entiérement à couvert de cette sujétion, je ne dois pas craindre d'errer en leur donnant toute ma confiance, & en les annonçant, ainsi que je l'ai fait, comme la vraie mesure, chacun dans leur classe.

J'avouerai qu'il m'est dur de ne pouvoir exposer ces Vérités, sans sentir combien elles sont humiliantes pour les Géometres, puisque, par les efforts qu'ils font journellement pour confondre ces deux mesures, ils nous obligent à dire que même les plus célebres d'entr'eux ne savent pas encore la différence d'une ligne droite à une ligne courbe, ainsi qu'on le verra ci-après plus en détail.

Mais l'erreur que l'on vient d'appercevoir n'est pas la seule qu'ils aient faite sur l'étendue : non-seulement c'est dans elle qu'ils ont cherché la mesure, comme nous l'avons fait observer,

mais même ils y ont encore cherché la ſource du mouvement. N'oſant jamais s'élever au - deſſus de cette ténébreuſe matiere qui les environne, ils ont cru pouvoir fixer un eſpace & une borne au principe de ce mouvement, de façon que, ſelon ce ſyſtême, il n'eſt plus poſſible, hors de cette borne, de rien concevoir d'actif & qui ſe meuve.

S'ils ne ſe ſont pas fait encore une idée plus juſte du mouvement, n'eſt-ce pas toujours par la même mépriſe qui leur fait confondre les choſes les plus-diſtinctes, n'eſt-ce pas parce qu'ils ne cherchent que dans l'étendue, au lieu de chercher dans ſon Principe?

Car cette étendue n'ayant que des propriétés relatives, ou des abſtractions, il lui eſt impoſſible de rien offrir de fixe & d'aſſez ſtable pour que l'intelligence de l'homme s'y repoſe d'une maniere ſatisfaiſante; & vouloir trouver dans elle la ſource de ſon mouvement, c'eſt répéter toutes ces tentatives inſuffiſantes qui ont été déja renverſées, & vouloir ſoumettre le Principe à ſa production, pendant que ſelon l'ordre naturel & vrai des choſes, l'œuvre fut toujours au-deſſous de ſon Principe générateur.

C'eſt donc dans le Principe immatériel de tous les Etres, ſoit intellectuels, ſoit corporels, que réſide eſſentiellement la ſource du mouvement qui ſe trouve en chacun d'eux. C'eſt par l'action

l'action de ce Principe, que ſe manifeſtent toutes leurs facultés, ſelon leur rang & leur emploi perſonnel, c'eſt-à-dire, intellectuelles dans l'ordre intellectuel, & ſenſibles dans l'ordre ſenſible.

Or, ſi la ſeule action du Principe des Etres corporels eſt le mouvement, ſi c'eſt par-là ſeul qu'ils croiſſent, qu'ils ſe nourriſſent, enfin, qu'ils manifeſtent & rendent ſenſibles & apparentes toutes leurs propriétés, & par conſéquent l'étendue même, comment peut-on donc faire dépendre ce mouvement de l'étendue ou de la Matiere, puiſqu'au contraire c'eſt l'étendue ou la Matiere qui vient de lui? Comment peut-on dire que ce mouvement appartienne eſſentiellement à la Matiere, pendant que c'eſt la Matiere qui appartient eſſentiellement au mouvement?

Il eſt inconteſtable que la Matiere n'exiſte que par le mouvement; car nous voyons que quand les corps ſont privés de celui qui leur eſt accordé pour un temps, ils ſe diſſolvent & diſparoiſſent inſenſiblement. Il eſt tout auſſi certain, par cette même obſervation, que le mouvement qui donne la vie aux corps, ne leur appartient point en propre, puiſque nous le voyons ceſſer dans eux, avant qu'ils aient ceſſé d'être ſenſibles à nos yeux; de même que nous ne pouvons douter qu'ils ne ſoient abſolument

dans ſa dépendance, puiſque la ceſſation de ce mouvement eſt le premier acte de leur deſtruction.

D'ailleurs, rappellons-nous cette Loi de réaction univerſelle à laquelle tous les Etres corporels ſont aſſujettis, & reconnoiſſons que ſi les Principes immatériels des Etres corporels ſont eux-mêmes ſoumis à la réaction d'un autre Principe, à plus forte raiſon les réſultats ſenſibles de ces Principes, tels que l'étendue & autres, doivent néceſſairement éprouver cette ſujétion.

Concluons donc, que ſi tout diſparoît à meſure que le mouvement ſe retire, il eſt évident que l'étendue n'exiſte que par le mouvement, ce qui eſt bien différent de dire que le mouvement eſt à l'étendue & dans l'étendue.

Cependant, de cette aſſertion que c'eſt le mouvement qui fait l'étendue, on pourroit inférer que le mouvement étant de l'Eſſence des Principes immatériels, que nous devons reconnoître à préſent comme indeſtructibles, il eſt impoſſible que ce mouvement n'exiſte pas toujours, & par conſéquent, que l'étendue ou la Matiere ne ſoit éternelle; ce qui nous replongeroit dans ces précipices ténébreux, dont j'ai pris tant de ſoin de préſerver mes Lecteurs; car, je le ſais, on pourroit m'objecter qu'on ne peut pas concevoir de mouvement ſans étendue.

Cette

Cette derniere propoſition eſt vraie dans l'ordre ſenſible, où l'on ne peut concévoir de mouvement qui ne produiſe l'étendue, ou qui ne ſe faſſe dans l'étendue ; mais, quoique les Principes qui enfantent le mouvement dans l'ordre ſenſible, ſoient immatériels, ce ſeroit être dans l'erreur que d'admettre leur action comme néceſſaire & comme éternelle, puiſque nous avons vu qu'ils n'étoient que des Etres ſecondaires, n'ayant qu'une action particuliere & non pas infinie, & qu'ils étoient abſolument dans la dépendance d'une Cauſe active & intelligente, qui leur communique cette action pour un temps, comme elle la leur retire, ſelon l'ordre & la Loi de la Cauſe premiere.

Bien plus, c'eſt dans cet ordre ſenſible même, où nous pouvons trouver des preuves d'un mouvement ſans étendue ; quoique dans cette région ſenſible, il ſe faſſe toujours dans l'étendue. Pour cet effet, remarquons qu'en raiſon de cette double Loi univerſelle qui régit la Nature corporelle, il ſe trouve deux ſortes de mouvemens dans tous les Corps.

Premiérement, celui de leur croiſſance, où l'action même qui manifeſte & ſoutient leur Exiſtence ſenſible.

En ſecond lieu, celui de leur tendance vers la Terre, qui eſt leur centre commun ; tendance qui ſe fait connoître, tant dans la chûte des Corps,

Corps que dans la preſſion que leur propre peſanteur fait ſur eux-mêmes, ou ſur la ſurface terreſtre.

Ces deux mouvemens ſont directement oppoſés l'un à l'autre. Auſſi le ſecond de ces mouvemens, ou la tendance des Corps vers leur Centre terreſtre, quoiqu'il ne puiſſe ſe faire que dans l'étendue, ne produit cependant pas d'étendue, comme le premier mouvement, ou celui de la croiſſance & de l'exiſtence de ces mêmes Corps.

Au contraire, l'un tend à détruire ce que l'autre produit ; puiſque, ſi les Etres corporels pouvoient ſe réunir à leur *Centre*, ils ſeroient dès-lors ſans action, ſans manifeſtation ſenſible, en un mot ſans mouvement, & par conſéquent ſans étendue ; puiſqu'il eſt certain que tous ces effets n'ont lieu que parce que les Etres qui les produiſent ſont ſéparés de leur *Centre*.

Or ſi, de ces deux mouvemens, dont l'un produit l'étendue, comme nous l'avons dit, il y en a un qui la détruit, celui-là au moins ne devra pas ſe regarder comme appartenant à l'étendue, quoiqu'il n'ait lieu que dans l'étendue ; ce ſeroit donc là où l'on apprendroit à réſoudre cette objection, qu'on ne peut concevoir de mouvement ſans étendue, & à ne plus croire généralement que le mouvement ſoit de l'Eſſence de toutes les claſſes d'Etres immatériels,

puiſque

puiſque ceux de la claſſe ſenſible n'en ſont dépoſitaires que pour un temps.

Fortifions encore cette vérité, qu'il peut y avoir du mouvement ſans étendue. N'avons-nous pas admis qu'il ne ſauroit y avoir que des Etres ſenſibles & des Etres intellectuels; ſi c'eſt la claſſe de ces derniers qui régit l'autre, & qui lui fait donner ce mouvement producteur des choſes ſenſibles, c'eſt elle qui par Eſſence doit être la véritable ſource du mouvement; comme telle, elle eſt d'un autre ordre que la claſſe des Principes immatériels corporels qui lui ſont ſubordonnés; il doit donc y avoir dans cette claſſe, une action & des réſultats qui ſoient comme elle, diſtincts & indépendans du ſenſible, c'eſt-à-dire, dans leſquels le ſenſible ne ſoit pour rien.

Ainſi, puiſque le ſenſible n'eſt pour rien dans toutes les actions qui appartiennent à la Cauſe premiere, & dans tous les réſultats immatériels qui en proviennent; s'il ne fait qu'en recevoir la vie paſſive qui le ſoutient pendant la durée du temps; ſi enfin tous les effets ſenſibles, pendant le temps actuel de leur exiſtence même, ſont abſolument ſans aucune influence ſur la claſſe purement intellectuelle, à plus forte raiſon cette claſſe a-t-elle pu agir avant l'exiſtence des choſes ſenſibles, & peut agir après leur diſparition, puiſque le moment où ces choſes ſenſibles

bles auront vécu, n'aura pas même dérangé d'un inſtant l'action de la Cauſe premiere.

Alors, quoique dans le ſenſible, le mouvement & l'étendue ſoient néceſſairement liés l'un à l'autre, cela n'empêche point que dans la claſſe ſupérieure, ils ne doivent y avoir éternellement un mouvement ou une action, quand même rien de ſenſible ne ſeroit exiſtant, & dans ce ſens on peut dire avec certitude, que quoiqu'on ne puiſſe concevoir d'étendue ſans mouvement, il eſt cependant inconteſtable qu'on peut concevoir du mouvement ſans étendue, puiſque le Principe du mouvement, ſoit ſenſible, ſoit intellectuel, & hors de l'étendue.

Réuniſſant enſuite toutes ces obſervations, on doit voir s'il eſt poſſible de jamais attribuer avec raiſon aucun mouvement à l'étendue, comme néceſſaire à ſon eſſence, & ſi l'homme ne s'égare pas, lorſqu'il en cherche là le principe & la connoiſſance.

J'ai dit en général que le mouvement n'étoit autre choſe que l'effet de l'action, ou plutôt l'action même, puiſqu'ils ſont inſéparables. J'ai reconnu en outre, que dans les choſes ſenſibles, il y avoit deux ſortes de mouvemens ou d'actions oppoſées, ſavoir, la croiſſance & la décroiſſance, ou la force qui éloigne les corps de leur Centre, & leur propre Loi qui tend à les en rapprocher. Mais, comme le dernier de ces mouvemens

mouvemens ne fait que revenir ſur les traces de l'autre, dans le même temps, & ſelon la même Loi dans l'ordre inverſe, nous ne craignons point d'errer, en les annonçant comme provenant tous les deux du même *nombre;* & le moindre des Géometres ſait que ce nombre eſt *quatre.*

Qui ne ſait, en effet, que tous les mouvemens & toutes les révolutions poſſibles des corps, ſe font en Progreſſion géométrique quaternaire, ſoit aſcendante, ſoit deſcendante? Qui ne ſait que ce nombre *quatre* eſt la Loi univerſelle du cours des Aſtres, celle de la Méchanique, de la Pyrotechnie, celle, en un mot, de tout ce qui ſe meut dans la Région corporelle, ſoit naturellement, ſoit par la main des hommes?

Et véritablement, ſi la vie agit ſans interruption, & que ſon action ſoit toujours nouvelle; c'eſt-à-dire, ſi elle croît ou décroît ſans ceſſe dans les Etres corporels ſujets à la deſtruction, quelle autre Loi que celle de la Progreſſion géométrique aſcendante ou deſcendante ſauroit convenir à la Nature?

En effet, la Progreſſion arithmétique en eſt entiérement bannie, parce qu'elle eſt ſtérile & qu'elle ne peut embraſſer que des faits bornés ou des réſultats toujours égaux & toujours uniformes. Auſſi les hommes ne devroient-ils jamais l'appliquer qu'à des objets morts, à des diviſions fixes, ou à des aſſemblages immobiles; &

quand

quand ils ont voulu l'employer pour désigner les actions simples & vivantes de la Nature, comme celles de l'Air, celles qui produisent la chaleur & le froid, & toutes les autres causes des révolutions de l'Atmosphere, leurs résultats ou leurs divisions ont été très-vicieuses, en ce qu'elles ont donné à la multitude, une idée fausse du Principe de vie ou d'action corporelle, dont la mesure n'étant point sensible, ne peut sans la plus grossiere mépriſe se tracer sur la Matiere.

Nous n'induirons donc personne en erreur, en donnant la Progression géométrique quaternaire, comme étant le principe de la vie des Etres, ou en assurant, quelqu'inconnu que soit ce langage, que le *nombre* de toute action est *quatre*.

Mais ce que nous n'avons point encore fait, c'est d'annoncer quel est le *nombre* de l'étendue; il faut donc le dire: c'est ce même nombre *neuf* qui a été appliqué ci-devant à la ligne circulaire. Oui, la ligne circulaire & l'étendue ont un tel rapport, elles sont tellement inséparables, qu'elles portent absolument le même nombre, qui est *neuf*.

Si elles ont le même nombre, elles ont nécessairement la même mesure & le même poids; car ces trois principes marchant toujours d'accord, l'un ne peut être déterminé, qu'il ne détermine également les deux autres.

Effectivement,

Effectivement, quelque nouveau que cela doive paroître, je ne puis me dispenser d'avouer que l'étendue & la ligne circulaire ne sont qu'une même chose; c'est-à-dire, qu'il n'y a d'étendue que par la ligne circulaire, & réciproquement qu'il n'y a que la ligne circulaire qui soit corporelle & sensible; c'est-à-dire, enfin, que la Nature matérielle & étendue ne peut être formée que de lignes qui ne sont pas droites, ou, ce qui est la même chose, qu'il n'y a pas une seule ligne droite dans la Nature, comme on le verra ci-après.

Je n'ai qu'un mot à dire avant d'en venir là, qui est, que si les Observateurs eussent examiné ceci de plus près, ils auroient résolu depuis long-temps une question qui n'est pas encore clairement décidée parmi eux, savoir, si la génération & la reproduction se font par des œufs, ou par des vers ou Animaux spermatiques; ils auroient vu que rien n'étant sans enveloppe ici-bas, & toute enveloppe, ou toute étendue, étant circulaire, tout est ver dans la Nature, parce que tout est œuf; & réciproquement tout est œuf, parce que tout est ver. Je reviens à mon sujet.

Il ne suffit pas, je le sais, d'avoir exclus de la Nature, la ligne droite, il faut exposer les raisons qui m'y déterminent.

Premiérement, si nous suivons l'origine de toutes

toutes les choſes ſenſibles & matérielles, nous ne pourrons nier que le Principe des Etres corporels ne ſoit le Feu, mais que leur corporiſation ne vienne de l'eau, & qu'ainſi les Corps ne commencent par le fluide.

En ſecond lieu, nous ne pourrons nier auſſi que ce fluide ne ſoit le principe qui opere la diſſolution des Corps, & qu'enſuite le Feu n'en opere la réintégration, puiſqu'une des plus belles Loix de la Vérité eſt que l'ordre direct & l'ordre inverſe aient un cours uniforme en ſens contraire.

Mais tout fluide n'eſt qu'un aſſemblage de particules ſphériques; & c'eſt même la forme ſphérique de ces particules qui donne au fluide la propriété qu'il a de s'étendre & de circuler. Alors, ſi les Corps prennent là leur naiſſance, il eſt donc conſtant qu'ils doivent conſerver dans leur état de perfection, la même forme qu'ils ont reçue à leur origine, comme ils la repréſentent encore dans leur diſſolution en particules fluides & ſphériques; & par cette raiſon les Corps doivent ſe conſidérer comme un aſſemblage de ces mêmes globules ſphériques, mais qui ont pris de la conſiſtance, en proportion de ce que leur Feu a plus ou moins deſſéché la partie groſſiere de leur humide. A quelque degré que l'on porte cet aſſemblage de globules ſphériques, il eſt donc évident que le réſultat

ſera

ſera toujours ſphérique & circulaire comme ſon Principe.

Veut-on ſe convaincre matériellement de ce que j'avoue ? que l'on fixe avec attention les corps dont les dimenſions nous paroiſſent droites, obſervons les ſurfaces les plus unies ; chacun ſait qu'on n'y pourra découvrir qu'inégalités, qu'élévations & qu'enfoncemens ; chacun ſait, dis-je, on doit ſavoir que les ſurfaces des Corps, vues de près, n'offrent aux yeux qu'une multitude de ſillons.

Mais ces ſillons eux-mêmes ne ſont compoſés que de ces inégalités, & ceci à l'infini ; & tant que nos yeux ou les inſtrumens dont nous les aidons pourront s'étendre, nous ne verrons jamais, ſoit dans les ſurfaces des Corps, ſoit dans les ſillons qu'elles nous préſentent, qu'une réunion de pluſieurs particules ſphériques qui ne ſe touchent que par un point de leur ſurface. Qu'on examine donc alors s'il eſt poſſible d'y admettre de ligne droite.

Qu'on ne m'objecte pas cet intervalle qui exiſte entre deux points donnés, & entre leſquels on peut ſuppoſer une ligne droite qui correſponde de l'un à l'autre.

Premiérement, ces deux points, ainſi ſéparés, ne ſont plus cenſés faire corps enſemble. Ainſi la ligne droite qu'on ſuppoſeroit entr'eux, ſeroit purement dans la penſée, & ne pourroit

pas être conçue comme corporelle & ſenſible.

Secondement, cet intervalle, qui les ſépare, eſt lui-même rempli de particules mercurielles aëriennes, qui étant ſphériques, comme celles des autres Corps, ne pourroient jamais ſe toucher que par leur ſurface ; ainſi cet intervalle ſeroit corps, & par cette raiſon ſujet aux mêmes inégalités que les Corps ; ce qui s'accorde entiérement avec ce qui a été dit précedemment ſur les principes de la Matiere, qui, malgré leur union, ne ſauroient jamais ſe confondre.

N'y ayant donc aucune continuité dans les corps, tout y étant ſucceſſif & interrompu, il eſt impoſſible dans aucun ſens d'y ſuppoſer & d'y reconnoître de lignes droites.

Outre les raiſons que nous venons de voir, il en eſt d'autres qui viennent à l'appui, & qui confirment l'évidence de ce principe. Je me ſuis décidé à convenir que le nombre *quatre* étoit le nombre de la ligne droite ; j'ai vu depuis, de concert avec tous les Obſervateurs, que le nombre *quatre* étoit auſſi celui qui dirigeoit toute eſpece de mouvement quelconque ; il y a donc une grande analogie entre le Principe du mouvement & la ligne droite, puiſque nous leur voyons porter le même nombre, puiſque d'ailleurs nous avons reconnu que dans ce mouvement réſidoit la ſource & l'action des choſes corporelles & ſenſibles, & qu'en même

temps

temps nous avons vu, que la ligne droite étoit l'emblême de l'infinité & de la continuité des productions du point dont elle émane.

Or, j'ai assez démontré que le mouvement, quoique produisant les choses corporelles & sensibles ou l'étendue, ne sauroit cependant jamais appartenir en propre à cette même étendue, ni en dépendre; alors donc, si la ligne droite a le même nombre que ce mouvement, elle doit avoir la même Loi & la même propriété; c'est-à-dire, que quoiqu'elle dirige les choses corporelles & étendues, jamais elle ne pourra se mêlanger avec elles, ni s'y confondre & devenir sensible, puisque le principe ne peut se confondre avec sa production.

Ce sont toutes ces raisons réunies qui doivent empêcher de jamais admettre de ligne droite dans la Nature corporelle.

Rappellons donc ici tous nos principes: le nombre *quatre* est celui du mouvement, c'est celui de la ligne droite, en un mot, c'est le nombre de tout ce qui n'est pas corporel & sensible. Le nombre *neuf* est celui de l'étendue & de la ligne circulaire, qui constitue universellement l'étendue, c'est-à-dire, qu'il est le nombre des corps & de toutes les parties des corps; car il faut absolument regarder la ligne circulaire comme la production nécessaire du mouvement qui se fait dans le temps.

Ce ſont là les deux ſeules & uniques Loix que nous puiſſions reconnoître, & avec elles nous pouvons ſans doute embraſſer tout ce qui exiſte ; puiſqu'il n'y a rien qui ne ſoit, ou dans l'étendue, ou hors de l'étendue ; qui ne ſoit paſſif ou actif, réſultat ou Principe, paſſager ou immuable, corporel ou incorporel, périſſable ou indeſtructible.

Prenant donc ces deux Loix pour guides, nous reviendrons à la maniere dont nous avons vu que les Géometres avoit conſidéré les deux ſortes de lignes poſſibles, la droite & la courbe ; & nous jugerons s'il eſt vrai que le cercle ſoit, comme ils le prétendent, un aſſemblage de lignes droites, puiſqu'au contraire, il n'y a pas de ligne droite, priſe dans le corporel, qui ne ſoit un aſſemblage de lignes courbes.

C'eſt pourtant, faute d'avoir diſcerné les différens nombres de ces deux différentes lignes, que depuis ſon exil l'homme cherche à les concilier, ou ce qui eſt la même choſe, tâche de découvrir ce que l'on nomme la quadrature du cercle. Avant ſa chûte, connoiſſant la nature des Etres, il ne ſe ſeroit pas conſumé en efforts inutiles, & ne ſe ſeroit pas livré à la recherche d'une découverte dont il eût évidemment connu l'impoſſibilité ; il n'eût été ni aſſez aveugle, ni aſſez imprudent, pour vouloir rapprocher des principes auſſi différens que ceux

de

de la ligne droite & de la ligne courbe ; en un mot, il ne fût jamais venu à ſa penſée de croire pouvoir changer la nature des Etres ; & de faire en ſorte que *neuf* valût *quatre*, ou que *quatre* valût *neuf*, ce qui eſt à la lettre l'objet de l'étude & de l'ocupation des Géometres.

Qu'on eſſaie en effet de concilier ces deux nombres, comment y parviendra-t-on ; comment adapter *neuf* avec *quatre*, comment diviſer *neuf* par *quatre*, ou, ce qui eſt la même choſe, partager neuf en quatre parties ſans y admettre de fractions, qui, ſelon ce qu'on a vu, ne peuvent ſe trouver dans les Principes naturels des choſes, quoiqu'elles puiſſent s'opérer ſur leurs réſultats, qui ne ſont que des aſſemblages ? Car, après avoir trouvé *deux* pour quotient, ne nous reſteroit-il pas toujours une Unité, qu'il faudroit diviſer également par ce même nombre *quatre* ?

Nous voyons donc que cette quadrature eſt impraticable en figure, ou dans le corporel & le ſenſible, & qu'elle ne ſauroit jamais avoir lieu qu'en nombre & immatériellement ; c'eſt-à-dire, en admettant le Centre qui eſt corporel & Quaternaire, comme on en ſera convaincu dans peu. Je laiſſe donc à penſer à préſent ſi cette quadrature eſt admiſſible, de la maniere dont les hommes s'en occupent ; ſi l'impoſſibilité n'en eſt pas évidemment démontrée, & ſi alors

nous devons être étonnés qu'on n'ait encore rien trouvé ſur cet objet ; car en fait de Vérité, une approximation, ou rien, c'eſt la même choſe.

Il en faut dire autant de la longitude, qu'un ſi grand nombre d'hommes cherche ſur la ſurface terreſtre avec tant d'émulation ; & pour en juger, il ſera ſuffiſant d'obſerver la différence qui exiſte entre la longitude & la latitude.

La latitude eſt horiſontale & va du Sud au Nord. Or, comme ce Sud n'eſt déſigné par aucun des points imaginaires, inventés par les Aſtronomes pour nous expliquer l'Univers, mais très-certainement par le Soleil, dont le Midi vertical varie, en s'élevant ou en s'abaiſſant chaque jour par rapport au jour précédent, il ſuit que cette latitude eſt néceſſairement circulaire & véritable ; & comme telle, elle porte le nombre *neuf* d'après tous les principes qui viennent d'être établis.

Au contraire, la longitude eſt perpendiculaire & vient de l'Etat qui eſt toujours au même point d'élévation, quoique cet Eſt ſe montre chaque jour à différens points de l'horizon. Ainſi la longitude étant fixe & toujours la même, eſt l'image réelle de la ligne droite, & par conſéquent porte le nombre *quatre*. Or nous venons de voir l'incompatibilité des deux nombres *quatre* & *neuf* ; comment eſt-il donc poſſible de trouver la perpendiculaire dans l'horizontal,

tal comment aſſimiler le ſupérieur à l'inférieur, comment enfin découvrir l'Eſt ſur la ſurface terreſtre, puiſqu'il n'eſt pas dans ſa Région ?

Quand j'ai dit que l'Eſt étoit fixe, on a bien vu que je ne parlois pas de celui que donne le lever du Soleil, puiſqu'il change tous les jours. D'ailleurs l'eſpece de longitude, que le Soleil donne de cette maniere, n'eſt toujours qu'horizontale par rapport à nous, comme la latitude; & par cela ſeul elle eſt très-défectueuſe.

Mais je parle du véritable Eſt dont le lever du Soleil n'eſt que le ſigne indicatif, & qui ſe manifeſte viſiblement & plus juſte dans l'à-plomb & la perpendiculaire; de cet Eſt, qui par ſon nombre *quatre*, peut ſeul embraſſer tout l'eſpace, puiſqu'en ſe joignant au nombre *neuf* qui eſt celui de l'étendue, c'eſt-à-dire, uniſſant l'actif au paſſif, il forme le nombre *treize*, qui eſt le nombre de la Nature.

Il n'eſt donc pas plus poſſible de trouver cette longitude ſur la Terre, que de concilier la ligne droite avec la ligne courbe, & que de trouver la meſure de l'étendue & le mouvement, dans l'étendue; nouvelle preuve de la vérité des principes que nous avons expoſés.

Nous devons appliquer encore cette Loi à une autre obſervation, & dire que c'eſt par la raiſon de cette même différence du nombre *quatre*

au nombre *neuf*, qu'on n'a pu juſqu'à préſent & qu'on ne pourra jamais faire quadrer juſte le calcul Lunaire avec le calcul Solaire. Car la Lune eſt *neuvaire*, comme étant attachée à la Terre qui n'a que des courbes en latitude; le Soleil, au contraire, quoique déſignant la latitude par le Sud, eſt néanmoins, dans ſon Eſt terreſtre ou dans le lieu de ſon lever, l'image du principe de la longitude ou de la ligne droite, & comme tel il eſt *quaternaire*. D'ailleurs il eſt clairement diſtinct de la région de la Terre, à laquelle il communique la réaction néceſſaire à ſa faculté végétative, nouvel indice de ſon activité quaternaire; en un mot, ſon quaternaire ſe manifeſte ſur la Lune même par les quatre phaſes que nous appercevons ſur elle, & qui ſe déterminent par ſes différentes poſitions, par rapport au Soleil dont elle reçoit la lumiere.

Ainſi appliquant à cet exemple le principe qui nous occupe pour le préſent, on verra clairement pourquoi le calcul Solaire & le calcul Lunaire ſont incompatibles, & que le vrai moyen de parvenir à la connoiſſance des choſes, eſt de commencer par ne pas les confondre, mais de les ſuivre & de les examiner chacune ſelon le *nombre* & les Loix qui leur ſont propres.

Que ne m'eſt-il permis de m'étendre plus au long, ſur ce nombre *neuf* que j'attribue à la Lune,

Lune, & par conſéquent à la Terre dont elle eſt le Satellite? Je montrerois par le nombre de cette Terre, quel eſt ſon emploi & ſa deſtination dans l'Univers; cela pourroit même nous donner des indices ſur la véritable forme qu'elle porte, & répandre encore plus de jour ſur le ſyſtême actuel qui ne l'admet pas comme immobile, mais, au contraire, comme parcourant un très-grand orbite.

Car les Aſtronomes ſe ſont peut-être un peu trop preſſés dans leurs jugemens; & avant de donner toute leur confiance à leurs obſervations, ils auroient dû examiner lequel parmi les Etres corporels doit agir le plus, ou de celui qui donne la réaction, ou de celui qui la reçoit; ſi le feu n'eſt pas le plus mobile des Elémens, & le ſang plus agile que les corps dans leſquels il circule: ils auroient dû penſer que la Terre, quoique n'occupant pas le centre des orbites des Aſtres, pouvoit cependant leur ſervir de *Récipient*, & que dès-lors elle devoit recevoir & attendre leurs influences, ſans être forcée d'ajouter une ſeconde action corporelle, à l'action végétative qui lui eſt propre, & dont ces Aſtres ſont privés.

Enfin les plus ſimples expériences ſur le Cône, leur auroient prouvé la vraie forme de la Terre; & nous pourrions leur offrir, dans la deſtination de cette même Terre, dans le rang qu'elle

qu'elle occupe parmi les Etres créés, & dans les propriétés de la perpendiculaire ou de la ligne droite, des difficultés inſurmontables que leurs ſyſtêmes ne pourroient réſoudre.

Il arriveroit peut-être auſſi que ces difficultés ne ſeroient pas ſenties, parce que l'Aſtronomie s'eſt iſolée comme toutes les Sciences où l'homme a mis la main, qu'elle a conſidéré la Terre, ainſi que chacun des corps céleſtes, comme des Etres diſtincts & ſans liaiſon les uns aux autres; en un mot, parce que l'homme a agi là auſſi inconſidérément que dans tout le reſte, c'eſt-à-dire, qu'il n'a point porté la vue ſur le principe de l'exiſtence de tous ces corps, ſur celui de leurs Loix & de leur deſtination, & que par cette raiſon il ne connoît pas encore quel eſt le premier objet.

Bien plus, c'eſt par un motif louable en apparence, qu'il a cherché à ravaler la Terre, en la comparant à l'immenſité & à la grandeur des Aſtres; il a eu la foibleſſe de croire que cette Terre n'étant qu'un point dans l'Univers, méritoit peu l'attention de la premiere Cauſe; qu'il ſeroit contre la vraiſemblance que cette Terre fût au contraire ce qu'il y a de plus précieux dans la création, & que tout ce qui exiſte autour ou au deſſus d'elle, lui vînt apporter ſon tribut; comme ſi c'étoit ſur une meſure ſenſible, que l'Auteur des choſes

choſes dût évaluer ſes Ouvrages, & que leur prix ne fût pas plutôt dans la nobleſſe de leur emploi & dans leurs propriétés, que dans la grandeur de l'eſpace & de l'étendue qu'ils occupent.

C'eſt peut-être cette fauſſe combinaiſon qui aura conduit l'homme à cette autre combinaiſon plus fauſſe encore, par laquelle il affecte de ne ſe pas croire digne lui-même des regards de ſon Auteur; il a cru n'écouter que l'humilité, en refuſant d'admettre que cette Terre même, & tout ce que l'Univers contient n'étoient faits que pour lui; il a feint de craindre de trop écouter ſon orgueil, en ſe livrant à cette penſée.

Mais il n'a pas craint l'indolence & la lâcheté qui proviennent néceſſairement de cette feinte modeſtie; & ſi l'homme évite de ſe regarder aujourd'hui comme devant être le Roi de l'Univers, c'eſt qu'il n'a pas le courage de travailler à en recouvrer les *Titres*, que les devoirs lui en paroiſſent trop fatiguans, & qu'il craint moins de renoncer à ſon état & à tous ſes droits, que d'entreprendre de les remettre dans leur valeur. Cependant, s'il vouloit un inſtant s'obſerver lui-même, il verroit bientôt qu'il devroit mettre ſon humilité, à avouer qu'il eſt avec raiſon au deſſous de ſon rang, mais non à ſe croire d'une nature à n'avoir jamais pu l'occuper, ni à ne pouvoir jamais y rentrer.

Que

Que ne puis-je donc, je le répete, me livrer à tout ce que j'aurois à dire ſur ces matieres ? Que ne puis-je montrer les rapports qui ſe trouvent entre cette Terre & le corps de l'homme, qui eſt formé de la même ſubſtance, puiſqu'il en eſt provenu ? Si mon plan me le permettoit, je prendrois dans leur analogie inconteſtable, le témoignage de l'uniformité de leurs Loix & de leurs proportions, d'où il ſeroit aiſé de voir qu'ils ont l'un & l'autre le même but à remplir.

Ce ſeroit même là où l'on apprendroit pourquoi j'ai enſeigné au commencement de cet Ouvrage, que l'homme étoit ſi fort intéreſſé à maintenir ſon corps en bon état ; parce que s'il eſt fait à l'image de la Terre, & que la Terre ſoit le fondement de la création corporelle, il ne peut conſerver ſa reſſemblance avec elle, qu'en réſiſtant comme elle aux forces qui la combattent continuellement. On y verroit auſſi que cette Terre lui doit être reſpectable comme ſa mere, & qu'étant, après la Cauſe intelligente & l'homme, le plus puiſſant des Etres de la Nature temporelle, elle eſt elle-même la preuve qu'il n'exiſte pas d'autres Mondes corporels, que celui qui nous eſt viſible.

Car cette opinion de la pluralité des Mondes eſt encore priſe dans la même ſource de toutes les erreurs humaines ; c'eſt pour vouloir tout ſéparer, tout démembrer, que l'homme ſuppoſe une

une multitude d'autres Univers, dont les Etoiles ſont les Soleils, & qui n'ont pas plus de correſpondance entr'eux qu'avec le Monde que nous habitons ; comme ſi cette exiſtence à part, étoit compatible avec l'idée que nous avons de l'Unité, & comme ſi, dans le cas que ces Mondes ſuppoſés exiſtaſſent, l'homme n'en auroit pas la connoiſſance en qualité d'Etre intellectuel.

Alors, s'il peut & doit avoir la connoiſſance de tout ce qui exiſte, il faut néceſſairement que rien ne ſoit iſolé, & que tout ſe tienne ; puiſque c'eſt avec un ſeul & même principe que l'homme embraſſe tout, & qu'il ne le pourroit avec ce ſeul & même principe, ſi tous les Etres créés corporellement n'étoient pas ſemblables entr'eux & de la même nature.

Oui, ſans doute, il y a pluſieurs Mondes, puiſque le plus petit des Etres en eſt un, mais tous tiennent à la même chaîne ; & comme l'homme a le droit de porter la main juſqu'au premier anneau de cette chaîne, il ne ſauroit en approcher, qu'il ne touche à la fois tous les Mondes.

On verroit de plus dans le tableau des propriétés de la Terre, que pour le bien-être de l'homme, ſoit ſenſible, ſoit intellectuel, elle eſt une ſource féconde & inépuiſable ; qu'elle raſſemble toutes les proportions, tant numériques que de figure ; qu'elle eſt le premier point d'appui

d'appui que l'homme a rencontré dans ſa chûte, & qu'en cela il ne ſauroit trop en priſer l'importance, puiſque ſans elle il ſeroit tombé beaucoup plus bas.

Que ſeroit-ce donc ſi j'oſois parler du Principe qui l'anime, & en qui réſident toutes les facultés de végétation & autres *vertus* que je pourrois expoſer? C'eſt bien alors que les hommes apprendroient à avoir de la vénération pour elle, qu'ils s'occuperoient davantage de ſa *Culture*, & qu'ils la regarderoient comme l'entrée de la route qu'ils ont à parcourir pour retourner au lieu qui leur a donné la naiſſance.

Mais je n'en ai peut-être déja que trop dit ſur ces objets, & ſi j'allois plus loin, je craindrois d'uſurper des droits qui ne m'appartiennent pas. Je reviens donc aux nombres *quatre* & *neuf*, que j'ai annoncés comme étant propres, l'un à la ligne droite, & l'autre à la ligne courbe; comme étant auſſi, l'un le nombre du mouvement ou de l'action, & l'autre celui de l'étendue; car il ſe pourroit que ces nombres paruſſent ſuppoſés & imaginaires.

Il eſt à propos que je faſſe voir pour quelle raiſon je les emploie, & pourquoi je prétends qu'ils conviennent chacun naturellement aux lignes auxquelles je les ai attribués; commençons par le nombre *neuf*, ou celui de la ligne circulaire & de l'étendue.

Sans

Sans doute, qu'il ne répugnera à perſonne de conſidérer une circonférence comme un zéro ; car quelle figure peut plus que le zéro reſſembler à une circonférence ? Il répugnera moins encore d'en regarder le centre comme une Unité, puiſqu'il eſt impoſſible que pour une circonférence, il y ait plus d'un centre ; tout le monde ſait auſſi qu'une Unité, jointe à un zéro donne *dix*, en cette ſorte 10. Ainſi nous pouvons enviſager le cercle entier, comme faiſant *dix* ou 10, c'eſt-à-dire le centre avec la circonférence.

Mais nous pouvons également regarder le cercle entier, comme un Etre corporel dont la circonférence eſt la forme ou le corps, & dont le centre eſt le principe immatériel. Or nous avons vu avec aſſez de détail, qu'on ne devoit jamais confondre ce Principe immatériel avec la forme corporelle & étendue ; que quoique ce ſoit ſur leur union qu'eſt fondée l'exiſtence de la Matiere, cependant c'étoit une erreur impardonnable de les prendre pour le même Etre, & que l'intelligence de l'homme pouvoit toujours les ſéparer.

Alors, ſéparer ce Principe de ſa forme corporelle, n'eſt-ce pas la même choſe que de ſéparer le centre de ſa circonférence, & par conſéquent la même choſe que d'ôter l'unité 1 du denaire 10. Mais, ſi on ôte une unité du denaire 10,

il

il eſt bien certain qu'il ne reſtera plus que *neuf* en nombre ; cependant il nous reſtera en figure le zéro, o, ou la ligne circulaire, ou enfin la circonférence. Que l'on voie donc à préſent ſi le nombre *neuf* & la circonférence ne ſe conviennent pas l'un à l'autre, & ſi nous avons eu tort de donner ce nombre *neuf* à toute étendue, puiſque nous avons prouvé que toute étendue étoit circulaire.

Que l'on voie auſſi, d'après le rapport exiſtant entre le zéro, qui eſt comme nul par lui-même, & le nombre *neuf*, ou celui de l'étendue, ſi l'on auroit dû blâmer ſi légérement ceux qui ont prétendu que la Matiere n'étoit qu'apparente.

Je ſais que la plupart des Géometres, regardant le nombre des caracteres d'Arithmétique, comme dépendant de la convention de l'homme, prendront peu de confiance à la démonſtration préſente ; je ſais même qu'il en eſt parmi eux qui ont eſſayé de porter juſqu'à vingt le nombre de ces caracteres, pour faciliter les opérations du calcul.

Mais, premiérement, ſi pluſieurs Nations ont des caracteres d'Arithmétique qui ne proviennent que de leur convention, les caracteres Arabes doivent en être exceptés, parce qu'ils ſont fondés ſur les Loix & la nature des choſes ſenſibles, qui auſſi-bien que les choſes intellectuelles,

lectuelles, ont des ſignes numériques qui leur ſont propres.

Secondement, comme les Géometres ignorent entiérement les Loix & les propriétés des *Nombres*; ils n'ont pas vu qu'en les multipliant au-delà de dix, ils dénaturoient tout, & vouloient donner aux Etres un Principe qui n'étoit pas ſimple, & qui n'offroit point d'Unité; ils n'ont pas vu que l'Unité étant univerſelle, la ſomme de tous les *Nombres* devoit principalement nous retracer ſon image, afin que ſe montrant auſſi réelle & & auſſi inaltérable dans ſes productions que dans ſon Eſſence, cette Unité eût à nos hommages des droits invincibles, & que l'homme fut inexcuſable, s'il venoit à les méconnoître. Ils n'ont pas vu, dis-je, que le nombre *dix* étoit celui qui portoit le plus parfaitement cette empreinte, & qu'ainſi la volonté de l'homme ne pourroit jamais étendre au-delà de dix, les ſignes des *Nombres* ou des Loix de l'Unité.

Auſſi l'expérience a pleinement confirmé ce principe; & les moyens qu'on avoit pris pour le combattre ſont demeurés ſans aucun ſuccès. Je puis donc entreprendre ſa défenſe, & attribuant le nombre *un* ou l'Unité, au centre, attribuer le nombre *neuf* à la circonférence ou à l'étendue.

Je ne rappellerai point ici ce que j'ai dit de

l'union des trois Elémens fondamentaux, qui ſe trouvent toujours tous les trois enſemble dans chacune des trois parties des corps ; par où l'on trouvera facilement un rapport certain du Nombre *neuf* à la Matiere, ou à l'étendue circulaire ; je ne dirai rien non plus de la formation du cube, ſoit algébrique, ſoit arithmétique, qui, lorſque les facteurs n'ont que deux termes, ne peut avoir lieu que par neuf opérations, puiſque, parmi les dix qu'on y devroit compter à la rigueur, la ſeconde & la troiſieme ne ſont qu'une répétition l'une de l'autre, & dès-lors doivent ſe conſidérer comme ne faiſant qu'un.

Mais j'appuierai le principe que j'ai établi, de quelques obſervations ſur la nature & la diviſion du cercle ; car il eſt faux de dire que ce ſont les Géometres qui l'ont diviſé en trois cens ſoixante degrés, comme étant la diviſion la plus commode, & celle qui ſe prêtoit le plus facilement à toutes les opérations du calcul.

Cette diviſion du cercle en trois cens ſoixante degrés, n'eſt point du tout arbitraire ; c'eſt la Nature même qui nous la donne, puiſque le cercle n'eſt compoſé que de triangles, & qu'il y a ſix de ces triangles équilatéraux dans toute l'étendue de ce même cercle.

Qu'on ſuive donc attentivement l'ordre naturel de ces nombres, qu'on y joigne enſuite le produit

duit qui eſt la circonférence ou le zéro, & qu'on voie ſi ce ſont les hommes qui ont établi ces diviſions.

Faut-il expoſer moi-même l'ordre naturel de ces nombres ? Toute production quelconque eſt ternaire, *trois*. Il y a ſix de ces productions parfaites dans un cercle, ou ſix triangles équilatéraux, *ſix*. Enfin la circonférence elle-même complette l'œuvre, & donne *neuf* ou zéro, o. Si l'on veut donc réduire en chiffres tous ces Nombres, nous aurons premiérement 3, ſecondement 6, & enfin ●, leſquels réunis donneront 360.

Qu'on faſſe enſuite telles multiplications qu'on voudra, ſur les Nombres que nous venons de reconnoître comme conſtituant le cercle ; alors, comme tous les réſultats en ſeront neuvaires, on ne doutera plus de l'univerſalité du nombre *neuf* dans la Matiere.

On ne doutera pas non plus de l'impuiſſance de ce nombre, quand on réfléchira qu'avec quelque nombre qu'on le joigne, il n'en altere jamais la nature ; ce qui, pour ceux qui en auront la clef, ſera une preuve frappante de ce que nous avons dit, que la forme ou l'enveloppe pouvoit varier, ſans que ſon Principe immatériel ceſſât d'être immuable & indeſtructible.

C'eſt par ces obſervations ſimples & naturelles

que l'on peut parvenir à appercevoir l'évidence du principe que j'expoſe. C'eſt-là en même temps, un des moyens qui peuvent indiquer aux hommes comment on doit procéder pour lire dans la nature des Etres; car toutes leurs Loix ſont écrites ſur leur enveloppe, dans leur marche, & dans les différentes révolutions auxquelles leur cour les aſſujettit.

Par exemple, c'eſt pour n'avoir pas diſtingué la circonférence naturelle d'avec la circonférence artificielle, qu'eſt venue l'erreur que j'ai relevée plus haut ſur la maniere dont on avoit conſidéré la circonférence juſqu'à préſent, c'eſt-à-dire, comme un aſſemblage d'une infinité de points réunis par des lignes droites. Il eſt vrai que la circonférence que l'homme décrit à l'aide du compas, ne peut ſe former que ſucceſſivement; & dans ce ſens on peut la regarder comme l'aſſemblage de pluſieurs points, qui n'étant marqués que l'un après l'autre, ne ſont pas cenſés avoir entr'eux d'adhérence ou de continuité; ce qui fait que l'imagination y a ſuppoſé des lignes droites pour les raſſembler.

Mais, outre que j'ai fait voir en ſon lieu que même dans ces cas-là, la ligne de réunion que l'on admettroit ne ſeroit pas droite, puiſque ſenſiblement il n'y en a point qui le ſoit, il ne faut qu'examiner la formation du cercle natu-

rel

rel, pour reconnoître la fauſſeté des définitions qu'on nous donne généralement de la ligne circulaire.

Le cercle naturel croît à la fois, & dans tous les ſens ; il occupe & remplit toutes les parties de ſa circonférence ; car ce n'eſt que dans l'ordre ſenſible & par les yeux de notre Matiere, que nous appercevons des inégalités néceſſaires dans les formes corporelles, parce qu'elles ne ſont que des aſſemblages ; au lieu que par les yeux de notre faculté intellectuelle, nous voyons par-tout la même force & la même puiſſance, & nous n'appercevons plus ces inégalités, parce que nous ſentons que l'action du Principe doit être pleine & uniforme ; ſans cela il ſeroit lui-même expoſé : &, ſoit dit en paſſant, c'eſt-là ce qui fait tomber toutes ces diſputes ſcholaſtiques & puériles ſur le vuide ; les yeux bornés du corps de l'homme doivent en trouver à tous les pas, parce qu'ils ne peuvent lire que dans l'étendue ; ſa penſée n'en conçoit nulle part, parce qu'elle lit dans le Principe, qu'elle voit que ce Principe agit par-tout, qu'il remplit néceſſairement, puiſque la *réſiſtance* doit être univerſelle comme la *preſſion*.

On ne peut donc comparer en rien le cercle naturel avec le cercle artificiel, puiſque le cercle naturel ſe crée tout enſemble, par la ſeule explosion de ſon centre ; au lieu que le cercle artificiel

ne commence que par la fin qui eſt le triangle ; car tout le monde ſait, ou doit ſavoir, que le compas dont on tient une des pointes immobile, ne peut faire avec l'autre un ſeul pas, ſans préſenter un triangle.

Venons actuellement aux raiſons pour leſquelles le Nombre *quatre* eſt celui de la ligne droite.

Je dirai avant tout que je n'emploie pas ici ce mot de *ligne droite*, dans le ſens qu'il a ſelon le langage reçu, par lequel on exprime cette étendue qui paroît avoir à nos yeux le même alignement ; & en effet, ayant démontré qu'il n'y avoit point de ligne droite dans la Nature ſenſible, je ne pourrois adopter l'opinion vulgaire à cet égard, ſans tenir une marche contradictoire avec tout ce que j'ai établi. Je regarderai donc ſeulement la ligne droite comme Principe, & comme telle, étant diſtinguée de l'étendue.

N'avons-nous pas vu que le cercle naturel, croiſſoit en même temps dans tous les ſens, & que le centre jetoit à la fois hors de lui-même la multitude innombrable & intariſſable de ſes rayons ? Chacun de ces rayons n'eſt-il pas regardé comme une ligne droite dans le ſens matériel ? Et véritablement, par ſa rectitude apparente & par la faculté qu'il a de pouvoir ſe prolonger à l'infini, il eſt l'image réelle du Principe Générateur qui produit

produit ſans ceſſe hors de lui, & qui ne s'écarte jamais de ſa Loi.

Nous avons vu en outre que le cercle n'étoit lui-même qu'un aſſemblage de triangles, puiſque nous n'avons reconnu par-tout que trois principes dans les corps, & que le cercle eſt corps. Or, ſi ce rayon, ſi cette ligne droite en apparence, ſi enfin l'action de ce Principe générateur ne peut ſe manifeſter que par une production ternaire, nous n'aurions qu'à réunir le nombre de l'unité du centre, ou de ce Principe générateur, au nombre ternaire de ſa production, avec laquelle il eſt lié pendant l'exiſtence de l'Etre corporel, & nous aurions déja un indice du quaternaire que nous cherchons dans la ligne droite, ſelon l'idée que nous en avons donnée.

Mais pour qu'on ne croie pas que nous confondons actuellement ce que nous avons diſtingué avec tant de ſoin, ſavoir, le centre qui eſt immatériel, avec la production ou le triangle qui eſt matériel & ſenſible, il faut qu'on ſe rappelle ce qui a été dit ſur les Principes de la Matiere. J'ai fait voir aſſez clairement que quoiqu'ils produiſent la Matiere, ils ſont cependant immatériels eux-mêmes; alors, pris comme tels, il eſt facile de concevoir une liaiſon intime du centre, ou du Principe générateur, avec les Principes ſecondaires; & comme les trois

côtés du triangle, ainſi que les trois dimenſions des formes, nous ont indiqué ſenſiblement que ces Principes ſecondaires ne ſont qu'au nombre de *trois*, leur union avec le centre nous offre l'idée la plus parfaite de notre *quaternaire* immatériel.

De plus, comme cette manifeſtation quaternaire n'a lieu que par l'émanation du rayon hors de ſon centre; que ce rayon qui ſe prolonge toujours en ligne droite, eſt l'organe & l'action du Principe central; que la ligne courbe, au contraire, ne produit rien, & qu'elle borne toujours l'action & la production de la ligne droite ou du rayon; nous ne pouvons réſiſter à cette évidence, & nous appliquons ſans crainte le nombre *quatre* à la ligne droite ou au rayon qui la repréſente, puiſque c'eſt la ligne droite & le rayon ſeul qui peuvent nous donner la connoiſſance de ce Nombre.

Voilà la route par laquelle l'homme peut parvenir à diſtinguer la forme & l'enveloppe corporelle des Etres, d'avec leurs Principes immatériels, & par-là ſe faire une idée aſſez juſte de leurs différens *nombres*, pour éviter la confuſion & marcher avec aſſurance dans le ſentier des obſervations; voilà, dis-je, le moyen de trouver cette Quadrature dont nous avons parlé, & qui ne ſe pourra jamais découvrir que par le *nombre* du centre.

Il eſt ſi vrai, en effet, que cette ligne droite, ou ce Quaternaire, eſt la ſource & l'organe de tout ce qui eſt corporel & ſenſible, que c'eſt au nombre *quatre* & au quarré, que la Géométrie ramene tout ce qu'elle veut meſurer; car elle ne conſidere tous les triangles qu'elle établit dans cette vue, que comme diviſion & moitié de ce même quarré; or ce quarré n'eſt-il pas formé par quatre lignes, & par quatre lignes qui ſont regardées comme droites, ou ſemblables au rayon, & par conſéquent quaternaires comme lui?

Faut-il donc quelque choſe de plus, pour démontrer que par leur procédé même, les Géometres prouvent ce que je leur avance? C'eſt-à-dire, que le *Nombre* qui produit les Etres, eſt le même qui leur ſert de meſure; & ainſi, que la vraie meſure des Etres ne peut ſe trouver que dans leur principe, & non pas dans leur enveloppe & dans l'étendue; puiſqu'au contraire, tout ce qui eſt enveloppe, tout ce qui eſt étendue ne peut s'évaluer avec préciſion qu'en ſe rapprochant du centre & de ce Nombre Quaternaire que nous nommons le Principe Générateur.

On ne ſongera pas, je l'eſpere, à m'objecter que toutes les figures, nommées rectilignes en Géométrie, étant bornées par des lignes cenſées droites, portent également le quaternaire, & qu'ainſi

qu'ainſi je ne devrois pas me borner au quarré pour indiquer la meſure quaternaire ; ce qui ſembleroit contredire la ſimplicité & l'unité du Principe annoncé.

Quand le fait ne ſeroit pas pour moi, quand il ſeroit faux que les Géometres, ainſi que je viens de le dire, ramenaſſent au quarré tout ce qu'ils veulent meſurer, il ſuffiroit de ce que nous venons de dire ſur ce quaternaire immatériel, pour convenir que toutes les choſes ſenſibles provenant de lui, doivent conſerver ſenſiblement ſur elles la marque de cette origine quaternaire ; or ce quaternaire étant abſolument le ſeul Principe Générateur des choſes ſenſibles, étant le ſeul *Nombre* à qui cette propriété de production ſoit eſſentielle, il eſt également indiſpenſable qu'il n'y ait parmi les choſes ſenſibles qu'une ſeule figure qui nous l'indique, & cette figure, on l'a dit, c'eſt le quarré.

Et comment cette vérité ne ſe montreroit-elle pas pour nous parmi les choſes ſenſibles, puiſque nous la trouvons indiquée clairement & d'une maniere inconteſtable dans la Loi numérique, c'eſt-à-dire, dans ce que l'homme poſſede ici-bas de plus intellectuel & de plus ſûr ? Comment, dis-je, pourrons-nous trouver plus d'une meſure quaternaire, ou, ce qui eſt la même choſe, plus d'un quarré, dans les Figures ſenſibles & corporelles.

porelles qui ſont l'objet de la Géométrie, puiſque dans cette Loi numérique ou de calcul, dont nous venons de parler, il eſt impoſſible de trouver plus d'un nombre quarré?

Je ſais que ceci doit étonner, & quelqu'inconteſtable que ſoit cette propoſition, elle paroîtra nouvelle ſans doute; car il eſt généralement reçu qu'un quarré numérique eſt le produit d'un Nombre quelconque, multiplié par lui-même, & l'on ne met pas même en queſtion que tous les Nombres n'aient cette propriété.

Mais, puiſque l'analogie que nous avons découverte dans toutes les claſſes, entre les Principes & leurs productions, ne ſuffit pas encore pour deſſiller les yeux ſur ce point; puiſque, malgré l'unité du quarré parmi toutes les figures ſenſibles que l'homme peut tracer, les Géometres ſe ſont perſuadés qu'il peut y avoir plus d'un quarré numérique; je vais entrer dans d'autres détails qui confirmeront la vérité de ce que je viens d'avancer.

Le quarré en figure eſt très-certainement le quadruple de ſa baſe; & il n'eſt que l'image ſenſible du quarré intellectuel & numérique, d'où il provient, il faut abſolument que ce quarré numérique & intellectuel ſoit le type & le modele de l'autre; c'eſt-à-dire, que de même que le quarré en figure eſt le quadruple de ſa baſe, de même le quarré numérique & intellectuel

intellectuel doit être le quadruple de ſa racine.

Or, je puis certifier à tous les hommes, & ils le peuvent connoître comme moi, qu'il n'y a qu'un ſeul nombre qui ſoit le quadruple de ſa racine. Je me diſpenſerai même autant que je le pourrai, de le leur indiquer poſitivement, ſoit parce qu'il eſt trop facile à trouver, ſoit parce que ce ſont des Vérités que je n'expoſe qu'à regret.

Mais, me dira-t-on, ſi je n'admets qu'un ſeul quarré numérique, comment faudra-t-il donc conſidérer les produits de tous les autres nombres multipliés par eux-mêmes ? Car enfin, s'il n'y a qu'un ſeul quarré numérique, il ne peut auſſi y avoir qu'une ſeule racine quarrée parmi tous les nombres ; & cependant il n'eſt pas un ſeul nombre qui ne puiſſe ſe multiplier par lui-même ; alors tous les nombres pouvant ſe multiplier par eux-mêmes, que feront-ils donc, s'ils ne ſont pas des racines quarrées ?

Je conviens que tout nombre quelconque peut ſe multiplier par lui-même, & par conſéquent qu'il n'en eſt point qui ne puiſſe ſe regarder comme racine ; je ſais de plus avec le moindre des Calculateurs qu'il n'eſt pas de racine qui ne ſoit moyenne proportionnelle entre ſon produit & l'unité ; mais pour que tous ces nombres fuſſent des racines quarrées ;

il

il faudroit qu'ils fuſſent tous en rapport de *quatre* avec l'unité ; or parmi cette multitude de différentes racines dont la quantité ne peut jamais être fixée, attendu que les nombres ſont ſans bornes, il n'y a abſolument qu'un ſeul nombre ou qu'une ſeule racine, qui ſoit dans ce rapport de *quatre* avec l'unité ; il eſt donc clair que le nombre qui ſe trouve avoir ce rapport, eſt le ſeul qui mérite eſſentiellement le nom de racine quarrée ; & toutes les autres racines ſe trouvant avoir des rapports différens avec l'unité, pourront prendre des noms tirés de ces différens rapports, mais elles ne devront jamais prendre le nom de racines quarrées, puiſque leur rapport avec l'unité ne ſera jamais quaternaire.

Par la même raiſon, quoique toutes les racines étant multipliées par elles-mêmes, rendent un produit ; cependant puiſque toute racine eſt moyenne proportionnelle entre ſon produit & l'unité, il faut de toute néceſſité que ce produit lui-même ſoit à ſa racine ce que ſa racine eſt à l'unité ; alors s'il n'eſt qu'une ſeule racine qui ſoit dans le rapport de *quatre* avec l'unité, ou qui ſoit quarrée, il eſt inconteſtable qu'il ne peut y avoir non plus qu'un ſeul produit qui ſoit dans le rapport de quatre avec ſa racine, & par conſéquent qu'il ne peut y avoir qu'un ſeul quarré

Tous

Tous les autres produits n'étant point dans ce rapport quaternaire avec leur racine, ne devront donc pas se considérer comme des quarrés, mais ils porteront les noms de leurs différens rapports avec leur racine, comme les racines qui ne sont pas quarrées, portent les noms de leurs différens rapports avec l'unité.

En un mot, s'il étoit vrai que toutes les racines fussent des racines quarrées, toutes les racines en raison double, donneroient certainement des quarrés qui seroient doubles les uns des autres, & l'on sait qu'en nombre cela est absolument impossible : voilà pourquoi nous n'admettons qu'un seul quarré, & qu'une seule racine quarrée. C'est donc pour n'avoir pas pris une idée assez juste d'une racine quarrée, que les Géometres en ont attribué les propriétés à tous les nombres, tandis qu'elles ne convenoient exactement qu'à un seul nombre

Il faut remarquer néanmoins que la différence qui se trouve entre cette seule Racine quarrée & toutes les autres racines, de même qu'entre le seul produit quarré admissible & tous les autres produits numériques, ne provient que de la qualité des facteurs, d'où elle se répand sur les résultats qui en proviennent. Dans le fait, c'est toujours le quaternaire qui dirige toutes ces opérations quelconques ;

conques ; ou, pour parler plus clairement, dans toute eſpece de multiplication, nous trouverons toujours premiérement l'unité ; ſecondement le premier facteur ; troiſiémement le ſecond facteur, & enfin le réſultat, ou le produit qui provient de l'action mutuelle des deux facteurs.

Et quand je dis, dans toute eſpece de multiplication ; c'eſt que ceci ſe trouve vrai, non ſeulement dans tous les produits auxquels nous connoiſſons deux Racines en deux facteurs comme dans la multiplication de deux différens nombres l'un par l'autre ; mais auſſi dans tous les produits où nous ne connoiſſons qu'une ſeule racine, parce que cette racine ſe multipliant par elle-même, nous offre toujours diſtinctement nos deux facteurs.

C'eſt donc là ce qui nous repréſente avec une nouvelle évidence, le pouvoir réel de ce nombre *quatre*, Principe de toute production, & générateur univerſel, de même que les vertus de cette ligne droite qui en eſt l'image & l'action.

C'eſt-là auſſi où nous trouvons une nouvelle preuve de la diſtinction des choſes ſenſibles & des choſes intellectuelles, ainſi que de tout ce qui a été dit ſur leur différent *nombre*, puiſque dans toutes les multiplications numériques, nous connoiſſons ſenſiblement trois choſes, ſavoir les deux facteurs & le produit,

duit, au lieu que nous ne connoiſſons qu'intellectuellement l'unité à laquelle elles ont rapport ; & que cette unité n'entre jamais dans l'opération des choſes compoſées.

Nous voyons donc alors pourquoi nous avons reconnu ce quaternaire comme étant à la fois le Principe & la meſure fixe de tous les Etres, & pourquoi tout produit quelconque, ſoit l'étendue, ſoit toutes les différentes propriétés de cette étendue, ſont engendrées & dirigées par ce quaternaire.

Les Géometres eux-mêmes nous confirment tous les avantages qui ont été attribués juſqu'ici au quaternaire, & cela par les diviſions qu'ils emploient ſur le rayon pour évaluer ſon rapport avec la circonférence ? Ils ont ſoin de le diviſer dans le plus grand nombre de parties qu'il leur eſt poſſible, afin de rendre l'approximation moins défectueuſe. Mais dans toutes les diviſions qu'ils mettent en uſage, il eſt important d'obſerver qu'ils emploient toujours les décimales. Or, par un calcul que nous n'expoſerons pas ici, quoiqu'il ſoit aſſez connu, on ne peut nier qu'une décimale & le quaternaire, n'aient des rapports inconteſtables, puiſqu'ils ont tous deux le privilege de correſpondre & d'appartenir à l'unité. En ſe ſervant des décimales, les Géometres marchent donc encore par le quaternaire.

Je

Je ſais qu'à la rigueur on pourroit diviſer le rayon par d'autres Nombres que par les décimales ; je ſais méme que ces décimales ne rendent jamais des réſultats juſtes, comme la diviſion du cercle en trois cens ſoixante degrés, d'où l'on pourroit inférer que ni les décimales, ni le quaternaire avec lequel elles ſont unies d'une maniere inſéparable, ne ſont pas la vraie meſure.

Mais il faut obſerver que la diviſion du cercle en trois cens ſoixante degrés, eſt parfaitement exacte, parce qu'elle tombe ſur le vrai *nombre* de toutes les formes ; au lieu que le diviſion décimale exprimant le *nombre* du principe immatériel de ces mêmes formes, ne peut ſe trouver juſte en nature ſenſible, ſur le rayon corporel, ni ſur aucune eſpece de Matiere.

Cela n'empêche pas que de toutes les diviſions que l'homme pouvoit choiſir, les décimales ne ſoient celles qui l'approchent le plus du point qu'il deſire ; on peut dire même qu'en cela, comme dans bien d'autres circonſtances, il a été conduit ſans le ſavoir, par la loi & le Principe des choſes ; que ſon choix eſt une ſuite de la lumiere naturelle qui eſt en lui, & qui tend toujours à l'amener au Vrai, & que le moyen qu'il a pris, tout nul & tout inutile qu'il ſoit pour lui, en ce qu'il veut le faire quadrer avec l'étendue & avec la Matiere, eſt

néanmoins le meilleur qu'il avoit à prendre en ce genre.

Ainſi, malgré le peu de ſuccès que l'homme a retiré de ſes efforts, on ſera toujours obligé de convenir que la diviſion qu'il a faite du rayon en parties décimales, confirme ce que j'ai dit ſur l'univerſalité de la meſure quaternaire.

Quelque réſerve que je me ſois promis, après tout ce que j'ai dévoilé touchant le nombre *quatre* & touchant la racine quarrée, il n'eſt aucun de mes lecteurs qui ne jugent que l'un & l'autre ne ſoient les mêmes; ainſi il ne ſeroit plus temps de le diſſimuler; & même m'étant avancé juſques-là, je me trouve comme engagé à leur avouer qu'en vain chercheroient-ils la ſource des ſciences & des lumieres ailleurs que dans cette Racine quarrée, & dans le quarré unique qui en réſulte.

Et véritablement, s'il eſt poſſible à ceux qui liront cet Ecrit, de ſaiſir par eux-mêmes la liaiſon de tout ce que j'expoſe à leurs yeux, & de prendre une idée convenable du quarré numérique & intellectuel que je leur préſente, je ſuis en quelque ſorte obligé de convenir de la vérité, & de ne plus leur refuſer un aveu qu'ils m'arrachent.

Je vais donc préſenter préalablement, autant que la prudence & la diſcrétion me le permettront, quelques-unes des propriétés de ce *quaternaire*,

ternaire, & pour me rendre plus intelligible, je le conſidérerai comme le quarré ſenſible & corporel qui en eſt la figure & la production, c'eſt-à-dire, comme ayant quatre côtés viſibles & diſtincts.

En examinant chacun de ces quatre côtés ſéparément, on pourra ſe convaincre que le quarré dont il s'agit, eſt vraiment la ſeule route qui puiſſe mener l'homme à l'intelligence de tout ce qui eſt contenu dans l'Univers, de même que c'eſt le ſeul appui qui doive le ſoutenir contre toutes les tempêtes qu'il eſt obligé d'eſſuyer pendant ſon voyage dans le temps.

Mais pour mieux ſentir les avantages infinis attachés à ce quarré, rappellons-nous ce qui en a été dit en le comparant avec la circonférence; nous y apprendrons que la circonférence eſt faite pour borner & s'oppoſer à l'action du centre ou du quarré, & qu'ils réagiſſent mutuellement l'un ſur l'autre, que par conſéquent elle arrête les rayons de la lumiere, au lieu que le quarré étant par lui-même le Principe de cette lumiere, ſon véritable objet eſt d'éclairer; en un mot, que la circonférence retient l'homme dans des liens & dans une priſon, tandis que le quarré lui eſt donné pour s'en délivrer.

C'eſt en effet l'infériorité de cette circonférence qui fait tous les malheurs de l'homme,

parce qu'il ne peut en parcourir tous les points que ſucceſſivement, ce qui lui fait ſentir dans toute ſon étendue la peine du temps pour laquelle il n'étoit pas fait; au lieu que le *quarré* comme correſpondant avec l'unité, ne l'aſſujettit point à cette Loi, puiſqu'à l'image de ſon Principe, ſon action eſt entiere eſt ſans interruption.

Il faut cependant avouer que la Juſtice même a favoriſé l'homme juſques dans les punitions qu'elle lui a infligées, & que cette circonférence qui lui a été donnée pour le borner & lui faire expier ſes premiers égaremens, ne le laiſſe pas ſans eſpoir & ſans conſolation; car au moyen de cette circonférence, l'homme peut parcourir tout l'Univers & revenir au point d'où il eſt parti, ſans être obligé de ſe retourner, c'eſt-à-dire, ſans perdre de vue le centre. C'eſt même là pour lui l'exercice le plus utile & le plus ſalutaire, comme on voit que lorſqu'on veut aimanter une lame de fer, il faut après chaque frottement, la ramener à l'aimant en lui faiſant faire un circuit, ſans cela elle perdroit la vertu qu'elle vient de recevoir.

Néanmoins, malgré cette propriété de la circonférence, il n'y a nulle comparaiſon à en faire avec le quarré, puiſque celui-ci inſtruit l'homme directement des *vertus* du centre, & que ſans quitter ſa place, cet homme peut par ce moyen atteindre

atteindre & embraſſer les mêmes choſes, que, par le ſecours de la circonférence il ne ſauroit connoître ſans en parcourir tous les points.

Enfin, celui qui eſt tombé dans la circonférence, tourne autour du centre, parce qu'il s'eſt écarté de l'action de ce centre ou du rayon qui eſt droit, & il tourne toujours, parce que l'action bonne eſt univerſelle, & qu'il la trouve par-tout ſur ſon chemin en oppoſition; au lieu que celui qui tient au *centre*, ou au *quarré* qui en eſt l'image & le *nombre*, eſt toujours fixe & toujours le même.

Il eſt inutile, ſans doute, de pouſſer plus loin cette comparaiſon allégorique, parce que je ne doute pas, que dans ce que je viens de dire, des yeux intelligens ne faſſent bien des découvertes.

Ce n'eſt donc pas ſans raiſon que j'ai pu annoncer ce quarré, comme étant ſupérieur à tout, puiſque n'y ayant abſolument que deux ſortes de lignes, la droite & la courbe; tout ce qui ne tient pas à la Ligne droite, ou au quarré, eſt néceſſairement circulaire, & dès-lors temporel & périſſable.

C'eſt donc en vertu de cette ſupériorité univerſelle, que j'ai dû faire preſſentir à l'homme les avantages infinis qu'il pourroit trouver dans ce quarré, ou ce nombre quaternaire, ſur lequel je me ſuis propoſé de donner quelques détails préliminaires à mes Lecteurs.

Nous

Nous les prions de ſe ſouvenir que le quarré généralement connu, n'eſt que l'image & la figure du quarré numérique & intellectuel; ils concevront ſans doute auſſi, que nous ne nous propoſons de leur parler que du quarré numérique intellectuel qui agit ſur le temps & qui dirige le temps; & que celui-là même eſt la preuve qu'il exiſte un autre *quarré* hors du temps, mais dont la connoiſſance entiere nous eſt interdite, juſqu'à ce que nous ſoyions nous-même hors de la priſon temporelle: & c'eſt pour cela que je n'ai pas dû parler des termes de la Progreſſion quaternaire, qui s'élevent au deſſus des Cauſes agiſſant dans le temps.

D'après cela, pour faire concevoir comment ce quarré contient tout, & mene à la connoiſſance de tout, obſervons qu'en Mathématique ce ſont les quatre angles droits qui meſurent toute la circonférence; & comme ces quatre angles déſignent chacun une Région particuliere, il eſt clair que le quarré embraſſe l'Eſt, l'Oueſt, le Nord & le Sud, or, ſi dans tout ce qui exiſte, ſoit ſenſible, ſoit intellectuel, nous ne ſaurions jamais trouver que ces quatre Régions, que pourrons-nous donc concevoir au-delà? Et quand nous les aurons parcourues dans une Claſſe, ne devrons-nous pas nous regarder comme certains qu'il ne nous reſtera plus rien de cette Claſſe à connoître?

C'eſt

C'eſt pourquoi, celui qui auroit obſervé avec ſoin & avec perſévérance les quatres points Cardinaux de la Création corporelle, n'auroit plus rien à apprendre en Aſtronomie, & il pourroit ſe flatter de poſſéder à fond le Syſtême de l'Univers, ainſi que le véritable arrangement des Corps Céleſtes; c'eſt-à-dire, qu'il auroit la connoiſſance de la propriété des Etoiles fixes, de l'Anneau de Saturne, des Temps & des Saiſons convenables à l'*Agriculture*, & des deux Cauſes qui peuvent avoir les Eclipſes; car c'eſt pour n'avoir jamais voulu reconnoître qu'une Loi matérielle & viſible dans ces Eclipſes, que les Obſervateurs ont nié celles qui ſont provenues d'une autre ſource, & dans un temps différent du temps indiqué par l'ordre ſenſible.

Quand à l'ordre des mouvemens des Aſtres, l'homme pourroit également en avoir une connoiſſance certaine, par un examen réfléchi des quatre diviſions qui complétent leur cours temporel; car le Temps eſt celle des meſures ſenſibles qui eſt la moins ſujette à erreur, & c'eſt pour cette raiſon que le Temps étant la vraie meſure du corps des Aſtres, on ſent qu'il m'eſt plus aiſé d'eſtimer juſte leurs retours périodiques par le calcul du Temps, que d'évaluer avec préciſion la longueur de mon bras, par les meſures conventionnelles priſes dans l'étendue; puiſque celles-ci n'ont point de baſe fixe, ni

déterminée par la Nature ſenſible ; c'eſt pour cela qu'une multitude de Nations meſurent l'eſpace même & les diſtances itinéraires, par la durée ou par le temps.

Par le ſecours de ce même quarré, l'homme parviendroit à ſe délivrer des ténebres épaiſſes qui couvrent encore tous les yeux ſur l'ancienneté, l'origine & la formation des choſes ; il pourroit même éclaircir toutes les diſputes relative à la naiſſance de notre Globe, & à toutes les révolutions qui ſont écrites ſur ſa ſurface, & dont les traces peuvent auſſi-bien repréſenter les ſuites & les effets de la premiere exploſion, que ceux des révolutions poſtérieures & ſucceſſives, que l'Univers éprouve continuellement depuis ſon origine.

Et en effet, ces révolutions ſe ſont toujours produites par les forces Phyſiques, quoiqu'elles aient été permiſes, par la Cauſe premiere, & exécutées ſous les yeux de la Cauſe temporelle ſupérieure, par la continuelle *contr'action* du mauvais Principe, à qui d'immenſes pouvoirs ont ſouvent été accordés ſur le ſenſible pour la purification de l'intellectuel ; car, s'il le faut dire, cette purification de l'intellectuel eſt la ſeule voie qui mene au vrai *grand Œuvre*, ou au rétabliſſement de l'*Unité ;* or, comment cette purification peut-elle avoir lieu, ſans ſon contraire ou ſans ſa réaction, puiſqu'elle doit

ſe faire dans le temps, & que dans le temps aucune action ne peut avoir lieu ſans le ſecours d'une réaction.

Ce qui éclaireroit l'homme là-deſſus, c'eſt qu'en obſervant les quatre Régions dont nous parlons, il verroit qu'il y en a une qui dirige, une qui reçoit, & deux qui réagiſſent; de-là il verroit que les déſaſtres dont la Terre offre univerſellement les veſtiges, appartiennent néceſſairement à l'action de deux Régions actives oppoſées, ſavoir, de celle où regne le Feu, & de celle où regne l'Eau. Alors il n'attribueroit plus les effets dont ſes yeux ſont témoins tous les jours, à l'Elément ſeul qui paroît les produire, parce qu'il reconnoîtroit que ces révolutions ſont le réſultat du combat continuel de ces deux ennemis, dans lequel l'avantage demeure tantôt à l'un & tantôt à l'autre; mais auſſi dans lequel l'un des deux ne peut être vainqueur, ſans que le lieu de la Terre où s'eſt paſſé le combat n'en ſouffre à proportion, & n'en reçoive des altérations & des changemens.

Voilà pourquoi rien de ce que nous voyons ſur la Terre ne doit nous étonner, parce que, quand même les révolutions journalieres, que nous ne pouvons nier, n'auroient pas lieu, ces deux Elémens ont néanmoins commencé d'agir en oppoſition, dès le moment de l'origine des choſes temporelles.

Voilà

Voilà pourquoi auſſi nous devons être sûrs que chaque inſtant produit des révolutions nouvelles, parce que l'action de ces deux Elémens l'un ſur l'autre, eſt, & ſera continuelle juſqu'à la diſſolution générale. Ainſi tous ces prodiges qui ſurprennent ſi fort les Naturaliſtes, diſparoiſſent; toutes ces irrégularités, toutes ces dévaſtations qui s'operent ſous nos yeux, de même que celles dont les reſtes & les débris annoncent l'ancienneté, ne ſont plus difficiles à expliquer, & ſe concilient parfaitement avec tout ce que l'on a vu ſur les Principes innés des Etres, ſur leurs actions différentes & oppoſées les unes aux autres, enfin ſur les ſuites funeſtes de la *contr'action* univerſelle.

Mais tous ces Phénomenes paroîtront bien moins étonnans encore, quand nous nous rappellerons que ces deux Elémens oppoſés, ou ces deux agens, ou cette double Loi univerſelle dans la Matiere, ſont toujours dans la dépendance de la Cauſe active & intelligente qui en fait le centre & le lien, & qui peut à ſon gré actionner l'un ou l'autre des divers Agens qui lui ſont ſoumis, & même les livrer à une action inférieure & mauvaiſe.

Nous avons donc un moyen de plus de ſavoir d'où ont pu provenir, dans les grandes révolutions, ces excès prodigieux de l'Eau ſur le Feu, ou du Feu ſur l'Eau; car il faut ſimplement ſonger

ger à la Cauſe active & intelligente, & reconnoître que, lorſque les Principes de ces Elémens ne ſont plus dans leurs bornes naturelles, c'eſt qu'elle abandonne, ou qu'elle actionne l'un plus que l'autre par ſa propre *vertu*, pour l'accompliſſement des Décrets & de la Juſtice de la Cauſe premiere, & pour laiſſer agir, ou pour arrêter la trop grande *contraction* du Principe mauvais qui lui eſt oppoſé.

On voit donc par-là que pour ſavoir les raiſons de la marche que cette Cauſe tient dans l'Univers, c'eſt dans ſa Nature intelligente & dans tout ce qui lui reſſemble qu'il faut les chercher; car, comme elle eſt à la fois active & intelligente, c'eſt ſon activité qui fait produire les effets ſenſibles, en communiquant ſes diverſes actions & réactions à tous les Etres temporels; mais c'eſt ſa faculté intelligente ſeule qui peut en donner l'explication, attendu que c'eſt à ce ſeul titre qu'elle eſt admiſe au *Conſeil*; ainſi il n'y aura jamais aucun réſultat ſatisfaiſant pour ceux qui ne chercheront cette explication que dans la Matiere.

Que l'on applique ceci à tout ce qui a été dit ſur la maniere de chercher en tout la vérité des choſes; & l'on verra ſi les principes qui nous conduiſent ne ſont pas univerſels.

Outre les lumieres que la connoiſſance du quarré peut donner, ſur la conſtitution des Etres corporels,

corporels, ſur l'harmonie établie entr'eux, de même que ſur les cauſes de leur deſtruction ; il embraſſe encore les quatre degrés diſtincts, auxquels leur cours particulier les aſſujettit, & qui nous ſont clairement déſignées par les quatre Saiſons ; car, qui ne ſait les différentes propriétés attachées à chacune de ces Saiſons ? Qui ne ſait qu'aucun Etre corporel ne pouvant recevoir la naiſſance que par la réunion de deux actions inférieures, il faut premiérement & avant tout, que ces deux actions ſe conviennent & s'accordent mutuellement ; ce que l'on peut appeller l'*Adoption.*

Or, c'eſt à l'Automne que cet acte d'adoption eſt attribué, parce qu'alors les Etres, par la Loi de leur Principe immatériel, jettent hors d'eux les germes qui doivent ſervir à leur reproduction ; & cette Loi ne commence d'agir que quand ces germes ſe trouvent placés dans leur matrice naturelle. C'eſt-là le premier degré de leur cours ; degré ſur lequel la réflexion & l'intelligence découvriront facilement une infinité de choſes que je ne dois pas dire.

Quand les germes ſont ainſi adoptés par leur matrice, les deux actions concourant enſemble, forment ce que nous devons appeller la *conception*, qui ſelon la Loi de cette même nature corporelle, eſt indiſpenſable pour la génération des Etres de matiere. Ce ſecond degré de leur

cours

cours ſe paſſe pendant l'Hiver, dont l'influence ménageant leur force en les tenant dans le repos, & ramaſſant tout leur feu dans le même foyer, opere ſur eux une réaction violente qui leur fait faire effort, & les rend plus propres à ſe lier & à ſe communiquer réciproquement leurs vertus.

Le troiſieme degré de leur cours a lieu pendant le Printemps, & nous pouvons regarder cet acte comme celui de la *végétation* ou de la corporiſation; premiérement parce qu'il eſt le troiſieme, & que nous avons aſſez montré que le nombre trois étoit conſacré à tout réſultat, ſoit corporel, ſoit incorporel; en ſecond lieu, parce que les influences ſalines de l'hiver venant à ceſſer après avoir rempli leur Loi, qui étoit de réactionner no-ſeulement les Principes des germes générateurs, mais même ceux de leurs productions, les uns & les autres font uſage de leur faculté & de leur propriété naturelle en manifeſtant au-dehors tout ce qu'ils ont en eux. Auſſi, c'eſt dans cette ſaiſon du Printemps que commencent à paroître les fruits de cette propriété végétative, & que nous les voyons ſortir du ſein où ils ont la naiſſance.

Enfin l'Été complete tout l'ouvrage; c'eſt alors que toutes ces productions, ſortant de la matrice où elles avoient été formées, reçoivent pleinement l'action du Soleil qui les porte à leur maturité,

maturité, & c'eſt-là le quatrieme degré du cours de tous les Etres corporels terreſtres.

On ſent cependant qu'il faut en excepter la plupart des animaux, qui malgré qu'ils ſoient aſſujettis aux quatre degrés que je viens de reconnoître dans le cours particulier de tous les Etres corporels, ne ſuivent pas néanmoins toujours pour leur génération & leur croiſſance, la Loi & la durée ordinaire des ſaiſons; & cette exception ne doit pas étonner à leur égard, parce que n'étant pas inhérens à la Terre, quoiqu'ils viennent d'elle, il eſt certain que leur Loi ne doit pas être ſemblable à celle des Etres de végétation attachés à cette même Terre.

Il ne faudroit pas non plus rejetter le Principe de l'univerſalité quaternaire, parce qu'on verroit que même parmi les Etres de végétation, les uns n'attendent pas la révolution entiere des quatre ſaiſons pour compléter leur cours, & que d'autres ne parviennent à ce complément qu'après pluſieurs révolutions Solaires annuelles. Cette différence vient de ce que les uns ont beſoin d'une moindre réaction, & les autres d'une plus conſidérable, pour agir & pour opérer leur œuvre particulier. Mais ces quatre degrés ou ces quatre actes que je viens de remarquer, ne leur conviennent pas moins, & s'accompliſſent toujours avec une parfaite exactitude dans les Etres les plus précoces, comme dans ceux qui ſont les plus tardifs,

parce

parce que ſelon ce qu'on a vu ſur le nombre *quatre* par rapport à l'étendue, il eſt celui qui meſure tout, & qui porte ſon action par-tout, quoiqu'il ne porte pas par-tout ſon action égale, & qu'il la proportionne univerſellement à la différente nature des Etres.

Ce que l'on vient de voir ſur les propriétés attachées aux quatre ſaiſons, ne répandroit-il pas quelque lumiere ſur l'époque où l'Univers a pu prendre naiſſance ? Il eſt vrai que ceci ne peut regarder que ceux qui accordent une origine à l'Univers ; car pour ceux qui ont été ou aſſez aveugles ou d'aſſez mauvaiſe foi, pour ne pas lui en reconnoître une, cette recherche devient ſuperflue. Cependant, perſuadé que ceux-là même auroient profité de ce que je leur dirois à ce ſujet, je vais, autant qu'il me ſera permis, lever un coin du voile devant leurs yeux.

Si, dans l'origine du monde, on conſidere ſeulement le premier inſtant de l'apparence de ſa corporiſation, il eſt certain qu'en ſe guidant ſelon l'ordre des ſaiſons, on ſeroit tenté de l'attribuer au Printemps, parce qu'effectivement c'eſt le moment de la végétation.

Mais ſi l'on portoit la vue un peu plus haut, & qu'on examinât tous les actes qui ont dû précéder cette corporiſation viſible, il faudroit néceſſairement placer l'origine du germe du monde à une autre ſaiſon que celle du Printemps. Car

Car

l'on ſeroit obligé de convenir que la marche actuelle de la Nature univerſelle étant la même qu'au moment de ſa naiſſance, l'adoption de ſes Principes conſtitutifs a dû ſe faire alors pour elle, dans les mêmes circonſtances & dans le même temps où nous voyons que ſe fait aujourd'hui l'adoption des principes particuliers qui perpétuent ſon cours & ſon exiſtence; c'eſt-à-dire, que cette adoption primitive a dû commencer dans l'Automne.

C'eſt en effet, lorſque les Etres perdent la chaleur du *Soleil*, c'eſt lorſque cet Aſtre ſe retire d'eux, qu'ils ſe rapprochent & ſe recherchent, pour ſuppléer à ſon abſence en ſe communiquant leur propre chaleur; & c'eſt-là, comme on l'a vu, le premier acte de ce qui doit ſe paſſer corporellement parmi les Etres particuliers de la Nature. Il doit donc en être de même pour l'univerſel; c'eſt lorſque le *Soleil* a ceſſé d'être ſenſible à ceux qu'il avoit échauffés juſques-là, que les choſes corporelles ont fait le premier pas vers l'exiſtence, & que la Nature a commencé.

Par la même analogie, on pourroit préſumer dans quelle ſaiſon cette Nature doit ſe décompoſer & ceſſer d'exiſter; c'eſt-à-dire, qu'en ſuivant la Loi de ſon cours actuel, on devroit croire que c'eſt dans l'Eté, que cet Univers acquerra le complément des quatre actes de ſon

cours

cours univerſel, que ce complément étant arrivé, il terminera là ſa carriere, & que ſe détachant de la branche, à l'image des fruits, il ceſſera d'être, & diſparoîtra totalement pendant que l'arbre auquel il étoit attaché, demeurera ſtable à jamais.

Ce que je viens de dire a pour baſe une Loi généralement reconnue, qui eſt que les choſes finiſſent toujours par où elles ont commencé. Cependant je le répete, quoique les quatre actes du cours temporel s'accompliſſent dans chacun des Etres, il n'en eſt pas cependant en qui cette Loi ne s'opere dans des temps différens.

Alors, ſi ce cours varie du végétal à l'animal, ſi même dans chacune de ces deux claſſes, il s'opere ſi diverſement, tant ſur les différentes eſpeces que ſur les différens individus, à plus forte raiſon doit-il être plus difficile d'en fixer les Loix & la durée en jugeant du particulier à l'Univerſel. Ainſi, rien, n'eſt plus loin de ma penſée que de vouloir déterminer une ſaiſon temporelle pour ces grandes époques. Et dans le vrai, ces queſtions ſont entiérement ſuperflues pour l'homme, d'autant que par le flambeau qu'il porte en lui-même, il peut acquérir ſur ces objets des lumieres plus utiles, plus ſûres & plus importantes que celles qui ne tombent que ſur les périodes des Etres paſſagers.

Je prie également qu'on ne me taxe pas de

contradiction ou d'inadvertance, ſi l'on m'a entendu parler du Soleil avant l'exiſtence des choſes corporelles ; je n'oublie pas que le Soleil viſible a pris naiſſance comme tous les corps, & avec tous les corps ; mais je ſais auſſi qu'il y a un autre Soleil très-phyſique dont celui-ci n'eſt que la figure, & ſous les yeux duquel tous les actes de la naiſſance & de la formation de la Nature ſe ſont opérés, comme la révolution journaliere & annuelle des Etres particuliers s'opere à l'aſpect & par les Loix de notre Soleil corporel & ſenſible.

Ainſi, pour l'intérêt de ceux qui liront ceci, je les exhorte à être aſſez réſervés pour ne pas me juger avant de m'avoir compris ; & s'ils veulent me comprendre, il faut qu'ils portent ſouvent leur vue plus loin que ce que je dis ; car, ſoit par devoir, ſoit par prudence, j'ai laiſſé beaucoup à deſirer.

Après avoir montré en général pluſieurs des propriétés du quarré, que j'annonce toujours comme ſeul & unique, j'expoſerai briévement quelques-unes de celles qui ſont attachées à chacun de ſes côtés, me réſervant de traiter de cet emblême univerſel d'une maniere un peu plus étendue, dans la diviſion qui ſuivra celle-ci.

Le premier de ces côtés, comme baſe, fondement, ou racine des trois autres côtés, eſt l'image de l'Etre premier, unique, univerſel, qui

s'eſt

s'eſt manifeſté dans le temps, & dans toutes les productions ſenſibles, mais qui étant ſa cauſe à lui-même & la ſource de tout Principe, a ſa demeure à part du ſenſible & du temps; & pour reconnoître ce que j'ai déja dit pluſieurs fois; ſavoir, combien les productions ſenſibles, quoique venant de lui, ſont peu néceſſaires à ſon exiſtence, il ne faut qu'obſerver quel eſt le *nombre* qui lui convient, il n'y a perſonne qui ne ſache que c'eſt l'Unité.

Quelqu'opération que l'on faſſe ſur ce nombre pris en lui-même, c'eſt-à-dire, qu'on le multiplie, qu'on l'éleve à telle puiſſance que l'imagination pourra concevoir; que l'on cherche ſucceſſivement la racine de toutes ces puiſſances, ce ſera toujours ce même nombre d'unité qui demeurera par-tout pour réſultat, de façon que ce nombre *un* étant à la fois ſa racine, ſon quarré & toutes ſes puiſſances, exiſte néceſſairement par lui & indépendamment de tout autre Etre.

Je ne parle point de la diviſion, parce que cette opération de calcul ne peut avoir lieu que ſur des aſſemblages, & jamais ſur un nombre ſimple comme l'unité, ce qui confirme ce que j'ai dit ſur la nullité des fractions.

Je ne parle point non plus de l'opération de l'addition, parce qu'il eſt clair qu'elle ne peut également avoir lieu que dans les choſes compo-

ſées, & qu'un Etre qui a tout en ſoi ne peut recevoir la jonction d'aucun autre Etre, ce qui ſert de preuve à tout ce qui a été dit ci-devant ſur la Matiere, où rien de ce qui eſt employé à la croiſſance & à la nutrition des Etres corporels, ne ſe mêle avec leur Principes.

Mais je parle de la multiplication, ou élévation de puiſſances, ainſi que de l'extraction des racines, parce que l'une eſt l'image de la propriété productrice, innée dans tout Etre ſimple, & l'autre celle de la correſpondance de tout Etre ſimple avec ſes productions, puiſque c'eſt par cette correſpondance que s'opere la réintégration.

C'eſt-là ce qui doit nous aider à nous confirmer que ce premier côté du quarré, ce nombre UN, ou la Cauſe premiere de laquelle il eſt le caractériſtique, produit tout par elle, ne reçoit rien que d'elle ou qui ne ſoit à elle.

Le ſecond côté eſt celui qui appartient à cette Cauſe active & intelligente que j'ai préſentée dans le cours de cet Ouvrage, comme tenant le premier rang parmi les cauſes temporelles, & qui, par ſa faculté active, dirige le cours de la Nature & des Etres corporels, de même que par ſa faculté intelligente, elle dirige tous les pas de l'homme qui lui eſt ſemblable en qualité d'Etre intellectuel.

Nous attribuons à cette Cauſe le ſecond côté du

du quarré, parce que de même que ce ſecond côté eſt le plus voiſin de la racine ; de même la Cauſe active & intelligente paroît immédiatement après l'Etre premier qui exiſte hors des choſes temporelles. Alors, ſi nous la mettons en parallele avec le ſecond côté du quarré, nous devons donc auſſi lui donner un double nombre ; & nous voyons que nous ne ſaurions appliquer ce double nombre à aucun Etre avec plus de juſteſſe qu'à cette Cauſe, puiſqu'elle nous l'indique elle-même, tant par ſon rang ſecondaire, que par la double propriété dont elle eſt en poſſeſſion.

Et dans le fait, il eſt ſi vrai que cette Cauſe active & intelligente eſt le premier Agent de tout ce qui eſt temporel & ſenſible, qu'ici rien n'auroit jamais exiſté ſans ſon ſecours, & pour ainſi dire, ſans avoir commencé par elle.

Le quarré lui-même ne nous offre-t-il pas la preuve ? Le ſecond de ſes côtés, que nous examinons pour le moment, n'eſt-il pas le premier degré & le premier pas vers la manifeſtation des puiſſances de ſa racine ? En un mot, n'eſt-il pas l'image de cette ligne droite, qui eſt la premiere production du point, & ſans laquelle il n'y auroit jamais eu ni ſurface ni ſolide ?

Nous trouvons donc déja dans le quarré, deux points des plus importans pour l'homme,

ſavoir, la connoiſſance de la Cauſe premiere univerſelle, & celle de la Cauſe ſeconde qui la repréſente dans les choſes ſenſibles, & qui eſt ſon premier Agent temporel.

Je me ſuis aſſez étendu, en ſon lieu, ſur les attributs immenſes qui appartiennent à cette Cauſe ſeconde, active & intelligente, pour pouvoir me diſpenſer de les rappeller ici; & ſi l'on veut avoir d'elle l'idée qui lui convient, il ſuffira de ne jamais oublier qu'elle eſt l'image de la Cauſe premiere, & chargée de tous ſes pouvoirs pour tout ce qui ſe paſſe dans le Temps; c'eſt ce qu'on pourra concevoir de plus vrai à ſon ſujet; c'eſt en même temps ce qui apprendra à l'homme, s'il eſt aucun Etre dans le Temps, en qui il puiſſe mieux placer ſa confiance.

Le troiſieme côté du quarré eſt celui qui déſigne tous les réſultats quelconques, c'eſt-à-dire, tant ceux qui ſont corporels & ſenſibles, que ceux qui ſont immatériels & hors du Temps; car, de même qu'il y a un Quarré affecté au Temps, & un Quarré indépendant du Temps, de même il y a des réſultats attachés à l'un & à l'autre de ces deux Quarrés, parce que chacun d'eux a le pouvoir de manifeſter des productions; & comme les productions qui ſe manifeſtent dans l'une & l'autre Claſſe, ſont toujours au nombre de *trois*, c'eſt pour cela

que

que nous les appliquons au troiſieme côté du quarré.

Ceci s'accorde parfaitement avec ce que l'on a vu ſur les productions corporelles, qui toutes ſont l'aſſemblage de trois Elémens ; tout ce qu'il y a à obſerver, c'eſt la diſtinction conſidérable, qui, malgré la ſimilitude du *Nombre*, ſe trouve entre les productions temporelles & celles qui ne le ſont pas ; celles-ci provenant directement de la Cauſe premiere, ſont des Etres ſimples comme elle, & ont par conſéquent une exiſtence abſolue que rien ne peut anéantir ; les autres n'étant enfantés que par une Cauſe ſecondaire, ne peuvent avoir les mêmes privileges que les premieres, mais doivent néceſſairement ſe reſſentir de l'infériorité de leur Principe ; auſſi leur exiſtence n'eſt-elle que paſſagere, & elles ne ſubſiſtent pas par elles-mêmes, comme les Etres qui ont de la réalité.

C'eſt là ce que le troiſieme côté du quarré nous fait connoître évidemment ; car, ſi le ſecond nous a donné la ligne, le troiſieme nous donnera la ſurface ; & puiſque le nombre *trois* eſt en même temps le nombre de la ſurface & le nombre des Corps, il eſt donc clair que les Corps ne ſont compoſés que de ſurfaces, c'eſt-à-dire, de ſubſtances qui ne ſont que l'enveloppe ou l'apparence extérieure de l'Etre, mais

auxquelles n'appartiennent, ni la ſolidité, ni la vie.

Et en effet, la derniere opération, indiquée par la Géométrie humaine, pour compoſer le ſolide, n'eſt que la répétition de celles qui ont précédé, c'eſt-à-dire, de celles qui ont formé la ligne & la ſurface; car la profondeur que cette troiſieme & derniere opération engendre, n'eſt autre choſe que la direction verticale de pluſieurs lignes réunies, & toute la différence qui s'y trouve, c'eſt que dans les opérations précédentes la direction des lignes n'étoit qu'horizontale; ainſi cette profondeur eſt toujours le produit de la ligne; & comme telle, elle ne peut être autre choſe qu'un aſſemblage de ſurfaces.

Veut-on, puiſque l'occaſion s'en préſente, apprendre encore à évaluer plus juſte ce que ſont les Corps? Pour cet effet, on n'a qu'à ſuivre l'ordre inverſe de celui de leur formation. Les ſolides ſe trouveront compoſés de ſurfaces, les ſurfaces de lignes, les lignes de points, c'eſt-à-dire, de Principes qui n'ont ni longueur, ni largeur, ni profondeur; en un mot, qui n'ont aucune des dimenſions de la Matiere, ainſi que je l'ai amplement expoſé lorſque j'ai eu lieu d'en parler.

Qu'on ramene donc ainſi les Corps à leur ſource & à leur Eſſence primitive, & qu'on voie

voies par-là l'idée que l'on doit avoir de la Matiere.

Enfin, le quatrieme côté du quarré, comme répétant le Nombre quaternaire, par lequel tout a pris ſon origine, nous offre le *Nombre* de tout ce qui eſt centre ou Principe, dans quelque claſſe que ce ſoit; mais, comme nous avons aſſez parlé du Principe univerſel qui eſt hors du Temps, & que ce quarré dont nous traitons actuellement, a ſimplement le temporel pour objet, on ne doit entendre par ſon quatrieme côté, que les différens Principes agiſſans dans la claſſe temporelle, c'eſt-à-dire, tant ceux qui jouiſſent des facultés intellectuelles, que ceux qui ſont bornés aux facultés ſenſibles & corporelles; & même, quant aux Principes immatériels des Etres corporels, ſur leſquels nous nous ſommes étendus auſſi longuement qu'il nous a été permis de le faire, nous ne rappellerons ici ni leurs différentes propriétés, ni leur action innée, ni la néceſſité d'une ſeconde action pour faire opérer la premiere, ni en un mot, toutes ces obſervations qui ont été faites ſur les Loix & le cours de la Nature matérielle.

Nous nous contenterons de faire remarquer, que le rapport qui peut ſe trouver entre ces Principes corporels & le quatrieme côté du quarré, eſt une nouvelle preuve qu'en qualité de

de quaternaires ou de centres, ils ſont des Etres ſimples, diſtincts de la Matiere, & dès-lors indeſtructibles, quoique leurs productions ſenſibles, qui ne ſont que des aſſemblages, ſoient ſujettes par leur nature à ſe décompoſer.

C'eſt donc ſeulement ſur les Principes immatériels intellectuels, que nous devons actuellement fixer notre attention, & parmi ces Principes, il n'en eſt aucun ſur qui nous puiſſions attacher notre vue plus à propos que ſur l'homme en ce moment; puiſque c'eſt lui qui a été le principal objet de cet écrit; puiſque c'eſt en lui que devroient réſider eſſentiellement toutes les vertus renfermées dans cet important Quarré dont nous nous occupons; puiſqu'enfin, ce Quarré n'a jamais été tracé que pour l'homme, & qu'il eſt la véritable ſource des ſciences & des lumieres dont cet homme a été malheureuſement dépouillé.

Ce ſeroit donc en contemplant avec ſoin le quatrieme côté de ce quarré, que l'homme apprendroit véritablement à en évaluer le prix & les avantages. Ce ſeroit-là en même temps où il verroit à découvert les Erreurs par leſquelles les hommes ont obſcurci le fondement & l'objet même des Mathématiques; combien ils ſe trompent, quand ils ſubſtituent aux Loix ſimples de cette ſublime Science, leurs déciſions fautives & incertaines, & combien ils ſe nuiſent

ſent à eux-mêmes, quand ils la bornent à l'examen des Faits matériels de la Nature, tandis qu'en en faiſant un autre uſage, ils en pourroient retirer des fruits ſi précieux.

Mais on ſait que l'homme ne peut plus aujourd'hui obſerver ce quarré ſous le même point de vue qu'il le faiſoit autrefois, & que parmi les quatre différentes claſſes qui y ſont contenues, il n'occupe plus que la plus médiocre & la plus obſcure, au lieu que dans ſon origine il occupoit la premiere & la plus lumineuſe.

C'étoit alors que puiſant les connoiſſances dans leur ſource même, & ſe rapprochant, ſans fatigue & ſans travail du Principe qui lui avoit donné l'être, il jouiſſoit d'une paix & d'une félicité ſans bornes, parce qu'il étoit dans ſon Elément. C'eſt par ce même moyen qu'il pouvoit avec avantage & avec ſûreté diriger ſa marche dans toute la Nature, parce qu'ayant empire ſur les trois claſſes inférieures du quarré temporel, il pouvoit les diriger, à ſon gré, ſans être épouvanté ni arrêté par aucun obſtacle; c'eſt, dis-je, par les propriétés attachées à cette place éminente, qu'il avoit une notion certaine de tous les Etres qui compoſent cette Nature corporelle, & pour lors il n'étoit pas expoſé au danger de confondre ſa propre Eſſence avec la leur.

Au

Au contraire, relégué aujourd'hui à la derniere des classes du Quarré temporel, il se trouve à l'extrémité de cette même Nature corporelle qui lui étoit soumise autrefois & dont il n'auroit jamais dû éprouver ni la résistance, ni la rigueur. Il n'a plus cet avantage inappréciable, dont il jouissoit dans toute son étendue, lorsque placé entre le Quarré temporel & celui qui est hors du Temps, il pouvoit à la fois lire dans l'un & dans l'autre. Au lieu de cette lumiere dont il auroit pu ne jamais se séparer, il n'apperçoit plus autour de lui qu'une affreuse obscurité, qui l'expose à toutes les souffrances auxquelles il est sujet dans son corps, & à toutes les méprises auxquelles il est entraîné dans sa pensée, par le faux usage de sa volonté & par l'abus de toutes ses facultés intellectuelles.

Il n'est donc que trop vrai qu'il est impossible à l'homme d'atteindre aujourd'hui sans secours, les connoissances renfermées dans le Quarré dont nous traitons, puisqu'il ne se présente plus à lui sous la face qui peut seule le lui rendre intelligible.

Mais, je l'ai promis, je ne veux pas décourager l'homme; je voudrois, au contraire, allumer en lui une espérance qui ne s'éteignît jamais; je voudrois verser des consolations sur sa misere, en l'engageant à la comparer avec les moyens qu'il a près de lui pour s'en délivrer.

Je

Je vais donc actuellement fixer ſa vue ſur un attribut incorruptible qu'il poſſédoit pleinement dans ſon origine, dont la jouiſſance non ſeulement ne lui eſt pas tout-à-fait interdite aujourd'hui, mais eſt même un droit auquel il peut prétendre, & qui lui offre la ſeule voie & le ſeul moyen de recouvrer cette place importante dont nous venons de parler.

Rien ne paroîtra moins imaginaire que ce que j'avance, quand on réfiéchira que même dans ſa privation, l'homme poſſede encore les facultés du deſir & de la volonté; qu'ainſi ayant des facultés, il lui faut des attributs pour les manifeſter, puiſque la Cauſe premiere elle-même eſt ſoumiſe, ainſi que tout ce qui tient à ſon Eſſence, à la néceſſité de ne pouvoir rien manifeſter ſans le ſecours de ſes attributs.

Il eſt vrai que les facultés de ce Principe premier étant auſſi infinies que les Nombres, les attributs qui leur répondent doivent être également ſans limites; car non ſeulement ce Principe premier manifeſte des productions hors du temps, pour leſquelles il emploie des attributs nhérens en lui, & ne ſont diſtincts entr'eux que par leurs différentes propriétés; mais il manifeſte encore des productions dans le temps, & pour leſquelles, outre le ſecours de ces attributs inſéparables d'avec lui-même, il lui a fallu de plus des attributs hors de lui, venant de lui, agiſſant

pa

par lui, & qui ne ſuſſent pas lui ; ce qui conſtitue la Loi des Etres temporels, & explique la double action de l'Univers.

Mais, quoique les manifeſtations que l'homme a à faire ne ſoient nullement comparables à celles de la Cauſe premiere, on ne peut néanmoins lui conteſter les facultés que nous venons de reconnoître en lui, ainſi que le beſoin indiſpenſable d'attributs analogues à ces facultés, pour pouvoir les mettre en valeur ; & puiſque ces attributs ſont les mêmes que ceux par leſquels il a prouvé autrefois ſa grandeur, nous verrons qu'il en devroit attendre aujourd'hui les mêmes ſecours, s'il avoit une volonté conſtante d'en faire uſage, & qu'il leur donnât toute ſa confiance.

7.

CES attributs au deſſus de tout prix, & dans leſquels ſe trouve la ſeule reſſource de l'homme, ſont renfermés dans la connoiſſance des langues, c'eſt-à-dire, dans cette faculté commune à toute l'eſpece humaine de communiquer ſes penſées; faculté que toutes les Nations ont en effet cultivée, mais d'une maniere peu profitable pour elles, parce qu'elles ne l'ont pas appliquée à ſon véritable objet.

Nous voyons évidemment que les avantages attachés à la faculté de parler, ſont les droits réels de l'homme, puiſque par leur moyen il commerce avec ſes ſemblables, & qu'il leur rend ſenſibles toutes ſes penſées & toutes ſes affections. C'eſt même là ce qui peut vraiment répondre à ſes droits ſur cet objet; car tous les ſignes qu'on a employés pour ſuppléer à la parole dans ceux qui en ſont privés, ſoit par nature, ſoit par accident, ne rempliſſent ce but que très-imparfaitement.

Cela ſe borne chez eux ordinairement à des négations & à des affirmations, toutes choſes qui ne ſont que la ſuite d'une queſtion; & ſi l'on ne les interroge, ils ne peuvent d'eux-mêmes nous faire

faire concevoir une penſée, à moins, ce qui revient au même, que l'objet ne ſoit ſous leurs yeux, & que par le tact ou quelqu'autre ſigne démonſtratif, ils ne nous faſſent comprendre l'application qu'ils en veulent faire.

Ceux qui ont pouſſé l'induſtrie plus loin, ne peuvent être entendus que des Maîtres qui les ont enſeignés, ou de toute autre perſonne qui ſeroit inſtruite de la convention ; mais alors, quoique ce ſoit bien là une eſpece de langage, cependant nous ne pouvons jamais dire que ce ſoit une véritable Langue, puiſque premiérement elle n'eſt pas commune à tous les hommes, & en ſecond lieu, qu'elle peche fortement par l'expreſſion, en ce qu'elle eſt privée des avantages inappréciables qui ſe trouvent dans la prononciation.

Ce ne ſera donc jamais là, ni dans aucune des Langues factices, qui ſe trouveront les vrais attributs de l'homme, parce que tout y étant conventionnel & arbitraire, &, variant ſans ceſſe, n'annonce pas une véritable propriété.

D'après cet expoſé, nous pouvons déja concevoir quelle doit être la nature des Langues : car j'ai dit qu'elles doivent être communes à tous les hommes ; or, comment peuvent-elles être communes à tous les hommes, ſi elles n'ont pas toutes les mêmes ſignes ; ce qui eſt dire proprement qu'il ne doit y avoir qu'une Langue.

Je

Je ne donnerai point pour preuve de ce que j'avance ici, cette avidité avec laquelle les hommes cherchent à acquérir la pluralité des Langues, & cette ſorte d'admiration que nous avons pour ceux qui en connoiſſent un grand nombre, quoique cette avidité & cette admiration, toutes fauſſes qu'elles ſoient, offrent un indice de notre tendance vers l'univerſalité ou vers l'Unité.

Je ne dirai pas non plus avec quelle prédilection les Nations différentes regardent leur Langue particuliere, & combien chaque Peuple eſt jaloux de la ſienne.

Bien moins encore parlerai-je de l'uſage établi entre quelques Souverains de ne s'écrire que dans une Langue morte & commune entr'eux pour les correſpondances d'apparat, parce que non ſeulement cet uſage n'eſt pas général, mais encore qu'il tient à un motif trop frivole, pour pouvoir être de quelque poids dans la matiere que je traite.

C'eſt donc dans l'homme même qu'il faut trouver la raiſon & la preuve qu'il eſt fait pour n'avoir qu'une Langue, & dès-lors on pourra reconnoître par quelle Erreur on eſt venu à nier cette Vérité, & à dire que les Langues n'étant que l'effet de l'habitude & de la convention, il eſt inévitable qu'elles ne varient comme toutes les choſes de la Terre; ce qui a fait croire aux

Obſervateurs qu'il peut y en avoir à la fois pluſieurs, également vraies, quoique différentes les unes des autres.

Pour marcher avec quelque certitude dans cette carriere, je les engagerai à conſidérer s'ils ne reconnoiſſent pas en eux deux ſortes de Langues; l'une ſenſible, démonſtrative, & par le moyen de laquelle ils communiquent avec leurs ſemblables; l'autre, intérieure, muette, & qui cependant précede toujours celle qu'ils manifeſtent au dehors, & en eſt vraiment comme la mére.

Je leur demanderai enſuite d'examiner la nature de cette langue intérieure & ſecrete; de voir ſi elle eſt autre choſe que la voix & l'expreſſion d'un Principe extérieur à eux, mais qui grave en eux ſa penſée, & qui réaliſe ce qui ſe paſſe en lui.

Or, d'après la connoiſſance que nous avons priſe de ce Principe, on peut ſavoir que tous les hommes devant être dirigés par lui, il ne devroit ſe trouver dans tous qu'une marche uniforme, que le même but & la même Loi, malgré la variété innombrable des penſées bonnes qui peuvent leur être communiquées par cette voie.

Mais, puiſque cette marche devroit être ſi uniforme, puiſque cette expreſſion ſecrete devroit être la même par-tout, il eſt certain

que

que les hommes, qui n'auroient pas laiſſé dénaturer en eux les traces de cette Langue intérieure, l'entendroient tous très-parfaitement; car ils y trouveroient par-tout une conformité avec ce qu'ils ſentent en eux, ils y verroient la ſimulitude & la repréſentation de leurs idées mêmes, ils y apprendroient que hors celles qui leur viennent du Principe du mal, il n'y en a point qui leur ſoient étrangeres; enfin, ils ſe convaincroient d'une maniere frappante de la parité univerſelle de l'Etre intellectuel qui les conſtitue.

C'eſt là où ils reconnoîtroient clairement que la vraie Langue intellectuelle de l'homme étant par-tout la même, eſt eſſentiellement une; qu'elle ne pourra jamais varier, & qu'il ne peut en exiſter deux, ſans que l'une ne ſoit combattue & détruite par l'autre.

Alors, ainſi que nous l'avons vu, dès que la langue extérieure & ſenſible n'eſt que le produit de la langue intérieure & ſecrete; ſi cette langue ſecrete étoit toujours conforme au Principe qui doit la diriger, qu'elle fût toujours une & toujours la même, elle produiroit univerſellement la même expreſſion ſenſible & extérieure; par conſéquent, quoique nous ſoyions obligés d'employer aujourd'hui des organes matériels, nous aurions encore une langue commune, & qui ſeroit intelligible à tous les hommes.

Quand eſt-ce donc que les langues ſenſibles ont pu varier parmi eux ? Quand eſt-ce qu'ils ont apperçu de la diſparité dans la maniere dont ils ſe communiquoient leurs idées ? N'eſt-ce par lorſque cette expreſſion ſecrete & intérieure a commencé à varier elle-même, n'eſt-ce pas lorſque le langage intellectuel de l'homme s'eſt obſcurci, & n'a plus été l'ouvrage d'une main pure ? alors n'ayant plus ſa lumiere près de lui, il a reçu ſans examen la premiere idée qui s'eſt offerte à ſon Etre intellectuel, & n'a plus ſenti la liaiſon, ni la correſpondance de ce qu'il recevoit, avec le Principe vrai dont il devoit tout obtenir. Alors enfin, remis à lui-même, ſa volonté & ſon imagination ont été ſes ſeules reſſources ; & il a ſuivi par beſoin comme par ignorance, toutes les productions que ces faux guides lui ont préſentées.

C'eſt par-là que l'expreſſion ſenſible a été totalement altérée, parce que l'homme ne voyant plus les choſes dans leur nature, leur a donné des noms qui venoient de lui ; & qui n'étant point analogues à ces mêmes choſes, ne pouvoient pas les déſigner, comme leurs noms naturels le faiſoient ſans équivoque.

Que quelques hommes ſeulement aient ſuivi cette route erronée, & ſi peu ſuſceptible d'uniformité, alors chacun aura ſûrement donné aux mêmes choſes des noms différens ; ce qui répété par

par un grand nombre, & perpétué de plus en plus dans la ſucceſſion des temps, doit, à la vérité, nous offrir le ſpectacle le plus variable & le plus biſarre. Ne doutons pas que ce ne ſoit-là l'origine de la différence & de la diviſion des langues, & d'après tout ce que j'en ai dit, quand je n'en aurois pas d'autres preuves, ceci ſeroit plus que ſuffiſant pour nous convaincre que les hommes ſont prodigieuſement éloignés de leur Principe. Car, je le répete, s'ils étoient tous guidés par ce Principe, leur langue intellectuelle ſeroit la même; & par conſéquent, leurs langues ſenſibles & extérieures n'auroient que les mêmes ſignes & les mêmes idiomes.

On ne me conteſtera pas, je l'eſpere, ce que je viens de dire, ſur les noms naturels & ſignificatifs des Etres: quoique dans les différentes langues en uſage ſur la terre, les noms ne nous offrent rien d'uniforme, cependant nous ſommes obligés de croire qu'elles devroient n'employer que des noms qui indiquaſſent univerſellement & clairement les choſes; par cette raiſon ces langues ſi différentes les unes des autres ne ſauroient raiſonnablement paſſer pour de véritables langues; & d'ailleurs chacune de ces langues conſidérée en elle-même, toute fauſſe qu'elle ſoit, nous offrira clairement la preuve de ce que j'avance.

Les mots que chacune de ces langues em-

pluie, quoiqu'étant conventionnels, ne ſeront-ils pas pour tous ceux qui ſeront inſtruits de cette convention, un ſigne certain des Etres qu'ils repréſentent ? Ne voyons-nous pas même le penchant naturel que nous avons tous pour exprimer les choſes par les ſignes ou les mots qui nous paroiſſent le plus analogues ? Et ne goûtons-nous pas un plaiſir ſecret mêlé d'admiration, quand on nous offre des ſignes, des expreſſions & des figures qui nous rapprochent le plus de la Nature des objets qu'on veut nous préſenter, & qui nous les font le mieux concevoir ?

Que faiſons-nous donc en ceci que répéter la marche de la Vérité même, qui a établi une langue commune entre toutes ſes productions, & qui leur ayant donné à chacune un nom propre & lié à leur eſſence, les a mis à couvert de toute équivoque entre elles ? N'en préſerveroit-elle pas par le même moyen les hommes, qui ayant tous pour tâche de rétablir leur liaiſon avec ſes ouvrages, auroient ſu travailler & parvenir à en connoître les véritables noms ?

Nous ne pouvons donc nier que dans notre difformité même & dans notre privation, nous ne nous tracions des emblêmes expreſſifs de la Loi des Etres, & que l'uſage faux que nous faiſons du langage, ne nous annonce l'emploi plus juſte & plus ſatisfaiſant que nous en pourrions faire, ſans ſortir pour cela de la Nature,

& ſeulement en n'oubliant pas la ſource où ce langage devroit prendre ſon origine.

Il eſt donc vrai que ſi les Obſervateurs euſſent remonté juſqu'à cette expreſſion ſecrete & intérieure que le Principe intellectuel opere en nous, avant de ſe manifeſter au dehors, c'eût été là qu'ils auroient trouvé l'origine de la langue ſenſible, comme en étant le vrai Principe, & non pas dans les cauſes fragiles & impuiſſantes qui ſe bornent à opérer leur Loi particuliere, & qui ne peuvent rien produire de plus. Ils n'euſſent pas cherché à expliquer par de ſimples Loix de Matiere, des faits d'un ordre ſupérieur, qui ont ſubſiſté avant le temps, qui ſubſiſteront après le temps & ſans interruption, indépendamment de la Matiere. Ce n'eſt plus l'organiſation, ce n'eſt plus une découverte des premiers hommes, qui paſſant d'âge en âge, s'eſt perpétuée juſqu'à nos jours parmi l'eſpece humaine, par le moyen de l'exemple & de l'inſtruction; mais, ainſi que nous le verrons, c'eſt le véritable attribut de l'homme, & quoiqu'il en ait été dépouillé depuis qu'il s'eſt élevé contre ſa Loi, il lui en eſt reſté des veſtiges qui pourroient le ramener juſqu'à ſa ſource, s'il avoit le courage de les ſuivre pas à pas, & de s'y attacher fortement.

Je ſais que parmi mes ſemblables ce point eſt un des plus conteſtés; que non ſeulement ils ſont incertains quelle a pu être la premiere

langue des hommes, mais même qu'à force de varier là-deſſus, ils ont pu venir à croire que l'homme n'en avoit point la ſource en lui, & cela, parce qu'ils ne le voient pas parler naturellement, quand il eſt abandonné à lui-même dès ſon enfance.

Mais ne verront-ils jamais en quoi peche leur obſervation ? Ne ſavent-ils pas que dans l'état de privation où l'homme ſe trouve aujourd'hui, il eſt condamné à ne rien opérer, même par ſes facultés intellectuelles, ſans le ſecours d'une réaction extérieure, qui les mette en jeu & en action : & qu'ainſi, priver l'homme de cette Loi, c'eſt abſolument lui ôter toutes les reſſources que la Juſtice lui avoit accordées, & le mettre dans le cas de laiſſer étouffer ſes facultés, ſans qu'elles produiſent le moindre fruit.

Cependant on ne peut nier que ce ne ſoit-là la marche des Obſervateurs, par ces expériences réitérées qu'ils ont faites ſur des enfans, pour découvrir, en s'abſtenant de parler devant eux, quelle ſeroit leur langue naturelle. Quand ils ont vu enſuite que ces enfans ne faiſoient aucun uſage de la parole, ou qu'ils ne rendoient que des ſons confus, ils ont interprété le tout à leur gré, & ont bâti des opinions ſur des faits qu'ils avoient arrangés eux-mêmes. Mais n'eſt-il pas évident que la Nature ſenſible & la Loi intellectuelle appellent également l'homme à vivre

vivre en ſociété ? Or, pourquoi l'homme ſe trouve-t-il ainſi placé au milieu de ſes ſemblables qui ſont cenſés avoir fait leur réhabilitation, ſi ce n'eſt pour y recevoir tous les ſecours dont il a beſoin, pour ranimer à ſon tour ſes facultés enſevelies, & pouvoir les exercer à ſon profit ?

C'eſt donc agir directement contre ces deux Loix & contre l'homme, que de le priver des ſecours qu'il devoit en attendre ; c'eſt être peu ſenſé que de le juger, après lui avoir ôté tous les moyens d'acquérir l'uſage des facultés qu'on lui conteſte, & dont on cherche à le croire incapable. Il vaudroit autant placer un germe ſur une pierre, & nier enſuite que ce germe dût porter des fruits.

Mais, ſans aller plus loin, s'il eſt évident que quand l'homme eſt privé des ſecours qui lui ſont indiſpenſablement néceſſaires, il ne peut produire aucune langue fixe, & que cependant il y a des langues parmi les hommes ; où pourra-t-on donc trouver l'origine de ce langage univerſel, & ne faudra-t-il pas convenir que celui qui a pu l'enſeigner le premier, a dû le recevoir d'ailleurs que de la main des hommes ?

Il y a, je le ſais, une eſpece de langage naturel & uniforme, que les Obſervateurs s'accordent aſſez généralement à reconnoître dans l'homme, c'eſt celui par lequel il déſigne ſes affections

affections de plaiſir & de douleur ; ce qui annonce en lui une ſorte de ſons appropriés à cet uſage.

Mais il eſt bien clair que ce langage, ſi c'en eſt un, n'a que les ſenſations corporelles pour guide & pour objet ; & la preuve la plus convaincante que nous en ayions, c'eſt qu'il ſe trouve également dans les bêtes, dont la plupart manifeſtent au dehors leurs ſenſations par des mouvemens & même par des ſons caractériſés.

Toutefois cette eſpece de langage doit peu nous étonner dans l'animal, ſi nous nous rappellons les principes établis ci-deſſus. Le Principe corporel de l'animal n'eſt-il pas immatériel, puiſqu'il ne peut y avoir aucun Principe qui ne le ſoit ? Comme tel, ne doit-il pas avoir des facultés, & s'il a des facultés, ne doit-il pas avoir des moyens de les manifeſter ? Mais auſſi, les moyens dont chaque Etre en particulier peut avoir l'uſage, doivent toujours être en raiſon de ſes facultés ; car, s'il n'y avoit pas là une meſure comme dans tout le reſte, ce ſeroit une irrégularité, & dans les Loix des Etres nous ne ſaurions jamais en admettre.

C'eſt donc par cette meſure que l'on doit évaluer l'eſpece de langage par lequel les bêtes démontrent leurs facultés ; puiſque étant bornées à ſentir, il ne leur a fallu que les moyens de faire connoître qu'elles ſentoient, & elles les ont.

Les

Les Etres qui n'ont d'autres facultés que celles de la végétation, démontrent auſſi clairement cette faculté de végétation par le fait même, mais ils ne démontrent que cela.

Ainſi, quoique la bête ait des ſenſations, & qu'elle les exprime; quoique dans l'état actuel des choſes ces ſenſations ſoient de deux ſortes, l'une bonne & l'autre mauvaiſe, & que la bête les déſigne toutes deux, en montrant quand elle a de la joie ou quand elle ſouffre, on ne peut ſe diſpenſer de borner à ce ſeul objet ſon langage & tous ſignes démonſtratifs qui en ſont partie; & jamais on pourra regarder cette maniere de s'exprimer comme une vraie langue, puiſqu'une langue a pour but d'exprimer les penſées, que les penſées ſont le propre des principes intellectuels, & que j'ai aſſez clairement démontré que le Principe de la bête n'eſt point intellectuel, quoiqu'il ſoit immatériel.

Si nous ſommes fondés à ne point regarder comme une langue réelle les démonſtrations par leſquelles la bête fait connoître ſes ſenſations; alors, quoique l'homme comme animal, ait auſſi ces ſenſations & les moyens de les manifeſter, nous n'admettrons jamais la moindre comparaiſon, entre ce langage borné & obſcur, & celui dont la Nature intellectuelle des hommes les rend ſuſceptibles.

Ce ſeroit ſans doute une étude intéreſſante & inſtructive,

inſtructive, que d'obſerver dans toute la Nature, cette meſure qui ſe trouve entre les facultés des Etres & les moyens qui leur ont été accordés pour les exprimer. Nous y verrions, qu'à proportion qu'ils ſont éloignés par leur nature du premier anneau de la chaîne, leurs facultés ſont moins étendues. Nous verrions en même temps que les moyens qu'ils ont de les faire connoître, ſuivent avec exactitude cette progreſſion, & dans ce ſens nous pourrions accorder une ſorte de langage juſqu'aux moindres des Etres créés, puiſque ce langage ne ſeroit autre choſe que l'expreſſion de leurs facultés, & cette uniformité ſans laquelle il ne pourroit y avoir ni commerce, ni correſpondance, ni affinité entres les Etres de la même claſſe.

Il faudroit néanmoins dans cet examen avoir la plus grande attention de prendre tous les Etres chacun dans leur claſſe, & de ne pas attribuer à l'une ce qui n'appartient qu'à l'autre: il ne faudroit pas attribuer au minéral toutes les facultés des plantes, ni la même maniere de manifeſter celles qui leur ſont communes, non plus qu'attribuer à la plante ce que l'on auroit obſervé dans l'animal; bien moins encore faudroit-il attribuer à ces Etres inférieurs, & qui n'ont qu'une action paſſagere, tout ce que *nous* venons de découvrir dans l'homme. Car ce ſeroit retomber

retomber dans cette horrible confuſion des langues, le principe de toutes nos Erreurs & la vraie cauſe de notre ignorance, en ce que dès-lors la nature de tous les Etres ſeroit défigurée pour nous.

Mais, comme ce point ſeroit peut-être d'une trop grande étendue pour mon Ouvrage, je me contente de l'indiquer, & je le laiſſe à traiter à ceux qui auront la modeſtie de ſe borner à des ſujets iſolés, & moins vaſtes que celui qui m'occupe.

Je reviens donc à cette langue véritable & originelle, la reſſource la plus précieuſe de l'homme. J'annonce de nouveau, que comme Etre immatériel & intellectuel, il a dû recevoir avec ſa premiere exiſtence, des facultés d'un ordre ſupérieur, & par conſéquent les attributs néceſſaires pour les manifeſter; que ces attributs ne ſont autre choſe que la connoiſſance d'une langue commune à tous les Etres penſans; que cette langue univerſelle devoit leur être dictée par un ſeul & même principe, dont elle eſt le véritable ſigne; que l'homme n'ayant plus en entier ces premieres facultés, puiſque nous ayons vu qu'il n'avoit pas même la penſée à lui, les attributs qui les accompagnoit, lui ont auſſi été enlevés, & que c'eſt pour cela que nous ne lui voyons plus cette langue fixe & invariable.

Mais

Mais nous devons répéter aussi qu'il n'a pas perdu l'espérance de la retrouver, & qu'avec du courage & des efforts, il peut toujours prétendre à rentrer dans ses premiers droits.

S'il m'étoit permis d'en citer des preuves, je ferois voir que la terre en est remplie, & que depuis que le monde existe, il y a une langue qui ne s'est jamais perdue, & qui ne se perdra pas même après le monde, quoiqu'alors elle doive être simplifiée; je ferois voir que des hommes de toutes Nations en ont eu connoissance; que quelques-uns séparés par des siecles, de même que des contemporains, quoiqu'à des distances considérables, se sont entendus par le moyen de cette langue universelle & impérissable.

On apprendroit par cette langue comment les vrais Législateurs se sont instruits des Loix & des principes, par lesquels se sont conduits dans tous les temps les hommes qui ont possédé la *Justice*, & comment en réglant leur marche sur ces modeles, ils ont eu la certitude que leurs pas étoient réguliers. On y verroit aussi les vrais principes militaires dont les grands Généraux ont acquis la connoissance, & qu'ils ont employés avec tant de succès dans les *combats*.

Elle donneroit la clef de tous les *calculs*, la connoissance de la construction & de la décomposition des Etres, de même que de leur réintégration,

tégration. Elle feroit connoître les *vertus* du Nord, la cauſe de la déviation de la bouſſole, la *terre-vierge*, objet du deſir des aſpirans à la Philoſophie occulte. Enfin, ſans entrer ici dans un plus grand détail de ſes avantages, je ne crains point d'aſſurer que ceux qu'elle peut procurer ſont ſans nombre, & qu'il n'eſt pas un Etre ſur lequel ſon pouvoir & ſon flambeau ne s'étendent.

Mais, outre que je ne pourrois m'ouvrir davantage ſur cet objet, ſans manquer à ma promeſſe & à mes devoirs, il ſeroit très-inutile que j'en parlaſſe plus clairement, parce que mes paroles ſeroient perdues pour ceux qui n'ont pas tourné leur vue de ce côté, & le nombre en eſt comme infini.

Quant à ceux qui ſont dans le chemin de la Science, ce que j'ai dit leur ſuffira, ſans qu'il ſoit néceſſaire de lever pour eux un autre coin du voile.

Tout ce que je puis donc faire pour montrer la correſpondance univerſelle des principes que j'ai établis, c'eſt de prier mes Lecteurs de ſe reſſouvenir de ce livre de *dix feuilles*, donné à l'homme dans ſa premiere origine, & qu'il a gardé même depuis ſa ſeconde naiſſance, mais dont on lui a ôté l'intelligence & la véritable *Clef*; je les prie encore d'examiner les rapports qu'ils pourront appercevoir entre les propriétés de ce livre & celles

celles de la langue fixe & unique ; de voir s'il n'y a pas entr'elles une très-grande affinité, & de tâcher de les expliquer les unes par les autres; car c'eſt effectivement là où ſe trouveroit la *clef* de la ſcience, & ſi le livre en queſtion renferme toutes les connoiſſances, ainſi qu'on l'a vu dans ſon lieu, la langue dont nous parlons en eſt le véritable *Alphabet.*

C'eſt avec la même précaution que je dois parler d'un autre point qui tient eſſentiellement à celui que je viens de traiter, ſavoir, des moyens par leſquels cette langue ſe manifeſte. Ce n'eſt ſans doute que de deux manieres, comme toutes les langues, ſavoir, par l'expreſſion verbale & par les caracteres ou l'écriture; l'une venant à notre connoiſſance par le ſens de l'ouie, & l'autre par le ſens de la vue, les ſeuls de nos ſens qui ſoient attachés à des actes intellectuels : mais dans l'homme ſeulement; car, quoique la bête ait auſſi ces deux ſens, ils ne peuvent avoir dans elle qu'une deſtination & une fin matérielle & ſenſible, puiſqu'elle n'a point d'intelligence ; auſſi, l'ouie & la vue dans l'animal n'ont pour objet, comme tous ſes autres ſens, que la conſervation de l'individu corporel ; ce qui fait que les bêtes n'ont ni parole, ni écriture.

Il eſt donc vrai que c'eſt par ces deux moyens que l'homme parvient à la connoiſſance

de

de tant de choſes élévées, & cette langue emploie réellement le ſecours des ſens de l'homme pour lui faire concevoir ſa préciſion, ſa force & ſa juſteſſe.

Et comment cela pourroit-il être autrement, puiſqu'il ne peut rien recevoir que par ſes ſens, puiſque même dans ſon premier état, l'homme avoit des ſens par où tout s'opéroit comme aujourd'hui, avec cette différence qu'ils n'étoient pas ſuſceptibles de varier dans leurs effets, comme les ſens corporels de ſa Matiere, qui ne lui offrent qu'incertitude, & ſont les principaux inſtrumens de ſes erreurs?

D'ailleurs, comment pourroit-il parvenir à entendre les hommes qui l'auroient précédés, ou qui vivroient éloignés de lui, ſi ce n'eſt par le ſecours de l'Ecriture? Il faut convenir cependant que ces mêmes hommes, ou paſſés, ou éloignés, peuvent avoir des Interpretes ou des Commentateurs, qui inſtruits comme eux des vrais principes de la langue dont nous parlons, en faſſent uſage dans la converſation, & rapprochent par-là, & les temps & les diſtances.

C'eſt même là une des plus grandes ſatisfactions que la langue vraie puiſſe procurer, parce que cette voix eſt infiniment plus inſtructive; mais c'eſt auſſi la plus rare, & parmi les hommes le talent de l'écriture eſt beaucoup plus commun que celui de la parole.

La raiſon de ceci, c'eſt que dans la condition actuelle, nous ne pouvons monter que par gradation; & en effet, par rapport à toutes les langues, le ſens de la vue eſt au-deſſous de celui de l'ouie, parce que c'eſt par l'ouie que l'homme reçoit en nature, au moyen de la parole, l'explication vivante, ou l'intellectuel d'une langue, au lieu que l'Ecriture ne fait que l'indiquer, en n'offrant aux yeux qu'une expreſſion morte & des objets matériels.

Quoi qu'il en ſoit, par le moyen de la parole & de l'Ecriture, qui ſont propres à la vraie langue, l'homme peut s'inſtruire de tout ce qui a rapport aux choſes les plus anciennes; car perſonne n'a parlé ni écrit autant que les premiers hommes, quoiqu'aujourd'hui il ſe faſſe infiniment plus de Livres qu'autrefois. Il eſt vrai que parmi les Anciens & les Modernes, il y en a pluſieurs qui ont défiguré cette Ecriture & ce langage, mais l'homme peut connoître ceux qui ont fait ces funeſtes mépriſes, & par-là il verroit clairement l'origine de toutes les langues de la Terre, comment elles ſe ſont écartées de la langue premiere, & la liaiſon que ces écarts ont eu avec les ténebres & l'ignorance des Nations, ce qui les a précipités dans des abymes de miſeres dont elles ont murmuré, au lieu de ſe les attribuer.

Il apprendroit auſſi comment la main qui frappoit

frappoit ainſi ces Nations, n'avoit en vue que de les punir & non de les livrer à jamais au déſeſpoir ; puiſque ſa juſtice étant ſatisfaite, elle leur a rendu leur premiere langue, & même avec plus d'étendue qu'auparavant, afin que non-ſeulement elles puſſent réparer leurs déſordres, mais qu'elles euſſent même les moyens de s'en préſerver à l'avenir.

Je ne tarirois point, s'il m'étoit permis d'étendre plus loin le tableau des avantages infinis renfermés dans les différens moyens que cette langue emploie, ſoit pour l'oreille, ſoit pour les yeux. Néanmoins, ſi l'on conçoit qu'elle demande pour prix le ſacrifice entier de la volonté de l'homme ; ſi elle n'eſt intelligible qu'à ceux qui ſe ſont oubliés eux-mêmes pour laiſſer agir pleinement ſur eux la Loi de la Cauſe active & intelligente qui doit gouverner l'homme comme tout l'Univers ; on doit voir ſi elle peut être connue d'un grand nombre. Cependant, cette langue n'eſt pas un inſtant ſans agir, ſoit par le diſcours, ſoit par l'écriture ; mais l'homme ne s'occupe qu'à ſe fermer l'oreille, & il cherche de l'écriture dans les Livres. Comment la vraie langue ſeroit-elle donc intelligible pour lui ?

Un attribut tel que celui dont je viens de donner le tableau, ne peut ſans doute ſouffrir de comparaiſon avec aucun autre. C'eſt pour cela que je me ſuis cru fondé à l'annoncer comme

unique, & indépendant de toutes les variations auxquelles les hommes peuvent s'abandonner sur cet objet.

Mais il ne suffit pas d'avoir prouvé la nécessité d'un pareil langage dans les Etres intellectuels pour l'expression de leurs facultés : il ne suffit pas même d'en avoir assuré l'existence, en annonçant que c'étoit-là où tous les vrais Législateurs & autres hommes célebres avoient puisé leurs principes, leurs Loix & les ressorts de toutes leurs grandes actions ; il faut encore en prouver la réalité dans l'homme même, afin qu'il n'ait plus aucun doute sur ce point ; il faut lui montrer que la multitude des langues qui sont en usage parmi ses semblables, n'ont varié que sur l'expression sensible, tant dans le langage que dans l'écriture, mais que quant au Principe, il n'y en a pas une qui s'en soit écartée, qu'elles suivent toutes la même marche, qu'il leur est absolument impossible d'en tenir une autre ; en un mot, que toutes les Nations de la Terre n'ont qu'une même langue, quoiqu'il y en ait à peine deux qui s'entendent.

On ne peut nier, en effet, qu'une langue, quelqu'imparfaite qu'elle puisse être, ne soit dirigée par une Grammaire. Or, cette Grammaire n'étant autre chose qu'un résultat de l'ordre inhérent à nos facultés intellectuelles, tient de si près à leur langue intérieure,

rieure ; qu'on peut les regarder comme inſépa-rables.

C'eſt donc cette Grammaire qui eſt la regle invariable du langage parmi toutes les Nations. C'eſt-là cette Loi à laquelle elles ſont néceſſairement ſoumiſes, lors même qu'elles font le plus mauvais uſage de leurs facultés intellectuelles, ou de leur langue intérieure & ſecrete ; car cette Grammaire ne ſervant qu'à diriger l'expreſſion de nos idées, ne juge point ſi elles ſont ou non conformes au ſeul Principe qui doit les vivifier ; ſa fonction n'eſt que de rendre cette expreſſion réguliere ; & c'eſt ce qui ne peut jamais manquer d'arriver, puiſque, lorſque la Grammaire agit, elle eſt toujours juſte, ou elle ne dit rien.

Je n'emploierai pour preuve, que ce qui entre dans la compoſition du diſcours, ou ce qui eſt connu vulgairement ſous le nom de *parties d'oraiſon*. Parmi ces parties du diſcours, les unes ſont fixes, fondamentales & indiſpenſables pour compléter l'expreſſion d'une penſée, & elles ſont au nombre de trois. Les autres ne ſont que des acceſſoires ; auſſi le nombre n'en eſt-il pas généralement déterminé.

Les trois parties fondamentales du diſcours, ſans leſquelles il eſt de toute impoſſibilité de rendre une penſée, ſont le nom ou le pronom actifs, le verbe qui exprime la maniere d'exiſter,

ainſi que les actions des Etres, enfin le nom ou le pronom paſſif qui eſt le ſujet ou le produit de l'action. Que tout homme examine cette propoſition avec la rigueur qu'il jugera à propos d'y employer, il verra toujours qu'un diſcours quelconque ne peut avoir lieu ſans repréſenter une action, qu'une action ne peut ſe concevoir ſi elle n'eſt conduite par un agent qui l'opere, & ſuivie de l'effet qui en eſt, en doit, ou en peut être le réſultat; que ſi l'on ſupprime l'une ou l'autre de ces trois parties, nous ne pouvons prendre de la penſée une notion complete, & qu'alors nous ſentons qu'il manque quelque choſe à l'ordre qu'exige notre intelligence.

En effet, un nom ou un ſubſtantif ſeul, ne dit abſolument rien, s'il n'eſt accompagné d'un agent qui opere ſur lui, & d'un verbe qui déſigne de quelle maniere cet agent opere ſur ce nom & en diſpoſe. Retranchez l'un ou l'autre de ces trois ſignes, le diſcours n'offrira plus qu'une idée tronquée & dont notre intelligence attendra toujours le complément, au lieu qu'avec ces trois ſignes ſeuls, nous pouvons compléter une penſée, parce que nous pouvons y repréſenter l'agent, l'action, & le produit ou le ſujet.

Il eſt donc certain que cette Loi de la Grammaire eſt invariable, & que dans quelque langue que l'on choiſiſſe un exemple, on le trouvera conforme au principe que je viens de porter, puiſque

puiſque c'eſt celui de la Nature même, & des Loix établies par eſſence dans les facultés intellectuelles de l'homme.

Qu'on réfléchiſſe à préſent ſur tout ce que j'ai dit du poids, du nombre & de la meſure; qu'on voie ſi ces Loix ne comprennent pas l'homme dans leur empire, avec tout ce qui eſt en lui, & tout ce qui provient de lui; qu'on ſe rappelle encore ce que j'ai dit de ce fameux *Ternaire* dont j'ai annoncé l'univerſalité; qu'on examine s'il y a quelque objet qu'il n'embraſſe pas, & qu'on apprenne alors à prendre une idée plus noble qu'on ne l'a fait juſqu'à préſent, de l'Etre qui, malgré ſa dégradation, peut porter ſa vue juſques-là; qui peut rapprocher de lui de pareilles connoiſſances, & ſaiſir un enſemble auſſi étendù.

On pourroit cependant m'oppoſer qu'il eſt des cas où les trois parties que je reconnois comme fondamentales dans le diſcours, ne ſont pas toutes exprimées; que ſouvent il n'y en a que deux, quelquefois qu'une, & même quelquefois point du tout, comme dans une négation ou une affirmation. Mais cette objection tombera d'elle-même, quand on obſervera que dans tous ces cas, le nombre des trois parties fondamentales conſerve toujours ſon pouvoir, & que ſa Loi y ſubſiſte toujours, parce que celles des parties du diſcours qui ne ſeront pas exprimées, ne ſeront

que ſous-entendues, qu'elles tiendront toujours leur rang, & que même ce ne ſera que par leur liaiſon tacite avec elles, que les autres produiront leur effet.

Et véritablement, quand je ne répondrois à une queſtion que par un monoſyllabe, ce monoſyllabe offriroit toujours l'image du Principe ternaire, car elle annonceroit toujours de ma part une action quelconque relative à l'objet qu'on m'a préſenté, & c'eſt dans la queſtion même que ſe trouveroient exprimées les parties du diſcours qui ſeroient ſous-entendues dans ma réponſe. Je n'en donnerai point d'exemple, chacun pouvant s'en former aiſément.

Ainſi, je vois donc par-tout avec la plus grande évidence, les trois ſignes de l'agent, de l'action & du produit; & cet ordre étant commun à tous les Etres penſans, je ne crains point de dire que quand ils le voudroient, ils ne pourroient s'en écarter.

Je ne parle point de l'ordre dans lequel ces trois ſignes devroient être arrangés pour être en conformité avec l'ordre des facultés qu'ils repréſentent; cet ordre a été ſans doute interverti, en paſſant par la main des hommes, & preſque toutes les langues des Nations varient là-deſſus. Mais la vraie langue étant unique, l'arrangement de ces ſignes n'eût pas été ſujet à tous ces contraſtes, ſi l'homme eût ſu la conſerver.

Il ne faut pas croire cependant que même dans la vraie langue, ces trois signes eussent toujours été disposés dans le même ordre où ils le sont dans nos facultés intellectuelles ; car ces signes n'en sont que l'expression sensible, & je suis convenu que le sensible ne pouvoit jamais avoir la même marche que l'intellectuel, c'est-à-dire, que la production ne pouvoit jamais être susceptible des mêmes loix que son Principe générateur.

Mais la supériorité qu'elle eût eu sur toutes les autres langues, c'est que son expression sensible n'auroit jamais varié, & que cette expression eût suivi, sans la moindre altération, l'ordre & les Loix qui sont propres & particulieres à son essence. Cette langue eût eu de plus, ainsi qu'on l'a déja vu, l'avantage d'être à couvert de toute équivoque, & d'avoir toujours la même signification, parce qu'elle tient à la nature des choses, & que la nature des choses est invariable.

Parmi les trois signes fondamentaux auxquels toute expression de nos pensées est assujettie, il en est un qui mérite par préférence notre attention, & sur lequel nous allons jetter un moment les yeux ; c'est celui qui lie les deux autres, qui est l'image de l'action parmi nos facultés intellectuelles, & l'image de Mercure parmi les principes corporels ; en un mot, c'est celui qu'on nomme le *Verbe* parmi les Grammairiens.

Il ne faut donc pas oublier que s'il eſt l'image de l'action, c'eſt ſur lui que tout l'œuvre ſenſible eſt appuyé ; & que puiſque la propriété de l'action eſt de tout faire, celle de ſon ſigne ou de ſon image eſt de repréſenter & d'indiquer tout ce qui ſe fait.

Auſſi, qu'on réfléchiſſe ſur les propriétés de ce ſigne dans la compoſition du diſcours, qu'on reconnoiſſe que plus il eſt fort & expreſſif, plus les réſultats qui en proviennent ſont ſenſibles & marqués ; qu'on voie par une expérience facile à faire, que même dans toutes les choſes ſoumiſes au pouvoir ou aux conventions de l'homme, l'effet en eſt réglé, déterminé, animé principalement par le Verbe. Enfin, que les Obſervateurs examinent ſi ce n'eſt pas par ce ſigne appellé *Verbe*, que ſe manifeſte tout ce que nous connoiſſons de plus intellectuel & de plus actif en nous ; s'il n'eſt pas le ſeul des trois ſignes qui ſoit ſuſceptible de fortifier ou d'affoiblir l'expreſſion, tandis que les noms de l'agent & du ſujet une fois fixés, demeurent toujours les mêmes ; c'eſt par-là qu'on jugera ſi nous avons été fondés à lui attribuer l'action, puiſqu'il en eſt vraiment dépoſitaire, & qu'il faut abſolument ſon ſecours pour que quelque choſe ſe faſſe, ou s'exprime même tacitement.

C'eſt ici le lieu de remarquer, pourquoi les Obſervateurs oiſifs & les Kabbaliſtes ſpéculatifs

latifs ne trouvent rien, c'eſt qu'ils parlent toujours, & qu'ils ne VERBENT jamais.

Je ne m'étendrai pas davantage ſur les propriétés du *Verbe ;* des yeux intelligens pourront, d'après ce que j'ai dit, faire les plus importantes découvertes, & ſe convaincre eux-mêmes qu'à tous les inſtans de ſa vie, l'homme repréſente l'image ſenſible des moyens par leſquels tout a pris naiſſance, tout agit, & tout eſt gouverné.

Voilà donc encore une des Loix auxquelles tous les Etres qui ont le privilege de la parole, ſont obligés de ſe ſoumettre, & voilà pourquoi j'ai dit que toutes les Nations de la Terre n'avoient qu'une langue, quoique la maniere dont elles s'expriment fût univerſellement différente.

Je n'ai point parlé des autres parties qui entrent dans la compoſition du diſcours ; je les ai annoncées ſimplement comme acceſſoires, ne ſervant qu'à aider à l'expreſſion, à ſuppléer à la foibleſſe des mots, & à détailler quelques rapports de l'action ; ou ſi l'on veut, comme des images & des répétitions des trois parties que nous avons reconnues comme ſeules eſſentielles pour compléter le tableau d'une penſée quelconque.

En effet, on doit ſavoir que les Articles, ainſi que les terminaiſons des noms dans les langues

qui

qui n'ont point d'articles, ſervent à exprimer le nombre & le genre des noms, & à déterminer les rapports eſſentiels qui ſont entre l'agent, l'action & le ſujet; que les Adjectifs expriment les qualités des noms, que les Adverbes ſont les adjectifs du verbe ou de l'action; enfin, que les autres parties de l'oraiſon forment la liaiſon du diſcours, & en rendent le ſens plus ou moins expreſſif, ou les périodes plus harmonieuſes; mais comme l'uſage de ces différens ſignes n'eſt pas uniformément commun à toutes les langues; qu'il tient beaucoup aux mœurs & aux habitudes des Nations, toutes choſes qui étant liées au ſenſible doivent en ſuivre les variations, on ne peut les admettre au rang des parties fixes & immuables du diſcours; ainſi nous les emploierons point dans les preuves que nous apportons de l'unité de la langue de l'homme.

J'engage néanmoins les Grammairiens de conſidérer leur Science avec un peu plus d'attention qu'ils ne l'ont fait ſans doute juſqu'à préſent. Ils avouent bien que les langues viennent d'une ſource ſupérieure à l'homme, & que toutes les Loix en ſont dictées par la Nature; mais ce ſentiment obſcur a produit chez eux peu d'effet, & ils ſont bien éloignés de ſoupçonner dans les langues tout ce qu'ils y pourroient trouver.

Veut-on ſavoir la raiſon, c'eſt qu'ils ſont ſur la Grammaire ce que les Obſervateurs ſont

ſur

sur toutes les sciences c'est-à-dire, qu'ils jettent en passant un coup d'œil sur le Principe, mais que n'ayant pas le courage de s'y fixer longtemps, ils se rabaissent sur les détails d'ordre sensible & méchanique, qui absorbent toutes leurs facultés, & laissent obscurcir en eux la plus essentielle, celle de l'intelligence.

Que les Grammairiens se persuadent donc que les Loix de leur Science tenant au Principe comme toutes les autres, ils y peuvent découvrir une source inépuisable de lumieres & de Vérités, dont à peine ont-ils la moindre idée.

Le petit nombre qui leur en a été offert, doit leur paroître suffisant pour les mettre sur la voie ; s'ils ont vu clairement les signes représentatifs des facultés des Etres intellectuels, ils y pourront voir la même chose par rapport aux Etres qui ne le sont pas. Ils y pourront prendre une idée nette des Principes qui ont été établis sur la Matiere, en considérant simplement la différence qu'il y a entre le substantif & l'adjectif : l'un est l'Etre ou le Principe inné, l'autre exprime les facultés de tous genres qui peuvent être supposées dans son Principe ; mais ce qu'il faut observer avec soin, c'est que l'adjectif ne peut de lui-même se joindre au substantif, de même que le substantif seul est dans l'impuissance de produire

l'adjectif ;

l'adjectif; tous les deux sont dans l'attente d'une action supérieure qui les rapproche & les lie selon son gré ; & ce n'est qu'en vertu de cette action qu'ils peuvent recevoir leur union & manifester des propriétés.

Remarquons aussi que c'est l'ouvrage de la pensée même & de l'intelligence, d'employer à propos les adjectifs ; que c'est elle qui les apperçoit, ou qui les crée & les communique en quelque sorte, aux sujets qu'elle veut en revêtir ; reconnoissons dès-lors la propriété immense de cette action universelle que nous avons fait observer ci-devant, puisqu'il est certain que nous la trouvons par-tout.

Bien plus, cette même action, après avoir ainsi communiqué des facultés ou des adjectifs aux Principes innés ou aux substantifs, peut à son gré les étendre, les diminuer, & même les retirer tout-à-fait, & faire ainsi rentrer l'Etre dans son premier état d'inaction, image assez sensible de ce qu'elle opere en réalité sur la Nature.

Mais dans cette dissolution, les Grammairiens pourront voir aussi, sans crainte de se tromper, que l'adjectif qui n'est que la qualité de l'Etre, ne peut pas subsister sans un Principe, un sujet ou substantif, au lieu que le substantif peut très-bien être indiqué dans le discours, sans ses qualités ou ses adjectifs ;

d'où

d'où ils pourront voir un rapport avec ce qui a été expoſé ſur l'exiſtence des Etres immatériels corporels, indépendante de leurs facultés ſenſibles; d'où ils pourront comprendre auſſi ce qui a été dit de l'éternité du Principe de la Matiere, quoique la Matiere même ne puiſſe pas être éternelle, attendu que n'étant que l'effet d'une réunion, elle n'eſt rien de plus qu'un adjectif.

C'eſt par-là enſuite qu'ils pourront concevoir comment il eſt poſſible que l'homme ſoit privé de ſes premiers attributs, puiſque c'eſt par une main ſupérieure qu'il en avoit été revêtu; mais en même temps reconnoiſſant avec encore plus de certitude ſa propre inſuffiſance, ils avoueront que pour être rétabli dans ces mêmes droits, il lui faut abſolument le ſecours de cette même main qui l'en a dépouillé, & qui ne lui demande, comme je l'ai dit plus haut, que le ſacrifice de ſa volonté pour les lui rendre.

Ils pourront encore trouver dans les ſix Cas, les ſix principales modifications de la Matiere, de même que le détail des actes de ſa formation & de toutes les révolutions qu'elle ſubit. Les genres ſeront pour eux l'image des Principes oppoſés & qui ſont irréconciliables; en un mot, ils pourront faire une multitude d'obſervations de cette eſpece, qui ſans être le fruit de l'imagination,

l'imagination, ni des Syſtêmes, les convaincront de l'univerſalité du Principe, & que c'eſt la même main qui conduit tout.

Mais après avoir établi, comme je l'ai fait, cette langue unique, univerſelle, offerte à l'homme, même dans l'état de privation auquel il eſt réduit, je dois m'attendre à la curioſité de mes Lecteurs ſur le nom & l'eſpece de cette même langue.

Quant au nom, je ne pourrai les ſatisfaire, m'étant promis de ne rien nommer; mais quant à l'eſpece, je leur avouerai que c'eſt cette langue dont je leur ai déja dit que chaque mot portoit avec ſoi-même la vraie ſignification des choſes, & les déſignoit ſi bien, qu'il les faiſoit clairement appercevoir. J'ajouterai que c'eſt celle qui fait l'objet des vœux de toutes les Nations de la Terre, qui dirige ſecrétement les hommes dans toutes leurs inſtitutions, que chacun d'eux cultive en particulier & avec ſoin ſans le ſavoir, & qu'ils tâchent tous d'exprimer dans tous les ouvrages qu'ils enfantent; car elle eſt ſi bien gravée en eux, qu'ils ne peuvent rien produire qui n'en porte le caractere.

Je ne peux donc rien faire de mieux pour en indiquer la connoiſſance à mes ſemblables, que de les aſſurer qu'elle tient à leur Eſſence même, & que c'eſt en vertu de cette langue ſeule qu'ils ſont des hommes. Alors donc, qu'ils voient ſi

j'ai

j'ai eu tort de leur dire qu'elle étoit univerſelle, & ſi malgré les faux uſages qu'il en font, il leur ſera jamais poſſible de l'oublier entiérement, puiſque pour y parvenir, il faudroit qu'ils puiſſent ſe donner une autre Nature. C'eſt-là tout ce que je puis répondre à la queſtion préſente; pourſuivons.

J'ai dit que cette langue ſe manifeſtoit de deux manieres, comme toutes les autres langues, ſavoir par l'expreſſion verbale & par l'écriture; & comme je viens de dire il n'y a qu'un inſtant, que tous les ouvrages des hommes portoient ſon empreinte, il eſt néceſſaire que nous en parcourions quelques-uns, afin de mieux voir, tout faux qu'ils ſont, le rapport qu'ils ont avec leur ſource.

Conſidérons d'abord ceux de leurs ouvrages qui, comme image de l'expreſſion verbale de la langue dont il s'agit, doivent nous en offrir l'idée la plus juſte & la plus élevée; nous conſidérerons enſuite ceux qui ont du rapport avec les caracteres ou l'écriture de cette langue.

La premiere eſpece de ces ouvrages comprend généralement tout ce qui eſt regardé parmi les hommes comme le fruit du génie, de l'imagination, du raiſonnement & de l'intelligence, ou en général ce qui fait l'objet de tous les genres poſſibles de la Littérature & des Beaux-Arts.

Dans cette eſpece de productions de l'homme,

qui toutes ſemblent faire claſſe à part, nous voyons cependant régner le même deſſein, nous les voyons toutes animées du même motif, qui eſt celui de peindre, de prouver leur objet, & d'en perſuader la réalité, ou au moins de lui en donner les apparences.

Si les partiſans de l'un ou de l'autre de ces genres de productions ſe laiſſent quelquefois ſurprendre par la jalouſie, & s'ils tâchent d'établir leur crédit, en répandant du mépris ſur les autres branches qu'ils n'ont pas cultivées, c'eſt un tort évident qu'ils font à la ſcience, & l'on ne peut douter que parmi les fruits des facultés intellectuelles de l'homme, ceux-là n'aient la préférence, qui ſans rien enlever aux autres, s'étayeront au contraire de leur ſecours, & offriront par-là un goût plus ſolide & des beautés moins équivoques.

Cette idée eſt certainement celle de tous les hommes judicieux & doués d'un goût ſûr & vrai; ils ſavent que ce ne ſera jamais que dans une union intime & univerſelle, que leurs productions pourront trouver plus de force & plus de conſiſtance, & depuis long-temps il eſt reçu que toutes les parties de la Science ſont liées & ſe communiquent réciproquement des ſecours.

Et en effet, c'eſt un ſentiment ſi naturel à l'homme, qu'il le porte par-tout avec lui, lors même qu'il tient une marche que ce Principe déſavoue.

déſavoue. Si un Orateur vouloit condamner les Sciences, il faudroit qu'il ſe montrât ſavant ; ſi un Artiſte vouloit déprimer l'éloquence, il ne ſeroit pas écouté, s'il n'en employoit le langage.

Cependant cette utile obſervation, toute juſte qu'elle ſoit, ayant été faite vaguement, n'a preſque produit aucun fruit ; & les hommes ſe ſont accoutumés en cela, comme dans tout le reſte, à faire des diſtinctions abſolues, & à conſidérer chacune de ces différentes parties comme autant d'objets étrangers les uns aux autres.

Ce n'eſt pas que dans ces productions des facultés intellectuelles de l'homme, nous ne devions diſcerner différens genres, & que tout doive n'y repréſenter que le même ſujet. Au contraire, puiſque ces facultés ſont elles-mêmes différentes entr'elles, & que nous y pouvons remarquer des diſtinctions frappantes, il eſt naturel de penſer que leurs fruits doivent indiquer cette différence, & qu'ils ne peuvent pas ſe reſſembler ; mais en même temps, comme ces facultés ſont eſſentiellement liées, & qu'il eſt de toute impoſſibilité que l'une agiſſe ſans le ſecours des autres, nous voyons par-là qu'il eſt néceſſaire que la même liaiſon regne entre leurs différentes ſortes de productions, & qu'elles annoncent toutes la même origine.

Mais j'en ai déja trop dit ſur un objet qui n'eſt qu'acceſſoire à mon plan ; je reviens à l'examen que j'ai commencé ſur les rapports qui ſe trouvent entre la langue unique & univerſelle, & les différentes productions intellectuelles de l'homme.

De quelque eſpece que ſoient ces productions, nous pouvons les réduire à deux claſſes auxquelles toutes les autres reſſortiront, parce que dans tout ce qui exiſte, ne pouvant y avoir que de l'intellectuel & du ſenſible, tout ce que l'homme ſauroit produire, n'aura jamais que l'une ou l'autre de ces deux parties pour objet. Et en effet, tout ce que les hommes imaginent & produiſent journellement en ce genre, ſe borne à inſtruire ou à émouvoir, à raiſonner ou à toucher ; il leur eſt abſolument impoſſible de dire & de manifeſter quelque choſe hors d'eux-mêmes qui n'ait pour but l'un ou l'autre de ces deux points ; & quelques diviſions que l'on faſſe des productions intellectuelles des hommes, l'on verra toujours qu'ils ſe propoſent ou d'éclairer, & d'amener à la connoiſſance de Vérités quelconques, ou de ſubjuger l'homme intellectuel par le ſenſible, & de lui faire éprouver des ſituations, dans leſquelles n'étant plus le maître de lui-même, il ſoit au pouvoir de la voix qui lui parle, & ſuive aveuglément le charme bon ou mauvais qui l'entraîne.

Nous

Nous attribuerons à la premiere Claſſe tous les ouvrages de raiſonnement, ou en général tout ce qui ne devroit procéder que par axiome, & tout ce qui ſe borne à établir des faits.

Nous attribuerons à la ſeconde tout ce qui a pour but de faire ſur le cœur de l'homme des impreſſions de quelque genre que ce ſoit, & de l'agiter n'importe dans quel ſens.

Or, dans l'une ou l'autre de ces claſſes, quel eſt l'objet du deſir des Compoſiteurs ? N'eſt-ce pas de montrer leur ſujet ſous des faces ſi lumineuſes ou ſi ſéduiſantes, que celui qui les contemple ne puiſſe en conteſter la vérité, ni réſiſter à la force & aux attraits des moyens dont on fait uſage pour le charmer ? Quelles reſſources emploient-ils pour cela ? Ne mettent-ils pas tous leurs ſoins à ſe rapprocher de la nature même de l'objet qui les occupe ? Ne tâchent-ils pas de remonter juſqu'à ſa ſource, de pénétrer juſques dans ſon eſſence ? En un mot, tous leurs efforts ne tendent-ils pas à ſi bien faire accorder l'expreſſion avec ce qu'ils conçoivent, & à la rendre ſi naturelle & ſi vraie, qu'ils ſoient aſſurés de faire effet ſur leurs ſemblables, comme ſi l'objet même étoit en leur préſence ?

Ne ſentons-nous pas nous-mêmes plus ou moins cet effet ſur nous, ſelon que le Compoſiteur approche plus ou moins de ſon but ? Cet effet n'eſt-il pas général, & n'y a-t-il pas

en ce genre des beautés qui ſont telles par toute la Terre ?

C'eſt donc là pour nous, l'image des facultés de cette véritable langue dont nous traitons, & c'eſt dans les œuvres mêmes des hommes & dans leurs efforts, que nous trouvons les traces de tout ce qui a été dit ſur la juſteſſe & la force de ſon expreſſion, ainſi que ſur ſon univerſalité.

Il ne faut point s'arrêter à cette inégalité d'impreſſions qui réſulte de la différence des idiomes & des langues conventionnelles établies parmi les différens Peuples ; comme cette différence de langage n'eſt qu'une défectuoſité accidentelle, & non pas de nature ; que d'ailleurs l'homme peut parvenir à l'effacer en ſe familiariſant avec les idiomes qui lui ſont étrangers, elle ne pourroit rien faire contre le principe, & je ne crains point de dire que toutes les langues de la Terre ſont autant de témoignages qui le confirment.

Quoique j'aie réduit à deux claſſes les productions verbales des facultés intellectuelles de l'homme, je ne perds pas de vue néanmoins la multitude de branches & de ſubdiviſions dont elles ſont ſuſceptibles, tant par le nombre des objets différens qui ſont du reſſort de notre raiſonnement, que par l'infinité de nuances que nos affections ſenſibles peuvent recevoir.

Sans en faire l'énumération, ni les examiner chacune

chacune en particulier, on peut ſeulement dans chaque claſſe en conſidérer une principale & qui tienne le premier rang, telles que la Mathématique parmi les objets de raiſonnement, & la Poéſie parmi ceux qui ſont relatifs à la faculté ſenſible de l'homme. Mais ayant traité précédemment de la partie Mathématique, j'y renverrai le Lecteur, afin qu'il s'y confirme de nouveau la réalité & l'univerſalité des principes que je lui expoſe.

Ce ſera donc ſur la Poéſie que j'arrêterai en ce moment ma vue, la regardant comme la plus ſublime des productions des facultés de l'homme, celle qui le rapproche le plus de ſon Principe, & qui par les tranſports qu'elle lui fait ſentir, lui prouve le mieux la dignité de ſon origine. Mais autant ce langage ſacré s'ennoblit encore, en s'élevant vers ſon véritable objet, autant il perd de ſa dignité en ſe rabaiſſant à des ſujets factices ou mépriſables, auxquels il ne peut toucher ſans ſe ſouiller comme par une proſtitution.

Ceux-mêmes qui s'y ſont conſacrés, nous l'ont toujours annoncé comme le langage des Héros & des Etres bienfaiſans qu'ils ont peint veillant à la ſûreté & à la conſervation des hommes. Ils en ont tellement ſenti la nobleſſe, qu'ils n'ont pas craint de l'attribuer même à celui qu'ils regardent comme l'Auteur de tout; & c'eſt

le langage qu'ils ont choisi par préférence lorsqu'ils en ont annoncé les oracles, ou qu'ils ont voulu lui adresser des hommages.

Ce langage, toutefois, dois-je avertir qu'il est indépendant de cette forme triviale dans laquelle les hommes sont convenus chez les différentes Nations, de renfermer leurs pensées? Ne sait-on pas que c'est une suite de leur aveuglement d'avoir cru par-là multiplier les beautés, pendant qu'ils n'ont fait que surcharger leur travail, & que cette attention superflue à laquelle ils nous asservissent, ayant pour but d'affecter notre faculté sensible corporelle, ne peut manquer de prendre d'autant sur notre vraie sensibilité.

Mais ce langage est l'expression & la voix de ces hommes privilégiés, qui nourris par la présence continuelle de la Vérité, l'ont peinte avec le même feu qui lui sert de substance, feu vivant par soi, & dès-lors ennemi d'une froide uniformité, parce qu'il se commande dans tous ses actes, qu'il se crée lui-même sans cesse, & qu'il est par conséquent toujoujours neuf.

C'est dans une telle Poésie que nous pouvons voir l'image la plus parfaite de cette langue universelle que nous essayons de faire connoître, puisque quand elle atteint vraiment son objet, il n'est rien qui ne doive plier devant elle; puisqu'elle a, comme son Principe, un feu dévorant qui

qui l'accompagne à tous ſes pas, qui doit tout amollir, tout diſſoudre, tout embraſer, & que même c'eſt la premiere Loi des Poëtes de ne pas chanter quand ils n'en ſentent pas la chaleur.

Ce n'eſt pas que ce feu doive produire partout les mêmes effets : comme tous les genres ſont de ſon reſſort, il ſe plie à leur différente nature, mais il ne doit jamais paroître ſans remplir ſon but, qui eſt d'entraîner tout après lui.

Que l'on voie à préſent ſi une telle Poéſie auroit jamais pu prendre naiſſance dans une ſource frivole ou corrompue ; ſi la penſée qui l'enfante ne doit pas être au plus haut degré d'élévation, & s'il ne ſeroit pas vrai de dire que le premier des hommes a dû être le premier des Poëtes ?

Que l'on voie auſſi, ſi la Poéſie humaine peut elle-même être cette langue vraie & unique que nous ſavons appartenir à notre eſpece ? Non, ſans doute ; elle n'en eſt qu'une foible imitation ; mais comme parmi les fruits des travaux de l'homme, c'eſt celui qui tient de plus près à ſon Principe, je l'ai choiſi pour en donner l'idée qui lui convient le mieux.

Auſſi, peut-on dire que ces meſures conventionnelles que les hommes emploient dans la Poéſie qu'ils ont inventée, tout imparfaites qu'elles paroiſſent, ne doivent pas moins nous offrir la preuve

preuve de la préciſion & de la juſteſſe de la vraie langue dont le poids, le nombre & la meſure ſont invariables.

Nous pourrions également reconnoître que cette Poéſie s'appliquant à tous les objets, la vraie langue dont elle n'eſt que l'image, doit à plus forte raiſon être univerſelle & pouvoir embraſſer tout ce qui exiſte. Enfin, ce ſeroit par un examen plus détaillé des propriétés attachées à ce langage ſublime, que nous pourrions nous rapprocher de plus près de ſon modele, & lire juſques dans ſa ſource.

C'eſt-là où nous verrions pourquoi la Poéſie a eu tant d'empire ſur les hommes de tous les temps, pourquoi elle a opéré tant de prodiges, & d'où vient cette admiration générale que toutes les Nations de la Terre conſervent pour ceux qui s'y ſont diſtingués; ce qui étendroit encore nos idées ſur le Principe qui lui a donné la naiſſance.

Nous y verrions auſſi que l'uſage que les hommes en font ſouvent, l'avilit & la défigure au point de la rendre méconnoiſſable; ce qui nous prouveroit que chez eux, elle n'eſt pas toujours le fruit de cette langue vraie qui nous occupe; que c'eſt une profanation de l'employer à la louange des hommes, une idolâtrie de la conſacrer à la paſſion, & qu'elle ne devroit jamais avoir d'autre objet que de montrer aux

hommes

hommes l'asyle d'où elle est descendue avec eux, pour leur faire naître le vertueux desir de suivre ses traces, & d'y retourner.

Mais il me suffit d'avoir mis sur la voie, pour que ceux qui auront quelque desir, puissent pénétrer beaucoup plus loin dans la carriere. Passons à la seconde maniere dont nous avons vu que la vraie langue devoit se manifester, c'est-à-dire, aux caracteres de l'écriture.

Je ne crains point d'assurer que ces caracteres sont aussi variés & aussi multipliés que tout ce qui est renfermé dans la Nature, qu'il n'y a pas un seul Etre qui ne puisse y trouver sa place & y servir de signe, & que tous y trouvent leur image & leur représentation véritable; ce qui porte ces caracteres à un nombre si immense, qu'il est impossible à un homme de les conserver tous dans sa mémoire, non-seulement par leur multitude inconcevable, mais aussi par leur différence & leur bisarrerie.

Quand on supposeroit en outre qu'un homme pût retenir tous ceux dont il auroit eu connoissance, il ne pourroit pas se flatter de n'avoir plus rien à apprendre là-dessus; car tous les jours la Nature produit de nouveaux objets, ce qui, tout en nous montrant l'infinité des choses, nous montre aussi la borne & la privation de notre espece qui ne peut jamais parvenir à les embrasser toutes, puisqu'ici-bas elle ne peut

pas

pas ſeulement parvenir à connoître toutes les lettres de ſon Alphabet.

La variété de ces objets renfermés dans la Nature, s'étend non-ſeulement ſur leur forme, ainſi qu'on peut aiſément s'en convaincre, mais encore ſur leur couleur & ſur la place qu'ils occupent dans l'ordre des choſes; ce qui fait que l'Ecriture de la langue vraie varie autant que la multitude des nuances qu'on peut voir ſur les corps matériels, car chacune de ces nuances porte autant de différentes ſignifications.

Enfin, les caracteres qu'elle emploie ſont auſſi nombreux que les points de l'horizon; & comme chacun de ces points occupe une place qui n'eſt qu'à lui, chacune des lettres de la vraie langue a auſſi un ſens & une explication qui lui ſont propres.

Mais je m'arrête, ô Vérité ſainte, ce ſeroit uſurper tes droits que de publier même obſcurément tes ſecrets, c'eſt à toi ſeule à les découvrir à qui il te plaît, & comme il te plaît. Je dois me borner à les reſpecter en ſilence, à raſſembler tous mes deſirs pour que mes ſemblables puiſſent ouvrir les yeux à ta lumiere, & afin que déſabuſés des illuſions qui les ſéduiſent, ils ſoient aſſez ſages & aſſez heureux pour ſe proſterner tous à tes pieds.

Prenant donc toujours la prudence pour guide, je dirai que c'eſt cette multitude infinie de

caracteres

caracteres de la langue vraie, & leur énorme variété qui a introduit dans les langues humaines une diverſité ſi grande, que peu d'entr'elles ſe ſervent des mêmes ſignes, & que celles qui s'accordent ſur ce point, varient encore ſur leur quantité, en admettant ou en rejettant quelques ſignes, chacune ſelon ſon idiome & ſon génie particulier.

Mais, de même que les caracteres de la vraie langue ſont auſſi multipliés que les Etres renfermés dans la Nature, de même il eſt auſſi certain que nul de ces caracteres ne peut prendre ſon origine que dans cette même Nature, & que c'eſt dans elle où ils puiſent tout ce qui ſert à les diſtinguer, puiſque hors d'elle il n'y a rien de ſenſible. C'eſt ce qui fait auſſi que malgré la variété des caracteres que les langues humaines emploient, elles ne peuvent jamais ſortir de ces mêmes bornes, & que c'eſt toujours dans des lignes & dans des figures, qu'elles ſont obligées de prendre tous les ſignes de leur convention; ce qui prouve d'une maniere évidente que les hommes ne peuvent rien inventer.

Nous nous convaincrons de tout ceci par quelques obſervations ſur l'art de la Peinture, que l'on peut regarder comme ayant pris naiſſance dans les caracteres de la langue en queſtion, ainſi que la Poéſie humaine l'avoit priſe dans ſon expreſſion verbale.

S'il

S'il eſt certain que cette langue eſt unique, & auſſi ancienne que le temps, on ne peut douter que les caracteres qu'elle emploie, n'aient été les premiers modeles. Les hommes qui ſe ſont attachés à l'étudier, ont eu ſouvent beſoin de ſoulager leur mémoire par des notes & par des copies. Or, c'eſt dans ces copies qu'il falloit la plus grande préciſion, puiſque dans cette multitude de caracteres qui ne ſont diſtingués quelquefois que par la plus légere différence, il eſt conſtant que la moindre altération pouvoit les dénaturer & les confondre.

On doit ſentir que ſi les hommes euſſent été ſages, ils n'auroient pas fait d'autre uſage de la Peinture, & même pour l'intérêt de cet Art, ils euſſent été heureux de s'en tenir à l'imitation & à la copie de ces premiers caracteres; car s'ils ſont avec raiſon ſi délicats ſur le choix des modeles, où pouvoient-ils en trouver de plus vrais & de plus réguliers que ceux qui exprimoient la nature même des choſes? S'ils ſont ſi recherchés ſur la qualité & l'emploi des couleurs, où pouvoient-ils mieux s'adreſſer qu'à des formes qui portoient chacun leur couleur propre? Enfin, s'ils deſirent des tableaux durables, comment pouvoient-ils y mieux réuſſir qu'en les copiant d'après des objets toujours neufs, & dont ils peuv[illegible] à tout moment faire comparaiſon avec leurs p[illegible] ductions?

Mais

Mais la même imprudence qui avoit éloigné l'homme de ſon Principe, l'a encore éloigné des moyens qui lui ſont accordés pour y retourner ; il a perdu ſa confiance dans ces guides vrais & lumineux, qui ſecondant ſon intention pure, l'auroient sûrement ramené à ſon but. Il n'a plus cherché ſes modeles dans des objets utiles & ſalutaires, dont il eût pu continuellement recevoir les ſecours, mais dans des formes paſſageres & trompeuſes, qui ne lui offrant que des traits incertains & des couleurs changeantes, l'expoſent tous les jours à varier ſur ſes propres principes & à mépriſer ſes ouvrages.

C'eſt ce qui lui arrive journellement, en ſe propoſant, comme il fait, d'imiter des quadrupedes, des reptiles & autres animaux, de même que tous les autres Etres dont il eſt environné ; parce que cette occupation, tout innocente & tout agréable qu'elle ſoit en elle-même, accoutume l'homme à fixer les yeux ſur ce qui lui eſt étranger, & lui fait perdre non-ſeulement la vue, mais l'idée même de ce qui lui eſt propre ; c'eſt-à-dire, que les objets que l'homme s'occupe à repréſenter aujourd'hui, ne ſont que l'apparence de ceux qu'il devroit étudier tous les jours ; & la copie qu'il en fait devant, ſelon tous les Principes établis, être encore inférieure à ſes modeles, il en réſulte que

la

la Peinture actuellement en uſage, n'eſt autre choſe que l'apparence de l'apparence.

Néanmoins c'eſt même par cette peinture groſſiere que nous pourrons nous convaincre parfaitement de cette vérité inconteſtable, annoncée plus haut, ſavoir, que les hommes n'inventent rien. N'eſt-ce pas toujours en effet d'après les Etres corporels qu'ils compoſent leurs tableaux ? Peuvent-ils prendre leurs ſujets ailleurs, puiſque la peinture n'étant que la ſcience des yeux, elle ne peut s'occuper que du ſenſible, & par conſéquent ne ſe trouver que dans le ſenſible ?

Dira-t-on que le Peintre peut non-ſeulement ſe paſſer de voir des objets ſenſibles, mais même que s'élevant au-deſſus d'eux, il ne prendra des ſujets que dans ſon imagination ? Cette objection ſeroit facile à détruire ; car laiſſons à l'imagination la carriere la plus libre, permettons-lui tous les écarts auxquels elle pourra ſe porter, je demande ſi elle enfantera jamais rien qui ſoit hors de la Nature, & ſi jamais on ſera dans le cas de dire qu'elle n'a rien créé. Sans doute qu'elle aura la faculté de ſe repréſenter des Etres bizarres & des aſſemblages monſtrueux, dont cette Nature, à la vérité, n'offrira pas d'exemples ; mais ces Etres chimériques eux-mêmes ne ſeront-ils pas le produit des pieces rapportées ? Et de toutes

ces

ces pieces, y en aura-t-il jamais une qui ne se trouve pas parmi les choses sensibles de la Nature ?

Il est donc certain que dans la peinture, ainsi que dans tout autre Art, les inventions & les ouvrages de l'homme ne sont rien de plus que des transpositions, & que loin de rien produire de lui-même, toutes ses œuvres se bornent à donner aux choses une autre place.

Alors l'homme peut apprendre à évaluer le prix de ses productions dans la Peinture comme dans les autres Arts, & tout en se livrant à cette charmante occupation, il cessera de croire à la réalité de ses ouvrages, puisque cette réalité ne se trouve pas même dans les modeles qu'il se choisit.

Il est inutile, je pense, de dire que cette Peinture grossiere ne porte pas moins avec elle des signes frappans qu'elle descend d'un Art plus parfait, & que dans ce sens elle est pour nous une nouvelle preuve de cette écriture supérieure, appartenant à la langue unique & universelle, dont nous avons montré les propriétés.

En effet, elle exige la ressemblance de la Nature sensible dans tout ce qu'elle représente ; elle ne veut rien qui choque ni les yeux, ni le jugement ; elle embrasse tous les Etres de l'Univers, elle a même porté sa main hardie jusques sur des Etres supérieurs.

Mais c'eſt alors qu'elle eſt vraiment répréhenſible, parce que premiérement ne pouvant les faire connoître que par des traits ſenſibles & corporels, dès-lors elle a ravalé ces Etres aux yeux de l'homme, qui ne peut les connoître que par la faculté ſenſible de ſon intelligence, & jamais par le ſenſible matériel, puiſque ces Etres ne ſont pas dans la Région des corps.

En ſecond lieu, lorſque la Peinture a pris ſur elle de vouloir les repréſenter, où a-t-elle trouvé le modele des corps qu'ils n'avoient point, & qu'elle vouloit cependant leur donner ? Ce n'a pu être ſans doute que parmi les objets matériels de la Nature, ou ce qui eſt la même choſe, dans une imagination peu réglée, mais qui dans ſon déſordre même, ne pouvoit jamais employer que les Etres corporels qui environnent l'homme d'aujourd'hui.

Quel rapport pouvoit-il donc exiſter alors entre le modele & l'image qui y avoit été ſubſtituée, & quelle idée ces ſortes d'images ont-elles dû faire naître ? N'eſt-il pas clair que c'eſt-là une des plus funeſtes ſuites de l'ignorance de l'homme, celle qui l'a le plus expoſé à l'idolâtrie, & qui contribue ſans ceſſe à l'enſevelir dans les ténebres.

Et vraiment, que peut produire une Matiere morte & des traits figurés ſelon l'imagination

du

du Peintre, ſinon l'oubli de la ſimplicité des Etres, dont la connoiſſance eſt ſi néceſſaire à l'homme, & ſans laquelle toute ſon eſpece eſt livrée à la plus effrayante ſuperſtition? Et n'eſt-ce pas ainſi que les pas de l'homme, tout indifférens qu'ils ſont en apparence, l'égarent inſenſiblement, & le jettent dans des précipices dont il n'apperçoit bientôt plus les bords?

L'homme ne s'eſt donc pas contenté de confondre la Peinture groſſiere & l'ouvrage de ſes mains avec les caracteres vrais copiés ſur la Nature même, il a encore méconnu le Principe d'où ces caracteres vrais tirent leur origine; voyant, dis-je, qu'il étoit le maître d'employer à ſon gré tous les différens traits de cette Nature corporelle pour en compoſer ſes tableaux, il a eu la foibleſſe de ſe repoſer avec complaiſance ſur ſon ouvrage, & d'oublier à la fois la ſupériorité des modeles qu'il auroit dû choiſir & la ſource qui pouvoit les produire; ou plutôt les ayant perdu de vue, il n'a plus même ſoupçonné leur exiſtence.

On en doit dire autant du Blaſon, qui tire également ſon origine des caracteres de la vraie langue. L'homme vulgaire s'énorgueillit de la nobleſſe de ſes Armes, comme ſi les ſignes en étoient réels, & portoient vraiment avec eux-mêmes les droits que le préjugé leur attribue. Se laiſſant aveugler par les puériles diſtinctions

tinctions qu'il attache lui-même à ces ſignes, il a oublié qu'ils n'étoient que les triſtes images des *armes naturelles* accordées phyſiquement à chaque homme pour lui ſervir de défenſe, & être en même temps le ſceau de ſes *vertus*, de ſa force & de ſa grandeur.

Enfin il a fait la même choſe ſur l'expreſſion verbale de cette langue ſublime dont on a vu qu'étoit provenue la Poéſie. Les mots arbitraires & les langues de ſa convention ont pris dans ſa penſée la place de la vraie langue, c'eſt-à-dire, que ces langues conventionnelles n'ayant aucune uniformité, ni aucune marche fixe à ſes yeux, quand à l'expreſſion, aux ſignes, & généralement à tout ce qui eſt ſenſible en elles, il n'a pas vu leurs rapports univerſels avec la langue des facultés intellectuelles dont elles étoient une imitation défigurée. Dès-lors l'idée du Principe de cette langue unique & univerſelle qui ſeule pourroit l'éclairer, s'étant effacée en lui, il n'a plus diſtingué cette langue d'avec celles qu'il avoit établies.

Or, ſi l'homme eſt aſſez borné pour placer ſes ouvrages à côté de ceux des Principes vrais & invariables; ſi ſa main audacieuſe croit pouvoir être égale à celle de la Nature; ſi même il a preſque toujours confondu les ouvrages de cette Nature avec le Principe ſoit général ſoit particulier qui les manifeſte, il ne faut plus être ſurpris que

toutes

toutes ſes notions ſoient ſi confuſes & ſi ténébreuſes, & qu'il ait non ſeulement perdu la connoiſſance & l'intelligence de la vraie langue, mais même qu'il ne ſoit plus perſuadé qu'il en exiſte une.

En même temps, ſi cette vraie langue eſt la ſeule qui puiſſe le remettre dans ſes droits, lui rendre la jouiſſance de ſes attributs, lui faire connoître les principes de la Juſtice, & le conduire dans l'intelligence de tout ce qui exiſte, il eſt aiſé de voir combien il perd en s'en éloignant, & s'il a d'autres reſſources que d'employer tous les momens de ſa vie aux ſoins d'en recouvrer la connoiſſance.

Mais, quelque immenſe, quelque effrayante que ſoit cette carriere, il n'eſt aucun homme qui doive ſe livrer au déſeſpoir & au découragement, puiſque j'ai toujours annoncé que cette langue même étoit le véritable domaine de l'homme; qu'il n'en a été privé que pour un temps; que loin d'en être à jamais dépouillé, on lui tend au contraire ſans ceſſe la main pour l'y ramener: & vraiment le prix attaché à cette grace eſt ſi modique & ſi naturel, qu'il eſt une nouvelle preuve de la bonté du Principe qui l'exige, puiſque cela ſe borne à demander à l'homme de ne pas aſſimiler les deux Etres diſtincts qui le compoſent; de reconnoître la différence des Principes de la Na-

ture entr'eux, & celle qu'ils ont avec la Cauſe temporelle ſupérieure à cette même Nature : c'eſt-à-dire, de croire que l'homme n'eſt point matiere, & que la Nature ne va pas toute ſeule.

Nous avons encore à examiner une des productions de cette langue vraie dont je tâche de rappeller l'idée aux hommes, c'eſt celle qui ſe joint à ſon expreſſion verbale, qui en regle la force & en meſure la prononciation, c'eſt enfin cet Art que nous nommons *la Muſique*, mais qui parmi les hommes n'eſt encore que la figure de la véritable harmonie.

Cette expreſſion verbale ne peut employer des mots ſans faire entendre des ſons ; or, c'eſt l'intime rapport des uns aux autres qui forme les Loix fondamentales de la vraie Muſique ; c'eſt ce que nous imitons, autant qu'il eſt en nous, dans notre Muſique artificielle, par les ſoins que nous nous donnons de peindre avec des ſons le ſens de nos paroles conventionnelles ; mais avant de montrer les principales défectuoſités de cette Muſique artificielle, nous allons parcourir une partie des vrais principes qu'elle nous offre ; par-là on pourra découvrir des rapports aſſez frappans avec tout ce qui a été établi, pour ſe convaincre qu'elle tient toujours à la même ſource, & que dès-lors elle eſt du reſſort de l'homme ; c'eſt auſſi dans cet examen où l'on pourra voir que quelque admirables que ſoient nos talens dans l'imitation

tion muſicale, nous reſtons toujours infiniment au-deſſous de notre modele ; ce qui fera comprendre à l'homme, ſi cet inſtrument puiſſant ne lui fut donné que pour contribuer à des amuſemens puériles, & ſi dans ſon origine il n'étoit pas deſtiné à un plus noble emploi.

Premiérement, ce que nous connoiſſons dans la Muſique ſous le nom d'accord parfait ; eſt pour nous l'image de cette Unité premiere qui renferme tout en elle & de qui tout provient ; en ce que cet accord eſt ſeul & unique, qu'il eſt entiérement rempli de lui-même, ſans avoir beſoin du ſecours d'aucun autre ſon que des ſiens propres ; en un mot en ce qu'il eſt inaltérable dans ſa valeur intrinſeque, comme l'Unité ; car il ne faut point compter pour une altération, la tranſpoſition de quelques-uns de ſes ſons, d'où réſultent des accords de différentes dénominations, attendu que cette tranſpoſition n'introduit aucun nouveau ſon dans l'accord, & par conſéquent ne peut en changer la véritable Eſſence.

Secondement, cet accord parfait eſt le plus harmonieux de tous, celui qui convient ſeul à l'oreille de l'homme, & qui ne lui laiſſe rien à deſirer. Les trois premiers ſons qui le compoſent ſont ſéparés par deux intervalles de tierce qui ſont diſtincts, mais qui ſont liés l'un avec l'autre. C'eſt-là la répétition de tout ce qui ſe

paſſe dans les choſes ſenſibles, où nul être corporel ne peut recevoir ni conſerver l'exiſtence ſans le ſecours & l'appui d'un autre Etre corporel comme lui, qui ranime ſes forces & qui l'entretienne.

Enfin, ces deux tierces ſe trouvent ſurmontées d'un intervalle de quarte, dont le ſon qui le termine ſe nomme *Octave*. Quoique cet octave ne ſoit que la répétition du ſon fondamental, c'eſt elle néanmoins qui déſigne complétement l'accord parfait; car elle y tient eſſentiellement, en ce qu'elle eſt compriſe dens les ſons primitifs que le corps ſonore fait entendre au deſſus du ſien propre.

Ainſi, cet intervalle quaternaire eſt alors l'agent principal de l'accord; il ſe trouve placé au-deſſus de deux intervalles ternaires pour y préſider & en diriger toute l'action, comme cette Cauſe active & intelligente que nous avons vu dominer & préſider à la double Loi de tous les Etres corporiſés. Il ne peut, ainſi qu'elle, ſouffrir aucun mélange, & quand il agit ſeul, comme cette cauſe univerſelle du temps, il eſt ſûr que tous ſes réſultats ſont réguliers.

Je ſais cependant que cette octave n'étant à la vérité, qu'une répétition du ſon fondamental, peut à la rigueur ſe ſupprimer, & ne point entrer dans l'énumération des ſons qui compoſent l'accord parfait. Mais, premiérement, c'eſt elle

elle qui termine eſſentiellement la gamme; en outre il eſt indiſpenſable d'admettre cette octave, ſi nous voulons ſavoir ce que c'eſt que l'*alpha* & l'*oméga*, & avoir une preuve évidente de l'unité de notre accord, le tout par une raiſon de calcul, que je ne puis expoſer autrement, qu'en diſant que l'octave eſt le premier agent, ou le premier organe par lequel *dix* a pu venir à notre connoiſſance.

Il ne faut pas non plus exiger, dans le tableau ſenſible que je préſente, une uniformité entiere avec le Principe dont il n'eſt que l'image, parce qu'alors la copie ſeroit égale au modele. Mais auſſi, quoique ce tableau ſenſible ſoit inférieur, & qu'en outre il puiſſe être ſujet à varier, il n'en exiſte pas moins d'une maniere complette, il n'en repréſente pas moins le Principe, parce que l'inſtinct des ſens ſupplée au reſte.

C'eſt par cette raiſon qu'ayant préſenté les deux tierces comme liées l'une à l'autre, nous ne diſons point qu'il ſoit indiſpenſable de les faire entendre toutes les deux; on ſait que chacune d'elles peut être annoncée ſéparément, ſans que l'oreille ſouffre, mais la Loi n'en ſera pas moins vraie pour cela, parce que cet intervalle ainſi annoncé conſerve toujours ſa correſpondance ſecrete avec les autres ſons de l'accord auquel il appartient; ainſi c'eſt toujours le même tableau, mais dont on ne voit plus qu'une partie.

On

On en peut dire autant, lorſqu'on veut ſupprimer l'octave, ou même tous les autres ſons de l'accord, & n'en conſerver qu'un, quel qu'il ſoit; parce qu'un ſon entendu ſeul n'eſt point à charge à l'oreille, & que d'ailleurs il pourroit lui-même ſe conſidérer comme le ſon générateur d'un nouvel accord parfait.

Nous avons vu que la quarte dominoit ſur les deux tierces inférieures, & que ces deux tierces inférieures étoient l'image de la double Loi qui dirigeoit les Etres élémentaires. N'eſt-ce pas là alors que la Nature elle-même nous indique la différence qu'il y a entre un corps & ſon Principe en nous faiſant voir l'un dans la ſujétion & la dépendance, tandis que l'autre en eſt le chef & le ſoutien?

Ces deux tierces nous repréſentent en effet par leur différence l'état des choſes périſſables de la Nature corporelle, qui ne ſubſiſte que par des réunions d'actions diverſes; & le dernier ſon, formé par un ſeul intervalle quaternaire, eſt une nouvelle image du premier Principe; car il nous en rappelle la ſimplicité, la grandeur & l'immutabilité, tant par ſon rang que par ſon *nombre*.

Ce n'eſt pas que cette quarte harmonique ſoit plus permanente que toutes les autres choſes créées; dès qu'elle eſt ſenſible, elle doit paſſer; mais cela n'empêche pas que même dans ſon action

action paſſagere, elle ne peigne à l'intelligence l'eſſence & la ſtabilité de ſa ſource.

On trouve donc dans l'aſſemblage des intervalles de l'accord parfait, tout ce qui eſt paſſif & tout ce qui eſt actif, c'eſt-à-dire, tout ce qui exiſte & tout ce que l'homme peut concevoir.

Mais ce n'eſt pas aſſez que nous ayions vu dans l'accord parfait la repréſentation de toutes choſes en général & en particulier, nous y pouvons voir encore par de nouvelles obſervations la ſource de ces mêmes choſes, & l'origine de cette diſtinction qui s'eſt faite avant le temps entre les deux Principes, & qui ſe manifeſte tous les jours dans le temps.

Pour cet effet, ne perdons pas de vue la beauté & la perfection de cet accord parfait qui tire de lui ſeul tous ſes avantages; nous jugerons aiſément que s'il fût toujours demeuré dans ſa nature, l'ordre & une juſte harmonie auroient ſubſiſté perpétuellement, & le mal ſeroit inconnu, parce qu'il ne ſeroit pas né, c'eſt-à-dire, qu'il n'y auroit jamais eu que l'action des facultés du Principe bon qui ſe fût manifeſtée, parce qu'il eſt le ſeul réel & le ſeul véritable.

Comment eſt-ce donc que le ſecond Principe a pu devenir mauvais? Comment ſe peut-il que le mal ait pris naiſſance & qu'il ait paru? N'eſt-ce pas lorſque le ſon ſupérieur & dominant de l'accord parfait, l'octave enfin, a été ſupprimée,

& qu'un autre ſon a été introduit à ſa place ? Or, quel eſt ce ſon qui a été introduit à la place de l'octave ? C'eſt celui qui la précede immédiatement, & l'on ſait que le nouvel accord qui eſt réſulté de ce changement, ſe nomme *accord de ſeptieme ?* L'on ſait auſſi que cet accord de ſeptieme fatigue l'oreille, la tient en ſuſpens, & demande à être ſauvé, en terme de l'Art.

C'eſt donc par l'oppoſition de cet accord diſſonant & de tous ceux qui en dérivent, à l'accord parfait, que naiſſent toutes les productions muſicales, leſquelles ne ſont autre choſe qu'un jeu continuel, pour ne pas dire un combat entre l'accord parfait ou conſonant & l'accord de ſeptieme, ou généralement tous les accords diſſonans.

Pourquoi cette Loi, ainſi indiquée par la Nature, ne ſeroit-elle pas pour nous l'image de la production univerſelle des choſes ? Pourquoi n'en trouverions-nous pas ici le *Principe*, comme nous en avons trouvé plus haut l'aſſemblage & la conſtitution dans l'ordre des intervalles de l'accord parfait ? Pourquoi, dis-*je*, ne toucherions-nous pas au doigt & à l'œil la cauſe, la naiſſance & les ſuites de la confuſion univerſelle temporelle, puiſque nous ſavons que dans cette Nature corporelle il y a deux Principes qui ſont ſans ceſſe oppoſés, & qu'elle ne peut ſe ſoutenir que par le ſecours de deux actions

actions contraires, d'où proviennent le combat & la violence que nous y appercevons ? Mêlange de régularité & de désordre que l'harmonie nous représente fidellement par l'assemblage des consonnances & des dissonances qui constitue toutes les productions musicales.

Je me flatte néanmoins que mes Lecteurs seront assez intelligens pour ne voir ici que des images des faits élevés que je leur indique. Ils sentiront sans doute l'allégorie, lorsque je leur annoncerai que si l'accord parfait étoit demeuré dans sa vraie nature, le mal seroit encore à naître ; car, selon le principe établi, il est impossible que l'ordre musical dans sa Loi particuliere soit égal à l'ordre supérieur qu'il représente.

Aussi, l'ordre musical étant fondé sur le sensible, & le sensible n'étant que le produit du plusieurs actions, si l'on n'offroit à l'oreille qu'une continuité d'accords parfaits, elle ne seroit pas choquée, à la vérité ; mais outre la monotonie ennuyeuse qui en résulteroit, nous ne trouverions-là aucune expression, aucune idée ; enfin, ce ne seroit point pour nous une Musique, parce que la Musique, & généralement tout ce qui est sensible, est incompatible avec l'unité d'action, comme avec l'unité d'agens.

En admettant donc toutes les loix nécessaires pour la constitution des ouvrages de Musique,

que, nous pouvons néanmoins faire l'application de ces mêmes loix à des vérités d'un autre rang. C'eſt pour cela que je vais continuer mes obſervations ſur l'accord de ſeptieme.

En mettant cette ſeptieme à la place de l'octave, nous avons vu que c'étoit placer un principe à côté d'un autre principe, d'où, ſelon toutes les lumieres de la plus ſaine raiſon, il ne peut réſulter que du déſordre. Nous avons vu ceci encore plus évidemment, en remarquant que cette ſeptieme qui produit la diſſonance, étoit en même temps le ſon qui précede immédiatement l'octave.

Mais cette ſeptieme qui eſt telle par rapport au ſon fondamental, peut donc ſe regarder auſſi comme une ſeconde, par rapport à l'octave qui en eſt la répétition; alors nous reconnoîtrons que la ſeptieme n'eſt point du tout la ſeule diſſonnance, mais que la ſeconde a auſſi cette propriété; qu'ainſi toute liaiſon diatonique eſt condamnée par la nature de notre oreille, & que par-tout où elle ſentira deux notes voiſines ſonner enſemble, elle ſera bleſſée.

Alors, comme il n'y a abſolument dans *toute* la gamme, que la ſeconde & la ſeptieme qui puiſſent ſe trouver dans ce rapport avec le ſon grave ou avec ſon octave, cela nous fait voir clairement que tout réſultat & tout produit, en fait

de

de Muſique, eſt fondé ſur deux diſſonances, d'où provient toute réaction muſicale.

Portant enſuite cette obſervation ſur les choſes ſenſibles, nous verrons avec la même évidence, qu'elles n'ont jamais pu, & qu'elles ne peuvent jamais naître que par deux diſſonances, & quelques efforts que nous faſſions, nous ne trouverons jamais d'autre ſource au déſordre que le nombre attaché à ces deux ſortes de diſſonances.

Bien plus, ſi l'on obſerve que ce qu'on appelle communément ſeptieme, eſt en effet une neuvieme, attendu que c'eſt l'aſſemblage de trois tierces très-diſtinctes; on verra ſi j'ai abuſé mes Lecteurs, en leur diſant précédemment que le nombre *neuf* étoit le vrai nombre de l'étendue & de la Matiere.

Veut-on, au contraire, jeter la vue ſur le nombre des conſonances ou des ſons qui s'accordent avec le ſon fondamental, nous verrons qu'elles ſont au nombre de quatre, ſavoir, la tierce, la quarte, la quinte juſte & la ſixte; car ici il ne faut point parler de l'octave comme octave, parce qu'il s'agit des diviſions particulieres de la gamme, dans leſquelles cette octave n'a pas d'autre caractere que le ſon fondamental même dont elle eſt l'image, ſi ce n'eſt qu'on veuille la regarder comme la quarte du ſecond Tétracorde; ce qui ne change rien au nombre

des

des quatre conſonnances que nous établiſſons.

Je ne pourrai jamais m'étendre, autant que je le voudrois, ſur les propriétés infinies de ces quatre conſonnances, & j'en ſuis vraiment affligé, parce qu'il me ſeroit aiſé de faire voir avec une clarté frappante leur rapport direct avec l'*Unité*, de montrer comment l'harmonie univerſelle eſt attachée à cette conſonance quaternaire, & pourquoi ſans elle il eſt impoſſible qu'aucun Etre ſubſiſte en bon état.

Mais à tous les pas, la prudence & le devoir m'arrêtent, parce que dans ces matieres un ſeul point mene à tous les autres, & que même je n'euſſe jamais entrepris d'en traiter aucun, ſi les Erreurs dont les Sciences humaines empoiſonnent mon eſpece, ne m'euſſent entraîné à prendre ſa défenſe.

Je me ſuis engagé néanmoins à ne pas terminer ce traité, ſans donner quelques explications plus détaillées ſur les propriétés univerſelles du quaternaire; je n'oublie point ma promeſſe, & je me propoſe de la remplir autant qu'il me ſera permis de le faire; mais, pour le préſent, revenons encore à la ſeptieme, & remarquons que ſi c'eſt elle qui fait diverſion avec l'accord parfait, c'eſt auſſi par elle que ſe fait la criſe & la révolution, d'où doit ſortir l'ordre & renaître la tranquillité de l'oreille, puiſqu'à la ſuite de cette ſeptieme

on eſt indiſpenſablement obligé de rentrer dans l'accord parfait. Je ne regarde point comme contraire à ce principe, ce qu'on nomme en Muſique une ſuite de ſeptiemes, qui n'eſt autre choſe qu'une continuité de diſſonances, & qu'on ne peut abſolument ſe diſpenſer de terminer toujours par l'accord parfait ou ſes dérivés.

Ce ſera donc encore cette même diſſonance qui nous répétera ce qui ſe paſſe dans la Nature Corporelle, dont le cours n'eſt qu'une ſuite de dérangemens & de réhabilitations. Or, ſi cette même obſervation nous a indiqué précédemment la véritable origine des choſes corporelles, ſi elle nous fait voir aujourd'hui que tous les Etres de la Nature ſont aſſujettis à cette loi violente qui préſide à leur origine, à leur exiſtence & à leur fin, pourquoi ne pourrions-nous pas appliquer la même loi à l'univers entier, & reconnoître que ſi c'eſt la violence qui l'a fait naître & qui l'entretient, ce doit être auſſi la violence qui en opere la deſtruction?

C'eſt ainſi que nous voyons qu'au moment de terminer un morceau de Muſique, il ſe fait ordinairement un battement confus, un trill entre une des notes de l'accord parfait & la ſeconde ou la ſeptieme de l'accord diſſonant, lequel accord diſſonant eſt indiqué par la baſſe qui en tient communément la note fonda-

damentale pour ramener enſuite le total à l'accord parfait ou à l'unité.

On doit voir encore, que puiſqu'après cette cadence muſicale, on rentre néceſſairement dans l'accord parfait qui remet tout en paix & en ordre, il eſt certain qu'après la criſe des Elémens, les Principes qui en ſont combattus doivent auſſi retrouver leur tranquillité, d'où faiſant la même application à l'homme, l'on doit apprendre combien la vraie connoiſſance de la Muſique pourroit le préſerver de la crainte de la mort, puiſque cette mort n'eſt que le trill qui termine ſon état de confuſion, & le ramene à ſes *quatre conſonnances.*

J'en dis aſſez pour l'intelligence de mes Lecteurs, c'eſt à eux à étendre les bornes que je me ſuis preſcrites. Je peux préſumer par conſéquent qu'ils ne conſidéreront pas les diſſonances comme des vices par rapport à la Muſique, puiſque c'eſt de-là qu'elle tire ſes plus grandes beautés, mais ſeulement comme l'indice de l'oppoſition qui regne en toutes choſes.

Ils concevront même que dans l'harmonie, dont la Muſique des ſens n'eſt que la figure, il doit ſe trouver la même oppoſition des diſſonances aux conſonnances; mais que loin d'y cauſer le moindre défaut, elles en ſont l'aliment & la vie, & que l'intelligence n'y voit que l'action de pluſieurs facultés différentes,

tes, qui ſe ſoutiennent mutuellement, plutôt qu'elles ne ſe combattent, & qui par leur réunion font naître une multitude de réſultats toujours neufs & toujours frappans.

Ce n'eſt donc là qu'un extrait très-abrégé de toutes les obſervations que je pourrois faire en ce genre ſur la Muſique, & des rapports qui ſe trouvent entr'elle & des Vérités importantes; mais ce que j'en ai dit eſt ſuffiſant pour faire appercevoir la raiſon des choſes, & pour apprendre aux hommes à ne pas iſoler leurs différentes connoiſſances, puiſque nous leurs montrons qu'elles ne ſont toutes que les différens rameaux du même arbre, & que la même empreinte eſt par-tout.

Faut-il parler à préſent de l'obſcurité où eſt encore la ſcience de la Muſique? Nous pourrions commencer par demander aux Muſiciens quelle eſt leur regle pour prendre le ton; c'eſt-à-dire, quel eſt leur *a-mi-la* ou leur *Diapazon*; & ſi n'en ayant point, étant obligés de s'en faire un, ils peuvent croire avoir quelque choſe de fixe en ce genre? Alors s'ils n'ont point de Diapazon fixe, il en réſulte que les rapports numériques que l'on peut tirer de leur Diapazon factices, avec les ſons qui lui doivent être corrélatifs, ne ſont pas non plus les véritables, & que les principes que les Muſiciens nous donnent pour vrais ſous les nombres qu'ils ont admis,

peuvent également l'être ſous d'autres nombres ; ſelon que l'*a-mi-la* ſera plus ou moins bas ; ce qui rend abſolument incertaines la plupart de leurs opinions ſur les valeurs numériques qu'ils attribuent aux différens ſons.

Je ne parle ici toutefois que de ceux qui ont voulu évaluer ces différens ſons par le nombre des vibrations des cordes ou autres corps ſonores ; car c'eſt alors qu'il faut néceſſairement un Diapazon fixe pour que l'expérience ſoit juſte ; il faudroit par conſéquent des corps ſonores qui fuſſent eſſentiellement les mêmes, pour qu'on pût ſtatuer ſur leurs réſultats ; mais ces deux moyens n'étant point accordés à l'homme, vu que la Matiere n'eſt que relative ; il eſt évident que tout ce qu'il établiroit ſur une pareille baſe, ſeroit ſuſceptible de beaucoup d'erreurs.

Ce ne ſeroit donc point dans la Matiere qu'on auroit dû chercher les principes de l'harmonie, puiſque, ſelon tout ce qu'on a vu, la Matiere n'étant jamais fixée, ne peut offrir le principe de rien. Mais c'étoit même dans la Nature des choſes où tout étant ſtable & toujours le même, il ne faut que des yeux pour y lire la vérité. Enfin l'homme eût vu qu'il n'avoit pas d'autre regle à ſuivre que celle qui ſe trouve dans le rapport double de l'octave, ou dans cette fameuſe raiſon double qui eſt écrite ſur tous les Etres, & d'où la raiſon triple eſt deſcendue ; ce

qui

qui lui eût retracé de nouveau la double action de la Nature, & cette troiſieme Cauſe temporelle établie univerſellement ſur les deux autres.

Je bornerai là mes obſervations ſur la défectuoſité des Loix que l'imagination de l'homme a pu introduire dans la Muſique ; car tout ce que j'y pourrois ajouter tiendroit toujours à cette premiere erreur, & elle eſt aſſez ſenſible pour que je ne m'y attache pas davantage. J'avertirai ſeulement les Inventeurs, de bien réfléchir ſur la nature de nos ſens & d'obſerver que celui de l'ouie, eſt, comme tous les autres, ſuſceptible d'habitude ; qu'ainſi ils ont pu y être trompés de bonne foi, & ſe faire des regles de choſes haſardées, & de ſuppoſitions que le temps ſeul leur aura fait paroître vraies & régulieres.

Il me reſte néanmoins à examiner l'emploi que l'homme a fait de cette Muſique à laquelle il s'occupe preſque univerſellement, & à obſerver s'il en a jamais ſoupçonné la véritable application.

Indépendamment des beautés innombrables dont elle eſt ſuſceptible, on lui connoît une Loi ſtricte, c'eſt cette meſure rigoureuſe dont elle ne peut abſolument s'écarter. Cela ſeul n'annonce-t-il pas qu'elle a un Principe vrai, & que la main qui la dirige eſt au deſſus du pouvoir des ſens, puiſque ceux-ci n'ont rien de fixe ?

Mais ſi elle tient à de principes de cette na-

ture il eſt donc certain qu'elle ne devoit jamais avoir d'autre guide, & qu'elle étoit faite pour être toujours unie à ſa ſource. Or, ſa ſource étant, comme nous l'avons vu, cette langue premiere & univerſelle qui indique & repréſente les choſes au naturel, on ne peut douter que la Muſique n'eût été la vraie meſure des choſes, comme l'Ecriture & la parole en exprimoient la ſignification.

C'étoit donc uniquement en s'attachant à ce Principe fécond & invariable, que la Muſique pouvoit conſerver les droits de ſon origine, & remplir ſon veritable emploi; c'eſt-là qu'elle eût pu peindre des tableaux reſſemblans, & que toutes les facultés de ceux à qui elle ſe fût fait entendre, euſſent été pleinement ſatisfaites. En un mot, c'eſt par-là que la Muſique auroit opéré ſes prodiges dont elle eſt capable, & qui lui ont été attribués dans tous les temps.

Par conſéquent, en la ſéparant de ſa ſource, en ne lui cherchant des ſujets que dans des ſentimens factices, ou dans des idées vagues, on l'a privée de ſon premier appui, & on lui a ôté les moyens de ſe montrer dans tout ſon éclat.

Auſſi, quelles impreſſions, quels effets produit-elle entre les mains des hommes? Quelles idées, quels ſens nous offre-t-elle? Excepté celui qui compoſe, eſt-il beaucoup d'oreilles qui puiſſent avoir l'intelligence de ce qu'elles entendent

exprimer

exprimer par la Muſique reçue ? Et encore le compoſiteur lui-même, après s'être livré à ſon imagination, ne perd-il jamais le ſens de ce qu'il a peint, & de ce qu'il a voulu rendre ?

Rien n'eſt donc plus informe, ni plus défectueux que l'uſage que les hommes ont fait de cet Art, & cela uniquement parce que s'étant peu occupés de ſon Principe, ils n'ont pas cherché à les étayer l'un par l'autre, & qu'ils ont cru pouvoir faire des copies ſans avoir leur modele devant les yeux.

Ce n'eſt point que je blâme mes ſemblables de rechercher dans les reſſources infinies de la Muſique factice, les agrémens & les délaſſemens qu'elle peut offrir, ni que je veuille les priver des ſecours que malgré ſa défectuoſité, cet Art peut leur procurer tous les jours. Il peut, je le ſais, aider quelquefois à faire revivre en eux, pluſieurs de ces idées obſcurcies, qui étant mieux épurées, devroient être leur unique aliment, & qui peuvent ſeules leur faire trouver un point d'appui. Mais pour cet effet, je les engagerai toujours à porter leur intelligence au-deſſus de ce que leurs ſens entendent, parce que l'élément de l'homme n'eſt point dans les ſens ; je les engagerai à croire que quelque parfaites que ſoient leurs productions muſicales, il en eſt *d'un autre ordre & de plus régulieres* ; que ce n'eſt même qu'en raiſon du plus ou moins de

conformité avec elles, que la Muſique artificielle nous attache & nous cauſe plus ou moins d'émotion.

Lorſque j'ai appuyé ſur la préciſion de la meſure à laquelle la Muſique eſt aſſujettie, je n'ai pas perdu de vue l'univerſalité de cette Loi ; je me ſuis propoſé au contraire d'y revenir, pour montrer qu'en même temps qu'elle embraſſe tout, elle a par-tout des caracteres diſtincts. Et il n'y a rien ici qui ne ſoit conforme à tout ce qui a été établi ; on a vu la meſure tenir ſa place parmi les facultés intellectuelles de l'homme, & entrer au nombre des Loix qui le dirigent ; on a pu juger par-là que ces facultés intellectuelles étant elles-mêmes la reſſemblance des facultés du Principe ſupérieur d'où l'homme tient tout, ce Principe doit avoir auſſi ſa meſure & ſes Loix particulieres.

Dès-lors, ſi les choſes ſupérieures ont leur meſure, nous ne devons plus trouver étonnant que les choſes inférieures & ſenſibles qu'elles ont créées y ſoient ſoumiſes ; & par conſéquent, que nous trouvions dans cette meſure, un guide ſévere de la Muſique.

Mais pour peu que nous réfléchiſſions ſur la nature de cette meſure ſenſible, nous en verrons bientôt la différence d'avec la meſure qui regle les choſes d'un autre ordre.

Dans la Muſique, nous voyons que la meſure

eſt

est toujours égale ; que le mouvement une fois donné, se perpétue & se répete sous la même forme, & dans le même nombre de temps ; tout enfin, nous y paroît si réglé & si exact, qu'il est impossible de n'en pas sentir la Loi, & de ne pas en avouer la nécessité. Aussi cette mesure égale est-elle si bien affectée aux choses sensibles, que nous voyons les hommes l'appliquer à toutes celles de leurs productions qui n'ont lieu que dans une continuité d'action ; nous voyons que cette Loi est pour eux comme un point d'appui sur lequel ils se reposent avec plaisir ; nous les voyons même s'en servir dans leurs travaux les plus rudes, & c'est alors que nous pouvons juger quel est l'avantage & l'utilité de ce puissant secours, puisqu'avec lui le manœuvre semble adoucir des fatigues qui sans cela, lui paroîtroient insupportables.

Mais aussi c'est-là ce qui peut aider encore à nous instruire sur la nature des choses sensibles ; car, nous offrir une telle égalité dans l'action, & je puis le dire, une telle servitude, c'est nous annoncer clairement que le Principe qui est en elles, n'est pas le maître de cette même action, mais que dans lui tout est contraint & forcé, ce qui revient à ce qu'on a pu voir dans les différentes parties de cet Ouvrage, sur l'infériorité de la Matiere. C'est par conséquent ne nous offrir qu'une dépendance marquée, & tous les

signes

ſignes d'une vie que nous ne pouvons reconnoître que comme paſſive ; c'eſt-à-dire, qui n'ayant pas ſon action à elle, eſt obligée de l'attendre & de la recevoir d'une Loi ſupérieure qui en diſpoſe & qui lui commande.

Nous pouvons remarquer en ſecond lieu, que cette Loi qui regle la marche de la Muſique, ſe manifeſte de deux manieres, ou par deux ſortes de meſures connues ſous le nom de meſure à deux temps & de meſure à trois temps. Nous ne comptons point la meſure à quatre temps, ni toutes les autres ſubdiviſions qu'on a pu faire, & qui ne ſont que des multiples des deux premieres meſures. Bien moins encore pouvons-nous admettre de meſure à un temps, par cette raiſon que les choſes ſenſibles ne ſont pas le réſultat, ni l'effet d'une ſeule action, mais qu'elles n'ont pris naiſſance & qu'elles ne ſubſiſtent que par le moyen de pluſieurs actions réunies.

Or, c'eſt le nombre & la qualité de ces actions que nous trouvons à découvert dans les deux différentes ſortes de meſures affectées à la Muſique, ainſi que dans le nombre de temps que ces deux ſortes de meſures renferment. Et certes, rien ne ſeroit plus inſtructif que d'obſerver cette combinaiſon de deux & de trois temps par rapport à tout ce qui exiſte corporellement ; ce ſeroit-là de nouveau où nous verrions claire-

ment

ment la raiſon double, & la raiſon triple diriger le cours univerſel des choſes.

Mais ces points n'ont été que trop détaillés ; je dois ſeulement engager les hommes à évaluer ce qui les environne, & nullement leur communiquer des connoiſſances qui ne peuvent être que le prix de leurs deſirs & de leurs efforts. Dans cette vue, je terminerai promptement ce que j'ai à dire ſur les deux meſures ſenſibles de la Muſique.

Pour ſavoir laquelle de ces deux meſures eſt employée dans un morceau de muſique quelconque, il faut attendre néceſſairement que la premiere meſure ſoit remplie ; ou ce qui eſt la même choſe, que la ſeconde meſure ſoit commencée ; ce n'eſt qu'alors que l'oreille eſt fixée, & qu'elle ſent ſur quel nombre elle peut s'appuyer. Car, tant qu'une meſure n'eſt pas complétée de cette maniere, on ne peut jamais ſavoir quel ſera ſon nombre, puiſqu'il eſt poſſible de toujours ajouter des temps à ceux qui ont précédé.

N'eſt-ce pas alors nous montrer dans la Nature même, cette vérité ſi rebattue, que les propriétés des choſes ſenſibles, ne ſont pas fixes, mais ſeulement relatives, & qu'elles ne ſe ſoutiennent que les unes par les autres. Car ſans cela, une ſeule de leurs actions, en ſe manifeſtant, porteroit ſon vrai caractere avec elle, & n'attendroit pas, pour ſe faire connoître qu'on la comparât.

Telle

Telle eſt donc l'infériorité de la Muſique artificielle & de toutes les choſes ſenſibles, qu'elles ne renferment que des actions paſſives, & que leur meſure, quoique déterminée en elle-même, ne peut nous être connue que relativement aux autres meſures avec leſquelles on en fait la comparaiſon.

Parmi les choſes d'un ordre plus élevé & abſolument hors du ſenſible, cette meſure s'annonce ſous des traits plus nobles; là, chaque Etre ayant ſon action à lui, poſſede auſſi dans ſes Loix une meſure proportionnée à cette action, mais en même temps comme chacune de ces actions eſt toujours nouvelle, & toujours différente de celle qui la précede & de celle qui la ſuit, il eſt aiſé de voir que la meſure qui les accompagne ne peut jamais être la même, & qu'ainſi ce n'eſt pas dans cette claſſe qu'il faut chercher cette uniformité de meſure qui regne dans la Muſique & dans les choſes ſenſibles.

Dans la Nature périſſable, tout eſt dans la dépendance, & n'annonce qu'une exécution aveugle, qui n'eſt autre choſe que l'aſſemblage forcé de pluſieurs agens ſoumis à la même loi, leſquels concourant toujours au même but & de la même maniere, ne peuvent produire qu'un réſultat uniforme, quand ils n'éprouvent point de dérangement, ni d'obſtacles à l'accompliſſement de leur action.

Dans

Dans la Nature impériſſable, au contraire, tout eſt vivant, tout eſt ſimple, & dès-lors chaque action porte toutes ſes Loix avec elle. C'eſt-à-dire, que l'action ſupérieure regle elle-même ſa meſure, au lieu que c'eſt la meſure qui regle l'action inférieure, ou celle de la Matiere & de toute la Nature paſſive.

Il ne faut rien de plus pour ſentir la différence infinie qu'il doit y avoir entre la Muſique artificielle, & l'expreſſion vivante de cette Langue vraie que nous annonçons aux hommes comme le plus puiſſant des moyens deſtinés à les rétablir dans leurs droits.

Qu'ils apprennent donc ici à diſtinguer cette Langue unique & invariable, de toutes les productions factices qu'ils mettent continuellement à ſa place : l'une portant ſes Loix avec elle-même, n'en a jamais que de juſtes & de conformes au Principe qui les emploie ; les autres ſont enfantées par l'homme pendant qu'il eſt dans les ténebres, & qu'il ne ſait ſi ce qu'il fait convient ou non à ce Principe ſupérieur dont il eſt ſéparé & qu'il ne connoît plus.

Ainſi quand il verra varier les ouvrages de ſes mains, & ſe multiplier à l'infini les abus qu'il fait des Langues, tant dans l'uſage de la Parole que dans celui de l'Ecriture & de la Muſique ; quand il verra naître & périr ſucceſſivement toutes les Langues humaines ; quand il verra

verra qu'ici-bas nous ne connoiſſons que le *nombre* des choſes, & que nous mourons preſque tous ſans en avoir jamais ſu les *noms*, il ne croira pas pour cela que le Principe, d'après lequel il donne le jour à ſes productions, ſoit ſujet à la même viciſſitude & à la même obſcurité.

Au contraire, il avouera que ne pouvant rien faire aujourd'hui que par imitation, ſes ouvrages n'auront jamais la même ſolidité que des ouvrages réels. Obſervant encore s'il eſt poſſible que chacun enviſage le modele de la même place, il reconnoîtra pourquoi les copies en ſont toutes différentes; mais il n'en ſentira pas moins que ce modele étant au centre, demeure toujours le même, comme le Principe dont il exprime les Loix & la volonté, & que ſi les hommes étoient aſſez courageux pour s'en rapprocher davantage, ils verroient évanouir toutes ces différences qui n'ont lieu que parce qu'ils en ſont éloignés.

Il n'attribuera donc plus les propriétés du germe inappréciable qui eſt en lui-même, à des habitudes & à l'exemple; mais il conviendra au contraire que ce ſont les habitudes & l'exemple qui dégradent & obſcurciſſent les propriétés de ce germe vrai, ſimple & indeſtructible; en un mot, que ſi l'homme avoit ſu prévenir tous ces obſtacles, ou qu'il eût eu aſſez de force pour les ſurmonter, il auroit une Langue commune à

tous

tous ſes ſemblables, comme l'eſſence qui les conſtitue & qui établit entr'eux une reſſemblance univerſelle.

C'eſt, en effet, l'unité du Principe & de l'eſſence des hommes qui fait le mieux ſentir la poſſibilité de l'unité de leur langage, puiſque ſi par les droits de leur nature, ils peuvent avoir tous les mêmes notions ſur les Loix des Etres, ſur les véritables regles de la juſtice, ſur leur Religion & ſur leur Culte; s'ils peuvent, dis-je, eſpérer de recouvrer l'uſage de toutes leurs facultés intellectuelles; enfin s'ils tendent tous au même but, s'ils ont tous le même œuvre à faire, & que cependant ils ne puiſſent y parvenir ſans le ſecours des Langues, il faut que cet attribut puiſſe agir par une Loi uniforme, analogue à l'univerſalité & à l'intime unité de toutes leurs connoiſſances.

Auſſi, ſans rappeller tout ce que nous avons dit de la ſupériorité de cette Langue vraie, nous croirons faire concevoir aſſez clairement combien elle doit être une & puiſſante, en répétant que c'eſt la ſeule voie qui puiſſe conduire l'homme à l'Unité, & à la ſource de toutes les Puiſſances; c'eſt-à-dire, à la *racine* de ce quarré dont l'homme a pour tâche de parcourir tous les côtés, & dont je vais ici, ſelon ma promeſſe, expoſer les propriétés & les *vertus*.

On a vu précédemment des détails aſſez amples

ples sur les rapports de ce quarré, ou de ce nombre quaternaire, avec les causes extérieures à l'homme & avec les Loix qui reglent le cours de tous les Etres de la Nature; mais on est assez instruit par tout ce qui a précédé, pour ne pouvoir plus douter que cet emblême universel doit avoir des rapports encore plus intéressans pour l'homme, en ce qu'ils sont plus directs avec lui-même, & qu'ils le concernent personnellement.

Il n'y a donc personne qui n'y puisse reconnoître une très-grande affinité avec la quatrieme des dix feuilles de ce Livre, qui avant la réprobation de l'homme, étoit toujours ouvert & intelligible pour lui, mais qu'il ne peut plus aujourd'hui ni lire, ni comprendre, que par la succession du temps. On y verra même avec autant de facilité, une similitude frappante avec cette arme puissante dont l'homme avoit été mis en possession lors de sa premiere naissance, & dont la recherche pénible est le seul objet de son cours temporel, & la premiere loi de sa condamnation.

Bien plus encore y trouvera-t-on de l'analogie avec ce centre fécond que l'homme occupoit pendant sa gloire, & qu'il ne connoîtra jamais pleinement sans y rentrer.

Et vraiment, qui peut mieux que ce quarré nous rappeller le rang éminent où l'homme fut placé dans son origine? Ce quarré est seul & unique,

unique, ainſi que la racine dont il eſt le produit & l'image : le lieu que l'homme a habité eſt tel qu'on ne pourra jamais lui en comparer aucun autre. Ce quarré meſure toute la circonférence : l'homme au ſein de ſon empire embraſſoit toutes les régions de l'Univers. Ce quarré eſt formé de quatre lignes ; le poſte de l'homme étoit marqué par quatre lignes de communication qui s'étendoient juſqu'aux quatre points cardinaux de l'horiſon. Ce quarré provient du centre & nous eſt clairement indiqué par les quatre conſonnances muſicales qui occupent préciſément le milieu de la gamme, & ſont les principaux agens de toutes les beautés de l'harmonie : le trône de l'homme étoit au centre même des Pays de ſa domination, & de-là il gouvernoit les ſept inſtrumens de ſa gloire, que j'ai déſignés précédemment ſous le nom de ſept arbres, & qu'un grand nombre ſera tenté de prendre pour les ſept planetes ; mais qui cependant ne ſont ni des arbres, ni des planetes.

On ne peut donc plus douter que le quarré en queſtion ne ſoit le vrai ſigne de ce lieu de délices, connu dans nos Régions ſous le nom de *Paradis terreſtre* ; c'eſt-à-dire, de ce lieu dont toutes les Nations ont eu l'idée, qu'elles ont repréſenté chacune ſous des fables & ſous des allégories différentes, ſelon leur ſageſſe, leurs lumieres, ou leur aveuglement ;

& que les ingénus Géographes ont cherché bonnement sur la Terre.

Il ne faut donc plus être étonné de l'immensité des privileges que nous lui avons attribués dans les différens endroits de cet Ouvrage où nous en avons parlé ; & si c'est d'un seul Principe que descendent toutes les Vérités & toutes les lumieres, si l'emblême quaternaire en est la plus parfaite image, il ne faut plus être étonné, dis-je, que cet emblême puisse éclairer l'homme sur la science de toutes les Natures, c'est-à-dire, sur les Loix de l'ordre immatériel, de l'ordre temporel, de l'ordre corporel & de l'ordre mixte, qui sont les quatre colonnes de l'édifice ; en un mot, il faut convenir que celui qui pourra posséder la clef de ce Chiffre universel, ne trouvera plus rien de caché pour lui dans tout ce qui existe, puisque ce chiffre est celui-même de l'Etre qui produit tout, qui opere tout & qui embrasse tout.

Mais quelqu'innombrables que soient les avantages qui y sont attachés, & quelque puissante que soit cette langue vraie & unique qui y conduit, tel est, on le sait, l'état malheureux de l'homme actuel, qu'il ne peut, non seulement arriver au terme, mais même faire un seul pas dans cette voie, sans qu'une autre main que la sienne lui en ouvre l'entrée, & le soutienne dans toute l'étendue de la carriere.

On ſait auſſi que cette main puiſſante eſt cette même Cauſe phyſique, à la fois intelligente & active, dont l'œil voit tout, & dont le pouvoir ſoutient tout dans le temps ; or, ſi ſes droits ſont excluſifs, comment l'homme dans ſa foibleſſe & dans la privation la plus abſolue, pourroit-il, dans la Nature, ſe paſſer ſeul d'un pareil appui ?

Il faut donc qu'il reconnoiſſe ici de nouveau & l'exiſtence de cette Cauſe, & le beſoin indiſpenſable qu'il a de ſon ſecours pour ſe rétablir dans ſes droits. Il ſera également obligé d'avouer que ſi elle peut ſeule ſatisfaire pleinement ſes deſirs ſur les difficultés qui l'inquiétent, le premier & le plus utile de ſes devoirs eſt d'abjurer ſa fragile volonté, ainſi que les fauſſes lueurs dont il cherche à en colorer les abus, & de ne ſe repoſer abſolument que ſur cette Cauſe puiſſante, qui aujourd'hui eſt l'unique guide qu'il ait à prendre.

Et vraiment c'eſt celle qui eſt prépoſée pour réparer non ſeulement les maux que l'homme a laiſſé faire, mais encore ceux qu'il s'eſt fait à lui-même ; c'eſt celle qui a continuellement les yeux ouverts ſur lui, comme ſur tous les autres Etres de l'Univers, mais pour laquelle cet homme eſt infiniment plus précieux, puiſqu'il eſt de la même Eſſence qu'elle, & également indeſtructible ; puiſqu'en un mot, de tous les

Etres qui ſont en correſpondance avec le quarré, ils ſont ſeuls revêtus du privilege de la penſée, pendant que cette Nature périſſable eſt à leurs yeux, comme un néant & comme un ſonge.

Combien ſa confiance n'augmentera-t-elle pas dans cette Cauſe, en qui réſident tous les pouvoirs, quand il apprendra qu'elle poſſede éminement cette langue vraie & unique qu'il a oublié, & qu'il eſt obligé aujourd'hui de rappeller péniblement à ſa mémoire ? quand il ſaura qu'il ne peut ſans cette Cauſe en connoître le premier élément, & ſur-tout quand il verra qu'elle habite & gouverne ſouverainement ce quarré fécond, hors duquel l'homme ne trouvera jamais ni le repos ni la Vérité.

Alors il ne doutera plus qu'en s'approchant d'elle, il ne s'approche de la ſeule & vraie lumiere qu'il ait à attendre, & qu'il ne trouve avec elle non ſeulement toutes les connoiſſances dont nous avons traité, mais bien plus encore, la ſcience de lui-même; puiſque cette Cauſe, quoique tenant *à la ſource de tous les nombres*, s'annonce néanmoins par-tout ſpécialement par le nombre de ce quarré, qui eſt en même temps le *nombre de l'homme*.

Que ne puis-je dépoſer ici le voile dont je me couvre, & prononcer le *Nom* de cette Cauſe bienfaiſante, la force & l'excellence même, ſur laquelle

laquelle je voudrois pouvoir fixer les yeux de tout l'Univers ! mais, quoique cet Etre ineffable, la clef de la Nature, l'amour & la joie des simples, le flambeau des Sages, & même le secret appui des aveugles, ne cesse de soutenir l'homme dans tous ses pas, comme il soutient & dirige tous les actes de l'univers, cependant le *Nom* qui le feroit le mieux connoître, suffiroit, si je le proférois, pour que le plus grand nombre dédaignât d'ajouter foi à ses *vertus* & se défiât de toute ma doctrine ; ainsi le désigner plus clairement, ce seroit éloigner le but que j'aurois de le faire honorer.

Je préfere donc de m'en reposer sur la pénétration de mes Lecteurs. Très-persuadé que malgré les enveloppes dont j'ai couvert la Vérité, les hommes *intelligens* pourront la comprendre, que les hommes vrais pourront la goûter, & même que les hommes corrompus ne pourront au moins s'empêcher de la sentir ; parce que tous les hommes sont des C-H-R.

Tel est le précis des réflexions que je me suis proposé de présenter aux hommes. Si mes engagemens ne m'eussent retenu, j'aurois pu sans doute parcourir un champ bien plus étendu. Néanmoins, dans le peu que j'ai osé leur dire, je me flatte de ne leur avoir offert que ce qu'ils sentiront tous en eux-mêmes, lorsqu'ils voudront y

 chercher

chercher avec courage, & se défendre à la fois d'une crédulité aveugle & de la précipitation dans leurs jugemens, deux vices qui menent également à l'ignorance & à l'erreur.

Dès-lors, quand je n'aurois pas ma propre conviction pour preuve, je croirois toujours les avoir rappellés à leur Principe & à la Vérité.

En effet, ce ne sera jamais tromper l'homme, que de lui représenter avec force, quelle est sa privation & sa misere, tant qu'il est lié aux choses passageres & sensibles; & de lui montrer que parmi cette multitude d'Etres qui l'environnent, il n'y a que lui & son guide qui jouissent du privilege de la pensée.

S'il veut s'en convaincre, qu'il consulte dans cette classe sensible, tout ce qu'il apperçoit autour de lui; qu'il demande aux Elémens pourquoi, tout ennemis qu'ils sont, ils se trouvent ainsi rassemblés pour la formation & l'existence des Corps; qu'il demande à la Plante pourquoi elle végete; & à l'Animal, pourquoi il erre sur cette surface; qu'il demande même aux Astres pourquoi ils éclairent, & pourquoi depuis leur existence ils n'ont pas cessé un seul instant de suivre leur cours.

Tous ces Etres sourds à la voix qui les interrogera, continueront de faire chacun leur œuvre en silence, mais ils ne rendront aucune satisfaction aux desirs de l'homme, parce que leurs

faits

faits muets ne parlant qu'à ſes yeux corporels, n'apprendront rien à ſon intelligence.

Bien plus, que l'homme demande à ce qui eſt infiniment plus voiſin de lui-même, je veux dire, à cette enveloppe corporelle qu'il porte péniblement avec lui; qu'il lui demande, dis-je, pourquoi elle ſe trouve jointe à un Etre avec lequel, ſuivant les Loix qui le conſtituent, elle eſt ſi incompatible. Cette aveugle forme n'éclaircira pas mieux ce nouveau doute, & laiſſera encore l'homme dans l'incertitude.

Eſt-il donc un état plus à charge, & en même temps plus humiliant, que d'être relégué dans une Région où tous les Etres qui l'habitent, ſont autant d'étrangers pour nous? Où le langage que nous leur parlons ne peut pas en être entendu; où enfin, l'homme étant enchaîné malgré lui un corps qui n'a rien de plus que toutes les autres productions de la Nature, traîne par-tout un Etre avec lequel il ne peut pas converſer?

Ainſi, malgré la grandeur & la beauté de tous ces ouvrages de la Nature, parmi leſquels nous ſommes placés, dès qu'ils ne peuvent ni nous comprendre, ni nous parler, il eſt certain que nous ſommes au milieu d'eux comme dans un déſert.

Si les Obſervateurs euſſent été perſuadés de ces vérités, ils n'auroient donc pas cherché dans cette Nature corporelle, des explications & des ſolutions qu'elle ne peut jamais leur donner; ils n'auroient

n'auroient pas non plus cherché dans l'homme actuel le vrai modele de ce qu'il devroit être ; puisqu'il est si horriblement défiguré ; ni à expliquer l'auteur des choses par ses productions matérielles dont l'existence & les Loix étant dépendantes, ne peuvent rien faire connoître de celui qui a tout en soi.

Leur annoncer alors que la voie qu'ils ont prise met elle-même le premier obstacle à leurs progrès, & les éloigne entiérement de la route des découvertes, c'est leur dire une vérité dont ils conviendront facilement ; quand ils voudront la considérer.

En même temps, puisqu'ils ne peuvent nier qu'ils n'aient une faculté intelligente, n'est-ce pas leur parler le langage de leur raison même, que de leur dire qu'ils sont faits pour tout connoître & tout embrasser ; puisqu'une faculté de cette classe ne seroit pas aussi noble que nous le sentons, si parmi les choses passageres, il y en avoit qui fussent au dessus d'elle ; & puisque les efforts continuels des hommes tendent comme par un mouvement naturel, à les délivrer des entraves importunes de l'ignorance, & à les rapprocher de la Science, comme d'un domaine qui leur est propre.

S'ils ont si peu à s'applaudir de leurs succès, ce n'est donc plus à la foiblesse de leur nature, ni aux limites de leurs facultés qu'ils doivent l'attribuer,

tribuer, mais uniquement à la fausse route qu'ils prennent pour arriver au but : & parce qu'ils n'observent pas avec assez d'attention que chaque classe ayant sa mesure & sa Loi, c'est aux sens à juger des choses sensibles, puisque, tant qu'elles ne se font pas sentir au corps, elles ne sont rien ; puisque c'est à l'intelligence à juger des choses intellectuelles auxquelles les sens ne peuvent rien connoître ; puisqu'enfin, vouloir ainsi appliquer à l'une de ces classes, les Loix & la mesure de l'autre, c'est aller évidemment contre l'ordre dicté par la nature même des choses, & par conséquent s'écarter du seul moyen qu'il y eût pour en discerner la vérité.

J'ai donc pu croire n'offrir à mes semblables que des Vérités faciles à appercevoir, en leur disant que ce qu'ils cherchent n'est que dans le centre ; que par cette raison, tant qu'ils ne feront que parcourir la circonférence, ils ne trouveront rien, & que ce centre qui doit être unique dans chaque Etre, nous étoit indiqué par ce quarré universel qui se montre dans tout ce qui existe, & se trouve écrit par-tout en caracteres ineffaçables.

Si je ne leur ai fait connoître que quelques-uns des moyens de lire dans ce centre fécond, qui est le seul Principe de la lumiere, c'est qu'indépendamment de mes obligations, c'eût été leur nuire que de me dévoiler davantage ; car très-certainement ils ne m'auroient pas cru ; c'est

donc, comme je me le suis promis, à leur propre expérience que je les rappelle, & jamais, comme homme, je n'ai prétendu avoir d'autres droits.

Mais quelque peu nombreux que soient les moyens dont je leur ai donné des idées, & les pas que je leur ai fait faire dans la carriere, ils ne pourront manquer d'y prendre quelque confiance, en voyant l'étendue qu'elle a découverte à leurs yeux, & l'application que nous en avons faite sur un si grand nombre d'objets différens.

Car je ne présume pas que ce champ, par cette raison qu'il est infiniment vaste, puisse leur paroître impraticable, & il seroit contraire à toutes les Loix de la Vérité, de prétendre que ce fût la multitude & la diversité des objets qui fût interdite à la connoissance de l'homme. Non, si l'homme est né dans le centre, il n'est rien qu'il ne puisse voir, rien qu'il ne puisse embrasser; au contraire, la seule faute qu'il puisse commettre, c'est d'isoler & de démembrer quelques parties de la science, parce qu'alors c'est attaquer directement son Principe, en ce que c'est diviser l'Unité.

Et dans ce sens, que mes Lecteurs décident entre cette marche & la mienne; puisque, malgré la variété prodigieuse des points qui m'ont occupés, j'unis tout & ne fais qu'une Science; au lieu que les Observateurs en font mille, &

que

que chaque question parmi eux devient l'objet d'une doctrine & d'une étude à part.

Je n'ai pas besoin non plus de leur faire remarquer qu'après toutes les observations que je leur ai présentées sur les différentes sciences humaines, ils doivent m'en supposer au moins les premieres notions; ils peuvent en outre, d'après la réserve marquée qui regne dans cet écrit, & d'après les voiles qui y sont répandus, présumer que probablement j'aurois plus à leur dire que ce qu'ils y ont vu, & plus que ce qui est connu généralement parmi eux.

Cependant, loin de les mépriser, en considérant l'obscurité où ils sont encore, tous mes vœux tendent à les en voir sortir pour porter leurs pas vers des sentiers plus lumineux que ceux où ils rampent.

De même aussi, quoique j'aie eu le bonheur d'avoir été conduit plus loin qu'eux, dans la carriere de la Vérité; loin de m'en énorgueillir, & de croire que je sache quelque chose; je leur avoue hautement mon ignorance, & pour prévenir leurs soupçons sur la sincérité de cet aveu, j'ajouterai qu'il me seroit impossible de m'abuser moi-même là-dessus; car j'ai la preuve que je ne sais rien.

Voilà pourquoi je me suis annoncé si souvent, comme ne prétendant pas les mener jusqu'au terme; c'est assez pour moi de les avoir

en

en quelque sorte forcés de convenir que la marche aveugle des sciences humaines les approche bien moins encore du but auquel ils tendent, puisqu'elle les conduit à douter même qu'il y en ait un.

Je les oblige par-là à s'avouer qu'en destituant les sciences du seul Principe qui les dirige, & dont par elles-mêmes elles sont inséparables, loin de s'éclairer, ils ne font que s'enfoncer dans la plus affreuse ignorance, & que c'est uniquement pour avoir éloigné ce Principe, que les Observateurs cherchent par-tout laborieusement, & qu'ils ne sont presque jamais d'accord.

C'est donc assez, je le répete, de leur avoir découvert aujourd'hui le nœud des difficultés qui les arrêtent; dans l'avenir la Vérité répandra plus abondamment ses rayons, & elle reprendra *dans son temps* l'empire que les vaines sciences lui disputent aujourd'hui.

Pour moi, trop peu digne de la contempler, j'ai dû borner mes desirs à faire sentir qu'elle existe, & que l'homme, malgré sa misere, pourroit s'en convaincre tous les jours de sa vie, s'il régloit mieux sa volonté. Je croirois donc jouir de la récompense la plus délicieuse, si chacun, après m'avoir lu, se disoit dans le secret de son cœur, il y a une Vérité, *mais je peux m'adresser mieux qu'à des hommes, pour la connoître.*

813121

Andrew Stewart

1.3.85

[ZAH.]

EL/N
1/83